

HISTOIRE

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

HISTOIRE

DE

LA VIE ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB,

PAR M. WASHINGTON IRVING,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR C. A. DEFAUCONPRET FILS,

TRADUCTEUR DE L'HISTOIRE D'ÉCOSSE PAR SIR WALTER SCOTT, ETC.

Venient annis
Sæcula seris, quibus oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

SENECA, *Medea*.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN,

LIBRAIRE DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

M DCCC XXVIII.

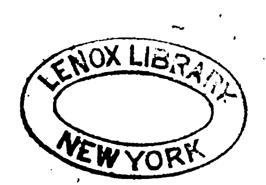

LENOX LIBRARY
NEW YORK

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

ONZIÈME LIVRE.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

HISTOIRE

DE LA VIE

ET DES VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE Ier.

Départ de Colomb pour son second voyage. — Découverte des îles Caraïbes (1493).

Le départ de Colomb pour son second voyage de découverte présenta un brillant contraste avec son embarquement lugubre à Palos. Le 25 septembre, à la pointe du jour, la baie de Cadix offrit le coup-d'œil le plus animé. La flotte se composait de trois grands vaisseaux [1] et de quatorze caravelles, qui

[1] Pierre Martyr dit que c'étaient des caraques (grands bâti-



attendaient le signal d'appareiller. Le havre retentissait des cris ordinaires des matelots qui hissaient les voiles, ou dégageaient les ancres. Tous ceux qui allaient s'embarquer prenaient congé de leurs amis qui se pressaient autour d'eux; et à l'air de satisfaction et d'enthousiasme peint sur leurs visages, il était facile de voir que tous avaient la confiance de faire le plus heureux voyage et de revenir triomphans. Le cavalier généreux, avide de se distinguer dans quelque entreprise romanesque; le navigateur hardi, brûlant de se lancer sur ces mers inconnues; l'aventurier inconstant qui se promet merveilles du moment qu'il peut changer de lieu et courir dans des contrées lointaines; le spéculateur habile, empressé d'exploiter l'ignorance de tribus sauvages; le zélé missionnaire, enflammé du désir d'étendre la domination de l'Eglise et de propager la vraie foi; tous étaient dans la même ivresse, tous se livraient aux plus brillantes espérances. Au lieu de les regarder comme des victimes qu'on menait à une mort certaine, le peuple jetait un œil d'envie sur ces hommes privilégiés qui partaient pour des régions d'or où ils ne devaient trouver que richesses et que merveilles.

Colomb se faisait remarquer au milieu de la

mens marchands, employés principalement pour le commerce des côtes) du port de cent tonneaux, et que deux des caravelles étaient beaucoup plus grandes que les autres, et plus en état de porter des ponts, à cause de la grandeur de leurs mâts. (Decad. 1, lib. 1.)

foule par sa haute stature et son maintien imposant. Il était accompagné de ses deux fils, Diego et Fernando, qui étaient venus pour lui faire leurs adieux [1], et qui semblaient fiers de la gloire de leur père. Partout où il passait, tous les yeux le suivaient avec une expression d'admiration, et toutes les bouches faisaient son éloge et le bénissaient. Avant le lever du soleil, toutes les voiles étaient déployées, et en les voyant sortir du port et refléter les premiers rayons du jour, il n'y eut personne qui ne se portât d'avance en imagination à l'époque où la flotte rentrerait en triomphe dans ce même port, chargée des trésors du Nouveau-Monde.

Conformément aux instructions qu'il avait reçues, Colomb évita les côtes et les îles du Portugal, et gouverna au sud-ouest des Canaries où il arriva le 1er octobre. Après avoir touché à la grande Canarie, il jeta l'ancre, le 5, à Gomera où il fit sa provision de bois et d'eau pour le voyage. Il y acheta aussi des veaux, des chèvres et des moutons pour en peupler l'île d'Hispaniola, et huit cochons, d'où provinrent, à ce que rapporte Las-Casas [2], le nombre infini de porcs dont les colonies espagnoles dans le Nouveau-Monde abondèrent par la suite. Il fit également une provision de volailles, qui se multiplièrent dans le Nouveau-Monde; et l'on peut en dire autant des graines d'oranges, de

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 44.
[2] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 83.

citrons, de bergamotes, de melons et autres fruits qui furent ainsi transplantés, pour la première fois, des Hespérides ou îles Fortunées de l'ancien monde, dans les îles de l'Occident [1].

Le 7, au moment de mettre à la voile, Colomb remit au commandant de chaque navire une lettre cachetée, dans laquelle était expliquée la route qui conduisait au port de la Nativité, résidence du cacique Guacanagari. Cette lettre ne devait être ouverte que dans le cas où quelque accident viendrait à les séparer, Colomb désirant tenir secrète, aussi longtemps que possible, la route exacte des contrées nouvellement découvertes, de peur que les aventuriers d'autres nations, et notamment les Portugais, ne suivissent ses traces, et ne cherchassent à lui dérober ses conquêtes [2].

Après être partis de Gomera, ils furent surpris par le calme au milieu des Canaries, et ce ne fut que le 13 octobre qu'il s'éleva de l'est une brise favorable qui leur fit bientôt perdre de vue l'île de Fer (Ferro). Colomb gouverna au sud-ouest, se proposant de porter beaucoup plus au sud que dans son premier voyage, dans l'espoir de rencontrer les îles Caraïbes, dont les Indiens lui avaient fait des récits si vagues et si merveil-

[1] M. de Humboldt est d'avis qu'il se trouvait des citrons et des oranges sauvages, petites et amères, dans le Nouveau-Monde, avant la découverte. Caldeleugh dit aussi que les Brésiliens regardent la petite orange comme un fruit indigène. (Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, t. 1, p. 68.)

[2] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 83, MS.

leux [1]. Comme ils étaient dans la région des vents alizés, la même brise continua à souffler doucement; la mer était calme, le temps agréable, et, le 24, ils étaient à quatre cent cinquante lieues à l'ouest de Gomera, sans avoir vu aucun de ces champs d'herbes marines qu'ils avaient trouvés à une distance beaucoup moins grande, lors de leur premier voyage, et dont l'aspect avait si merveilleusement servi à entretenir leur courage et à les engager à continuer leur entreprise hasardeuse. A présent ils n'avaient plus besoin de ces signes encourageans; ils étaient pleins de confiance et d'ardeur; quelques pluies fines étant venues tout à coup à tomber, et une hirondelle étant venue voltiger autour des vaisseaux, ils commencèrent à plonger des regards avides dans l'horizon, dans l'espoir d'y découvrir la terre.

Vers la fin d'octobre, ils furent surpris au milieu de la nuit par une de ces fortes pluies d'orage qui, dans les tropiques, sont accompagnées d'affreux éclairs et de coups de tonnerre prolongés. Elle dura quatre heures, et les équipages se crurent dans un grand danger, jusqu'au moment où ils virent se jouer, au haut des mâts et le long des cordages, plusieurs de ces feux follets qui se montrent parfois sur les vaisseaux battus de la tempête, lorsque l'atmosphère est fortement chargée d'électricité. Ces phénomènes singuliers, apparaissant dans

[1] *Lettre du Docteur Chanca.* Navarrete, *Collec. de Viage*, tom. I.

ces momens d'horreur et de dangers, ont toujours exercé l'imagination superstitieuse des matelots. Fernando Colomb, en rapportant cette circonstance, fait des remarques qui portent l'empreinte du siècle où il vécut. «Dans la nuit du samedi, au milieu d'une forte pluie et de grands coups de tonnerre, saint Elme parut sur le mât de perroquet, avec sept cierges allumés; je veux dire que l'on vit ces feux, que les matelots assurent être le corps de saint Elme; sur quoi ils se mirent à chanter beaucoup de litanies et d'oraisons, tenant pour certain que, du moment où il se montre dans la tempête, personne n'est en danger. Ce sera tout ce qu'on voudra; mais si nous devons en croire Pline, des feux semblables se sont quelquefois montrés aux navigateurs romains pendant des tempêtes sur mer, et ils disaient que c'étaient Castor et Pollux; Sénèque en parle également [1].»

Dans la soirée du 2 novembre, Colomb, à la couleur de la mer, à la nature des vagues, aux changemens de vents, et aux pluies fines et continuelles, jugea qu'ils devaient approcher de la terre. Il donna donc ordre de carguer toutes les voiles et

[1] *Hist. del Almirante*. — Il est également fait mention de cette superstition des matelots dans le voyage de Magellan. « Pendant de grandes tempêtes, saint Elme se montrait au haut du mât de perroquet avec un cierge allumé, et quelquefois avec deux, sur quoi les gens de l'équipage se mettaient à verser des larmes de joie, et le saluaient à la manière des marins. Il restait visible pendant un quart d'heure, et disparaissait ensuite, au milieu d'un grand éclair qui éblouissait tous les matelots. » Herrera, decad. II, lib. IV, cap. 10.

de se tenir sur ses gardes pendant toute la nuit. Sa sagacité ordinaire ne l'avait pas trompé. Au point du jour, une île élevée se montra à l'horizon, et sa vue fit éclater des transports de joie sur tous les vaisseaux. Colomb lui donna le nom de la *Dominique*, en mémoire de ce qu'elle avait été découverte un dimanche. A mesure que les vaisseaux avançaient légèrement, d'autres îles se déployaient successivement à leurs regards, sortant en quelque sorte du sein de l'Océan tranquille, toutes couvertes de belles forêts, tandis que des bandes nombreuses de perroquets et d'autres oiseaux des tropiques, fendaient l'air d'une aile rapide pour passer de l'une à l'autre.

Les équipages s'assemblèrent alors sur le tillac des différens navires pour remercier le Ciel de leur heureuse traversée; le *Salve regina* et autres antiennes furent chantés en chœur par tous les matelots. Ce fut toujours par ces actes de piété que Colomb célébra toutes ses découvertes, et c'était un usage généralement observé par les navigateurs espagnols et portugais. C'est sans contredit un des tableaux les plus solennels et les plus imposans qui puissent s'offrir à l'imagination, que ces voix fortes et sonores de marins rompant le silence monotone de l'Océan, pour porter jusqu'au Ciel le tribut de leurs actions de grâces, et remercier la Providence de leur montrer la terre, objet de tous leurs vœux.

CHAPITRE II.

Découverte de l'île de la Guadeloupe (1493).

Les îles au milieu desquelles Colomb était arrivé faisaient partie de ce groupe superbe appelé par quelques-uns les Antilles, qui forme presque un demi-cercle de la pointe orientale de Porto-Ricco à la côte de Paria, établissant une sorte de barrière entre le grand Océan et la mer des Caraïbes.

Le premier jour que Colomb entra dans cet archipel, il ne vit pas moins de six îles de différentes grandeurs, ornées de ce luxe de végétation particulier aux tropiques; et toutes les fois que la brise passait sur elles, l'air était embaumé du parfum de leurs forêts.

Après avoir inutilement cherché un bon ancrage à la Dominique, il se dirigea vers une autre île du même groupe, à laquelle il donna le nom de son vaisseau, Marie-Galante. Il y débarqua, déploya la bannière royale, et en prit possession, ainsi que des îles adjacentes, au nom du roi et de la reine

d'Espagne. Il n'aperçut pas la moindre trace de créatures humaines; l'île semblait inhabitée; elle était couverte de riches et épaisses forêts; une partie des arbres étaient en fleurs; d'autres étaient chargés de fruits inconnus; plusieurs avaient un parfum aromatique, un entre autres qui avait la feuille du laurier et l'odeur du clou de girofle.

De là, les Espagnols se dirigèrent vers une île plus considérable où il se trouvait une montagne remarquable, dont un pic s'élevait à une grande hauteur et recélait plusieurs courans d'eau qui en sortaient impétueusement, ce qui se trouva par la suite être le cratère d'un volcan. Lorsqu'ils n'en furent qu'à trois lieues, ils virent un torrent impétueux qui se précipitait le long d'un roc d'une telle élévation, que, pour employer l'expression du narrateur, il semblait tomber du ciel. Comme il se brisait en écume dans sa descente rapide, plusieurs crurent d'abord que c'était simplement une couche de roche blanche [1]. Cette île était appelée par les Indiens Turuqueira [2]; Colomb lui donna le nom de la Guadeloupe, ayant promis aux moines de Notre-Dame de la Guadeloupe dans l'Estramadure, d'appeler l'une de ses découvertes du nom de leur couvent.

Les Espagnols y prirent terre le 4, et ils visitèrent un village, situé sur la côte, dont les habitans s'étaient enfuis à leur approche, laissant même

[1] *Lettre du Docteur Chanca.*

[2] *Lettre du Docteur Chanca.* Pierre Martyr l'appelle *Carucueira* ou *Queraqueira*, decad. I, lib. III.

quelques-uns de leurs enfans derrière eux dans leur terreur et leur confusion. Colomb combla ces enfans de caresses, leur attachant des grelots et autres colifichets autour des bras, pour se concilier la bienveillance de leurs parens. Ce village, comme la plupart de ceux de l'île, consistait en vingt ou trente maisons construites en rond autour d'une espèce de place publique. Les huttes étaient faites, comme celles de Cuba et d'Hispaniola, de troncs d'arbres entremêlés de roseaux et de branchages, et couvertes de feuilles de palmier. Elles étaient carrées, au lieu d'être circulaires comme celles des autres îles [1], et chacune avait son portique ou auvent contre le soleil. L'entrée d'une de ces maisons était décorée d'images de serpens en bois assez bien sculptées. L'ameublement était le même : des hamacs de coton, des ustensiles faits de calebasses ou de terre, égalant ce qu'ils avaient vu de mieux à Hispaniola. Il s'y trouvait de grandes provisions de coton, soit brut, soit filé, et même des tissus passablement travaillés, ainsi que beaucoup d'arcs et de flèches armées d'os aigus. Il y avait des oies domestiques comme celles de l'Europe, et des perroquets de la plus grande taille, et ayant des plumages bleus, verts, blancs et écarlates; c'était la brillante espèce nommée Guacamayos. Les Espagnols y virent aussi pour la première fois le délicieux ananas dont la saveur et le parfum les surprirent et les charmèrent. En

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 62.

cherchant dans ces maisons, ils furent étonnés de trouver une poêle ou tout autre ustensile de fer, n'ayant pas encore vu ce métal dans le Nouveau-Monde. Fernando Colomb suppose que ce n'était pas du fer, mais une certaine espèce de pierre fort dure qui se trouvait dans ces îles, et qui, après avoir été mise au feu, en avait toute l'apparence, ce qui explique leur méprise dans un examen aussi rapide, quoiqu'il convienne en même temps que ce pouvait être quelque ustensile rapporté d'Hispaniola par les Indiens. Ce qui est certain, c'est qu'on ne trouva jamais chez les habitans de ces îles aucune trace de fer natif.

Un autre objet, qui fut pour eux une cause de surprise et de conjectures, ce fut une pièce de vaisseau qu'ils virent dans l'une des maisons. Comment se trouvait-elle sur ces côtes, qui n'avaient jamais été visitées par les navires des contrées civilisées? Était-ce le débris de quelque bâtiment venu des régions plus éclairées de l'Asie, qu'ils supposaient situées quelque part dans cette direction? ou bien celui de la caravelle que Colomb avait perdue devant l'île d'Hispaniola pendant son premier voyage? ou bien enfin quelque fragment de navire européen qui, flottant sur l'océan Atlantique, avait été jeté sur ces rivages? Cette dernière supposition était la plus probable. Le courant qui règne constamment depuis la côte de l'Afrique, et qui est produit par le souffle continu des vents alizés, devait parfois porter les débris de l'ancien monde jusqu'aux limites du nouveau, et il est probable que, long-

temps avant la découverte de Colomb, les simples habitans de ces îles avaient déjà contemplé avec étonnement d'immenses débris de navires européens, engloutis dans les abîmes de l'autre extrémité de l'Océan, et qui avaient été graduellement apportés par les flots jusque sur ces rivages.

Ce qui attira le plus l'attention des Espagnols, et ce qui les remplit d'horreur, ce fut la vue de divers ossemens humains, restes, à ce qu'ils supposaient, des repas monstrueux de ces sauvages. Des crânes étaient aussi suspendus dans les huttes, et ils servaient évidemment de vases et d'autres ustensiles de ménage. Ces objets hideux les convainquirent qu'ils étaient alors au milieu des habitations des Cannibales ou Caraïbes, de ces guerriers féroces que leurs déprédations continuelles et leurs usages sanguinaires rendaient la terreur de ces mers. Dès que la chaloupe fut de retour, Colomb continua à avancer, et ce ne fut que deux lieues plus loin, lorsqu'il était déjà fort tard, qu'il jeta l'ancre dans un havre commode. L'île, de ce côté, se prolongeait dans une espace de vingt-cinq lieues, et offrait alternativement de hautes montagnes et de vastes plaines. Il y avait le long de la côte de petits villages et des hameaux dont les habitans effrayés s'enfuirent en voyant l'escadre fendre le sein des ondes.

A la pointe du jour, Colomb permit à plusieurs des capitaines de prendre terre avec un certain nombre d'hommes, pour chercher à avoir quelques communications avec les habitans. Ils se divisèrent en plusieurs bandes, et revinrent, dans le

courant de la journée, ayant pris un enfant et plusieurs femmes, les unes natives de l'île, les autres prisonnières. Celles-ci confirmèrent Colomb dans l'idée que c'était une des îles des Caraïbes. Il apprit que les habitans étaient ligués avec ceux de deux îles voisines, pour faire la guerre à tous les autres. Sur leurs canots, creusés dans un tronc d'arbre, ils étendaient quelquefois leurs excursions jusqu'à la distance de cent cinquante lieues. Leurs armes étaient des arcs et des flèches qui avaient pour pointe des os de poissons ou des écailles de tortues, et qu'ils empoisonnaient avec le jus d'une certaine herbe. Ils faisaient des descentes dans les îles, ravageaient les villages, s'emparaient des femmes les plus jeunes et les plus belles, pour en faire leurs esclaves ou leurs compagnes, et emmenaient les hommes pour les tuer et les manger[1].

Après avoir entendu des récits aussi terribles sur les naturels de cette île, Colomb éprouva une vive inquiétude, lorsque, le soir, il apprit que Diego Marque, capitaine de l'une des caravelles, manquait ainsi que huit hommes. Il avait débarqué de grand matin avec sa petite troupe sans permission, s'était enfoncé dans les bois, et depuis on ne l'avait pas revu. Le lendemain il ne parut pas davantage, et les alarmes de Colomb redoublèrent. Il craignait qu'ils ne fussent tombés dans quelque embuscade des sauvages, car plusieurs d'entre eux étaient des

[1] Pierre Martyr, lettre CXLVII, à Pomponius Lœtus. *Idem*, decad. I, lib. II.

marins si expérimentés, qu'il pensait que, s'ils s'étaient égarés, ils auraient aisément retrouvé leur chemin en consultant les astres. Des détachemens furent envoyés à leur recherche dans différentes directions, ayant chacun un trompette à leur tête pour sonner le rappel. Des coups de canon furent tirés à bord, et des coups d'arquebuse sur le rivage; mais tout fut inutile, et les détachemens revinrent le soir, épuisés de fatigues, après des recherches qui n'avaient eu aucun résultat. Ils avaient visité plusieurs hameaux où ils avaient vu de nouvelles preuves qu'ils étaient au milieu d'une tribu d'anthropophages, ce qui n'était nullement propre à les rassurer sur le sort de leur compagnons. Des membres humains étaient suspendus aux poutres des maisons, comme s'ils y avaient été mis pour sécher; ils trouvèrent la tête d'un jeune homme récemment tué qui saignait encore, et plusieurs parties de son corps qui bouillaient avec de la chair d'oies et de perroquets, tandis que d'autres rotissaient devant le feu.

Plusieurs naturels, dans le cours de la journée, s'étaient montrés sur le rivage, jetant des regards d'étonnement sur les vaisseaux; mais lorsque les chaloupes approchaient de l'île, ils s'enfuyaient dans les bois ou sur les montagnes. Quelques femmes vinrent se réfugier auprès des Espagnols; c'étaient des captives qui avaient été enlevées dans des îles voisines. Colomb leur mit des grelots aux bras, des colliers de grains autour du cou, et les fit reconduire à terre, dans l'espoir d'engager par

ce moyen quelques habitans de l'île à venir leur rendre visite. Mais elles reparurent bientôt après; les féroces insulaires leur avaient pris leurs ornemens, et elles demandaient avec instance à être reçues à bord des vaisseaux. L'amiral apprit d'elles que la plupart des hommes étaient absens, le roi étant parti depuis quelque temps pour une expédition lointaine avec dix canots et trois cents guerriers. Dans ces occasions, les femmes restaient pour défendre leurs rivages contre toute invasion. Elles étaient habiles à tirer de l'arc, partageant l'esprit belliqueux de leurs maris, et les égalant presque en force et en courage [1].

Des femmes n'étaient pas les seules fugitives qui fussent venues chercher un asile à bord des vaisseaux; les Espagnols virent accourir aussi plusieurs enfans, qui avaient été emmenés en esclavage par les naturels, qui ne les avaient épargnés jusqu'alors que par un singulier raffinement de cruauté. Ils apprirent que c'était la coutume des Caraïbes d'attendre que les jeunes prisonniers fussent devenus des hommes, et alors de les engraisser pour leurs festins, poussant même la barbarie jusqu'à les priver de leur virilité, pour que leur chair fût plus tendre et plus délicate [2]. Il y a quelque chose de si révoltant dans l'idée seule de manger la chair humaine, que nous voudrions pouvoir supposer que ce sont des méprises, de fausses interprétations ou

[1] Pierre Martyr, decad. III, lib. IX.

[2] *Lettre du Docteur Chanca*. Pierre Martyr, lettre CXLVII. *Hist. del Almirante*, cap. 46.

des contes de voyageurs; mais le témoignage des écrivains les plus respectables est trop positif, les faits, malgré l'horreur qu'ils inspirent, sont trop curieux par eux-mêmes pour qu'il soit possible de les passer sous silence.

Colomb fut alors très-embarrassé sur ce qu'il devait faire. Il lui tardait d'arriver à Hispaniola, et de savoir des nouvelles des compagnons qu'il y avait laissés, et le moindre délai lui était insupportable. Cependant, partir sans ces malheureux, s'ils vivaient encore, c'était les abandonner entre les mains des Cannibales, et les livrer à la mort la plus affreuse. Laisser un bâtiment et son équipage en rade devant l'île pour attendre leur retour, c'était s'exposer à les perdre par mille accidens, sur ces côtes sauvages et au milieu de ces mers inconnues.

Dans cette extrémité, Alonzo de Ojeda, ce jeune cavalier dont nous avons rapporté un trait d'audace lorsqu'il était dans la tour de la cathédrale de Séville, offrit de pénétrer dans l'intérieur de l'île avec quarante hommes, et de faire une battue dans toutes les forêts pour chercher leurs compagnons égarés. Son offre fut acceptée, et l'amiral donna des ordres pour que, pendant son absence, les navires renouvelassent leurs provisions d'eau et de bois, et il permit à une partie des équipages de prendre terre, pour laver leur linge, et prendre quelque délassement sur le rivage.

Alonzo de Ojeda et sa petite troupe parcoururent toutes les forêts des environs, et pénétrèrent fort avant dans l'intérieur, déchargcant des arque-

buses, et sonnant de la trompette dans le creux des vallées et sur le sommet des montagnes; mais ce fut en vain, l'écho seul leur répondit. L'épaisseur des forêts rendait leur marche extrêmement pénible, et c'était souvent avec peine qu'ils se frayaient un passage à travers les arbres touffus et vigoureux qui leur dérobaient la vue du ciel. Ojeda voyait tout avec les yeux d'un jeune aventurier plein d'enthousiasme, et à son retour il fit les récits les plus exagérés des productions naturelles du pays. Les forêts étaient embaumées du parfum de plantes et d'arbustes aromatiques, dans lequel il croyait distinguer l'odeur d'une foule d'épices et de gommes précieuses. Il vit plusieurs oiseaux des tropiques d'espèces inconnues, et aussi des faucons, des hérons royaux, des milans, bisets, des tourterelles et des corneilles. Il crut également voir des perdrix, qui, en réalité, ne se trouvaient que dans l'île de Cuba, et entendre le chant du rossignol, qui est inconnu dans le Nouveau-Monde [1]. L'île abondait en poissons; car, selon Pierre Martyr, les Cannibales qui étaient sans cesse en courses et en expéditions, et qui dévastaient tous les pays d'alentour, avaient coutume de rapporter dans leur île les semences et les racines de toutes sortes de plantes. Comme une preuve de sa fertilité, il dit qu'on trouvait du miel dans le creux des arbres et dans les fentes des rochers; et tel était le nombre des rivières qui l'arrosaient, qu'Ojeda déclara qu'il

[1] *Lettre du Docteur Chanca. Hist. del Almirante*, cap. 46.

en avait traversé vingt-six dans l'espace de six lieues, quoiqu'il soit probable que beaucoup de ces prétendues rivières n'étaient que les circuits et les détours du même courant.

Après le retour d'Ojeda, Colomb ne conserva plus d'espoir. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la disparition de leurs imprudens camarades; et s'ils étaient vivans, ils auraient été trouvés dans l'île, ou seraient revenus sur la côte. Il était sur le point de mettre à la voile, lorsque, à la joie inexprimable de toute la flotte, on les vit qui faisaient des signes du rivage. Quand ils furent à bord, leur air hagard et défait annonçait assez ce qu'ils avaient souffert. S'étant égarés d'une manière inexplicable du moment qu'ils avaient mis le pied dans la forêt, ils s'étaient enfoncés, sans le savoir, de plus en plus dans l'île, et il leur avait été impossible de reconnaître leur chemin. Pendant plusieurs jours ils avaient erré au milieu des détours et des labyrinthes d'une forêt sans issue, et tellement épaisse qu'à peine si le jour pouvait y pénétrer. Ils avaient gravi des rocs, traversé des rivières à gué, s'étaient fait jour à travers des ronces et des buissons. Quelques-uns d'entre eux, qui étaient de vieux marins, étaient montés sur des arbres, dans l'espoir d'apercevoir les astres et de pouvoir par ce moyen reconnaître leur route; mais telle était l'épaisseur du feuillage, qu'il leur dérobait la vue du ciel. Alors ils furent en proie aux plus terribles appréhensions, craignant que l'amiral, les croyant morts, ne mît à la voile et ne les laissât dans le désert, séparés

à jamais de leurs semblables. Enfin, lorsqu'ils étaient dans un état voisin du désespoir, un hasard imprévu les avait ramenés sur le rivage; et après en avoir suivi le bord pendant quelque temps, ils avaient aperçu, et l'on se figure avec quels transports de joie, la flotte qui était encore à l'ancre. Ils amenaient avec eux quelques enfans et plusieurs femmes indiennes; mais dans toutes leurs courses, ils n'avaient pas aperçu un seul homme; la plupart des guerriers étant heureusement, comme nous l'avons dit, partis pour une expédition lointaine.

Malgré les souffrances qu'ils avaient endurées, et la joie que lui causa leur retour, Colomb pensa que, dans une expédition d'une nature aussi périlleuse, il était important de punir la moindre faute contre la discipline. Le capitaine fut donc mis aux arrêts, et ceux qui l'avaient accompagné, privés d'une partie de leurs rations, pour s'être écartés ainsi sans permission [1].

[1] *Lettre du Docteur Chanca.*

CHAPITRE III.

Croisière au milieu des îles Caraïbes (1493).

Levant l'ancre le 10 novembre, Colomb gouverna au nord-ouest le long de la côte de la Guadeloupe, direction dans laquelle, d'après ses propres calculs et les renseignemens obtenus des Indiens, se trouvait Hispaniola. Les femmes qu'il avait prises récemment à bord lui avaient parlé d'autres îles situées au midi, et l'avaient assuré que la terre-ferme se prolongeait de ce côté, indication dont il reconnut plus tard l'exactitude; mais son impatience d'arriver au port de la Nativité l'empêcha pour le moment d'étendre ses découvertes.

Continuant à côtoyer ce bel archipel, il donna des noms à ses îles, à mesure qu'elles s'offraient à sa vue : Montserrat, Santa-Maria-la-Redonda, Santa-Maria-la-Antigua et San-Martin. Plusieurs autres îles se montraient au nord, s'étendant vers le nord-ouest et le sud-ouest, toutes hautes et

montagneuses, et couvertes de magnifiques forêts; mais l'amiral s'abstint de les visiter. Le temps étant menaçant, il jeta l'ancre, le 14 novembre, près d'une île appelée Ayay par les Indiens, mais à laquelle il donna le nom de Santa-Cruz. Il envoya la chaloupe à terre avec vingt-cinq hommes pour faire de l'eau, et prendre des renseignemens sur leur route. Ils trouvèrent un village abandonné par les hommes; mais ils parvinrent à s'emparer de quelques femmes et de quelques enfans, presque tous captifs, enlevés dans des îles voisines; car c'était encore une habitation des Caraïbes. Ils eurent bientôt un exemple du courage indomptable de ce peuple singulier.

Pendant que la chaloupe était contre le rivage, un canot monté par quelques Indiens parmi lesquels il se trouvait deux femmes, revint d'une partie éloigné de l'île en longeant la côte; et, doublant une pointe de terre ils arrivèrent tout à coup en pleine vue des vaisseaux. Étonnés de ce qui devait leur paraître une apparition surnaturelle et vraiment effrayante, ils restèrent longtemps à les contempler dans une muette stupeur. Ils étaient si complétement absorbés dans leur attention, que la chaloupe qui venait de remettre en mer était arrivée tout près d'eux sans qu'ils s'en fussent aperçus. Saisissant alors leurs pagaies, ils voulurent tenter de s'échapper; mais quoique leur léger canot ne fît qu'effleurer la surface des vagues, l'impulsion forte et régulière donnée par la rame européenne triompha de leurs efforts, et la chaloupe,

étant entre la terre et eux, leur coupa la retraite. Voyant que la fuite était impossible, ils saisirent leurs arcs et leurs flèches, et se retournèrent fièrement sur ceux qui les poursuivaient. Les femmes combattirent aussi bien que les hommes. L'une d'elles semblait être traitée avec respect et déférence, comme si elle était leur reine. Elle était accompagnée de son fils, jeune Indien (dit Pierre Martyr) qui avait des membres athlétiques, un sourcil terrible et menaçant et une figure de lion [1]. Ils bandaient leurs arcs avec une vigueur et une agilité étonnante. Quoique les Espagnols fussent couverts de leurs boucliers, deux d'entre eux furent bientôt blessés, et une flèche fut lancée avec tant de force par une des héroïnes, qu'elle perça un bouclier de part en part.

Pour éviter cette grêle meurtrière, rendue plus formidable encore par la crainte que les flèches ne fussent empoisonnées, les Espagnols poussèrent violemment leur chaloupe contre le canot, et le renversèrent. Mais les sauvages intrépides n'en continuèrent pas moins à se battre tout en nageant, et lorsqu'ils pouvaient trouver une pointe de rocher cachée sous l'eau pour y appuyer un instant leur pied, ils décochaient leurs flèches d'une main aussi sûre que s'ils eussent été sur la terre-ferme. On eut toutes les peines du monde à les vaincre et à les faire prisonniers. L'un d'eux avait été transpercé d'un coup de lance, et il mourut après avoir

[1] Pierre Martyr, decad. I, liv. II.

été porté à bord des vaisseaux; le fils de la reine était aussi blessé. Les Espagnols ne purent s'empêcher d'admirer leur caractère indomptable et leur maintien farouche. Leurs cheveux étaient longs et grossiers; le tour de leurs yeux était peint de manière à leur donner une expression hideuse; et des bandes de coton étaient nouées fortement au-dessus des muscles des bras et des jambes, de manière à les enfler et à leur donner une grosseur monstrueuse, ce qui était regardé par eux comme une grande beauté; cette coutume existait parmi différentes peuplades du Nouveau-Monde. Quoique captifs, dans les fers et au pouvoir de leurs ennemis, ils n'en conservaient pas moins un air menaçant. Pierre Martyr qui alla les voir plusieurs fois lorsqu'ils furent transportés en Espagne, assure, d'après sa propre expérience, et celle des personnes qui l'accompagnèrent, qu'il était impossible de les regarder sans un certain sentiment d'horreur; tant la nature avait imprimé à tous leurs traits un caractère farouche et terrible. Cette sensation était sans doute causée en grande partie par l'idée que c'étaient des Cannibales. Dans cette escarmouche, au dire du même écrivain, les Indiens se servirent de flèches empoisonnées, et un Espagnol mourut peu de jours après des suites d'une blessure que lui avait faite une guerrière indienne[1].

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. II. *Hist. del Almirante*, cap. 47. Las Casas, *Hist. Ind.*, cap. 85, MS. *Lettre du Docteur Chanca.*

Poursuivant son voyage, Colomb arriva bientôt en vue d'un groupe considérable d'îles de forme et d'aspect différens. Les unes étaient couvertes de verdure et de forêts; mais le plus grand nombre étaient nues et stériles, n'offrant que des pics sauvages escarpés; plusieurs de ces rochers étaient d'un bleu d'azur; d'autres d'un blanc éclatant; et Colomb, avec sa vivacité d'imagination habituelle, supposa qu'ils contenaient des mines de riches métaux et de pierres précieuses. Comme ces îles étaient très-rapprochées les unes des autres, et que la mer, resserrée entre elles dans un étroit espace, y roulait des vagues plus agitées, il était dangereux d'y entrer avec de grands vaisseaux. Colomb resta donc en pleine mer, et envoya une petite caravelle ayant des voiles latines, pour en faire la reconnaissance. Elle revint dire qu'il y avait plus de cinquante îles, mais qu'elles semblaient inhabitées. Colomb donna à la plus grande le nom de Santa-Ursula, et il appela les autres les Onze-Mille-Vierges [1].

En remettant l'examen à un autre temps, il continua sa route, et arriva un soir devant une grande île couverte de belles forêts, et offrant des havres commodes et spacieux. Les naturels l'appelaient Boriquen; il lui donna le nom de San-Juan-Bautista, et elle est connue à présent sous celui de Porto-Ricco. C'était la patrie de la plupart des captives qui étaient venues chercher sur les

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. II. *Lettre du Docteur Chanca.*

vaisseaux un refuge contre les Caraïbes. D'après leurs récits, elle était fertile et populeuse, et sous la domination d'un seul cacique. Ses habitans n'étaient pas dans l'usage de courir les mers et de faire des incursions, et ils n'avaient que peu de canots. Ils étaient exposés à des invasions fréquentes de la part des Caraïbes, leurs implacables ennemis. Ils n'étaient devenus guerriers que pour se défendre, et leurs armes étaient l'arc, la flèche et la massue; mais ils se vengeaient des atrocités des Cannibales par des atrocités semblables, et ils dévoraient également leurs prisonniers.

Après avoir suivi pendant un jour entier la belle côte de cette île, les Espagnols jetèrent l'ancre dans une baie située à l'extrémité occidentale, et qui abondait en poissons. En débarquant, ils trouvèrent un village indien, construit, comme à l'ordinaire, autour d'une espèce de grande place, et ils remarquèrent une maison qui était vaste et bien bâtie. Une route spacieuse, bordée d'une haie de roseaux entrelacés qui renfermait des jardins fruitiers, conduisait de ce village sur le bord de l'eau, où elle se terminait par une sorte de terrasse qui donnait sur la mer. Il y avait dans ces arrangemens un goût et une symétrie qu'ils n'étaient pas accoutumés à trouver dans les résidences indiennes, et ils présumèrent que c'était la demeure de quelque chef important. Mais tout était silencieux et désert, et ils ne virent aucun être humain pendant le temps qu'ils y restèrent. Les naturels avaient pris la fuite et s'étaient cachés à la vue de

l'escadre. Après y avoir passé deux jours, ils remirent à la voile, et se dirigèrent vers l'île d'Hispaniola. Ainsi finit cette croisière au milieu des îles Caraïbes. La description des habitudes féroces et sanguinaires des sauvages qui les habitaient, fut reçue avec un empressement avide par les savans de l'Europe, et leur parut résoudre, au désavantage de l'espèce humaine, une question jusqu'alors indécise. Pierre Martyr, dans sa *Lettre à Pomponius Lætus*, annonce le fait avec une solennité tragique : « Les histoires des Lestrigons et de Polyphème, qui se nourrissaient de chair humaine, ne sont plus douteuses! Écoutez, mais prenez garde que vos cheveux ne se dressent d'horreur! »

Il est très-probable que les craintes des Indiens et les préjugés des Espagnols ont influé d'une manière sensible sur les descriptions qui nous sont faites de cette race extraordinaire. Ils étaient constamment la terreur des uns, les braves et obstinés ennemis des autres. Les preuves qui sont données de leurs monstrueux penchans doivent être dégagées de tout ce que l'observation légère et superficielle de marins, et la persuasion où étaient d'avance les Espagnols que les Caraïbes se nourrissaient de chair humaine, ont pu y ajouter d'erreurs, ou du moins d'exagérations. C'était une coutume chez les habitans de plusieurs de ces îles, et d'autres parties du Nouveau-Monde, de conserver les restes des parens et des amis qu'ils avaient perdus; quelquefois le corps

entier, quelquefois seulement la tête ou quelques-uns des membres séchés au feu, quelquefois les seuls ossemens. Ces restes, lorsqu'ils étaient trouvés dans les habitations des naturels d'Hispaniola, contre lesquels aucun préjugé de la sorte n'existait, étaient regardés avec raison comme ceux de leurs pères, que l'affection et le respect avaient religieusement conservés; mais si l'on découvrait rien de semblable chez les Caraïbes, c'étaient autant d'horribles trophées de leurs sanglans repas.

Le caractère guerrier et opiniâtre de ces Indiens, si différent de celui des nations pusillanimes qui les entouraient; les distances immenses qu'ils franchissaient dans leurs expéditions et leurs courses continuelles, comme les tribus nomades de l'ancien monde, leur donnent des droits à une attention particulière. Ils étaient exercés au combat dès leur enfance. A peine savaient-ils marcher, que leurs mères intrépides leur mettaient à la main l'arc et la flèche, et les préparaient à suivre bientôt leurs pères dans leurs audacieuses entreprises. Les longues excursions qu'ils faisaient sur mer les rendaient observateurs et développaient leur intelligence. Tandis que les naturels des autres îles ne connaissaient d'autres divisions du temps que le jour et la nuit, le soleil et la lune, ils avaient acquis quelques notions des astres, et savaient calculer les temps et les saisons [1].

Ce que la tradition raconte de leur origine,

[1] *Hist. del Almirante,* cap. 62.

quoique extrêmement vague, s'appuie en grande partie sur des faits géographiques, et ouvre une de ces mines fertiles de recherches curieuses et intéressantes, qui abondent dans le Nouveau-Monde. On a dit qu'ils avaient émigré des vallées lointaines qu'enferment les Apalaches. Les premières relations que nous ayons d'eux nous les représentent l'épée à la main, continuellement en guerre, toujours changeant de demeure, et avançant toujours, jusqu'à ce que, dans le cours des temps, ils se soient trouvés à l'extrémité de la Floride. Alors, abandonnant le continent septentrional, ils se transportèrent dans les îles Lucayes, d'où graduellement, et passant d'une île à l'autre de cette vaste chaîne qui unit en quelque sorte le bout de la Floride à la côte de Paria, ils arrivèrent sur le continent méridional. L'archipel s'étendant de Porto-Ricco à Tabago était leur place forte, et l'île de la Guadeloupe en quelque sorte leur citadelle. C'était de là qu'ils faisaient leurs excursions, et qu'ils répandaient la terreur de leur nom dans toutes les régions environnantes. Des essaims de ce même peuple, débarqués sur le continent méridional, se répandirent dans l'intérieur. On retrouve leurs traces jusqu'au fond du pays qu'arrose l'Orénoque. Les Hollandais en rencontrèrent des colonies sur les rives de l'Ikouteka qui se décharge dans le Surinam, le long de l'Esquibi, du Maroni et des autres rivières de la Guiane, et dans le pays que la Cayenne baigné dans son cours sinueux. Il paraîtrait même qu'ils se sont étendus jusqu'aux rivages

de l'Océan méridional, où, parmi les aborigènes du Brésil, il se trouvait une peuplade qui s'appelait Caraïbe, distinguée des Indiens qui l'entouraient, par sa force, son audace et son adresse [1].

Suivre les traces de ce peuple voyageur dans toutes ses migrations, depuis les Apalaches du continent septentrional, le long des groupes d'îles qui unissent le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes à la côte de Paria, et à travers les vastes régions de la Guianne et le pays des Amazones, jusqu'aux limites reculées du Brésil, serait l'une des recherches les plus curieuses auxquelles le savant pût se livrer, et le moyen le plus sûr peut-être d'éclaircir les mystères dont l'origine de la population du Nouveau-Monde est enveloppée.

[1] Rochefort, *Hist. natur. des Antilles*, Rotterdam, 1645.

CHAPITRE IV.

Arrivée au port de la Nativité. — Ruine du fort et désastres de la garnison.

Le 22 novembre, les Espagnols arrivèrent à l'extrémité d'une grande île, et ils reconnurent bientôt que c'était la pointe orientale d'Haïti, ou, comme l'amiral l'avait nommée, d'Hispaniola. Le plus grand enthousiasme se manifesta sur toute la flotte, à l'idée d'atteindre bientôt le but du voyage. Colomb se représentait d'avance la joie qu'allait éprouver la poignée de braves qu'il avait laissés dans ce pays sauvage, et il se flattait, sinon de trouver des trésors immenses accumulés par leurs soins, du moins de recevoir de leurs bouches des renseignemens précis et certains sur l'île et sur les mers qui l'environnaient. Ceux des matelots qui avaient fait le premier voyage, se rappelaient les jours délicieux qu'ils avaient passés à l'ombre des frais bocages d'Haïti; et les autres éprouvaient la même impatience de voir des sites et des mœurs qui leur avaient été dépeints, embellis de toutes les illusions de l'âge d'or.

Pendant que la flotte côtoyait doucement le rivage fleuri, une chaloupe fut envoyée à terre pour donner la sépulture à un matelot biscayen qui était mort des suites de la blessure que lui avait faite une flèche lancée par une femme caraïbe. Deux légères caravelles restèrent près de la côte pour protéger l'équipage de la chaloupe, pendant que la cérémonie funèbre s'accomplissait sous des arbres touffus. Plusieurs naturels s'approchèrent des vaisseaux. Ils étaient porteurs d'un message d'un cacique des environs, qui invitait l'amiral à venir à terre, et qui lui promettait une grande quantité d'or; mais, pressé d'arriver à la Nativité, Colomb ne se rendit pas à cette demande; et, les renvoyant avec des présens, il continua sa route. Après avoir franchi une distance considérable, il arriva au golfe des Flèches, ou, comme on l'appelle à présent, de Semana, où, dans le premier voyage, avait eu lieu l'escarmouche avec les naturels. Il fit conduire à terre un des jeunes Indiens de l'endroit, qui l'avait accompagné en Espagne, et qui avait été converti au christianisme. Il le renvoya couvert de beaux habits et d'ornemens de toute espèce, se promettant les plus heureux résultats des récits qu'il ferait à ses compatriotes de toutes les merveilles qu'il avait vues, et de la manière pleine de bienveillance dont il avait été traité. Le jeune Indien fit les plus belles promesses de s'entremettre efficacement auprès des naturels de son pays, mais il les oublia toutes en retrouvant sa liberté sauvage et ses montagnes natales, ou bien il périt victime de l'envie qu'exci-

tèrent ses richesses et sa belle parure. Jamais les Espagnols ne le revirent et n'en entendirent parler [1]. Il ne restait plus sur la flotte qu'un seul des Indiens qui avaient été en Espagne; c'était un jeune Lucayen de l'île de Guanahani, qui avait été baptisé à Barcelonne, et qui avait été appelé du nom du frère de l'amiral, Diego Colon. Celui-là resta toujours fidèle et dévoué aux Espagnols.

Le 25, Colomb jeta l'ancre dans le havre de Monte-Christi, voulant choisir un emplacement convenable pour l'établissement d'une colonie dans le voisinage de la rivière à laquelle, dans son premier voyage, il avait donné le nom de *Rio del Oro*, ou Rivière d'Or. Plusieurs matelots côtoyaient le rivage, lorsque tout à coup ils aperçurent sur les bords verts et humides d'un ruisseau les corps d'un homme et d'un enfant; le premier avait une corde de fabrique espagnole passée autour du cou, et ses bras étaient étendus et attachés par les poignets à un poteau en forme de croix. Les cadavres étaient dans un tel état de putréfaction, qu'il était impossible de distinguer s'ils étaient Indiens ou Européens. Cependant il s'éleva des doutes sinistres, qui furent confirmés le lendemain; car en faisant de nouvelles recherches sur le rivage, on trouva, à peu de distance des premiers, deux corps, dont l'un, ayant une barbe, était évidemment celui d'un homme blanc.

Les brillantes espérances dont Colomb s'était

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 9.

bercé en approchant de la Nativité, firent alors place à de sombres pressentimens. Les preuves qu'il avait eues récemment de la férocité de plusieurs des habitans de ces îles, lui rendirent tous les autres suspects, et il commença à craindre que quelque malheur ne fût arrivé à Arana et à ses compagnons.

Cependant l'air de franchise et d'assurance avec lequel les naturels accouraient vers les vaisseaux, calma jusqu'à un certain point ses inquiétudes. Si quelque acte de violence eût été commis envers les hommes blancs, ils n'auraient pas osé s'approcher avec cette confiance de ceux qui n'auraient pas manqué de venger leurs compagnons.

Le 27, il arriva dans la soirée en face du port de la Nativité, et jeta l'ancre à environ une lieue de la terre, n'osant entrer au milieu des ténèbres, à cause des récifs dangereux. Il faisait trop sombre pour qu'il fût possible de distinguer les objets; mais, impatient de sortir d'incertitude, il fit tirer deux coups de canon. Les échos du rivage répétèrent le bruit, mais les batteries de la forteresse n'y répondirent point. Tous les yeux cherchèrent alors à apercevoir la lueur de quelque fanal; toutes les oreilles écoutèrent pour entendre le son de quelques voix amies; mais il n'y eut ni lumières, ni acclamations, ni aucun signe de vie : tout était ténèbres et silence de mort [1].

[1] *Lettre du Docteur Chanca*. Navarrete, *Collec. de Viages*, tom. I.

Colomb et les siens passèrent plusieurs heures dans la plus affreuse anxiété. Le sort de leurs compagnons se présentait à leurs yeux sous mille formes sinistres, et chacun brûlait de voir arriver l'aurore, qui mettrait fin à leur incertitude. Vers minuit, on aperçut un canot qui s'approchait de la flotte. Lorsqu'il fut à une certaine distance, il s'arrêta, et les Indiens qui le montaient, hélant un des bâtimens, demandèrent l'amiral. On leur montra son vaisseau, ils s'en approchèrent, mais ils ne voulurent point monter à bord, avant d'avoir vu Colomb en personne. Il se montra sur le tillac, et, à la clarté d'une lanterne, ils reconnurent aisément son maintien noble et imposant. Ils montèrent alors sans hésiter. L'un d'eux était cousin du cacique Guacanagari, et il apportait en présent de sa part deux masques ornés d'or. Colomb demanda aussitôt des nouvelles des Espagnols qu'il avait laissés dans l'île. La réponse des Indiens fut un peu obscure, ou fut peut-être imparfaitement comprise, le seul interprète qui fût à bord étant le jeune Lucayen, Diego Colon, dont le langage natal différait de celui d'Haïti. Il dit à Colomb que plusieurs des Espagnols étaient morts de maladie; que d'autres avaient péri dans une querelle qui s'était élevée entre eux, et que le reste s'était retiré dans une autre partie de l'île, où ils avaient emmené avec eux plusieurs femmes indiennes; que Guacanagari avait été attaqué par Caonabo, farouche cacique des montagnes d'or de Cibao, qui l'avait blessé dans un combat, et avait brûlé son village; qu'il était malade des suites de

sa blessure, et confiné dans un hameau voisin, ce qui l'empêchait de venir en personne féliciter l'amiral de son heureux retour [1].

Quelque tristes que fussent ces nouvelles, elles soulagèrent l'esprit de Colomb de conjectures aussi sombres que pénibles; quelques désastres qui fussent survenus à la garnison, du moins elle n'avait pas été victime de la perfidie des naturels. L'opinion qu'il avait conçue de la douceur et de la bonté de ces insulaires n'avait pas été trompée, et leur cacique n'avait pas démenti la noble idée que sa touchante hospitalité avait fait concevoir de lui. Ainsi le souci le plus dévorant était au moins chassé de son esprit; car, pour une âme noble, il n'est rien de si pénible que de découvrir la trahison là où on avait droit de n'attendre que de la confiance et de l'amitié. Il paraissait aussi que quelques personnes de la garnison vivaient encore, quoiqu'elles se fussent disséminées dans l'île; sans doute elles apprendraient bientôt l'arrivée des vaisseaux, et se hâteraient de venir les joindre, et de leur faire part de tous les renseignemens qu'elles auraient recueillis.

Satisfaits des dispositions bienveillantes des naturels, les matelots ne tardèrent pas à reprendre, en grande partie, leur gaieté. Les Indiens qui étaient venus à bord reçurent le meilleur accueil, et partirent dans la nuit, en promettant de revenir le

[1] *Lettre du Docteur Chanca. Hist. del Almirante*, cap. 48. Herrera, *Hist. Ind.*, décad. 1, lib. II, cap. 9.

matin avec le cacique Guacanagari. Les matelots attendirent alors la pointe du jour avec plus de calme, persuadés que les relations cordiales du premier voyage allaient se rétablir.

L'aurore parut et fit place au jour; le jour lui-même avança et commençait à décliner, sans que la visite annoncée du cacique eût lieu. On craignit alors que les Indiens qui étaient venus à bord ne se fussent noyés, car ils avaient bu beaucoup de vin, et il fallait bien peu de chose pour renverser leur fragile esquif. D'un autre côté, le silence et l'air d'abandon qui régnaient partout étaient extrêmement suspects. Pendant le séjour qu'ils avaient fait précédemment, le port avait offert continuellement le spectacle le plus animé : des canots glissaient sur l'eau limpide, des groupes d'Indiens se pressaient sur le rivage, d'autres venaient nager autour de la caravelle. Aujourd'hui, pas un canot dans le port, pas un Indien sur le rivage; aucune fumée ne s'élevait du milieu des arbres pour indiquer l'emplacement d'une habitation.

Après avoir attendu long-temps inutilement, Colomb envoya une chaloupe à terre pour faire une reconnaissance. Les matelots coururent à l'endroit où avait été construite la forteresse; ils ne trouvèrent que des ruines; les palissades étaient abattues; tout offrait l'appareil de la dévastation. Çà et là étaient des caisses brisées, des provisions gâtées, des lambeaux épars de vêtemens européens, tristes et lugubres indices du sort qu'avaient sans doute

éprouvé leurs compagnons. Aucun Indien n'approcha d'eux. Ils en aperçurent deux ou trois qui, cachés derrière des arbres, semblaient les observer de loin; mais, dès qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient découverts, ils s'enfuirent dans les bois. Ne trouvant personne qui pût leur donner l'explication du douloureux spectacle qu'ils avaient devant les yeux, ils retournèrent aux vaisseaux dans un morne abattement, et racontèrent à l'amiral ce qu'ils avaient vu.

Qu'on se figure l'angoisse de Colomb à une pareille nouvelle! Comme la flotte était alors à l'ancre dans le port, il se rendit lui-même à terre le lendemain matin. Arrivé près des ruines du fort, il trouva tout exactement dans l'état qui lui avait été décrit, et chercha s'il ne découvrirait point de cadavres. Il ne restait d'autres traces de la garnison que des ustensiles brisés et des vêtemens en lambeaux, épars au milieu de l'herbe. Il se livra à une foule de soupçons et de conjectures. Si le fort avait été saccagé, peut-être une partie de la garnison vivait-elle encore, ou retirée dans l'intérieur, ou emmenée en esclavage. Il fit faire plusieurs décharges d'artillerie, dans l'espoir que si quelqu'un de ces malheureux était caché au milieu des rocs et des broussailles dans les environs, il pourrait les entendre et sortir de sa retraite; mais personne ne parut, et le morne silence de la solitude régnait seul autour d'eux. Le soupçon de quelque trahison de la part de Guacanagari se réveilla de nouveau; mais Colomb éprouvait de la répugnance à s'y livrer. En regardant plus loin, il vit que le village de ce cacique n'était

plus qu'un monceau de ruines, ce qui montrait qu'il avait été enveloppé dans le même désastre que la garnison.

Colomb avait laissé l'ordre à Arana et aux autres officiers d'enterrer tous les trésors qu'ils pourraient se procurer, ou, en cas de danger subit, de les jeter dans le puits de la forteresse. Il fit faire des excavations au milieu des ruines, et fit vider le puits. Pendant qu'on se livrait à ces travaux, il partit avec les chaloupes pour explorer les environs, tant dans l'espoir de retrouver quelqu'un de ses infortunés compagnons, que pour chercher un emplacement plus convenable pour une forteresse. A une lieue de distance, il vit un hameau dont les habitans s'étaient enfuis, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient pu, et cachant le reste dans l'herbe. Il y avait dans les huttes des objets de fabrique européenne, qui évidemment ne pouvaient provenir d'échanges, tels que des bas, des morceaux de draps, un ancre de la caravelle qui avait fait naufrage, et une belle robe qui était encore pliée dans la forme où elle avait été apportée d'Espagne [1].

Ayant passé quelque temps à contempler ces indices épars d'une désastreuse histoire, Colomb retourna aux ruines de la forteresse. Les excavations et les recherches dans le puits avaient été inutiles : aucun trésor n'avait été trouvé. Cependant, à peu de distance du fort, on avait découvert les corps de onze hommes, ensevelis dans des

[1] *Lettre du Docteur Chanca. Cura de Los Palacios*, c. 120.

endroits différens, et qu'à leurs habits on avait reconnus pour Européens. Il y avait évidemment quelque temps qu'ils étaient en terre, l'herbe ayant poussé sur leurs tombeaux. Dans le cours de la journée, plusieurs Indiens commencèrent à se montrer; mais ils restaient timidement à une certaine distance et manifestaient beaucoup de crainte. Des signes d'amitié et quelques légers présens finirent par les rassurer, et ils devinrent très-communicatifs. Quelques-uns d'entre eux savaient quelques mots d'espagnol, et ils connaissaient les noms de tous les hommes qui étaient restés avec Arana. Grâce à eux et avec le secours de l'interprète, Colomb parvint à recueillir des renseignemens à peu près certains sur l'histoire et le sort de la garnison.

Il est curieux d'observer cette sorte de début de la civilisation dans le Nouveau-Monde. Ceux que Colomb avait laissés derrière lui, dit Oviedo, à l'exception du commandant don Diego Arana et d'un ou deux autres, étaient peu propres à suivre les recommandations d'un chef aussi prudent, et à s'acquitter des devoirs essentiels qui leur avaient été confiés. C'étaient pour la plupart des gens de la dernière classe, ou bien des matelots qui, une fois à terre, ne savaient se conduire ni avec sobriété ni avec retenue [1]. A peine eurent-ils perdu de vue les voiles de la caravelle, que tous les conseils et toutes les instructions de l'amiral s'effacè-

[1] Oviedo, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. 12.

rent de leur mémoire. Cette poignée d'hommes, dont l'existence même dépendait de sa prudence et de sa bonne conduite, et à qui il importait tant de rester en bonne intelligence avec les naturels, commença bientôt à s'abandonner aux excès les plus coupables et les plus révoltans. Les uns étaient excités par une rapacité insatiable, les autres par une infâme débauche. Chacun voulait accumuler pour soi-même des monceaux d'or, et ils s'emparaient par les moyens les plus violens des ornemens et de tout ce qui appartenait aux insulaires. Malgré la générosité de Guacanagari qui leur avait accordé à chacun deux ou trois femmes, ils séduisaient à chaque instant les femmes et les filles des naturels. Ils étaient continuellement à se quereller et à se battre entre eux, se disputant leurs richesses mal acquises ou les faveurs des beautés indiennes; et les simples habitans de cette île regardaient avec étonnement les êtres qu'ils avaient adorés comme descendus des cieux, livrés aux passions terrestres les plus grossières, et se déchaînant les uns contre les autres avec une férocité plus que brutale.

Néanmoins ces dissensions ne furent pas dangereuses, tant qu'ils observèrent des grandes injonctions de Colomb, et qu'ils restèrent réunis dans la forteresse, observant une vigilance toute militaire; mais ces précautions furent bientôt négligées. En vain Arana interposa-t-il son autorité; en vain fit-il briller à leurs yeux toutes les considérations qui doivent unir entre eux les hommes qui

se trouvent sur une terre étrangère ; tout ordre, toute subordination furent méconnus. Plusieurs abandonnèrent la forteresse, et, frappés d'une espèce de vertige, ils menèrent une vie errante et licencieuse dans les environs. Chacun faisait bande à part, ou bien il s'associait avec un petit nombre de compagnons pour opprimer et dépouiller les autres. Ce fut ainsi que la division se mit entre eux, que des factions s'élevèrent, et que bientôt l'ambition acheva la ruine de ce simulacre d'empire. Les deux officiers, Pedro Gutierrez et Rodrigo de Escobido, que Colomb avait désignés pour succéder au commandant dans le cas où il viendrait à mourir, se prévalurent de ces désordres pour vouloir, sinon exercer seuls, du moins partager également l'autorité [1]. Il en résulta des rixes violentes dans lesquelles un Espagnol, nommé Jacomo, fut tué. Ayant échoué dans leurs tentatives, Gutierrez et Escobido se retirèrent de la forteresse avec neuf de leurs complices, et les femmes qui leur avaient été assignées; toujours jaloux de dominer, ils tournèrent leurs pensées sur des entreprises lointaines. Frappés de tout ce qu'ils avaient entendu dire des mines de Cibao et du sable d'or que roulaient ses rivières, ils partirent pour ce district, enflammés de l'espoir d'amasser d'immenses trésors, et négligeant ainsi une autre injonction expresse de Colomb, qui était de ne point s'écarter du territoire ami de Guacanagari. La région vers laquelle ils

[1] Oviedo, *Hist. Ind.*, lib. II, cap. XII.

se rendaient était au milieu de l'île, dans la province de Magnana, gouvernée par le fameux Caonabo, nommé par les Espagnols le Seigneur de la Maison d'Or. Ce chef renommé, Caraïbe d'origine, avait l'esprit fier et entreprenant qui caractérisait sa nation. Simple aventurier lorsqu'il était venu dans l'île, il avait su prendre tant d'ascendant sur les habitans simples et pacifiques, par son courage et son adresse, qu'il était devenu le plus puissant de leurs caciques. Ses exploits guerriers étaient célèbres dans tout le pays, et tous les naturels redoutaient Caonabo le Caraïbe.

Il y avait déjà quelque temps qu'il avait su établir son autorité, et qu'il était le héros de ce monde sauvage, lorsque les vaisseaux des hommes blancs parurent tout à coup sur la côte. Les récits merveilleux qu'on faisait de leur force et de leur puissance parvinrent jusqu'à lui au milieu de ses montagnes, et il eut assez de pénétration pour sentir que son importance personnelle déclinerait bientôt devant ces nouveaux venus. Le départ de Colomb lui avait fait espérer que leur présence dans l'île ne serait que momentanée. Les querelles et les excès de ceux qui restèrent, en excitant sa haine et son mépris, redoublèrent sa confiance. Aussi, lorsqu'il vit Gutierrez et Escobido se réfugier sur son territoire avec leurs complices, il se crut sûr de triompher de ces odieux étrangers; et, s'emparant des fugitifs, il les mit sur-le-champ à mort.

Caonabo assembla alors secrètement ses sujets, et se concertant avec le cacique de Marien, dont

le territoire touchait à celui de Guacanagari du côté de l'ouest, il résolut d'attaquer le fort à l'improviste. Sortant de ses montagnes, et traversant dans un profond silence d'immenses forêts, il arriva avec son armée dans les environs du village, sans avoir été découvert. Pleins de confiance dans le caractère doux et pacifique des Indiens, les Espagnols avaient négligé toute espèce de précautions, et ils étaient dans la sécurité la plus complète. Il ne restait que dix hommes dans la forteresse avec Arana, et il ne paraît pas qu'ils exerçassent la moindre surveillance. Le reste était épars dans des maisons du voisinage. Au milieu de la nuit, lorsque tous étaient plongés dans le sommeil, Caonabo et ses guerriers se précipitèrent dans le fort en poussant des cris effrayans, et ils en étaient maîtres avant que les Espagnols eussent pu se défendre; puis, entourant les maisons où le reste des hommes blancs reposait également, ils y mirent le feu. Huit parvinrent à s'échapper des flammes, mais, poursuivis par les sauvages jusque sur la côte, ils se jetèrent à la mer pour leur échapper, et périrent dans les flots; le reste fut massacré. Guacanagari et ses sujets combattirent fidèlement pour la défense de leurs hôtes; mais, peu habitués à la guerre, ils furent aisément défaits. Guacanagari fut blessé dans le combat de la main de Caonabo, et son village fut entièrement brûlé [1].

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. II, cap. 9. *Lettre du*

Telle fut l'histoire du premier établissement européen dans le Nouveau-Monde. Elle offre en raccourci le tableau de tous les vices qui dégradent la civilisation, et des grandes fautes politiques qui renversent quelquefois les plus puissans empires. Les liens de la discipline et de l'autorité furent brisés par la corruption et la licence; le bien commun fut sacrifié à l'intérêt particulier; les passions se déchaînèrent; l'esprit de discorde et de faction ébranla cette république en miniature, et elle reçut le dernier coup de la main de deux insensés démagogues qui se disputaient un petit fort au milieu d'un désert, et le commandement suprême de trente-huit hommes!

Docteur Chanca. Pierre Martyr, decad. I, lib. II. *Hist. del Almirante*, c. 49. *Cura de Los Palacios*, c. 120, MS. Muños, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. IV.

CHAPITRE V.

Entrevues avec les naturels. — Conduite équivoque de Guacanagari (1493).

De nouveaux rapports vinrent bientôt confirmer l'histoire tragique de la forteresse, telle qu'elle avait été racontée par les Indiens qui étaient venus à bord des vaisseaux. Un des capitaines, Melchior Maldonado, avait été envoyé avec sa caravelle le long de la côte dans la direction de l'est, pour chercher une situation plus favorable pour un établissement. Il avait à peine fait trois lieues, qu'un canot se détacha du rivage et s'approcha de son navire. Il était monté par deux Indiens. L'un d'eux, frère de Guacanagari, le pria au nom du cacique de prendre terre, et de venir le voir dans le village où il était retenu par sa blessure. Maldonado se rendit aussitôt à cette invitation, accompagné de deux ou trois matelots. Il trouva Guacanagari étendu sur son hamac, entouré de sept de ses femmes. Le cacique témoigna un vif regret de ne pouvoir se rendre auprès de l'amiral qu'il désirait extrême-

ment de voir lui-même. Il entra dans quelques détails sur les désastres de la garnison, sur les efforts que lui et ses sujets avaient faits pour la défendre, et il montra sa jambe qui était entourée de linges de coton. Son récit s'accordait avec celui qui a déjà été rapporté. Il traita les Espagnols avec son respect et sa bienveillance ordinaire, et, au moment de leur départ, il leur remit à chacun quelque ornement d'or.

Le lendemain matin Colomb alla lui-même rendre visite au cacique. Pour lui donner une plus haute idée de la puissance dont il était alors revêtu, il entra au milieu d'un nombreux cortége de ses principaux officiers, tous couverts de riches costumes et d'armures étincelantes. Guacanagari était encore couché sur son hamac. Il manifesta une grande émotion en revoyant l'amiral, et se mit aussitôt à parler de la mort des Espagnols. En racontant leurs malheurs, il versa beaucoup de larmes; mais il s'étendit particulièrement sur la fidélité avec laquelle il les avait défendus, montrant plusieurs de ses sujets présens qui avaient été blessés dans le combat. En examinant leurs cicatrices, il était évident qu'elles provenaient d'armes indiennes.

Colomb fut aisément convaincu de la bonne foi de Guacanagari. Lorsqu'il réfléchissait aux preuves sans nombre d'attachement et de générosité qu'il lui avait données lors de son naufrage, il ne pouvait le croire capable d'un acte de perfidie aussi consommée. Il se fit alors entre eux un échange de présens. Le cacique lui donna huit cents coquilles

d'un très-beau lustre, de celles qu'on appelle *ciba*, et qui sont très-estimées de ces peuples, et cent grains d'or, une couronne du même métal, et trois petites calebasses remplies de poudre d'or. Cependant il se crut surpassé en munificence, lorsqu'il reçut en échange des grains de verre, des grelots, des couteaux, des épingles, des aiguilles, de petits miroirs et des ornemens de cuivre, métal qu'il semblait préférer à l'or [1].

C'était à la jambe qu'était la blessure dont souffrait Guacanagari, et c'était une pierre qui l'avait causée. A la demande de Colomb, il la laissa examiner par un chirurgien qui était présent. Le bandage fut ôté, mais on ne vit aucune trace de blessure, quoique le cacique parût éprouver une vive douleur toutes les fois qu'on y portait la main [2]. Comme il s'était écoulé quelque temps depuis le combat, il était possible que la marque de la contusion eût disparu, quoique la place fût encore sensible. Cependant plusieurs des Espagnols présens, qui, n'ayant pas été du premier voyage, n'avaient pu être témoins de la conduite généreuse du cacique, regardèrent sa blessure comme une feinte qui avait été inventée, ainsi que toute l'histoire de la bataille, pour cacher sa véritable perfidie. Le père Boyle surtout, qui était d'un esprit vindicatif, conseilla à l'amiral de faire sur-le-champ un exemple du chef. Mais Colomb voyait la chose sous un

[1] *Lettre du Docteur Chanca.*
[2] *Cura de Los Palacios*, cap. 120.

jour différent. S'il avait des préventions, elles étaient toutes en faveur du cacique, et son cœur refusait de le croire coupable. Malgré le sentiment de son innocence, Guacanagari avait pu craindre d'être soupçonné par les hommes blancs, et exagérer les effets de sa blessure; mais celles de ses sujets, faites évidemment par des armes indiennes, et la destruction de son village, étaient aux yeux de Colomb de fortes preuves de la vérité de son histoire. Pour satisfaire ses compagnons plus défians, et pour apaiser le moine, sans néanmoins suivre ses conseils, il leur dit qu'une saine politique leur faisait un devoir de maintenir la bonne intelligence avec Guacanagari, jusqu'à ce que du moins son crime fût pleinement démontré. Ils avaient alors une force trop imposante pour avoir à craindre aucune hostilité de sa part; mais des mesures violentes, lorsque leurs relations avec les naturels commençaient à peine, pourraient répandre une terreur panique dans l'île, et entraver toutes leurs opérations. La plupart des officiers furent de son avis, et il fut résolu, malgré les représentations énergiques du moine, que le récit des Indiens serait regardé comme avéré, et que l'on continuerait à les traiter avec bienveillance.

Sur l'invitation de Colomb, le cacique, quoique paraissant souffrir encore de sa blessure[1], l'accompagna le soir même lorque l'amiral retourna à bord de son vaisseau. S'il avait été surpris de la gran-

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 89.

deur et de la puissance des hommes blancs, lorsque la première fois ils étaient venus dans son île sur deux petites caravelles, son étonnement fut bien plus grand encore, lorsqu'il découvrit une flotte tout entière à l'ancre dans le havre, et qu'il monta sur le vaisseau de l'amiral, qui était d'un port considérable. Il y vit des Caraïbes qui avaient été faits prisonniers dans le cours du voyage. Telle était la crainte que les timides habitans d'Haïti avaient de ces farouches sauvages, que, tout enchaînés qu'ils étaient, ils ne pouvaient les regarder sans frémir, et détournaient la tête, ne pouvant soutenir leurs regards menaçans[1]. Que l'amiral eût osé attaquer ces êtres redoutables jusque dans leur île, et qu'il les eût arrachés en quelque sorte de leurs forteresses impénétrables, c'était peut-être à leurs yeux l'une des plus grandes preuves du pouvoir irrésistible des hommes blancs.

Colomb promena le cacique dans toutes les différentes parties du vaisseau, et partout il vit de nouvelles merveilles. Les divers ouvrages de l'art, les productions inconnues de la nature, les plantes et les fruits de l'ancien monde, les bœufs, les brebis, les porcs et autres animaux domestiques, destinés à propager leurs espèces dans l'île, tout le frappait d'étonnement; mais ce qui le plongea dans une véritable stupeur, ce fut la vue des chevaux. Il n'avait jamais vu que des quadrupèdes d'une extrême petitesse, et il ne pouvait se lasser d'admirer la

[1] Pierre Martyr, lettre CLIII, à Pomponius Lætus.

grandeur de ces nobles animaux, leur force, leur aspect terrible, et cependant leur docilité parfaite [1]. Il regardait tous ces objets extraordinaires comme autant de merveilles apportées du ciel, qu'il croyait toujours être la patrie des hommes blancs.

Sur le vaisseau se trouvaient dix des Indiennes qui avaient été délivrées de captivité dans les îles des Caraïbes. Elles étaient presque toutes natives de l'île de Boriquen, ou Porto-Ricco. Ces femmes attirèrent bientôt l'attention du cacique, dont le cœur, à ce qu'il paraît, était très-prompt à s'enflammer. Il entra en conversation avec elles, car, quoique les insulaires parlassent des langues différentes, ou plutôt, ce qui est plus probable, des dialectes différens de la même langue, ils se comprenaient généralement l'un l'autre. Parmi ces Indiennes il y en avait une qui se distinguait de ses compagnes par un certain air de fierté et même de grandeur. Elle avait été très-courtisée par les Espagnols, qui lui avaient donné le nom de Catalina. Le cacique lui parla à plusieurs reprises avec un ton et des manières pleines de douceur, la pitié se mêlant, selon toutes les apparences, aux sentimens encore plus tendres qu'elle lui inspirait; car, quoique délivrées des mains des Caraïbes, elle et ses compagnes étaient encore, jusqu'à un certain point, captives à bord du vaisseau.

Une collation fut alors servie devant le chef. Co-

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 89. *Lettre du Docteur Chanca.*

lomb s'efforça de faire revivre l'espèce d'intimité qui avait régné entre eux. Il manifesta la plus grande confiance à l'égard de son hôte, et parla de venir demeurer avec lui dans sa résidence actuelle, et de bâtir des maisons dans les environs. Ce projet parut causer un extrême plaisir au cacique; cependant il fit la remarque que le lieu était malsain, ce qui effectivement était vrai. Mais, malgré toutes les démonstrations possibles d'amitié, Guacanagari était évidemment mal à son aise. Le charme d'une confiance mutuelle était rompu. Il n'était que trop clair que les honteux excès de la garnison avaient diminué le respect des Indiens pour leurs hôtes d'origine céleste. Cette vénération même pour les symboles de la foi chrétienne, que Colomb avait cherché à leur inculquer comme un grand moyen de civilisation, s'éteignit à la vue des désordres que commettaient ceux qui les adoraient. Malgré la passion de Guacanagari pour les ornemens européens, l'amiral eut toutes les peines du monde à le décider à suspendre à son cou une image de la Sainte-Vierge, lorsqu'il sut que c'était un objet du culte des chrétiens.

Beaucoup d'Espagnols continuaient à croire que le cacique était coupable; le père Boyle surtout l'avait pris en haine, et il conseilla secrètement à l'amiral, à présent qu'il l'avait en son pouvoir à bord de son vaisseau, de le retenir prisonnier; mais Colomb rejeta ce conseil perfide, comme

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 49.

aussi contraire à une saine politique qu'à la bonne foi. Néanmoins il est difficile de cacher les intentions sinistres et malveillantes que l'on couve en secret; le cœur parle dans tous les traits, même lorsque la bouche est muette. Le cacique accoutumé, dans les rapports qu'il avait eus précédemment avec les Espagnols, à ne rencontrer que des visages rians et ouverts, ne put s'empêcher de remarquer que l'expression d'une froide défiance et d'une hostilité secrète avait remplacé celle de la reconnaissance et de l'amitié. Aussi, malgré l'accueil franc et cordial de l'amiral, il demanda bientôt la permission de retourner à terre [1].

Le lendemain matin, il parut y avoir beaucoup d'agitation et de mouvement parmi les naturels sur le rivage. Les Espagnols ne purent en deviner la cause. Un messager, envoyé par le cacique, vint demander à l'amiral combien de temps il comptait rester dans le port, et Colomb répondit qu'il mettrait à la voile le lendemain. Dans la soirée, le frère de Guacanagari vint à bord, sous prétexte d'échanger quelques plaques d'or. On remarqua qu'il parlait en secret aux femmes indiennes, et surtout à Catalina, celle dont l'air distingué avait attiré l'attention du cacique. Il repartit après être resté quelque temps sur le vaisseau. Il paraîtrait, d'après ce qui arriva ensuite, que le cœur sensible de Guacanagari avait été touché de la situation de cette beauté indienne et captivé par ses charmes, et

[1] Pierre Martyr, decad. 1, lib. II.

que, dans un accès de galanterie naturelle, il avait résolu de la délivrer d'esclavage.

A minuit, lorsque l'équipage était plongé dans le premier sommeil, l'intrépide Catalina éveilla ses compagnes, et leur proposa de faire une tentative désespérée pour recouvrer leur liberté. Le vaisseau était à l'ancre à trois grands milles du rivage, et la mer était agitée; mais ces femmes des îles étaient accoutumées à lutter contre les vagues, et à regarder l'eau presque comme leur élément naturel. Se laissant donc couler doucement et en silence le long des flancs du navire, elles s'abandonnèrent à la force de leurs bras, et fendirent bravement les flots pour gagner la côte. Malgré toutes leurs précautions, elles furent entendues par les matelots de quart. L'alarme fut donnée, les chaloupes mises en mer, et l'on se mit à la poursuite des fugitives. Une lumière, qui brillait sur le rivage, fanal destiné sans doute à diriger leur marche, servit en même temps à reconnaître leurs traces. Mais malgré tous les efforts de la rame, telle était la vigueur de ces nymphes de la mer, qu'elles atteignirent le bord. Quatre d'entre elles furent reprises sur le rivage, mais l'héroïque Catalina et le reste de ses compagnes parvinrent à se sauver dans les forêts.

Dès que le jour parut, Colomb envoya demander à Guacanagari que les fugitives lui fussent remises, ou, si elles n'étaient pas en son pouvoir, qu'il les fît chercher; mais la résidence du cacique était déserte et silencieuse; aucun Indien ne se montra. Soit qu'il eût remarqué les soupçons des Espagnols,

et qu'il craignît leur vengeance, soit qu'il voulût jouir en paix de sa conquête, le cacique s'était éloigné, emportant tous ses effets et suivi de toute sa peuplade, et il s'était réfugié, avec sa beauté sauvage, dans l'intérieur de l'île. Cette désertion soudaine et mystérieuse donna une nouvelle force aux doutes qui s'étaient élevés sur sa fidélité, et Guacanagari fut flétri généralement du nom de traître, et regardé comme l'auteur de tous les désastres de la garnison [1].

[1] P. Martyr, decad. I, lib. II. *Lettre du Docteur Chanca. Cura de Los Palacios*, cap. 120, MS.

CHAPITRE VI.

Fondation de la ville d'Isabelle. — Maladie des Espagnols (1493).

Les infortunes qui avaient assailli les Espagnols tant sur mer que sur terre, dans les environs de ce port, avaient jeté une sorte de voile lugubre sur tout ce qui l'entourait. Les ruines de la forteresse et les tombeaux de leurs compatriotes massacrés étaient sans cesse devant leurs yeux, et les forêts cessaient de paraître belles lorsqu'on pouvait craindre que la trahison ne se cachât sous leur ombrage. Le silence et la solitude qui régnaient depuis la fuite des naturels, donnaient aussi à ce lieu une apparence sinistre. Les marins crédules commençaient à croire qu'il était sous l'influence de quelque maligne étoile. C'était assez, peut-être, dans ce siècle superstitieux, pour détourner d'y fonder une colonie; mais il ne manquait pas de raisons d'une nature plus solide. La terre dans les environs était basse, humide et malsaine, et il ne

s'y trouvait pas de pierres pour bâtir. Colomb se détermina donc à abandonner entièrement cet endroit, et à former l'établissement qu'il méditait dans quelque situation plus favorable. Il n'y avait pas de temps à perdre. Les animaux qui étaient à bord des vaisseaux souffraient de leur long emprisonnement, et avaient besoin de l'air vivifiant et du frais herbages des prairies. Il en était de même de la foule de passagers qui, n'étant pas habitués à la mer, languissaient tristement confinés sur la flotte, et soupiraient après l'instant où ils pourraient prendre terre. Des expéditions furent donc envoyées, sur les caravelles les plus légères, pour explorer la côte dans toutes les directions, et entrer dans tous les havres et dans toutes les rivières, afin de chercher un emplacement plus avantageux. Elles devaient aussi prendre des informations sur Guacanagari, dont, malgré toutes les apparences qui déposaient contre lui, Colomb conservait toujours une opinion favorable. Les détachemens revinrent sans avoir réussi dans leurs recherches. Ils avaient trouvé de belles rivières et des ports commodes; mais la côte était basse et humide, et dépourvue de pierres. Nulle part ils n'avaient vu d'habitans, ou s'ils apercevaient quelques naturels, ceux-ci s'enfuyaient aussitôt dans les bois.

Melchior Maldonado, en se dirigeant vers l'est, était arrivé sur le territoire d'un autre cacique, qui s'avança d'abord à la tête de ses guerriers d'un air menaçant et dans des intentions évidemment hostiles, mais qui s'apaisa bientôt et montra alors les

dispositions les plus amicales. Il apprit de lui que Guacanagari s'était retiré sur les montagnes. Un autre détachement découvrit un Indien caché près d'un hameau. Grièvement blessé en se battant contre Caonabo, il n'avait pu suivre ses compagnons dans leur fuite. Le récit qu'il fit de la destruction de la forteresse s'accordait avec celui de Guacanagari, et semblait justifier le cacique de l'imputation de trahison. Ainsi les Espagnols continuaient à être dans une cruelle incertitude sur les véritables auteurs de cette affreuse tragédie.

Convaincu qu'il n'y avait pas dans cette partie de l'île d'endroit favorable pour l'établissement d'une colonie, Colomb leva l'ancre le 7 décembre dans l'intention de chercher le port de la Planta. Mais le mauvais temps le força d'entrer dans un havre à environ dix lieues à l'est de Monte-Christi, et, en examinant les lieux, il fut frappé des avantages qu'ils présentaient.

Le port était spacieux, et dominé par une pointe de terre qui, protégée d'un côté par un rempart naturel de rochers, et de l'autre par une forêt impénétrable, offrait une excellente position pour un fort. Il y avait deux rivières, l'une grande, l'autre petite, qui arrosaient une belle plaine, et où il serait facile d'établir des moulins. A environ une portée d'arc de la mer, sur les bords de l'une des rivières, était un village indien. Le sol paraissait fertile et le climat tempéré, car les arbres se couvraient de feuilles et les plantes de fleurs, et les oiseaux chantaient, quoiqu'on fût au milieu de dé-

cembre. Les Espagnols n'étaient pas encore familiarisés avec la température de cette île favorisée, où les rigueurs de l'hiver sont inconnues, où les fruits et les fleurs se succèdent sans interruption, et même se trouvent souvent réunis, et où règne toute l'année une riante verdure.

Un autre motif puissant pour s'établir dans ce lieu, fut l'avis qu'ils reçurent des Indiens du village adjacent, que les montagnes de Cibao étaient à peu de distance, et presque parallèles au port. Il fut donc décidé qu'il ne pouvait y avoir d'emplacement plus favorable pour leur colonie. Il s'ouvrit alors une scène intéressante et animée. Les troupes et les différentes personnes employées au service de terre, ainsi que les ouvriers de toute espèce, furent débarqués. Il en fut de même des animaux, qui avaient souffert excessivement pendant la traversée, notamment les chevaux. C'était une joie générale d'échapper au long emprisonnement des vaisseaux, de fouler de nouveau la terre ferme et de respirer l'air des champs. Un camp fut établi sur le bord de la plaine, autour d'un beau bassin, et en peu de temps tout fut en activité. Ainsi fut fondée la première cité chrétienne dans le Nouveau-Monde, à laquelle Colomb donna le nom d'Isabelle, en l'honneur de sa royale protectrice.

Dès que le plan fut arrêté et que les rues furent dessinées, on fit la plus grande diligence pour construire une église, un magasin public et une demeure pour l'amiral. Ces édifices furent bâtis en pierre; les autres maisons furent faites de bois, de

plâtre, de roseaux, ou de tels autres matériaux qu'on put trouver, et pendant quelque temps tout le monde déploya le plus grand zèle.

Cette scène animée fut bientôt interrompue par les maladies qui se déclarèrent. Beaucoup d'Espagnols, qui n'étaient pas habitués à la mer, avaient beaucoup souffert d'avoir été si long-temps renfermés; le mal de mer, la nécessité de ne se nourrir que de biscuit moisi et de provisions salées dont beaucoup étaient endommagées, avaient aussi contribué à altérer leur santé. Ils n'avaient pas été beaucoup mieux à terre, avant que des maisons eussent pu être construites pour les recevoir; car les émanations d'un climat chaud et humide, les vapeurs qui s'élèvent des rivières, l'air stagnant de forêts épaisses et touffues, et en même temps cette odeur forte et active qu'exhale en quelque sorte un sol encore vierge et plein de sève et de vigueur, sont autant d'épreuves terribles pour des constitutions accoutumées à des pays anciens et bien cultivés. Les travaux nécessaires pour bâtir la ville, former des vergers et planter des jardins, travaux qu'il fallut pousser avec la plus grande activité, achevèrent d'épuiser des hommes, qui, après avoir été ballottés si long-temps sur l'Océan, auraient eu un si grand besoin de repos. Les maladies de l'âme se joignirent aussi à celles du corps. La plupart des Espagnols s'étaient embarqués dans l'expédition avec les espérances les plus chimériques. Ils s'étaient attendus à trouver, les uns les régions d'or de Cipango et du Cathay, où ils amasseraient des tré-

sors sans peine et sans fatigue; d'autres un pays où le luxe asiatique déploierait toutes ses merveilles; d'autres une carrière inépuisable d'entreprises chevaleresques. Quel était donc leur désappointement de se voir confinés sur les bords d'une île, entourés de forêts impraticables, condamnés à lutter contre la rudesse d'un désert, à travailler péniblement pour leur subsistance matérielle, et à tout acheter à la sueur de leur front! Quant à l'or, il leur était apporté de différens endroits, mais en petite quantité, et il était évident qu'ils ne pourraient s'en procurer qu'à force de persévérance et de travaux. C'étaient autant de sujets d'accablement et de tristesse; leur courage les abandonnait à mesure que leurs rêves brillans se dissipaient, et la sombre disposition des esprits ajoutait encore à l'activité du mal.

Colomb lui-même ne put échapper aux maladies régnantes. La nature de son entreprise et la responsabilité sous laquelle il se trouvait, non-seulement à l'égard de ses compagnons et de ses souverains, mais envers l'univers tout entier, avaient tenu son esprit dans une agitation continuelle. Les soins d'une escadre aussi nombreuse; la vigilance continuelle qui était nécessaire, non-seulement contre les dangers secrets de ces mers inconnues, mais contre les passions de ceux qui l'entouraient, toujours prêts à se livrer à des excès et à braver son autorité pour se lancer dans des entreprises aventureuses; l'angoisse que lui avait fait éprouver le sort de sa garnison massacrée; son incertitude

sur les dispositions des peuplades barbares dont il était environné; tout s'était réuni pour harasser son esprit et troubler son repos, lorsqu'il était encore à bord de son vaisseau. Depuis qu'il était à terre, de nouveaux soucis, de nouvelles fatigues l'avaient accablé; l'influence d'un ciel étranger s'y joignit encore, et sa constitution ne put résister à tant de chocs et d'assauts. Cependant, quoique retenu dans son lit pendant plusieurs semaines par une cruelle maladie, son âme énergique ne se laissa pas abattre par les souffrances du corps, et il n'en continua pas moins à donner ses ordres pour la construction de la ville, et à surveiller tous les détails de sa grande entreprise[1].

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 50. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 10. Pierre Martyr, decad. I, lib. II. *Lettre du Docteur Chanca*, etc.

CHAPITRE VII.

Expédition d'Alonzo de Ojeda pour reconnaître l'intérieur de l'île. — Départ d'une partie des vaisseaux pour l'Espagne (1494).

Les vaisseaux ayant déchargé leur cargaison, il devenait nécessaire d'en renvoyer la plus grande partie en Espagne. Ce fut pour Colomb un nouveau sujet d'anxiété. Il avait espéré trouver des monceaux d'or et des denrées précieuses, accumulés par les hommes qu'il avait laissés dans l'île, ou du moins obtenir des renseignemens positifs sur les sources intarissables de richesses où il pourrait puiser, ce qui lui aurait permis de charger promptement ses navires. La destruction de la garnison avait trompé toutes ces espérances. Il savait qu'il n'y avait point de merveilles auxquelles les souverains et la nation ne s'attendissent. Quel serait leur désappointement lorsque les vaisseaux, à leur retour, ne leur apporteraient rien que de désastreuses nouvelles! Il fallait faire quelque chose, avant le départ de l'escadre, pour soutenir la gloire

de ses découvertes et justifier les pompeuses descriptions qu'il avait faites lui-même. Jusqu'alors il ne connaissait rien de l'intérieur de l'île, et son imagination ardente le lui représentait comme rempli de mines précieuses. Si c'était réellement l'île de Cipango, il devait s'y trouver des cités populeuses existant très-probablement dans quelque région plus cultivée, derrière les hautes montagnes dont elle était entre-coupée. Tous les Indiens s'accordaient à nommer Cibao comme l'endroit d'où ils tiraient leur or. Le nom même de son cacique, Caonabo, voulant dire « le Seigneur de la Maison d'Or, » semblait attester sa richesse. Les lieux où l'on disait que les mines étaient abondantes n'étaient qu'à trois ou quatre journées de distance, en allant en droite ligne dans l'intérieur. Colomb résolut donc d'y envoyer une expédition avant que les vaisseaux missent à la voile. Si l'événement confirmait ses espérances, il pourrait faire partir la flotte avec confiance, puisqu'elle porterait la nouvelle de la découverte des montagnes d'or de Cibao [1].

Il choisit pour cette entreprise don Alonzo de Ojeda, ce jeune cavalier dont nous avons déjà eu occasion d'admirer l'audace intrépide, la force et l'agilité surprenante. Ravi de tout ce qui offrait des obstacles à vaincre et des périls à braver, Ojeda accepta cette mission avec d'autant plus d'empressement que le cacique Caonabo, dont il allait en-

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. II, cap. 10.

vahir le territoire, était plus redoutable. Il partit du port dans les premiers jours de janvier, à la tête d'une petite troupe d'hommes déterminés, composée en partie de jeunes et ardens cavaliers comme lui. Il s'avança droit au sud dans l'intérieur. Pendant les deux premiers jours, la marche fut pénible et difficile, à travers un pays abandonné; car la terreur inspirée par les Espagnols semblait s'être répandue à une grande distance. Le soir du second jour, ils arrivèrent au pied d'une chaîne élevée de montagnes, qu'ils gravirent par un sentier étroit et escarpé, et ils passèrent la nuit sur le sommet, d'où, le lendemain matin, ils virent le soleil se lever avec éclat sur une plaine vaste et délicieuse couverte de nobles forêts, garnie de villages et de hameaux, et animée par les eaux brillantes de l'Yaque.

Descendant dans cette plaine, Ojeda et ses compagnons entrèrent hardiment dans le village indien. Les habitans, loin de se n[illegible] les accablaient de leur hospitali[illegible] leur marche à force de prévenanc[illegible]tions. Ils eurent aussi beaucoup de r[illegible] à passer à gué pour traverser cette plaine, de sorte qu'ils furent cinq à six jours à atteindre une seconde chaîne de montagnes, qui fermait en quelque sorte la région d'or de Cibao. Ils pénétrèrent dans ce district sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qu'offraient les aspérités du sol. Caonabo, si redouté pour son courage et pour sa férocité, était sans doute dans quelque partie éloignée de ses do-

maines, du moins il ne se montra nulle part pour leur disputer le passage. Les naturels les recevaient avec bonté; ils étaient nus et incivilisés comme les autres habitans de l'île, et il n'y avait aucune trace des cités superbes qu'ils s'attendaient à trouver. Ils virent néanmoins de nombreux indices de richesses naturelles. Le sable que roulaient les sources des montagnes étincelait de paillettes d'or; les Indiens étaient très-habiles à séparer ces paillettes, et ils les offraient aussitôt aux Espagnols sans attendre de récompense. Dans quelques endroits, ils ramassaient des morceaux d'or vierge dans le lit des torrens, et des pierres qui en étaient richement veinées. Pierre Martyr affirme avoir vu une masse d'or brut du poids de neuf onces, qu'Ojeda avait trouvée lui-même dans une rivière.

Si l'eau, en balayant la simple superficie du sol, en détachait de si riches parcelles, quels trésors [illegible]ient pas se trouver cachés dans les veines [illegible] le sein rocailleux des montagnes [illegible] n'attendaient que la main de l'industrie po[illegible]duire à la lumière! Ces indices étaient conclua[illegible], et comme l'objet de son expédition était uniquement de reconnaître la nature du pays, Ojeda reprit le chemin du port, où il fit les plus pompeuses descriptions de l'or qui semblait ruisseler dans ces montagnes. Un jeune cavalier nommé Gorvalan, qui avait été envoyé en même temps dans une autre direction pour faire des recherches semblables, rapporta des nouvelles aussi favorables. Ces récits flatteurs servirent à ranimer,

pour quelque temps, le courage des Espagnols, et persuadèrent à Colomb qu'il ne fallait que fouiller les mines de Cibao, pour ouvrir des sources inépuisables de richesses. Il résolut, dès que sa santé le lui permettrait, de se rendre lui-même sur les montagnes, et de chercher un emplacement convenable pour y établir une troupe de mineurs[1].

La saison était alors favorable pour le départ de la flotte. Encouragé par la brillante perspective qu'il pouvait offrir à Ferdinand et à Isabelle, Colomb ne perdit pas de temps à dépêcher douze de ses vaisseaux en Espagne, sous le commandement d'Antonio de Torres, n'en conservant que cinq pour le service de la colonie.

Il envoya par cette voie des échantillons de l'or trouvé dans les montagnes et les rivières de Cibao, et de tous les fruits et de toutes les plantes rares et remarquables. Il raconta, dans les termes les plus pompeux, l'excursion d'Ojeda et celle de Gorvalan, qui retournait en Espagne avec la flotte. Il répéta qu'il ne doutait pas qu'il ne fût bientôt à même d'envoyer de nombreuses cargaisons d'or et d'épices précieuses, n'ayant pu se livrer encore à des recherches suivies à cause de sa maladie et de celle de ses compagnons, ainsi que des soins et des travaux nécessités par la construction de la nouvelle cité. Il décrivit la beauté de l'île, ses belles et majestueuses montagnes, ses vastes plaines arrosées par de nobles rivières, et la prompte fécon-

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 50.

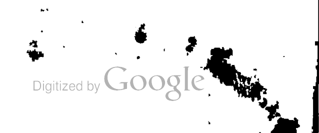
dité du sol qu'attestait l'accroissement rapide de la canne à sucre et des autres végétaux apportés d'Europe.

Comme il faudrait néanmoins quelque temps encore avant que la récolte de leurs champs et de leurs jardins et la reproduction de leur troupeaux pussent suffire à la subsistance de la colonie, qui montait à près de mille âmes, et qu'ils ne pouvaient s'accoutumer à la nourriture des naturels, Colomb demanda qu'il leur fût envoyé des vivres de toute espèce. Leurs provisions étaient déjà bien réduites. Beaucoup de vin s'était perdu par suite du mauvais état des tonneaux, et les Espagnols malades souffraient doublement de se voir privés de leur nourriture ordinaire. Il y avait aussi un besoin urgent de médicamens, d'armes et de vêtemens. Il fallait également des chevaux tant pour les ouvrages publics que pour le service militaire, rien n'étant plus propre à contenir les naturels et à les intimider que la vue de ces animaux, dont ils avaient une extrême frayeur. Colomb demandait encore un nouvel envoi d'ouvriers et d'artisans, et surtout de mineurs habiles et d'hommes qui sussent fondre et purifier les métaux. Il recommandait différentes personnes à la bienveillance de leurs majestés, entre autres Pedro Margarite, cavalier aragonais de l'ordre de Saint-Jacques, qui avait une nombreuse famille, et pour lequel, en considération de ses bons services, Colomb demandait de l'avancement dans l'ordre auquel il appartenait. Il réclamait de même leur protection pour Juan

Aguado, qui retournait sur la flotte, faisant une mention particulière de son mérite. Il était destiné à n'éprouver de la part de ces deux hommes que la plus noire ingratitude.

Il envoya sur ces vaisseaux les hommes, les femmes et lès enfans pris dans les îles des Caraïbes, recommandant qu'on eût soin de leur apprendre l'espagnol et de les instruire des vérités de la religion. D'après le caractère remuant et décidé de ce peuple voyageur, et sa connaissance des différens dialectes en usage dans ce vaste archipel, il pensait que, lorsque les préceptes de la foi et les usages de la civilisation auraient réformé leurs mœurs sauvages et leurs atroces penchans, ils pourraient rendre les plus grands services comme interprètes, et en même temps pour propager les doctrines du christianisme.

Au milieu des suggestions sages et salutaires que renferme cette lettre, il s'en trouve une de la tendance la plus pernicieuse; écrite sous l'influence de ces idées fausses qui régnaient alors sur le droit naturel, et qui fut la source de tant de maux et d'injustices. Considérant que plus on transporterait de ces cannibales et de ces païens sur le sol catholique de l'Espagne, plus il y aurait d'âmes qui seraient mises sur la voie du salut, Colomb proposa de les échanger, à titre d'esclaves, contre des têtes de bétail, qui seraient fournies par des marchands à la colonie. Les vaisseaux chargés de ce bétail ne pourraient débarquer qu'à l'île d'Isabelle, où les captifs caraïbes seraient prêts à prendre. Un droit devait



être perçu sur chaque esclave pour le trésor royal. De cette manière la colonie serait fournie d'animaux domestiques de toute espèce, sans qu'il en coûtât rien; les paisibles insulaires seraient délivrés de leurs dangereux et barbares voisins; le trésor royal s'enrichirait considérablement, et un grand nombre d'âmes seraient arrachées à la perdition, et entreraient, pour ainsi dire, de force dans le ciel. Tels sont les étranges sophismes par lesquels les esprits les plus droits parviennent quelquefois à se tromper eux-mêmes. Colomb redoutait le mécontentement de ses souverains, lorsqu'ils verraient qu'ils n'avaient encore retiré aucun profit de ses entreprises, et il brûlait de trouver quelque moyen d'alléger leurs dépenses jusqu'à ce qu'il pût ouvrir quelque grande source de richesses. C'était un des principes du jour que tous les moyens étaient bons, la force aussi bien que la persuasion, pour convertir les infidèles; et en recommandant le trafic des Caraïbes, Colomb croyait obéir à la voix de sa conscience, tandis qu'en réalité il n'écoutait que son intérêt. Il est juste d'ajouter que le roi et la reine n'adoptèrent pas ses idées, mais ordonnèrent que les Caraïbes fussent convertis comme les autres insulaires, ordre émané du cœur compatissant d'Isabelle, qui se montra toujours la zélée protectrice des Indiens.

La flotte mit en mer le 2 février 1494. Quoiqu'elle ne rapportât pas de richesses en Espagne, cependant l'attente fut entretenue par la lettre pleine d'enthousiasme de Colomb, et par les échan-

tillons d'or qu'il transmettait. Des lettres du père Boyle, du docteur Chanca, et d'autres personnes dignes de foi confirmaient ces brillans récits. Les calculs sordides des esprits étroits ne purent arrêter encore le noble élan des âmes généreuses que séduisait le caractère de grandeur de ces entreprises. C'était une idée qui avait quelque chose de gigantesque, mais en même temps de sublime, que d'introduire ainsi de nouvelles races d'animaux et de nouvelles espèces de plantes, de bâtir des cités, d'établir des colonies, et de jeter des semences de civilisation dans un monde encore sauvage. Elle remplissait les savans d'admiration, les berçait de douces chimères, et semblait réaliser à leurs yeux les tableaux poétiques de l'âge d'or. « Colomb, dit Pierre Martyr[1], m'a écrit dernièrement qu'il a commencé à bâtir une ville, à semer nos graines, à propager nos animaux! Qui de nous parlera maintenant avec étonnement de Saturne, de Cérès et de Triptolème, parcourant la terre pour répandre des inventions nouvelles? ou des Phéniciens, qui bâtirent la ville de Tyr ou de Sidon? ou des Tyriens eux-mêmes, qui, émigrant dans des pays lointains, y fondèrent de nouvelles villes et de nouvelles colonies? »

Telles étaient les réflexions des hommes instruits, des véritables philanthropes, qui saluaient avec transport la découverte du Nouveau-Monde, non pas à cause des trésors qu'elle répandrait en

[1] Lettre CLIII à Pomponius Lœtus.

Europe, mais à cause du noble champ qu'elle ouvrait aux entreprises dictées par un véritable esprit de bienveillance universelle, et ayant pour objet de répandre les bienfaits et les douceurs de la civilisation au milieu de régions incultes et barbares.

CHAPITRE VIII.

Troubles à Isabelle.—Complot de Bernal Diaz de Pise (1494).

La cité naissante d'Isabelle prenait rapidement une forme. Un mur de pierre l'entourait pour la mettre à l'abri de toute attaque soudaine de la part des naturels, quoique les dispositions les plus amicales fussent manifestées par les Indiens des environs, qui venaient échanger les simples productions de leur sol contre des colifichets d'Europe. Le 6 février, jour de l'Épiphanie, l'église étant presque terminée, la grand'messe y fut célébrée avec beaucoup de pompe et de cérémonie par le père Boyle et les douze ecclésiastiques qui étaient sous ses ordres. Les affaires de la colonie semblaient prendre un cours régulier, et Colomb, quoique encore souffrant, commençait à s'occuper des apprêts de l'excursion qu'il comptait faire jusqu'aux

montagnes de Cibao, lorsque des troubles inattendus, qui s'élevèrent dans le sein de sa petite république, absorbèrent un moment toute son attention.

Le départ de la flotte avait été un triste spectacle pour beaucoup d'Espagnols qui, aux termes de leur enrôlement, étaient obligés de rester dans l'île. Trompés dans leur attente de fortune soudaine, rebutés des travaux qui leur étaient imposés, effrayés des maladies qui les avaient tous frappés, ils commencèrent à regarder avec horreur les lieux sauvages qui les entouraient, comme destinés à devenir bientôt leur tombeau. Lorsqu'ils perdirent de vue la dernière voile de ces navires qui retournaient en Espagne, il leur sembla que tous liens avec leurs semblables étaient rompus, et les doux souvenirs de la patrie, comprimés pendant quelque temps par la nouveauté de tout ce qu'ils voyaient, et l'agitation même au milieu de laquelle ils vivaient, se réveillèrent avec une énergie soudaine dans leurs âmes. Repartir pour l'Espagne devint leur pensée dominante; et le même défaut de réflexion qui les avait fait se précipiter aveuglément dans une entreprise dont ils ne connaissaient pas la véritable nature, les poussa alors à tenter tous les moyens, même les plus désespérés, pour s'en retirer.

Partout où il s'élève quelques mécontentemens populaires, il est rare qu'il ne se trouve pas quelque esprit audacieux pour leur donner une dangereuse direction. Un nommé Bernal Diaz de Pise,

homme de quelque considération, qui avait exercé un emploi civil à la cour, avait accompagné l'expédition en qualité de contrôleur; il paraît que, dans l'exercice de ses fonctions, il avait eu, dès le principe, des altercations assez vives avec Colomb. Dégoûté de la place qu'il avait à remplir dans la colonie, il se forma bientôt un parti parmi les mécontens, et il leur proposa de profiter de l'indisposition de Colomb pour s'emparer des bâtimens qui étaient dans le port, et retourner en Espagne. Il leur serait facile de justifier leur retour clandestin, en portant plainte contre l'amiral, qui avait trompé et qui trompait encore leurs majestés par les rapports les plus infidèles et les récits les plus exagérés sur les pays qu'il avait découverts. Il est probable que quelques-uns d'entre eux croyaient de bonne foi qu'il méritait les reproches qui lui étaient imputés; car leur avidité trompée méconnaissait la valeur réelle de ces îles fertiles, qui devaient enrichir des nations du produit de leur sol. Un pays était stérile à leurs yeux, du moment qu'on n'y voyait pas aussitôt briller l'or de tous côtés. Les preuves même fournies par les échantillons apportés par les naturels, ou recueillis par Ojeda et par Gorvalan, qu'il se trouvait de l'or dans les rivières et les montagnes de l'intérieur, finirent par être contestées. Un nommé Fermin Cado, homme vain et entêté, dont le métier était d'essayer et de purifier les métaux, nourrissait contre l'expédition les mêmes préventions que Bernal Diaz. Il soutint opiniâtrément qu'il n'y avait point d'or dans l'île, ou

du moins qu'il s'y trouvait en si petite quantité, qu'il ne paierait pas même les dépenses qu'il faudrait faire pour l'extraire. Il déclara que les gros grains d'or vierge apportés par les naturels avaient été fondus; qu'ils avaient été amassés dans un grand nombre d'années, conservés dans les familles des Indiens, et transmis de génération en génération. D'autres échantillons, d'une dimension beaucoup plus considérable, étaient, selon lui, d'une qualité très-inférieure, et avaient été falsifiés avec du cuivre par les naturels. Les discours de cet homme l'emportèrent sur l'évidence des faits, et plusieurs des mécontens restèrent convaincus qu'en effet l'île était dépourvue d'or. Ce ne fut que quelque temps après que le caractère véritable de Fermin Cado fut démasqué, et que l'on reconnut que son ignorance égalait au moins son entêtement et sa présomption, qualités qui sont presque toujours inséparables.

Encouragés par une coopération aussi efficace, un certain nombre des esprits les plus turbulens de la colonie se concertèrent pour mettre sur-le-champ à exécution le plan qui avait été proposé, de s'emparer des vaisseaux et de faire voile vers l'Europe. L'influence de Bernal Diaz de Pise à la cour les ferait écouter favorablement, et ils espéraient, par leurs représentations unanimes, perdre Colomb dans l'esprit du public, toujours inconstant dans sa faveur, et qui, au moindre caprice, est prêt à briser l'idole qu'il adorait la veille.

Heureusement ce complot fut découvert avant qu'on tentât de l'exécuter. Colomb fit aussitôt ar-

rêter les meneurs. On trouva caché, dans un coin de l'un des vaisseaux, un mémoire rempli d'invectives et de calomnies contre lui. Il était écrit de la main de Bernal Diaz. L'amiral se conduisit avec beaucoup de modération. Par égard pour le rang et la position de Diaz, il s'abstint de lui infliger aucun châtiment, mais il le consigna à bord de l'un des navires, se proposant de l'envoyer en Espagne pour qu'il y fût jugé, et d'envoyer en même temps la copie de l'enquête qu'il avait ordonnée, et le mémoire séditieux qui avait été découvert. Plusieurs de ses complices, d'un rang inférieur, furent punis suivant le degré de leur culpabilité, mais non pas avec la rigueur que méritait leur faute. Pour prévenir le retour de pareilles tentatives, Colomb fit retirer tous les canons et toutes les munitions de guerre de quatre des bâtimens, et les fit transporter sur le vaisseau principal, dont il confia la garde à des hommes dévoués et sur lesquels il pouvait compter entièrement [1].

C'était la première fois que Colomb exerçait le droit de punir qu'il tenait de ses hautes fonctions, et il se vit aussitôt en butte aux haines les plus violentes. Les mesures qu'il prit, quoique nécessaires pour la sûreté générale, et aussi douces que possibles, furent traitées d'arbitraires, et parurent dictées par un esprit de vengeance. Déjà l'inconvénient d'être un étranger pour les hommes qu'il était ap-

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 2. *Hist. del Almirante*, cap. 50.

pelé à gouverner, ne s'était que trop fait sentir. Il avait des préjugés nationaux à combattre, et il n'en est pas de plus enracinés ni de plus injustes. Il était seul, isolé, sans appui, tandis que les séditieux avaient des connaissances en Espagne, des amis dans la colonie, et étaient favorisés par tout ce qu'il y avait de mécontens. Tel fut le germe de ce sentiment d'animosité contre Colomb qui s'accrut d'année en année pendant toute sa vie; tel fut le premier anneau d'une longue chaîne de factions et de révoltes qui déchirèrent l'île par la suite.

CHAPITRE IX.

Expédition de Colomb dans les montagnes de Cibao (1494).

Se voyant enfin rétabli de sa longue maladie, et ayant réussi à apaiser la révolte qui avait éclaté parmi ses gens, Colomb se prépara à partir immédiatement pour Cibao. Il confia, pendant son absence, le commandement de la ville et des vaisseaux à son frère don Diego, et il lui adjoignit plusieurs personnes capables de l'aider de leurs conseils. Las Casas, qui le connaissait particulièrement, représente don Diego comme un homme prudent et de grand mérite, d'un caractère doux et pacifique, et ayant dans l'esprit plus de candeur que de finesse. Il était simple dans ses vêtemens, qui ressemblaient à ceux que portent les ecclésiastiques; Las Casas pense qu'il avait un désir secret d'entrer dans les ordres [1], et Colomb le donne à entendre par la manière dont il parle de don Diego dans son testament.

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 82, MS.

Comme l'amiral avait l'intention de faire bâtir une forteresse dans les montagnes, et d'y former un établissement pour l'exploitation des mines, il prit avec lui les ouvriers, les mineurs, les munitions et tous les outils nécessaires. Il allait aussi entrer sur le territoire du redouté Caonabo, et il était important de s'y montrer avec un appareil militaire capable, non-seulement de protéger sa marche, mais de répandre dans tout le pays une idée formidable du pouvoir des hommes blancs, et de détourner les Indiens de tenter le moindre acte de violence, soit contre la petite colonie, soit contre les individus isolés que le hasard pourrait jeter en leur pouvoir. Il mit donc en réquisition toutes les personnes en bonne santé dont on pouvait se passer dans la ville naissante, et toute la cavalerie qu'il put rassembler, et il prit toutes les dispositions propres à frapper les sauvages de stupeur, en déployant à leurs yeux le plus grand appareil militaire.

Le 12 mars, Colomb se mit en route à la tête de quatre cents hommes environ, bien équipés et bien armés; ils portaient des cuirasses et des casques brillans, des arquebuses, des lances, des épées et des arbalètes, et ils étaient suivis d'une grande quantité d'Indiens des environs. Ils sortirent de la ville en ordre de bataille, bannières déployées, et au son des tambours et des trompettes. Le premier jour ils traversèrent la plaine qui s'étend depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes; ils furent obligés de passer deux rivières à gué, et la cam-

pagne qu'ils parcoururent était belle et verdoyante. A l'entrée de la nuit, ils campèrent au pied d'un défilé sauvage et rocailleux qui conduisait dans les montagnes.

Le passage de ce défilé, extrêmement raide et escarpé, offrait de grands obstacles à la petite armée, qui succombait sous le poids de munitions et d'outils de toute espèce. Il n'y avait qu'un étroit sentier, impraticable pour la cavalerie, qui tournait au milieu des rochers et des précipices, ou à travers des broussailles et d'épais buissons. De jeunes cavaliers, remplis d'ardeur et de zèle, s'offrirent pour frayer une route à l'armée. Ils s'étaient accoutumés à ce genre de service dans les guerres que l'Espagne avait soutenues contre les Maures, et pendant lesquelles il avait été souvent nécessaire d'ouvrir tout à coup des passages à travers les montagnes de Grenade, pour faciliter la marche des troupes et le transport de l'artillerie. Se précipitant en avant avec les ouvriers et les pionniers, qu'ils stimulaient par leur exemple et par la promesse de bonnes récompenses, ils eurent bientôt aplani la première route qui fut ouverte dans le Nouveau-Monde, et qui fut nommée *el Puerto de los Hidalgos*[1], le Défilé des Gentilhommes, en l'honneur des jeunes officiers qui l'avaient rendu praticable.

Le lendemain, les Espagnols gravirent ce pas-

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 50. *Hidalgo*, c'est-à-dire *hijo de algo*, littéralement, « le fils de quelqu'un, » en opposition à un homme obscur et de basse naissance, qui n'est « le fils de personne, » un homme de rien.

sage escarpé, et lorsqu'ils furent parvenus au point le plus élevé, ils crurent voir la terre promise se développer à leur vue. C'était cette même perspective magnifique qui avait ravi Ojeda et ses compagnons. Au-dessous d'eux s'étendait une plaine immense et délicieuse, embellie et émaillée, pour ainsi dire, des couleurs variées de la végétation des tropiques. De superbes forêts offraient ce mélange de beauté et de majesté que déploient seuls les arbres vénérables de ces climats favorisés du ciel. Des palmiers d'une hauteur prodigieuse, et d'énormes acajous, s'élevaient en pyramides du milieu du feuillage bigarré des arbres moins grands qui les entouraient. Une verdure et une fraîcheur perpétuelles étaient entretenues par une quantité de sources qui se croisaient en tous sens, et dont les détours sinueux animaient le paysage; tandis qu'un grand nombre de villages et de hameaux qu'on apercevait au travers des arbres, et les colonnes de fumée qui indiquaient ceux qui se trouvaient dans les forêts, annonçaient une population nombreuse. Cette délicieuse perspective s'étendait plus loin que l'œil ne pouvait atteindre, et elle paraissait se mêler et se confondre avec l'horizon. Les Espagnols contemplaient avec ivresse cette contrée voluptueuse qui semblait réaliser l'idée qu'ils se formaient du paradis terrestre; et Colomb, frappé de son immense étendue, lui donna le nom de *la Vega Real*, ou Plaine Royale [1].

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 90, MS.

Étant descendue de l'autre côté du défilé, l'armée entra dans la plaine en bon ordre, et au son d'une bruyante musique militaire. Lorsque les Indiens aperçurent cette belle troupe de guerriers, dont les armes étincelaient aux rayons du soleil, sortant des montagnes, bannières déployées, et montés sur de fougueux coursiers, lorsqu'ils entendirent, pour la première fois, l'écho de leurs rochers et de leurs forêts répéter le son éclatant des tambours et des trompettes, il n'est pas étonnant qu'ils aient pris un spectacle si extraordinaire pour une vision surnaturelle.

Toutes les fois qu'il approchait d'un village populeux, Colomb disposait sa petite troupe de manière à produire le plus d'effet possible, en plaçant en avant sa cavalerie, car les chevaux inspiraient aux naturels du pays une admiration mêlée de terreur. Las Casas rapporte qu'ils supposèrent d'abord que le cavalier et sa monture ne formaient qu'un seul être, et qu'ils ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant un homme descendre de cheval, circonstance qui nous montre ce qui a pu donner lieu à l'ancienne fable des Centaures. A l'approche de l'armée, les Indiens fuyaient généralement avec terreur, et cherchaient un asile dans leurs maisons. Leur simplicité était telle, qu'ils mettaient à leurs portes une légère barrière de roseaux, et qu'ils paraissaient se croire parfaitement en sûreté. Colomb, touché de tant d'innocence, ordonna que ces fragiles barricades fussent scrupuleusement respectées, et qu'on ne violât point les asiles que

ces bons sauvages croyaient si sûrs [1]. Leurs craintes diminuèrent par degrés, grâce à l'intervention des interprètes et aux petits présens qu'on distribuait à ceux qui osèrent se laisser approcher. Rien ne pouvaient égaler alors leur joie et leur reconnaissance, et la marche de l'armée fut considérablement retardée par la réception hospitalière qu'on lui faisait dans les nombreux villages qui se trouvaient sur sa route. Telles étaient les mœurs simples et l'union cordiale de ces peuples, que les Indiens qui accompagnaient l'armée entraient sans cérémonie dans les maisons lorsqu'ils avaient faim, et prenaient ce qu'ils désiraient, sans exciter la colère ni même la surprise de leurs habitans. Ceux-ci voulaient en agir de même avec les Espagnols, et ils paraissaient très-étonnés lorsqu'ils éprouvaient un refus. Il est probable que les Indiens ne prenaient aussi librement que les alimens nécessaires pour satisfaire leur appétit; car on assure qu'ils avaient des notions très-justes sur la propriété, et que le vol était un des crimes qu'ils punissaient avec le plus de sévérité. Mais les alimens sont généralement en commun parmi les sauvages; ils en faisaient rarement un objet d'échange ou de trafic, avant que les blancs eussent introduit parmi eux un esprit mercantile. Dans presque toutes les parties du monde, le sauvage, sortant des mains de la nature et que la civilisation n'a point corrompu, méprise de vendre l'hospitalité.

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 90, MS.

Après avoir fait cinq lieues dans la plaine, ils arrivèrent sur les bords d'une grande et belle rivière appelée l'Yaque par les naturels, mais à laquelle l'amiral donna le nom de Rivière des Roseaux. Il ne se doutait pas que c'était la même qui se jette dans la mer, près de Monte-Christi, et qu'il avait nommée, à son premier voyage, la Rivière d'Or. L'armée campa sur ses bords verdoyans, enchantée du pays magnifique qu'elle avait parcouru pendant tout le jour. Les Espagnols se baignèrent dans les belles eaux de l'Yaque, jouissant de la beauté du paysage qui les entourait, et des brises délicieuses qui règnent pendant cette charmante saison. « Car, dit Las Casas, quoiqu'il n'y ait qu'une bien petite différence dans la température d'un mois à l'autre pendant toute l'année, dans cette île et dans la plus grande partie de ces Indes, cependant, depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de mai, on se croirait dans un véritable paradis [1]. »

Le lendemain matin, ils traversèrent la rivière à l'aide de canots et de radeaux. Ils continuèrent à marcher pendant deux jours à travers cette plaine riche et unie, coupée par de belles forêts, et arrosée par un grand nombre de sources, dont quelques-unes descendaient des montagnes de Cibao, et roulaient, assurait-on, de la poudre d'or mêlée avec leur sable. L'une d'elles coulait sur un lit de cailloux ronds et unis que laissait voir la limpidité

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 90, MS.

de ses eaux. Colomb lui donna le nom de *Rio Verde* ou Rivière Verte, à cause de la verdure et de la fraîcheur qui embellissaient ses bords. Pendant ces deux jours, ils traversèrent de nombreux villages où ils reçurent généralement le même accueil. Les habitans fuyaient à l'approche des Espagnols et barricadaient leurs portes avec de légers roseaux, mais, comme les premiers, ils se familiarisaient bientôt, et ils cherchaient tous les moyens possibles de bien recevoir les étrangers.

Pénétrant ainsi au milieu de cette grande île, où chaque site présentait le luxe sauvage et sublime d'une nature encore vierge, ils arrivèrent le soir du second jour au pied d'une chaîne de montagnes hautes et escarpées, qui formaient en quelque sorte la limite de la Vega. Colomb apprit avec la plus vive satisfaction que c'étaient les montagnes d'or de Cibao. Le sol commençait à devenir rocailleux et difficile; et l'armée se trouvant fatiguée, on campa au bas d'un défilé escarpé qui conduisait dans les montagnes, et les pionniers allèrent en avant pour aplanir le chemin. Colomb renvoya aussi les mules chercher à la ville du pain et du vin, les provisions commençant à s'épuiser, car les Espagnols ne s'étaient point encore accoutumés à la nourriture des Indiens, qu'il trouvèrent ensuite très-substantielle et très-appropriée au climat.

Le lendemain matin ils gravirent le défilé étroit, difficile et hérissé de rochers, au milieu desquels ils étaient obligés de mener leurs chevaux par la bride. Parvenus au sommet de la montagne, ils

jouirent encore une fois de la vue de la délicieuse Vega, qui, de cette hauteur, présentait un aspect encore plus majestueux, s'étendant de tous côtés à perte de vue, comme un lac de verdure. Las Casas assure que cette plaine magnifique a quatre-vingts lieues de long sur vingt à trente de large.

Ils entrèrent alors sur ce territoire de Cibao, qu'on leur représentait comme si fécond en mines d'or, et où la nature, qui se plaît dans les contrastes, se montrait sous l'aspect le plus pauvre et le plus aride, comme pour mieux cacher les trésors qu'elle renfermait dans son sein. Au lieu du riant paysage de la Vega, ils aperçurent des chaînes de montagnes stériles et rocailleuses, où croissaient à peine quelques pins rabougris. Les arbres des vallées, au lieu d'étaler ce feuillage riche et touffu, si remarquable dans les autres parties de l'île, étaient petits et chétifs, excepté ceux qui croissaient sur les bords des ruisseaux. Le nom même de ce pays indique la nature du sol, car Cibao, dans la langue des Indiens, veut dire une pierre. Il y avait cependant au milieu des montagnes quelques vallons très-creux, arrosés par les sources les plus limpides, où un gazon frais et des bouquets d'arbres vigoureux reposaient délicieusement la vue, et tiraient un nouveau charme de la stérilité de tous les lieux environnans. Mais les Espagnols se consolèrent promptement de l'aridité du sol, en remarquant les paillettes d'or qui brillaient à travers le cristal de presque toutes les sources; elles n'étaient pas en grand nombre, mais ils en furent enchantés,

les regardant comme un indice des richesses renfermées dans le sein des montagnes.

Les naturels de Cibao, accoutumés à la vue des hommes blancs, puisqu'ils avaient déjà reçu la visite de la petite troupe qui avait exploré le pays sous les ordres d'Ojeda, vinrent à la rencontre de Colomb avec les plus vives démonstrations de joie, lui apportant des vivres, et surtout des grains et des parcelles d'or qu'ils avaient recueillis dans les ruisseaux et dans les torrens, et dont ils avaient remarqué que les Espagnols étaient très-avides. La quantité de poudre d'or qu'il voyait dans chaque courant d'eau, convainquit Colomb qu'il devait y avoir plusieurs mines dans le voisinage. Il avait aussi trouvé quelques morceaux d'ambre et d'azur en très-petit nombre, et il crut avoir découvert une mine de cuivre. Il était alors à dix-huit lieues de la colonie, et les montagnes escarpées qui se trouvaient sur la route rendaient cette distance très-pénible à franchir. Il abandonna donc l'idée de pénétrer plus avant dans le pays, et se décida à établir dans les environs une forteresse, où il laisserait une grande partie de sa troupe, pour chercher les mines, et explorer le reste de la contrée. Pour exécuter son projet, il choisit une situation agréable, sur une éminence, entourée presque entièrement par une petite rivière nommée l'Yanique, dont les eaux étaient aussi pures que si elles eussent été distillées, et dont le murmure était doux et harmonieux. On trouva dans son lit des pierres curieuses de différentes couleurs, de grands blocs

d'un marbre superbe, et des morceaux de véritable jaspe. Du pied de la hauteur s'étendait une de ces plaines délicieuses et verdoyantes appelées Savanes par les Indiens, et elle était rafraîchie et fertilisée par la rivière [1].

Colomb ordonna que l'on construisît sur cette éminence une forteresse capable de résister à toute attaque de la part des Indiens, et défendue par un fossé profond du côté que la rivière ne protégeait pas. Il donna à cette forteresse le nom de Saint-Thomas, à cause de l'incrédulité de Firmin Cado et de ses compagnons, qui avaient refusé de croire que l'île produisît de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux et touché de leurs mains [2].

Les naturels du pays ayant appris l'arrivée des Espagnols, accoururent de toutes parts, espérant obtenir quelque colifichet d'Europe. L'amiral leur signifia qu'il ne recevrait en échange que de l'or, et aussitôt plusieurs d'entre eux se précipitèrent vers une rivière qui coulait près de là, et peu de momens après ils revinrent avec une quantité considérable de poudre d'or. Un vieillard apporta deux morceaux d'or vierge, pesant une once, et il s'estima trop heureux de pouvoir les échanger contre une petite sonnette. Remarquant que l'amiral paraissait frappé de leur grosseur, il affecta de les regarder avec mépris, faisant entendre par signes que dans son pays, qui était environ à une demi-

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 90, MS.
[2] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 90, MS.

journée de là, ils trouveraient des morceaux d'or aussi gros que des oranges. D'autres Indiens apportèrent des grains de ce précieux métal, pesant dix et douze drachmes, et ils assurèrent que dans le pays où ils les avaient recueillis on en trouvait d'aussi gros que la tête d'un enfant [1]. Mais, comme à l'ordinaire, on lui représentait les endroits où l'or abondait comme étant au fond de quelque vallée lointaine, ou sur les bords de quelque torrent inabordable, et le lieu le plus riche se trouvait toujours être le plus éloigné, car « la terre promise est toujours au-delà de la montagne. »

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. III.

CHAPITRE X.

Excursion de Juan de Luxan dans les montagnes. — Coutumes et traits caractéristiques des Indiens. — Colomb retourne à Isabelle (1494).

Tandis que l'amiral restait sur les bords de l'Yanique pour surveiller la construction de la forteresse, il envoya un jeune cavalier de Madrid, nommé Juan de Luxan, à la tête d'une petite troupe de gens armés, pour parcourir le pays, qui, d'après les rapports des Indiens, paraissait avoir à peu près la même étendue que le royaume de Portugal. Au bout de quelques jours, Luxan revint très-content de son excursion. Il avait traversé une grande partie du territoire de Cibao, qu'il avait trouvé plus susceptible de culture qu'on ne l'avait cru d'abord. Le terrain était généralement montagneux et couvert de grands cailloux ronds et bleuâtres, mais on trouvait d'excellens pâturages dans

beaucoup de vallées. Les montagnes mêmes, arrosées par des pluies fréquentes, produisaient une herbe épaisse et touffue dont la hauteur en quelques endroits était remarquable, car elle atteignait la selle des chevaux. Luxan, trompé par le parfum qui s'exhalait des plantes aromatiques qui abondent dans les forêts des tropiques, croyait avoir découvert une grande quantité d'épices précieuses. Il avait vu aussi beaucoup de vignes, grimpant jusqu'au haut des arbres, et portant d'énormes grappes de raisins très-mûrs, pleins de jus, et d'un goût agréable. Chaque vallée, chaque colline était arrosée par une source plus ou moins rapide, suivant la hauteur des montagnes environnantes, et toutes roulaient de petites paillettes d'or, qui prouvaient combien la terre recélait de ce précieux métal. On supposa que Luxan avait appris des Indiens dans quelles parties de l'île, dans quelles montagnes, dans quelles sources il pourrait trouver le plus d'or; mais il observa à cet égard le plus profond silence, ne communiquant qu'à l'amiral les découvertes qu'il avait pu faire[1].

Le fort Saint-Thomas étant presque terminé, Colomb en donna le commandement à Pedro Margarite, ce même cavalier qu'il avait recommandé à la faveur du roi et de la reine, et lui laissant une garnison de cinquante-six hommes, il se mit en route pour retourner à Isabelle. En arrivant sur les bords du Rio Verde, ou Rivière Verte, dans la

[1] Pierre Martyr, decad. 1, lib. III.

Vega royale, il rencontra une petite troupe d'Espagnols qui portaient à la forteresse un supplément de provisions. Cette circonstance l'engagea à rester quelques jours dans le voisinage, pour chercher l'endroit le plus guéable de la rivière, et tracer une route pour aller du port à la forteresse. Pendant ce temps, il habita les villages indiens, tâchant d'accoutumer ses gens à la nourriture des sauvages, et s'efforçant surtout d'inspirer à ces derniers des sentimens de bienveillance et de respect pour les Européens.

Colomb avait reçu de Luxan bien des détails sur le caractère et les coutumes des naturels du pays, mais ses propres observations lui en apprirent plus encore pendant son séjour au milieu des tribus des montagnes et des plaines. Nous pensons que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici quelques particularités sur les usages et les habitudes de ces peuples. Elles ne sont pas seulement le résultat des remarques de l'amiral et de ses officiers pendant l'expédition, mais elles nous ont été confirmées par la relation informe mais véridique du frère Roman, pauvre ermite, à ce qu'il dit lui-même, de l'ordre des Hiéronymites[1], qui fut un des collègues du père Boyle, et qui résida quelque temps dans la Vega en qualité de missionnaire.

Colomb avait déjà reconnu une des erreurs qu'il avait faites dans ses remarques sur le caractère de ces insulaires, lors de son premier voyage. Ils n'étaient pas si pacifiques, ni si étrangers à l'art de la guerre qu'il l'avait pensé d'abord. Il avait été

trompé par son propre enthousiasme et par la douceur de Guacanagari et de ses sujets. Les fréquentes invasions des Caraïbes avaient forcé les habitans des bords de la mer à se familiariser avec les armes. Quelques peuplades de montagnards établies près de la côte, et notamment celles qui se trouvaient le plus près des îles caraïbes, étaient d'un caractère plus hardi et plus belliqueux que les habitans des plaines. Caonabo, le chef caraïbe, avait aussi inspiré aux insulaires une partie de son esprit guerrier; cependant, en général, les habitudes de ce peuple étaient douces et paisibles. Si quelquefois la guerre éclatait parmi eux, elle était de courte durée et ne causait jamais une grande effusion de sang, et leurs relations entre eux étaient bienveillantes et hospitalières.

Colomb s'était aussi imaginé à tort que les naturels d'Haïti n'avaient aucune notion de religion, et il se flattait par cela même qu'il serait plus aisé de leur enseigner la doctrine du christianisme, ne sachant pas qu'il est plus difficile d'allumer le feu de la dévotion dans le cœur froid d'un athée, que de diriger vers un nouvel objet la flamme qui brûle déjà. D'ailleurs, il y a peu d'êtres assez dénués de bon sens pour n'être pas convaincus de l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de ses œuvres, et jamais dans aucun temps il n'a existé une nation d'athées. On reconnut bientôt que ces sauvages avaient leur croyance, quoiqu'elle fût vague et simple comme leurs mœurs. Ils croyaient en un être suprême, qui habitait le ciel, qui était immor-

tel, tout-puissant et invisible. Ils lui attribuaient une origine, et lui donnaient une mère, mais point de père[1]. Ils ne lui adressaient jamais directement leurs prières, mais ils employaient des divinités inférieures, nommées *Zemés*, comme messagères et médiatrices. Chaque cacique avait son Zemé qu'il invoquait et prétendait consulter dans toutes ses entreprises, et pour lequel son peuple avait la plus grande vénération. Il avait une maison séparée, sorte de temple où était une image de son Zemé, qui était généralement quelque monstre hideux et informe, grossièrement sculpté en bois ou en pierre, ou seulement modelé en argile.

Chaque famille et chaque individu avait aussi son Zemé particulier, ou génie protecteur, comme les lares et les pénates des anciens. Ils étaient placés dans toutes les parties de leurs maisons, ou gravés sur tous leurs meubles; quelques-uns en avaient de petits qu'ils attachaient sur leurs fronts lorsqu'ils allaient au combat. Les Indiens croyaient que leurs Zemés, en passant dans d'autres mains, conservaient la même influence, et souvent ils se les dérobaient l'un à l'autre. A l'arrivée des Espagnols, ils avaient caché leurs idoles, de peur qu'on ne les leur enlevât. Ils croyaient que les Zemés présidaient à tout dans la nature, chacun suivant la mission qu'il avait reçue. Leur influence s'étendait sur les saisons et sur les élémens, rendait les années stériles ou abondantes, excitait les tempêtes,

[1] Escritura de Fr. Roman. *Hist. del Almirante*.

les ouragans et le tonnerre, ou envoyait des brises douces et tempérées et des pluies salutaires. Ils pensaient que les Zemés gouvernaient les mers et les forêts, les sources et les fontaines, comme les néréides, les dryades et les satyres de l'antiquité. Ils leur croyaient le pouvoir de rendre la chasse et la pêche heureuses, de guider les eaux qui descendaient des montagnes, et de les faire couler dans les plaines en agréables ruisseaux et en paisibles rivières, ou, lorsqu'ils étaient irrités, de les changer en torrens impétueux et dévastateurs, inondant et ravageant les vallées.

Les Indiens avaient leurs Butios ou prêtres, qui prétendaient avoir des rapports intimes avec les Zemés. Ils pratiquaient des ablutions et des jeûnes rigoureux, et respiraient la poudre ou buvaient l'infusion d'une certaine herbe qui causait une ivresse ou un délire momentané. Pendant la crise que cette potion leur faisait éprouver, ils assuraient qu'ils avaient de saintes visions, et que les Zemés leur révélaient l'avenir, ou leur apprenaient le traitement des maladies. Ces Butios étaient en général de grands botanistes, et l'expérience leur avait appris les vertus médicinales des arbres et des plantes. Ils guérissaient les malades par la connaissance qu'ils avaient des simples, mais ils cachaient les moyens dont ils se servaient, sous un grand nombre de cérémonies, de rits mystérieux et de charmes supposés; chantant dans la chambre du malade, y brûlant une lumière, et prétendant par là exorciser la maladie, la forcer à sortir de la

maison et l'envoyer dans la mer ou sur la montagne [1].

Les Butios portaient différentes espèces de Zemés peints ou tatoués sur tout leur corps, ce que les Espagnols regardaient avec horreur, comme autant de figures du diable; et tandis que les naturels du pays les vénéraient comme des saints, les Européens les abhorraient comme des sorciers. Ces Butios aidaient souvent les caciques à tromper leurs sujets, en faisant parler les Zemés au moyen de tubes creux, pratiqués exprès et cachés avec soin, animant les Indiens au combat en leur prédisant la victoire, ou proférant les menaces ou les promesses qui pouvaient servir les projets du chef.

On n'a conservé les détails que d'une seule de leurs cérémonies religieuses. Le cacique annonçait une espèce de fête en l'honneur de son Zemé, et il en désignait le jour. Ses sujets s'assemblaient de toutes parts et formaient une procession solennelle; les hommes et les femmes mariées parés de leurs ornemens les plus précieux, et les jeunes filles entièrement nues. Le cacique, ou le personnage principal, marchait à leur tête en frappant sans cesse sur une espèce de tambour. Ils se rendaient de cette manière dans le temple, où était renfermé le Zemé. Arrivé à la porte, le cacique s'asseyait sur le seuil, et continuait à jouer de son tambour, jusqu'à ce que la procession fût entrée. Les femmes portaient des corbeilles ornées de fleurs et

[1] Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. v, cap. I.

remplies de gâteaux, et elles chantaient en marchant. Ces offrandes étaient reçues par les Butios avec de grands cris, ou plutôt des hurlemens. Ils rompaient les gâteaux après les avoir présentés au Zemé, et en distribuaient les morceaux aux chefs de familles, qui les gardaient avec soin toute l'année, comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidens. La distribution achevée, les femmes s'avançaient à un signal donné, et elles chantaient des airs nationaux en l'honneur du Zemé, ou pour louer les actions héroïques de leurs anciens caciques. La cérémonie se terminait par une invocation au Zemé, pour le prier de veiller sur la nation et de la protéger [1].

Outre les Zemés, chaque cacique avait trois idoles ou talismans : ce n'étaient que de simples pierres mais elles étaient des objets de grande vénération pour eux et pour leurs sujets. Ils prétendaient qu'elles avaient chacune leur vertu particulière, l'une de faire croître les grains semés, l'autre de faire accoucher les femmes sans douleur, et la troisième d'appeler à volonté le soleil ou la pluie. Trois de ces pierres furent envoyées par Colomb au roi et à la reine [2].

Les idées des naturels sur la création étaient vagues et confuses. Ils croyaient leur île d'Haïti plus ancienne que toutes les autres, et ils étaient persuadés que le soleil et la lune étaient originairement

[1] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue,* liv. 1, pag. 56.
[2] *Hist. del Almirante,* cap. 61.

sortis, pour éclairer le monde, d'une caverne située dans l'île. Cette caverne existe encore à environ sept ou huit lieues du cap Français; elle a près de cent soixante pieds de haut et cent soixante pieds de profondeur, mais elle est très-étroite. Elle n'est éclairée que par l'entrée et par une ouverture pratiquée dans la voûte, et l'on ajoute que c'est par là que le soleil et la lune sont sortis pour aller prendre leurs places dans les cieux. Cette caverne est si belle et si régulière, qu'on la croirait l'ouvrage de l'art plutôt que celui de la nature. Du temps de Charlevoix, on distinguait encore différentes figures de Zemés gravées sur le roc, et on y trouvait des restes de niches qui paraissaient attendre des statues. Cette grotte était en grande vénération; elle était peinte et ornée de feuillages et de fleurs. Elle renfermait deux idoles; lorsque les habitans avaient besoin de pluie, ils y faisaient des pèlerinages, et s'y rendaient en chantant et en dansant pour porter aux Zemés des offrandes de fleurs et de fruits [1].

Ils croyaient que les hommes étaient sortis d'une autre caverne, les grands par une large ouverture, et les petits par une étroite crevasse. Ils avaient été long-temps sans femmes; mais un jour qu'ils se promenaient près d'un petit lac, ils avaient vu, au milieu des branches des arbres, de jolis animaux, qui se trouvèrent être des femmes. Lorsqu'ils voulurent les saisir, elles leur glissèrent

[1] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. 1, pag. 66.

entre les mains comme des anguilles, et il était impossible de les retenir. Enfin ils employèrent de certains hommes dont une sorte de lèpre avait rendu les mains rudes et calleuses. Ceux-ci réussirent à prendre quatre de ces femmes glissantes, et ce fut par elles que le monde fut peuplé.

Tandis que les hommes habitaient cette caverne, ils n'osaient en sortir que la nuit; car le soleil leur était fatal, et les changeait en pierres ou en arbres. Il y avait un cacique nommé Vaganiona qui envoya un de ses gens à la pêche; celui-ci oublia l'heure en se livrant à cet amusement, et ne pouvant regagner sa retraite avant le lever du soleil, il devint un oiseau à voix mélodieuse, le même que Colomb avait pris pour le rossignol. Les Indiens assuraient que, chaque année, vers l'époque où il avait subi cette métamorphose, on l'entendait la nuit déplorer son triste sort en sons lamentables, et que c'était pour cette raison que cet oiseau ne chantait que dans les ténèbres [1].

Comme la plupart des nations sauvages, ils avaient aussi, sur le déluge universel, une tradition aussi bizarre que les précédentes; car c'est une chose remarquable combien l'esprit humain, dans l'état de nature, est disposé à assigner aux grands événemens des causes triviales et familières. Ils disaient qu'il y avait eu jadis dans l'île un puissant cacique qui tua son fils unique, pour avoir con-

[1] Fray Rom. *Hist. del Almirante.* Pierre Martyr, decad. I, lib. IX.

spiré contre lui. Ce cacique rassembla ensuite ses os, qu'il renferma dans une gourde, selon la coutume des naturels, lorsqu'ils voulaient conserver les restes de leurs amis. Quelque temps après, le cacique et sa femme ouvrirent la gourde pour contempler les os de leur fils; mais, à leur grand étonnement, ils en virent sortir plusieurs poissons grands et petits. Le cacique se hâta de refermer la gourde, et la plaça sur sa maison, se vantant d'y tenir la mer en prison, et d'avoir du poisson tant qu'il en voudrait. Mais quatre frères jumeaux, entendant parler de cette gourde, ne purent résister à leur curiosité, et vinrent pendant l'absence du cacique pour tâcher de voir ce qu'elle contenait. Dans leur empressement, ils eurent la maladresse de la laisser tomber par terre; elle se brisa en mille pièces, et il en sortit un torrent impétueux, entraînant dans son cours des dauphins, des requins et d'énormes baleines. Ce torrent ne cessa de couler que lorsqu'il se fut répandu sur toute la terre, et qu'il eut formé l'Océan, ne laissant à découvert que le sommet des montagnes, qui sont les îles actuelles [1].

Les naturels avaient de singulières manières de traiter les malades et les morts. Dès qu'on désespérait de la vie d'un cacique, on l'étranglait par respect, pour qu'il n'eût pas la honte de mourir comme le vulgaire. Lorsque les gens du peuple étaient à la dernière extrémité, on les étendait dans leurs ha-

[1] Escritura de fray Roman, potre heremito.

macs, on mettait à leur tête du pain et de l'eau, et on les laissait alors mourir dans la solitude; ou bien, on les portait devant le cacique, et lorsqu'il voulait bien y consentir, on leur faisait l'honneur de les étrangler. Dès qu'un cacique était mort, on ouvrait son corps, et on le faisait sécher au feu pour le conserver ensuite. On ne gardait en mémoire des autres que la tête ou quelque membre. Quelquefois le cadavre était enterré tout entier dans une caverne avec un morceau de pain et une calebasse pleine d'eau; parfois aussi le défunt était brûlé dans sa propre maison.

Ils avaient des notions vagues et confuses sur l'existence de l'âme après sa séparation d'avec le corps. Ils croyaient que les morts apparaissaient pendant la nuit, ou même pendant le jour dans les lieux écartés, à des voyageurs solitaires; quelquefois ils s'avançaient comme pour les attaquer; mais lorsque celui qui les avait aperçus voulait les frapper, ils s'évanouissaient, et il ne frappait que les arbres et les rochers. Souvent aussi ils se mêlaient parmi les vivans, et on ne les reconnaissait que parce qu'ils n'avaient point de nombril. Les Indiens, qui redoutaient beaucoup de rencontrer ces apparitions, n'aimaient point à se trouver seuls dans l'obscurité. Ils avaient l'idée d'un lieu de délices, où les esprits des bons étaient récompensés après leur mort, où ils étaient réunis à tous leurs ancêtres et à ceux qu'ils avaient le plus aimés pendant leur vie. Là ils jouissaient sans interruption, et dans leur plénitude, de tous les plaisirs qui fai-

saient leur bonheur sur la terre. Ils vivaient sous de frais ombrages, au milieu des plus belles femmes, et se nourrissaient de fruits délicieux. Le paradis de ces esprits bienheureux était diversement placé, chaque peuplade lui assignant quelque lieu favori de sa province natale. Un grand nombre cependant s'accordaient pour dire que cette région fortunée était située près d'un lac, dans la partie occidentale de l'île, dans la belle province de Xaragua. On trouvait de ce côté des vallées délicieuses, produisant en grande quantité un fruit délicat appelé le mamey, qui est à peu près de la grosseur d'un abricot. Les naturels s'imaginaient que les âmes des morts restaient cachées pendant le jour sur le sommet des montagnes inaccessibles qui entouraient les vallées, mais qu'elles en descendaient la nuit pour se nourrir de ce fruit consacré. Aussi les vivans s'abstenaient-ils d'en manger, de peur que les âmes de leurs amis ne manquassent de leur aliment favori [1].

Les danses auxquelles les Indiens semblaient se livrer avec tant de passion, et que les Espagnols n'avaient regardées d'abord que comme un simple amusement, étaient souvent des cérémonies d'un caractère grave et mystérieux. Elles forment en effet un des traits les plus frappans et les plus extraordinaires des usages des aborigènes du Nouveau-Monde. Ces danses représentent, par des si-

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 61. Pierre Martyr, decad. 1, lib. IX. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, l. 1.

gnes que comprennent parfaitement les initiés, et pour ainsi dire par des hiéroglyphes en action, leurs événemens historiques, leurs entreprises projetées, leurs chasses, leurs embuscades et leurs combats, ressemblant, à quelques égards, aux danses pyrrhiques des anciens. En parlant de l'existence de ces danses parmi les naturels d'Haïti, Pierre Martyr rapporte qu'ils les exécutaient en chantant de certains vers ou ballades qui se transmettaient de générations en générations, et qui célébraient les hauts faits de leurs ancêtres. « Ils appellent *areytos* ces rimes ou ballades, ajoute-t-il; et de même que nos ménestrels ont coutume de chanter en s'accompagnant sur la harpe ou sur le luth, les Indiens chantent et dansent en frappant sur des espèces de tambours de basques, faits avec les écailles de certains poissons. Ils appellent cet instrument un *maguey*. Ils ont aussi des ballades et des chants d'amour, d'autres de lamentations et de deuil, et d'autres aussi pour l'animer au combat, et toujours l'air est en rapport avec le sentiment qu'ils veulent exprimer. » C'était pour ces danses, comme on l'a déjà fait remarquer, qu'ils étaient si empressés de se procurer des grelots; ils les attachaient sur eux, et ils s'en servaient pour marquer la mesure. Cette manière de danser en chantant a été comparée aux rondes des paysans de Flandre pendant l'été, et à l'usage généralement répandu en Espagne de danser au son des castagnettes et des chants populaires qu'on dit venir des Maures, mais qui, par le fait, existaient bien

avant leur invasion, chez les Goths qui couvraient la péninsule [1].

Les premiers souvenirs de l'histoire de presque toutes les nations, ont généralement été conservés dans des ballades informes et dans les chants des ménestrels, et tel étaient les areytos des Indiens. « Lorsqu'un cacique mourait, dit Oviedo, ils célébraient dans un chant funèbre, sa vie, ses actions, et tout le bien qu'il avait fait pendant sa vie. Telle fut l'origine des ballades ou areytos qui constituent leur histoire [2]. » Quelques-unes de ces ballades, d'un genre grave et sacré, contenaient leurs traditions théologiques, et les fables et les superstitions qui composaient leur croyance religieuse. Les fils des caciques avaient seuls le droit de les chanter, et elles leur étaient apprises par les Butios. On les chantait devant le peuple, dans les fêtes solennelles telles que celle que nous venons de décrire, et on les accompagnait en frappant sur une espèce de tambour fait d'un arbre creux [3].

Tels sont en partie les détails qui nous restent sur ce peuple simple, qui fut enlevé de la surface de la terre avant que ses usages et ses symboles religieux eussent semblé assez intéressans pour donner lieu aux moindres recherches. Nous n'avons

[1] Mariana, *Hist. Esp.*, lib. v, cap. 1.

[2] Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. v, cap. 3.

[3] Fray Roman. *Hist. del Almirante*, cap. 61. Pierre Martyr, decad. 1, lib. IX. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. III, cap. 4. Oviedo, lib. v, cap. 1.

pas la prétention, dans cet ouvrage, de donner sur le pays et le peuple découverts par Colomb d'autres renseignemens que ceux qui peuvent être utiles pour la clarté et le développement de son histoire; peut-être trouvera-t-on déjà que nous sommes entrés dans trop de détails; mais ils peuvent servir à donner plus d'intérêt aux événemens qui se passèrent ensuite dans l'île.

Comme nous l'avons déjà dit, plusieurs de ces particularités furent recueillies par l'amiral et ses officiers, pendant leur excursion dans les montagnes et leur séjour dans la plaine. Les naturels leur parurent une race essentiellement imprévoyante et paresseuse, indifférente à la plupart des choses pour lesquelles les autres hommes se donnent tant de peines et de tracas. Toute espèce de travail leur était à charge, et à peine avaient-ils le courage de cultiver la racine d'yuca, le maïs et les pommes de terre qui composaient leur principale nourriture. Du reste, leurs rivières abondaient en poisson; ils prenaient au piége l'utia ou lapin sauvage, le guana et beaucoup d'oiseaux de différentes espèces, et les fruits que leurs bocages produisaient spontanément leur offraient une sorte de banquet perpétuel. Quoique quelquefois l'air fût froid dans les montagnes, ils aimaient mieux rester exposés à une souffrance momentanée que de se donner la peine de se faire des vêtemens avec le coton qui croissait dans leurs forêts avec tant d'abondance. C'était ainsi qu'ils passaient leur vie dans une oisiveté complète, couchés sous leurs ombrages odo-

rans, ou se livrant parfois à la danse et à différens jeux.

Dans le fait, ils n'avaient aucun motif pressant de travailler, puisqu'ils ignoraient presque tous les besoins qui, dans la vie civilisée ou dans des climats moins fertiles, condamnent l'homme à un travail opiniâtre. Ils n'avaient point à se prémunir contre un hiver stérile, surtout dans les vallées et dans les plaines, « où, dit Pierre Martyr, l'île jouissait d'un printemps perpétuel, et produisait de riches moissons, toujours renaissantes. Les arbres conservaient leurs feuilles toute l'année, et les prairies étaient toujours vertes.—Il n'y a dans ce pays aucune province, aucune région, dit-il encore, qui ne soit remarquable par la majesté de ses montagnes, la fécondité de ses vallées, et l'aspect riant de ses collines et de ses plaines délicieuses, arrosées par une quantité de belles rivières. Jamais on n'y a trouvé d'animal malfaisant : ni lion, ni ours, ni tigre féroce, ni loup dévorant, ni renard rusé, mais tout semble y respirer la paix et le bonheur [1]. »

Dans les douces régions de la Vega, les saisons produisaient leurs fruits successivement; et tandis qu'on faisait la récolte des uns, les autres mûrissaient sur les branches, et les boutons et les fleurs promettaient l'abondance pour l'avenir. Qu'était-il besoin d'amasser péniblement pour une autre saison, lorsqu'on vivait au milieu de moissons perpé-

[1] Pierre Martyr, decad. III, lib. IX, traduite par R. Eden, Londres, 1555.

tuelles? Quel besoin de filer et de se courber toute la journée sur un métier, lorsqu'une douce température régnait toute l'année, et que ni l'usage ni la nature ne forçait l'homme à se vêtir?

L'hospitalité qui caractérise les hommes qui jouissent d'une existence si simple et si facile se manifesta envers Colomb et ses officiers pendant leur séjour dans la Vega. Quelque part qu'ils portassent leurs pas, c'était une scène continuelle de festins et de réjouissances. Les naturels s'empressaient d'accourir de toutes parts, apportant des présens, et déposant les trésors de leurs bocages, de leurs sources et de leurs montagnes, aux pieds des êtres qu'ils considéraient encore comme descendus des cieux, pour attirer les bénédictions sur leur île.

Ayant atteint le but qu'il s'était proposé en s'arrêtant dans la Vega, Colomb, au bout de quelques jours, prit congé de ses hôtes hospitaliers, et se remit en marche pour retourner au port, repassant avec sa petite armée la gorge étroite et escarpée nommée le Défilé des Gentilshommes. En le suivant en idée sur la hauteur rocailleuse d'où la Vega s'était offerte pour la première fois aux yeux des Européens, nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter un moment pour jeter un regard d'admiration mêlée de pitié sur cette belle et malheureuse contrée. Ces peuples simples, dont l'ignorance assurait le bonheur, jouissaient encore de leur douce liberté et des charmes de l'oisiveté dans un climat favorisé des cieux; mais la foudre

qui devait troubler le calme heureux de leur vie grondait déjà sur leurs têtes; les blancs avaient pénétré jusqu'à eux; ils amenaient à leur suite l'avarice, l'orgueil, l'ambition, les soucis dévorans et le pénible travail; le bonheur des paisibles Indiens allait disparaître pour jamais.

CHAPITRE XI.

Arrivée de Colomb à Isabelle. — Maladies et mécontentemens dans la colonie (1494).

Ce fut le 29 mars que Colomb arriva à Isabelle, très-satisfait de son excursion dans l'intérieur. Tout ce qui frappait ses regards, aux environs du port, était fait pour augmenter les espérances qu'il fondait sur la prospérité future de l'île. Les plantes et les arbres fruitiers de l'ancien monde qu'il voulait naturaliser promettaient une croissance rapide. Les vergers, les champs et les jardins étaient parés de leur plus belle verdure; les graines qu'on avaient semées avaient levé en abondance; la canne à sucre avait réussi au-delà de toute attente; une vigne du pays, taillée et arrangée avec soin, donnait du raisin d'un goût assez agréable, et des ceps de vignes européennes commençaient déjà à se nouer. Le 30 mars, un laboureur apporta à Co-

lomb des épis d'un champ de froment qui n'avait été ensemencé qu'à la fin de janvier. Les petites plantes de jardin et les herbes potagères étaient en pleine maturité au bout de seize jours, et les gros légumes, tels que les melons, les courges, les potirons et les concombres, étaient bons à manger un mois après que la graine avait été confiée à la terre. Le sol, arrosé par des ruisseaux, des rivières et des pluies fréquentes, et échauffé par un soleil ardent, renfermait ces germes de fécondité qui, par la promptitude et la richesse de la végétation, étonnent l'étranger accoutumé à vivre dans des climats moins vigoureux et moins actifs.

A peine l'amiral était-il arrivé à Isabelle, qu'il reçut un message de Pedro Margarite, le commandant du fort Saint-Thomas, qui lui annonçait que les Indiens des environs commençaient à montrer des sentimens de malveillance à l'égard des Espagnols, évitant toute entrevue avec eux et abandonnant leurs villages. Il lui disait aussi que Caonabo rassemblait ses guerriers et se disposait en secret à attaquer la forteresse. Le fait était qu'aussitôt après le départ de l'amiral, les Espagnols n'étant plus contenus par sa présence, n'avaient plus écouté que leurs passions, et qu'ils avaient exaspéré les naturels en leur ravissant à la fois leur or et leurs femmes. De son côté, Caonabo n'avait pas vu sans inquiétude, ces étrangers odieux planter leur étendard au milieu même de ses montagnes, car il savait qu'il ne devait attendre d'eux que la vengeance.

Ces nouvelles, toutefois, ne causèrent à Colomb qu'une légère inquiétude. D'après ce qu'il avait vu des Indiens dans l'intérieur, il n'appréhendait pas les hostilités dont on le menaçait. Il connaissait leur faiblesse et la crainte que leur inspiraient les hommes blancs, et il comptait, par-dessus tout, sur la terreur dont ils étaient frappés en voyant des chevaux, qu'ils regardaient comme des bêtes féroces, obéissant aux seuls Espagnols, mais prêts à dévorer leurs ennemis. Il se contenta donc d'envoyer à Margarite un renfort de vingt hommes et un supplément de provisions et de munitions, et il les fit accompagner de trente pionniers chargés d'ouvrir une route entre la forteresse et le port.

Mais ce qui causa bientôt à Colomb des inquiétudes plus réelles et plus vives, ce furent les maladies, le mécontentement et le découragement qui augmentaient tous les jours dans la colonie. Les mêmes principes de chaleur et d'humidité, qui donnaient à toute la végétation une fécondité si rapide, étaient funestes aux Espagnols. Les exhalaisons qui s'élevaient des profonds marécages, des forêts immenses et impénétrables, et l'action d'un soleil brûlant sur les vapeurs de l'atmosphère, produisirent des fièvres intermittentes et beaucoup d'autres maladies pénibles auxquelles les constitutions européennes ont tant de peine à résister dans les contrées incultes des tropiques. Plusieurs Espagnols étaient atteints d'un mal qui jusqu'alors leur avait été inconnu, fruit et châtiment de leurs liai-

sons coupables avec les Indiennes. Ainsi, la plupart des colons étaient attaqués de maladies sérieuses, ou succombaient sous le poids d'un affaiblissement progressif. La provision de médicamens qu'on avait apportée se trouva bientôt épuisée, et les malades manquaient de secours et surtout de ces soins attentifs plus nécessaires que les médicamens mêmes. Ceux qui se portaient bien étaient accablés d'ouvrage, soit pour les travaux publics, soit pour fournir à leurs propres besoins, chacun étant obligé de se servir lui-même, et de préparer ses alimens.

Par suite de cette espèce d'épidémie, les travaux publics languissaient, et il était impossible de cultiver la terre de manière à mettre les récoltes en proportion avec les besoins des colons. Les provisions commençaient à devenir rares; les Espagnols ne pouvaient s'habituer à la nourriture des naturels, et leur état de souffrance demandait les alimens auxquels ils étaient accoutumés. Pour éviter une famine complète, il était indispensable de réduire les Espagnols à une faible ration, même des provisions avariées et malsaines qui restaient. Cette mesure occasiona sur-le-champ des murmures bruyans et séditieux, et ceux, qui par leur position élevée, auraient dû soutenir le parti que Colomb avait été forcé de prendre pour la sûreté commune, furent les premiers à se mettre à la tête des mécontens. Parmi eux se trouvait le père Boyle, homme aussi turbulent que rusé. On dit qu'il s'était offensé de la rigide impartialité de l'amiral,

qui pour donner plus de force à ses mesures n'avait fait aucune distinction de rangs ni de personnes, et avait réduit le moine à la même ration que le reste de la colonie.

Au milieu du mécontentement général, le pain commença aussi à devenir rare. La provision de farine était épuisée, et l'on ne pouvait moudre du blé que par le moyen long et fatigant du moulin à bras. Il était donc nécessaire de construire immédiatement un moulin, et plusieurs autres ouvrages n'étaient pas moins urgens pour le bien-être de la colonie. Mais un grand nombre d'ouvriers étaient malades, d'autres feignaient de l'être ou exagéraient leurs maux; car il régnait une répugnance générale pour toute espèce de travail qui n'avait point pour but de procurer des richesses immédiates. Dans une position aussi critique, Colomb mit en réquisition tous ceux qui étaient en bonne santé, et comme les cavaliers et les gentilshommes consommaient les provisions aussi bien que les matelots et les simples artisans, ils furent appelés à prendre aussi leur part du travail commun. Cet ordre fut considéré comme un affront cruel par beaucoup de jeunes hidalgos hautains et fiers de leur noble origine, et ils refusèrent de s'y soumettre. Mais Colomb était très-rigide pour tout ce qui tenait à la discipline, et il sentit de quelle importance il était de faire respecter son autorité. Il prit donc des mesures fortes et énergiques, et sut les forcer à l'obéissance. Ce fut une des causes des sentimens hostiles qui se manifestèrent dès lors contre lui pour

ne plus se calmer. Elle excita l'indignation immédiate de tout ce qu'il y avait de nobles et de hauts fonctionnaires dans la colonie, et elle attira sur lui le ressentiment de plusieurs des familles les plus fières de l'Espagne. On se déchaîna contre lui, on le représenta comme un arrogant étranger, un nouveau parvenu, qui, tout fier de son pouvoir, et ne consultant que son ambition et sa cupidité, foulait aux pieds les droits et la dignité des gentilshommes espagnols, et insultait à l'honneur de la nation.

Peut-être Colomb se montra-t-il trop sévère en ne faisant aucune acception des personnes dans les mesures rigoureuses qu'il était contraint de prendre. Il y a des cas où la justice elle-même devient tyrannie, et où l'indulgence doit adoucir la rigueur des temps. Le travail pénible que l'homme du peuple fait sans se plaindre, parce qu'il y est accoutumé, était une humiliation et un déshonneur pour un cavalier espagnol. Plusieurs de ces jeunes gens étaient partis, non pour acquérir des richesses, mais séduits par les illusions romanesques qu'avaient fait naître les récits mêmes de Colomb; ils avaient espéré se distinguer en mettant à fin des aventures héroïques et chevaleresques, et continuer dans les Indes la carrière de gloire qu'ils avaient commencée dans les dernières guerres de Grenade. D'autres avaient été élevés au sein du luxe et de la mollesse, au milieu de familles opulentes, et ils étaient peu faits pour supporter les dangers de la mer, les fatigues qui les attendaient

à terre, et les privations et les travaux qui accompagnent toujours un nouvel établissement dans un désert. Ils tombèrent malades, et bientôt leur mal fut sans remède. Les souffrances du corps étaient augmentées par celles de l'âme. Ils étaient en proie à toute l'irritation de l'orgueil blessé, et à la profonde mélancolie qui remplace une espérance déçue; leur lit de douleurs n'était point entouré des tendres soins et des attentions délicates auxquels ils avaient été accoutumés, et ils descendirent au tombeau dans l'abattement du désespoir, et maudissant le jour où ils avaient abandonné leur patrie.

Le vénérable Las Casas rapporte une tradition superstitieuse qui circulait dans l'île à l'époque où il y résidait, et qui se rattachait à la mort prématurée de ces jeunes gens. Herrera en parle également.

Par la suite, lorsque le siége du gouvernement de la colonie cessa d'être à Isabelle, à cause de sa situation malsaine, la ville tomba en ruines et fut abandonnée. Comme tous les lieux déserts et désolés, elle devint bientôt un objet d'effroi et de terreur superstitieuse pour le bas peuple, qui n'osait y entrer. Ceux qui en approchaient ou qui allaient à la chasse du sanglier, dont les environs de la ville étaient remplis, assuraient qu'on entendait jour et nuit des voix sépulcrales sortir de ses murs, et les laboureurs n'osaient plus cultiver les terres adjacentes. Le bruit courait, ajoute Las Casas, que deux Espagnols, se promenant un jour au

milieu des édifices ruinés de la ville, avaient aperçu dans une des rues désertes deux rangées d'hommes dont l'extérieur annonçait des hidalgos de haute naissance, et des cavaliers de la cour. Ils étaient richement vêtus à l'ancienne mode castillane, avaient des rapières à leur côté et de grands chapeaux de voyage, tels qu'on les portait alors. Les deux Espagnols furent très-étonnés de voir des personnes qui paraissaient d'un si haut rang résider dans cette ville sans que les habitans de l'île en sussent rien. Ils les saluèrent, et leur demandèrent quand et comment ils étaient arrivés. Les hidalgos ne firent aucune réponse, et voulant rendre le salut aux deux Espagnols, ils portèrent avec courtoisie la main à leurs sombreros ou chapeaux; mais en les ôtant, chaque tête resta dans le chapeau, et les corps restèrent debout et décapités; alors tous ces fantômes s'évanouirent. L'horreur dont furent saisis les deux Espagnols faillit leur coûter la vie, et ils restèrent pendant plusieurs jours comme frappés de stupeur [1].

Cette légende est curieuse en ce qu'elle peint le caractère superstitieux du siècle, et notamment des gens à qui Colomb avait affaire; elle montre aussi l'impression profonde et pénible que la mort de ces cavaliers produisit sur le vulgaire, impression qui contribua beaucoup à aliéner les esprits contre Colomb, parce que la malveillance eut soin

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 72, MS. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. II, cap. 12.

de répandre le bruit que c'étaient ses promesses trompeuses qui avaient séduit ces déplorables victimes de son ambition, et qu'il ne les avait arrachés du sein de leurs familles que pour les sacrifier à ses intérêts personnels.

CHAPITRE XII.

Distribution des forces espagnoles dans l'intérieur.—Préparatifs pour un voyage à Cuba (1494).

Le mécontentement toujours croissant de la population d'Isabelle, et la diminution rapide du peu de provisions qui restaient encore, causèrent les plus vives inquiétudes à Colomb. Il désirait entreprendre un autre voyage de découverte, mais avant de partir, il était indispensable d'assurer la tranquillité de l'île. Il résolut donc d'envoyer dans l'intérieur tous les hommes qui ne seraient pas indispensables à Isabelle, avec ordre d'explorer l'île, et de parcourir les domaines des différens caciques. Il espérait par ce moyen les ranimer, leur rendre de l'énergie, les accoutumer au climat et à la nourriture des Indiens, et intimider par leur présence Caonabo ou tout autre cacique qui pourrait avoir des intentions hostiles. Par suite de ce plan, tout

homme bien portant, qui n'était pas absolument nécessaire pour garder la ville ou les malades, fut appelé à prendre les armes, et Colomb rassembla une petite troupe, composée de deux cent cinquante arbalétriers, de cent dix arquebusiers, de seize cavaliers et de vingt officiers. Le commandement général des troupes fut confié à Pedro Margarite, noble catalan et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, en qui Colomb avait une grande confiance. Alonzo de Ojeda fut choisi pour conduire l'armée au fort de Saint-Thomas, où il devait remplacer Margarite, lorsque celui-ci prendrait le commandement des troupes pour son excursion militaire, qu'il devait commencer par la province de Cibao.

Colomb écrivit à Margarite une longue lettre, contenant les instructions précises, d'après lesquelles il devait se conduire, dans une circonstance qui exigeait tant de circonspection. Il lui enjoignit par-dessus tout d'observer la justice la plus impartiale envers les Indiens, de les protéger contre toute insulte et de les traiter de manière à s'assurer leur confiance et leur amitié. Margarite devait veiller en même temps à ce qu'ils respectassent ce qui appartenait aux hommes blancs, et punir sévèrement tous les vols. Toutes les provisions qu'on leur demanderait pour la subsistance de l'armée devaient être exactement payées par ceux que l'amiral avait désignés à cet effet, et les ventes, ou plutôt les échanges, avoir lieu en présence d'un agent du contrôleur. Si les Indiens refusaient de vendre les provisions nécessaires, Margarite

était autorisé à intervenir et à les contraindre, en employant néanmoins tous les ménagemens possibles, et en tâchant d'adoucir ce que ces mesures pourraient avoir de vexatoire par les bons procédés et les caresses. Aucun trafic ne devait être permis entre les Espagnols et les Indiens, puisque ce serait désobéir aux ordres du roi et de la reine, et nuire à leurs intérêts; et Margarite devait toujours avoir présent à l'esprit que leurs majestés désiraient bien plus la conversion des naturels que toutes les richesses qu'on pourrait en obtenir.

Le commandant avait ordre de maintenir dans l'armée la plus exacte discipline, et de punir sévèrement toutes les infractions qu'on se permettrait; de veiller à ce que les soldats ne s'écartassent pas du corps principal, soit seuls, soit en petites troupes, de manière à pouvoir être coupés par les naturels; car on avait remarqué que, quoique ce peuple fût très-pusillanime, il était perfide et cruel, comme le sont ordinairement les poltrons; épargnant rarement la vie d'un ennemi lorsqu'il tombait en leur pouvoir [1].

Ces instructions judicieuses, qui, si elles avaient été suivies, auraient maintenu la bonne intelligence avec les naturels, méritent d'autant plus d'attention que Margarite les négligea toutes, et que sa désobéissance appela le désordre dans la colonie, le blâme sur sa nation, la mort sur les Indiens et une censure injuste sur Colomb.

[1] *Lettre de Colomb*. Navarrete, *Collec.*, t. II, doc. n° 72.

Outre ces recommandations générales, Margarite avait reçu des ordres secrets pour tâcher de surprendre Caonabo et ses frères, et s'assurer de leurs personnes. Le caractère belliqueux de ce chef, sa politique artificieuse, son pouvoir et sa haine implacable le rendaient un dangereux ennemi. Les mesures proposées n'étaient ni des plus franches ni des plus généreuses, mais Colomb se croyait en droit d'opposer ruse contre ruse avec un ennemi si subtil et si sanguinaire.

Le 9 avril, Alonzo de Ojeda partit d'Isabelle à la tête des troupes, qui montaient à près de quatre cents hommes. En arrivant dans la Rio del Oro, dans la Vega Royale, il apprit que trois Espagnols, venant du fort Saint-Thomas, avaient été dépouillés par cinq Indiens, qu'un cacique voisin leur avait envoyés pour les aider à passer la rivière, et que le cacique, au lieu de punir les voleurs, les avait pris sous sa protection, et avait même partagé leur butin. Ojeda était un soldat vif et impétueux, dont les idées de justice étaient toutes militaires. Ayant réussi à s'emparer d'un des voleurs, il lui fit couper les oreilles sur la place publique du village, et il envoya à l'amiral le cacique, son fils et son neveu chargés de chaînes. Cette expédition terminée, il se remit en marche pour la forteresse.

Cependant les prisonniers arrivèrent à Isabelle dans le plus profond abattement. Ils étaient accompagnés d'un cacique voisin, qui, s'appuyant sur quelques services qu'il avait eu occasion de rendre aux Espagnols, venait solliciter le pardon de ses

compatriotes. Mais son intervention parut être sans effet. Colomb sentait de quelle importance il était de frapper les naturels d'une terreur salutaire pour tout ce qui avait rapport à la propriété des hommes blancs. Il ordonna donc que les prisonniers fussent amenés sur la place publique, les mains liées derrière le dos, et qu'après avoir proclamé leur crime et leur jugement, on leur tranchât la tête. Le châtiment n'était pas trop rigoureux, d'après les idées même de justice des Indiens, car le crime de vol était regardé avec tant d'horreur parmi eux, que, quoique leurs lois ne fussent pas sanguinaires, ceux qui s'en rendaient coupables étaient condamnés à être empalés[1]. Du reste, il n'est pas probable que Colomb eût jamais eu l'intention de faire exécuter la sentence. Lorsqu'on fut arrivé sur la place publique, les prières et les larmes du bon cacique redoublèrent, et il se porta caution que de pareilles offenses ne se renouvelleraient plus. Enfin l'amiral parut céder à ses instances, et il relâcha les prisonniers.

Au même moment, un cavalier arriva de la forteresse. En passant par le village du cacique captif, il avait trouvé cinq Espagnols tombés au pouvoir des Indiens. La vue de son cheval avait mis en fuite tous les naturels, quoiqu'ils fussent plus de quatre cents. Il avait poursuivi les fuyards, blessant avec sa lance tous ceux qu'il pouvait atteindre, et il ramenait ses compatriotes en triomphe.

[1] Oviedo, *Hist. Ind.*, lib. VI, cap. 8.

Convaincu par cette circonstance qu'il n'y aurait rien à craindre de la part d'un peuple si timide aussi long-temps que ses ordres seraient ponctuellement suivis, et se reposant sur la répartition qu'il avait faite de ses forces, tant pour la tranquillité de l'île que pour celle de la colonie, Colomb se disposa à partir pour continuer ses découvertes. Pour régler les affaires pendant son absence, il forma une junte, composée du père Boyle, de Pedro Fernandez Coronel, d'Alonzo Sanchez Caravajal, et de Juan de Luxan, et il nomma son frère don Diego pour la présider. Il laissa dans le port ses deux plus grands vaisseaux, qui tiraient trop d'eau pour être employés à la découverte des côtes et des rivières inconnues, et il prit avec lui trois caravelles, *la Nina* ou *Santa Clara*, *le San Juan* et *la Cordera*.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE Ier.

Voyage à la pointe orientale de Cuba (1494).

Colomb partit du port d'Isabelle avec sa petite escadre le 24 avril, et gouverna à l'ouest. Le but de cette excursion était de reprendre la reconnaissance des côtes de Cuba au point où il l'avait interrompue dans son premier voyage, et de la continuer du côté du sud. Il supposait, comme on l'a déjà dit, que c'était un continent et l'extrémité orientale de l'Asie; et s'il en était ainsi, en suivant la direction qu'il se proposait, il ne pouvait manquer d'arriver au Cathay et dans ces régions riches

et commerçantes, quoique à demi barbares, décrites par Mandeville et par Marco Polo [1].

Après avoir touché à Monte-Christi, il jeta l'ancre le même jour dans le port funeste de la Nativité. Son motif, en revenant dans des lieux remplis de si tristes souvenirs, était d'avoir une entrevue avec Guacanagari qui, à ce qu'il avait appris, était retourné dans son ancienne résidence. Il ne pouvait croire à la perfidie de ce cacique, tant était profonde l'impression que sa touchante hospitalité avait laissée dans son cœur; il se flattait donc qu'une explication franche dissiperait tous les doutes pénibles, et rétablirait des relations amicales, qui seraient particulièrement avantageuses pour les Espagnols dans l'état de souffrance et de disette où ils se trouvaient. Mais Guacanagari, persistant dans sa conduite équivoque, se cacha à la vue des vaisseaux; et, quoique plusieurs de ses sujets assurassent à Colomb que le cacique viendrait bientôt lui rendre visite, l'amiral ne crut pas devoir différer son voyage sur un aussi vague espoir.

Poursuivant donc sa route, retardée souvent par les vents contraires, il arriva le 29 au port de Saint-Michel, d'où il vit l'extrémité de Cuba, à laquelle, dans son précédent voyage, il avait donné le nom d'Alpha et Oméga, mais que les naturels appelaient Bayatiquiri, et qu'on nomme à présent la pointe Maysi. Ayant traversé le détroit qui peut avoir dix-huit lieues de large, Colomb navigua le

[1] *Cura de Los Palacios*, cap. 123, MS.

long de la côte méridionale de Cuba, et, à vingt lieues plus loin, il jeta l'ancre dans un havre, auquel, à cause de son étendue, il donna le nom de Puerto-Grande, à présent Guantanamo. L'entrée était étroite et sinueuse, quoique profonde; le port s'étendait en dedans comme un beau lac, au milieu d'une contrée sauvage et montagneuse, couverte d'arbres, les uns en fleurs, les autres chargés de fruits. Non loin du rivage étaient deux huttes faites de roseaux, et de grands feux allumés de différens côtés annonçaient des habitans. Colomb prit terre, accompagné de quelques hommes bien armés, et du jeune interprète indien, Diego Colon, natif de l'île de Guanahami, qui avait été baptisé en Espagne. Il trouva les huttes désertes; les feux aussi étaient abandonnés; tous les Indiens s'étaient enfuis dans les bois ou sur les montagnes. L'arrivée soudaine des vaisseaux avait répandu une terreur panique dans les environs, et semblait avoir interrompu les apprêts d'un repas grossier mais abondant. Il y avait une grande quantité de poissons, d'utias et de guanas, les uns suspendus à des branches d'arbres, d'autres rôtissant sur des broches de bois devant les feux.

Les Espagnols, réduits depuis quelque temps à la plus maigre chère, tombèrent sans cérémonie sur ce riche festin, préparé en quelque sorte pour eux dans le désert. Ils ne touchèrent pourtant pas aux guanas, qu'ils regardaient toujours avec dégoût comme des espèces de serpens, quoique ce fût une nourriture si délicate aux yeux des sau-

vages, que Pierre Martyr nous dit qu'il n'était pas plus permis au bas peuple d'en manger, qu'il ne lui est permis de manger des paons et des faisans en Espagne [1].

Après leur repas, les Espagnols en parcourant les environs, aperçurent une soixantaine de naturels rassemblés sur le sommet d'un rocher, et jetant des regards effarés et tremblans. Ils approchèrent, et aussitôt les sauvages disparurent derrière la montagne. Un seul, plus hardi ou plus curieux que les autres, resta sur le bord du rocher, les yeux toujours fixés sur les Espagnols, mais prêt en un instant à courir rejoindre ses compagnons.

Par l'ordre de Colomb, le jeune interprète lucayen s'approcha de lui. Les expressions d'amitié qu'il lui adressa dans sa langue dissipèrent bientôt les appréhensions du sauvage interdit. Il vint à la rencontre de l'interprète, et, informé par lui des bonnes intentions des Espagnols, il courut communiquer cette nouvelle aux autres Indiens. En effet, on les vit bientôt descendre de leurs montagnes, sortir de leurs forêts, et s'approcher des étrangers avec tous les signes de la plus grande vénération. Colomb apprit, par le moyen de l'interprète, qu'ils avaient été envoyés sur la côte par leur cacique pour chercher du poisson pour un banquet solennel qu'il était sur le point de donner à un chef des environs, et qu'ils faisaient rôtir ce poisson pour

[1] Pierre Martyr, decad. I, liv. III.

empêcher qu'il ne se gâtât en route. Ils semblaient d'un caractère aussi doux, aussi pacifique que les naturels d'Haïti. Les ravages que les Espagnols avaient faits parmi leurs provisions, ne leur causèrent aucune peine, et ils se contentèrent de dire que la pêche d'une seule nuit réparerait tout. Cependant Colomb, fidèle à ses principes de justice, ordonna qu'ils fussent largement indemnisés, et les deux troupes se séparèrent également contentes l'une de l'autre[1].

L'amiral quitta ce port le 1er mai, et se dirigea vers l'ouest, naviguant le long d'une côte montagneuse, ornée de belles rivières, et garnie de ces ports commodes pour lesquels cette île est si remarquable. A mesure qu'il avançait, le pays devenait plus fertile et plus peuplé. Les naturels se pressaient sur le rivage, hommes, femmes et enfans, regardant avec étonnement les vaisseaux qui glissaient légèrement sur l'eau à peu de distance. Ils présentaient des fruits et des provisions aux Espagnols, les invitant par signes à venir à terre. D'autres s'approchèrent dans des canots, apportant du pain de cassava, des poissons et des calebasses pleines d'eau, non pour les vendre, mais pour les offrir aux étrangers que, comme les autres naturels, ils considéraient comme des êtres surnaturels descendus du ciel. Colomb leur distribua les présens ordinaires, qui furent reçus avec des transports de joie. Un peu plus loin, il trouva

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. III.

un autre golfe ou baie profonde, étroite à l'entrée, mais s'élargissant ensuite, qui était entourée d'une riche végétation. De hautes montagnes s'élevaient par derrière; mais les bords de la mer étaient couverts de nombreux villages, si bien cultivés qu'ils avaient l'air de jardins et de vergers. Colomb jeta l'ancre dans ce port, qui était probablement celui qu'on appelle aujourd'hui S[t]-Jago-de-Cuba, et il y passa la nuit, comblé de prévenances et d'attentions par les naturels.

Lorsqu'il montrait de l'or aux habitans de cette côte, ils indiquaient uniformément le midi, et faisaient entendre qu'il y avait dans cette direction une grande île où ce métal abondait. L'amiral, dans le cours de son premier voyage, avait entendu parler de cette île que plusieurs de ses compagnons avaient pensé être Babèque, l'objet de tant de courses pénibles et de tant d'espérances chimériques. Il avait éprouvé alors une vive tentation de se détourner pour aller à sa recherche, et ce désir augmentait chaque fois qu'il recueillait sur cette île quelques nouveaux renseignemens. Le lendemain matin, 3 mai, après avoir gouverné à l'ouest jusqu'à un promontoire élevé, il porta donc tout à coup le cap au sud, et abandonnant pour quelque temps la côte de Cuba, il cingla en pleine mer, à la recherche de cette île si désirée.

CHAPITRE II.

Découverte de la Jamaïque (1494).

Colomb était à peine en mer, que les sommets bleuâtres de la Jamaïque commencèrent à s'élever sur l'horizon. Il lui fallut pourtant encore deux jours et deux nuits pour atteindre l'île, qui le frappa d'admiration par sa grandeur, la beauté de ses montagnes, la majesté de ses forêts, la fertilité de ses vallées, et le grand nombre de villages qui les animaient.

En voyant approcher la flotte, près de quatre-vingts canots remplis de sauvages peints de diverses couleurs et ornés de plumes, s'avancèrent à plus d'une lieue du rivage. Ils étaient dans une attitude guerrière, poussant de grands cris, et brandissant des lances de bois pointu. La médiation de l'interprète, et quelques présens faits aux Indiens d'un canot qui s'approcha plus que les autres, apaisèrent

cette armada guerrière, et l'escadre poursuivit librement sa route. Colomb jeta l'ancre dans un havre situé au milieu de l'île, auquel, à cause de la grande beauté du site, il donna le nom de Santa Gloria[1] : c'est celui qu'on appelle à présent la baie Sainte-Anne.

Le lendemain matin, il leva l'ancre et se dirigea vers l'ouest pour chercher un havre abrité, où il pût faire calfater et radouber son navire qui faisait eau. A quelques lieues de distance, il en trouva un qui semblait convenir. Il envoya une chaloupe pour en sonder l'entrée; mais deux grands canots, remplis d'Indiens, sortirent aussitôt pour s'opposer à leur débarquement, et ils lancèrent leurs javelines contre les Espagnols, quoique de trop loin pour les atteindre. Ne voulant pas procéder à des actes d'hostilité qui pourraient empêcher toutes relations ultérieures, Colomb rappela la chaloupe, et ayant reconnu qu'il y avait assez d'eau pour son navire, il entra dans le port et y jeta l'ancre. Aussitôt toute la côte se couvrit d'Indiens peints de diverses couleurs, mais surtout en noir; quelques-uns avaient une ceinture de feuilles de palmiers, et tous portaient des touffes et des couronnes de belles plumes. Bien différens des bons insulaires de Cuba et d'Haïti, ils semblaient avoir le caractère guerrier des Caraïbes, lançaient leurs javelines contre les vaisseaux, et faisaient retentir le rivage de leurs cris de guerre.

[1] *Cura de los Palacios*, pag. 125.

L'amiral pensa qu'une plus longue patience pourrait passer pour lâcheté. D'ailleurs, il était urgent de radouber son navire et d'envoyer des hommes à terre pour faire de l'eau; mais auparavant il fallait intimider ces sauvages, pour qu'ils ne fussent pas tentés de les inquiéter. Comme les caravelles ne pouvaient approcher de la côte sur laquelle les Indiens étaient réunis, il dépêcha les chaloupes remplies d'hommes bien armés. Ceux-ci, lorsqu'ils furent à une distance suffisante, firent pleuvoir une grêle de flèches qui blessèrent plusieurs Indiens, et jetèrent la confusion parmi les autres. Alors les Espagnols s'élancèrent sur le rivage, et les mirent tous en fuite en faisant une nouvelle décharge de leurs arbalètes, et en lâchant sur eux un chien qui les poursuivit avec une fureur sanguinaire [1]. C'est la première fois que nous voyons des chiens employés contre les naturels par les Espagnols, qui, dans leurs guerres contre les Indiens, s'en servirent par la suite avec autant de cruauté que de succès. Colomb débarqua alors, et prit possession dans les formes de l'île à laquelle il donna le nom de Santiago; mais elle a conservé son nom indien de la Jamaïque. Il appela le port, qui était extrêmement commode, Puerto Bueno. Il était dans la forme d'un fer à cheval, et une rivière coulait dans ses environs [2].

Pendant le reste du jour, régna partout sur la

[1] *Cura de los Palacios*, cap. 125.
[2] *Hist. del Almirante*, cap. 54.

côte le silence d'une solitude absolue. Cependant le lendemain matin, avant le lever du soleil, on aperçut six Indiens qui faisaient des signes d'amitié. C'étaient des envoyés des caciques qui venaient offrir la paix. Ils furent reçus avec bienveillance par l'amiral, qui leur remit des présens pour leurs chefs, et en peu d'instans on vit sortir de tous côtés une foule d'Indiens nus et bariolés, qui apportaient des provisions de la même espèce que celles des autres îles, mais d'une qualité supérieure.

Pendant trois jours que les vaisseaux restèrent dans ce port, les relations les plus amicales continuèrent à régner. Si les naturels étaient plus belliqueux que leurs voisins de Cuba et d'Haïti, ils semblaient aussi plus habiles. Leurs canots étaient mieux construits, et étaient ornés de sculptures et de peintures. Il y en avait de très-grands, quoiqu'ils ne fussent faits que d'un seul tronc d'arbre. Colomb en mesura un qui avait quatre-vingt-seize pieds de long et huit de large [1]. Il avait été creusé dans un de ces arbres magnifiques qui s'élèvent comme des tours verdoyantes au milieu des riches forêts des tropiques. Chaque cacique se faisait gloire d'avoir un de ces grands canots, qu'il semblait regarder comme son bâtiment de parade. Il est curieux de remarquer la différence de caractère qui semblait comme innée entre ces différentes peuplades. Les habitans de Porto-Ricco, quoique entourés d'autres îles, et exposés à de fréquentes

[1] *Cura de Los Palacios*, cap. 124.

invasions de la part des Caraïbes, étaient cependant d'un naturel pacifique, et avaient très-peu de canots; tandis que la Jamaïque, séparée par un grand intervalle de tout autre contrée, se trouvant par cela même à l'abri des incursions, et enclavée en quelque sorte dans une mer calme et paisible, était habitée par une race guerrière, et surpassait toutes les autres îles par ses armemens maritimes.

Son vaisseau étant radoubé, Colomb remit en mer, et continua à se diriger vers l'ouest en suivant de si près la côte que la petite escadre était entourée continuellement des canots des naturels, qui accouraient de toutes les baies et de toutes les rivières, et qui, loin de montrer encore des dispositions hostiles, venaient offrir tout ce qu'ils possédaient en échange contre des babioles européennes. Au bout de vingt-cinq lieues, ils arrivèrent à l'extrémité orientale de l'île, et la côte tournant alors au sud, le vent cessa d'être favorable pour la suivre plus long-temps. Trompé dans son attente de trouver de l'or dans cette île, et la brise étant propice pour retourner à Cuba, il résolut d'en reprendre le chemin, et de n'en partir qu'après avoir exploré la côte assez loin pour décider la question, si c'était une île ou un continent [1]. Le dernier lieu auquel il toucha dans la Jamaïque, fut appelé le golfe de Buentiempo (Beau Temps) à cause du vent propice qui soufflait pour Cuba. Au moment

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 54.

où il allait partir, un jeune Indien s'approcha du vaisseau et demanda aux Espagnols de l'emmener avec eux dans leur pays. Il était suivi de ses parens et de ses amis qui employaient les plus tendres supplications pour le dissuader de son projet. Pendant quelque temps il parut partagé entre le regret d'abandonner sa famille, et un ardent désir de voir la demeure de ces merveilleux étrangers, que son imagination lui représentait comme un lieu de délices. La curiosité l'emporta enfin; il s'arracha des bras de ses amis, et pour ne pas voir les larmes de ses sœurs, il se cacha dans un coin du vaisseau. Touché de cette scène d'affection naturelle, et admirant le courage et la résolution du jeune sauvage, Colomb donna des ordres pour qu'il fût traité avec une bienveillance toute particulière[1].

Il eût été intéressant d'en savoir davantage sur le sort de cet Indien voyageur, et sur les impressions que dut produire sur une âme aussi vive la première vue des merveilles de la civilisation; si la terre des hommes blancs répondit à son attente; si, comme la plupart des sauvages, il soupira au milieu de la splendeur des cités après ses forêts natales, et s'il retourna jamais dans les bras de sa famille. Les premiers historiens espagnols paraissent n'avoir pris aucun intérêt au sort et aux sensations de ces premiers voyageurs du Nouveau-Monde dans l'ancien. Aucune autre mention n'est faite de ce jeune aventurier.

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 54.

CHAPITRE III.

Retour à Cuba. — Navigation au milieu des îles appelées *les Jardins de la Reine* (1494).

En quittant le golfe de Buentiempo, l'escadre reprit la route de l'île de Cuba, et, le 18 mai, arriva à un grand cap, auquel Colomb donna le nom de Cabo de la Cruz, qu'il conserve encore. Il y prit terre, trouva un village nombreux, et fut accueilli avec beaucoup d'égards par le cacique et ses sujets, qui avaient depuis long-temps entendu parler de lui et de ses vaisseaux. En effet, Colomb apprit de ce chef que les Indiens qui étaient venus à bord de ses bâtimens, pendant sa croisière sur la côte septentrionale dans son premier voyage, avaient répandu de tous côtés l'histoire de ces étrangers descendus du ciel pour les visiter [1]. Il tâcha de sa-

[1] *Cura de los Palacios*, cap. 126.

voir de ce cacique et de son peuple si Cuba était une île ou un continent. Ils répondirent tous que c'était une île, mais d'une étendue infinie; car ils déclarèrent que personne n'en avait jamais vu le bout. Cette réponse, en prouvant qu'ils ne savaient pas ce que c'était qu'un continent, laissait la question dans le doute et l'incertitude. Le nom indien de cette province de Cuba était Macacar.

Colomb reprenant sa course vers l'ouest le lendemain matin, arriva à un point où la côte tournait tout à coup au nord-est, puis, au bout d'un certain nombre de lieues, revenait de nouveau à l'ouest par un long circuit, formant ainsi un golfe immense. Il fut assailli par une violente tempête, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre si terribles que toute la nature semblait en convulsion. Par bonheur l'orage ne fut pas de longue durée, autrement la situation de l'amiral aurait été extrêmement critique; car des bancs de sable et de nombreuses *cayes*[1] rendaient la navigation très-difficile. Bientôt le matelot qui était en sentinelle sur le grand mât, annonça que la mer, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, était couverte de petites îles. Les unes étaient basses, nues et sablonneuses, d'autres ornées de verdure, d'autres de hautes forêts. Elles étaient de différentes grandeurs, depuis une lieue jusqu'à quatre, et étaient plus fertiles et plus élevées à mesure qu'elles approchaient de Cuba.

[1] Les cayes (*cayos*) sont des rochers qui forment quelquefois de petites îles sur les côtes de l'Amérique.

Voyant qu'elles étaient trop nombreuses pour qu'il fût possible de donner des noms à chacune d'elles, l'amiral appela cet archipel les *Jardins de la Reine*. Il eut d'abord l'idée de le laisser à sa droite, et de cingler en pleine mer, mais il se rappela que sir John Mandeville et Marco Polo disaient que la côte d'Asie était couverte de plusieurs milliers d'îles. Il se persuada qu'il était au milieu de ces groupes, et résolut de ne pas perdre de vue la terre, parce qu'en la suivant, si c'était véritablement l'Asie, il ne pouvait manquer de trouver bientôt l'empire du grand-khan.

Colomb entra donc au milieu de ces îles, et bientôt il se trouva engagé dans la navigation la plus difficile, rencontrant sans cesse des récifs, des bancs de sable et des courans contraires. Les vaisseaux étaient obligés d'aller en quelque sorte à tâtons, toujours précédés de la sonde; quelquefois il fallait changer vingt fois de direction dans une heure; quelquefois ils étaient resserrés dans un canal étroit, où il était nécessaire de carguer toutes les voiles et de remorquer les bâtimens, de peur qu'ils n'échouassent. Malgré toutes ces précautions, ils touchaient souvent des bancs de sable, et l'on avait toutes les peines du monde à les dégager. Les variations du temps ajoutaient encore aux difficultés de la navigation, quoique bientôt il commençât à être réglé jusque dans ses caprices. Le matin, le vent se levait à l'est avec le soleil, et suivant son cours pendant la journée; au moment de son coucher il passait à l'occident. Des nuages

épais s'accumulaient à l'approche du soir; des éclairs en sortaient, le tonnerre grondait dans l'éloignement, et tout présageait une tempête terrible; mais, dès que la lune se levait, ces nuages menaçans disparaissaient aussitôt, les uns se fondant en pluie, les autres se dispersant devant une brise qui s'élevait de terre.

L'aspect général des sites qui l'entouraient était fait pour entretenir l'erreur de Colomb qu'il était dans l'archipel asiatique. A mesure que les vaisseaux glissaient sur les canaux limpides qui séparaient ces îles, la beauté de leur végétation, l'odeur suave qui s'exhalait des fleurs et des plantes aromatiques, et le brillant plumage des flamands qui couvraient les prairies, et d'autres oiseaux des tropiques qui se jouaient dans les bocages, semblaient répondre aux descriptions des contrées de l'Orient.

Ces îles étaient généralement inhabitées. Les Espagnols trouvèrent cependant un village dans la plus grande, où ils débarquèrent le 22 mai. Les maisons avaient été abandonnées par les habitans, qui semblaient tirer de la mer presque toute leur subsistance. On trouva beaucoup de poissons dans leurs demeures, et la côte était couverte d'écailles de tortues. Il y avait aussi des perroquets, des flamands et une grande quantité de cette espèce de chiens qui n'aboient jamais, qu'ils engraissaient, à ce qu'on apprit ensuite, pour les manger. L'amiral donna à cette île le nom de *Santa-Marta*.

Dans le cours de son voyage au milieu de ces

îles, Colomb vit un jour un canot rempli de naturels qui étaient occupés à pêcher, et il fut frappé de l'expédient singulier qu'ils employaient. Ils avaient un petit poisson dont la tête plate était garnie de nombreux suçoirs, par lesquels il s'attachait si fortement à sa proie, qu'on l'eût mis en pièces plutôt que de lui faire lâcher prise. Les Indiens attachaient une grande ligne à la queue de ce poisson, puis ils le laissaient nager librement; il se tenait généralement près de la surface de l'eau jusqu'à ce qu'il aperçût sa proie; alors plongeant tout à coup, il enfonçait ses suçoirs dans la gorge du poisson ou dans l'écaille de dessous de la tortue, et il n'abandonnait pas sa victime que le pêcheur ne les eût retirés tous deux hors de l'eau. Les Espagnols virent prendre de cette manière une tortue d'une immense grosseur, et Fernando Colomb assure qu'il fut témoin du même spectacle sur la côte de Veraguas. Différens navigateurs rapportent le même fait, et l'on dit que la même manière de pêcher était en usage sur la côte orientale de l'Afrique, à Mozambique et à Madagascar. Ainsi, comme on l'a très-bien observé, des peuples sauvages, qui probablement n'ont jamais eu de rapports l'un avec l'autre, offrent l'analogie la plus frappante dans les moyens dont ils se servent pour exercer leur empire sur les animaux [1]. Ces pêcheurs vinrent à bord des vaisseaux sans manifes-

[1] Humboldt, *Essai politique sur l'Ile de Cuba*, tom. 1, pag. 364.

ter aucune crainte. Ils fournirent aux Espagnols une grande quantité de poisson, et ils auraient volontiers donné tout ce qu'ils possédaient. Aux questions que l'amiral leur adressa sur la topographie des environs, ils répondirent que la mer était remplie d'îles au sud et à l'ouest, mais que, quant à Cuba, cette île se prolongeait sans fin dans la direction de l'occident.

Au sortir de cet archipel, Colomb fit voile vers un district montagneux de Cuba, où il débarqua dans un grand village, le 3 juin. Il y fût reçu avec cette bienveillance qui caractérisait les habitans de Cuba, qu'il vante au-dessus de tous les autres insulaires pour leur naturel doux et pacifique. Il n'y avait pas jusqu'à leurs animaux qui ne fussent, dit-il, plus caressans que ceux des autres îles. Au nombre des alimens de toute espèce que les naturels apportaient de toutes parts aux Espagnols, étaient des pigeons d'une grosseur peu commune et d'une rare saveur. Remarquant dans leur goût quelque chose de particulier, Colomb en fit ouvrir plusieurs qui venaient d'être tués, et il trouva dans leurs jabots des épices douces, indices favorables des productions du pays.

Pendant que les équipages des chaloupes se procuraient de l'eau et des provisions, Colomb interrogea le vénérable cacique et plusieurs des vieillards du village. Ils lui dirent que le nom de leur province était Ornofay; que plus loin, à l'ouest, la mer était encore couverte d'îles innombrables, et avait peu de profondeur. Quant à Cuba, personne n'a-

vait jamais entendu dire qu'on eût vu le bout de la terre du côté de l'ouest; quarante lunes ne suffiraient certainement pas pour en atteindre l'extrémité; en un mot, ils la regardaient comme n'ayant point de bornes. Ils ajoutèrent néanmoins que l'amiral en apprendrait plus des habitans de Mangon, province adjacente, qui s'étendait vers l'ouest. La vive imagination de Colomb fut frappée de la ressemblance de ce nom avec celui de Mangi, cette riche province du grand-khan, qui bordait l'Océan. Il fit de nouvelles questions sur cette province de Mangon, et comprit qu'elle était habitée par des gens qui avaient des queues comme des animaux, et qui portaient des vêtemens pour les cacher. Il se souvint que sir John Mandeville, dans sa description des contrées lointaines de l'Orient, parlait d'une histoire du même genre répandue parmi certaines peuplades de l'Asie qui, étant toujours nues, se moquaient de leurs voisins civilisés qui se couvraient de vêtemens, ce qu'ils supposaient devoir être pour cacher quelque vice de conformation [1]. Il se flatta plus que jamais qu'en suivant la côte dans la direction de l'ouest, il arriverait aux royaumes civilisés de l'Asie, se berçant de l'espoir de trouver, dans cette région de Mangon, la riche province de Mangi, et dans ce peuple qu'on lui peignait avec des queues et des vêtemens, les habitans à longues robes de l'empire de Tartarie.

[1] *Cura de los Palacios*, cap. 227.

CHAPITRE IV.

Reconnaissance de la côte méridionale de Cuba (1494).

Livré à l'une de ses plus douces illusions, Colomb continua son voyage, par une brise propice, le long du prétendu continent d'Asie. Il était alors devant cette partie de la côte méridionale de Cuba, où, pendant près de trente-cinq lieues, il ne se trouve point d'îles ni rien qui puisse entraver la navigation; à sa gauche était la pleine mer, dont la teinte, fortement azurée, annonçait une vaste profondeur; à sa droite s'étendait la province richement boisée d'Ornofay, au milieu de laquelle des collines s'élevaient majestueusement en amphithéâtre. L'arrivée des vaisseaux répandit la joie et l'étonnement dans tous les villages qui couvraient la côte. Les naturels saluèrent, par de grandes acclamations, ces hôtes du ciel, dont la renommée était déjà parvenue jus-

qu'à eux. Ils accouraient à la nage ou sur leurs canots, pour leur offrir les fruits et les productions de la terre, et ils regardaient les hommes blancs avec un sentiment qui allait presque jusqu'à l'adoration. Après la pluie qui tombait régulièrement le soir, lorsque la brise, soufflant de terre, apporta le parfum des fleurs, elle apporta en même temps les sons des chants lointains et de la musique sans art des naturels, qui célébraient sans doute, par leurs chansons et leurs danses nationales, l'arrivée des hommes blancs. Cette atmosphère embaumée et ces accens joyeux avaient quelque chose de si agréable pour Colomb, dont l'âme était susceptible de toutes les émotions vives, qu'il déclara que la nuit ne lui avait paru qu'une heure [1].

Il est impossible de ne point remarquer les contrastes frappans qui quelquefois se présentent comme forcément à l'esprit. Cette côte, que Colomb décrit comme si populeuse et si animée, est celle qui s'étend à l'ouest de la ville de la Trinité, le long du golfe de Xagua. Tout à présent y est désert et silencieux; la civilisation, qui a couvert d'autres parties de l'île de cités brillantes, a fait de celle-ci une solitude. Toute cette peuplade d'Indiens s'est éteinte depuis long-temps sous la domination implacable de ces étrangers dont ils saluaient la venue par de si bruyans cris de joie. J'ai sous les yeux le récit que fait un voyageur célèbre d'une nuit qu'il passa dernièrement sur cette même côte; mais que ses sen-

[1] *Cura de los Palacios.*

sations furent différentes de celles de Colomb! « Je passai, dit-il, la nuit sur le tillac. Quelle côte abandonnée! pas une lumière qui annonce la cabane d'un pêcheur! De Batanabo à la Trinité, distance de cinquante lieues, il n'existe pas un village; et pourtant, du temps de Colomb, cette terre était habitée jusque sur le bord même de la mer. Lorsqu'on creuse dans le sol, ou que des torrens sillonnent la surface de la terre, on trouve souvent des marteaux de pierre et des vases de cuivre, derniers vestiges des anciens habitans de l'île[1]. »

Pendant deux jours presque entiers, les vaisseaux glissèrent rapidement le long de la côte, traversant le vaste golfe de Xagua. Ils en sortaient à peine, que la mer devint tout à coup blanche comme du lait, et tout-à-fait trouble, comme si de la farine y eût été mêlée. Cet effet est produit par le sable fin ou les particules calcaires que l'agitation des vagues et des courans détache du fond de la mer. Il répandit l'alarme à bord de tous les vaisseaux, et ces alarmes augmentèrent encore, lorsqu'ils se virent dans des bas-fonds, entourés de cayes et de bancs de sable. Plus ils avançaient, plus leur position devenait critique. Ils se trouvaient resserrés dans un canal étroit où ils n'avaient pas assez de place pour exécuter la moindre manœuvre, où le sol n'était pas assez ferme pour qu'ils pussent jeter l'ancre, et où, ballottés sans

[1] Humboldt, *Essai politique sur l'Ile de Cuba*, tom. II, pag. 25.

cesse par les vents, ils couraient risque d'échouer. Enfin ils arrivèrent devant une petite île où ils trouvèrent un assez bon ancrage. Ils y restèrent pendant toute la nuit, livrés à une grande inquiétude; plusieurs d'entre eux étaient d'avis de ne pas pousser plus loin leur voyage, pensant qu'ils devaient s'estimer très-heureux s'ils pouvaient regagner l'endroit d'où ils étaient partis. Mais Colomb ne pouvait consentir à renoncer à son entreprise, au moment où il se croyait sur la voie d'une brillante découverte.

Le lendemain matin il envoya la caravelle la plus légère reconnaître ce nouveau labyrinthe d'îles, et pénétrer jusqu'à la côte pour y chercher de l'eau douce, dont les vaisseaux manquaient absolument. La caravelle revint dire que les récifs et les cayes de ce groupe étaient aussi dangereux et aussi multipliés que ceux des Jardins de la Reine; que la côte était bordée de profonds marécages et de forêts de mangliers, qui s'avançaient tellement dans l'eau, et qui étaient si serrés, qu'ils formaient en quelque sorte un mur impénétrable; que, dans l'intérieur, la terre paraissait fertile et montagneuse, et que des colonnes de fumée, qui s'élevaient de différens côtés, annonçaient des habitations nombreuses [1].

Guidé par cette caravelle, Colomb s'aventura au milieu de ce petit archipel, n'avançant qu'avec des peines et des précautions infinies au milieu

[1] *Cura de los Palacios*, cap. 128.

des bancs de sable et des écueils. Enfin, après avoir touché plusieurs fois, il gagna une pointe basse de Cuba, à laquelle il donna le nom de pointe Séraphin, et où la côte, en s'enfonçant à l'est, formait une baie si profonde qu'il ne pouvait voir la terre à l'extrémité. Du côté du nord, des montagnes s'élevaient dans l'éloignement, et l'espace intermédiaire était entièrement libre, les îles qui étaient en vue étant au sud et à l'ouest; description qui s'accorde avec celle de la grande baie de Batanabo. Colomb se dirigea alors vers ces montagnes, ayant un vent favorable et trois brasses d'eau, et le lendemain il jeta l'ancre à la côte près d'un beau bois de palmiers.

Colomb envoya quelques hommes à terre pour faire du bois et de l'eau, et ils trouvèrent deux sources d'eau vive au milieu des arbres. Pendant qu'ils étaient occupés à remplir leurs futailles, un archer s'enfonça dans la forêt, son arbalête à la main; mais il revint presque aussitôt l'air pâle glacé d'effroi, et appelant à grands cris ses compagnons à son secours. Il raconta qu'il n'avait pas fait cent pas qu'il avait aperçu, à travers une percée, un homme revêtu d'une longue robe blanche, qui avait tellement l'air d'un moine de l'ordre de Sainte-Marie-de-la-Merci, qu'au premier moment il l'avait pris pour l'aumônier de l'amiral. Deux autres étaient venus après lui, couverts de tuniques blanches qui descendaient jusqu'à leurs genoux, et tous trois avaient la peau aussi blanche que des Européens. Derrière eux il y en avait un bien plus grand

nombre, trente pour le moins, qui étaient armés de lances et de massues. Ils n'avaient fait aucune démonstration d'hostilité; mais ils étaient restés à leurs places tandis que l'homme à la robe blanche s'avançait seul à sa rencontre; mais il ajouta qu'il avait eu tellement peur en voyant leur nombre, qu'il s'était enfui pour venir chercher du secours. Le détachement retourna aussitôt à bord des vaisseaux.

Lorsque l'amiral entendit ce récit, il éprouva une vive joie; car il ne douta pas que ce ne fussent les habitans de Mangon, dont il avait entendu parler récemment, et qu'il approchait enfin d'une contrée civilisée, s'il n'était pas déjà dans les limites mêmes de la riche province de Mangi. Le lendemain matin, il envoya une troupe d'hommes armés à la recherche de ces personnages vêtus de blanc, avec ordre de pénétrer, s'il était nécessaire, à quarante milles dans l'intérieur pour trouver quelques habitans; car il pensait que les villes et les cités pouvaient être à une assez grande distance de la mer, derrière les montagnes et les bois sauvages qui bordaient la côte. Après avoir traversé des forêts et gravi des rochers, ils entrèrent dans une grande plaine ou savane, où l'herbe était aussi haute que du blé mûr, et où il ne se trouvait ni route ni sentier d'aucune espèce. Ce ne fut qu'avec toutes les peines du monde qu'ils parvinrent à faire un mille à travers ces couches épaisses et accumulées de verdure, et alors ils se trouvèrent tellement accablés de fatigue qu'il leur fallut retourner aux vaisseaux.

Un autre détachement fut envoyé le lendemain pour pénétrer dans une direction différente. Ils n'étaient pas bien loin qu'ils virent des empreintes de griffes d'animaux, qu'ils supposèrent être les uns des lions, d'autres des griffons, mais qui étaient vraisemblablement des alligators, qui abondent dans ces environs. Effrayés à cette vue, ils regagnèrent à grands pas le rivage. En retournant, ils traversèrent une forêt bordée souvent par des prairies où il y avait des troupeaux de grues du double de la grosseur de celles d'Europe. Beaucoup d'arbres avaient cette odeur aromatique, source continuelle d'illusions et de fausses espérances pour les Espagnols. Ils virent aussi des ceps de vigne qui s'élançaient jusqu'au sommet des plus grands arbres, s'entrelaçant autour de leurs branches, qui fléchissaient sous le poids des grappes les plus vermeilles. Ils revinrent à bord des vaisseaux sans avoir été plus heureux que ceux qui les avaient précédés, et déclarèrent que le pays était sauvage et impénétrable, quoiqu'il parût extrêmement fertile. Pour prouver sa fécondité, ils apportèrent d'énormes grappes de raisins sauvages que Colomb envoya ensuite à leurs majestés, avec un échantillon de l'eau de la mer blanche, qu'il avait traversée.

Comme on ne découvrit jamais, dans l'île de Cuba, aucune peuplade d'Indiens qui portât des vêtemens, il est probable que cette histoire d'hommes habillés en blanc prit naissance dans l'imagination frappée de l'archer, qui, pensant aux habitans

mystérieux de Mangon tandis qu'il errait seul au milieu de la forêt, vit peut-être tout à coup un de ces troupeaux de grues, qui, à ce qu'il paraît, abondaient dans le pays. Ces oiseaux, comme les flamands, prennent leurs repas en compagnie, pendant que l'un d'eux se poste en avant à quelque distance, en guise de sentinelle. Lorsqu'on les voit à travers une percée, rangés en file sur une savane unie ou sur les bords d'une rivière limpide, leur taille droite et élevée peut aisément les faire prendre pour des créatures humaines. Du reste, que l'histoire eût été suggérée par la frayeur ou inventée par la malveillance, elle fit une profonde impression sur l'esprit de Colomb, qui accueillait avec empressement tout ce qui pouvait entretenir son illusion qu'il se trouvait près d'une contrée civilisée.

Après avoir reconnu la baie du côté de l'est, et s'être assuré que ce n'était pas un bras de mer, il cingla vers l'ouest, et, à neuf lieues de distance, il vit des habitations sur le rivage, et eut des relations avec plusieurs des naturels.' Ils étaient nus comme les autres; mais il l'attribua à ce que c'étaient de simples pêcheurs, habitant une côte sauvage, et il présuma que les régions civilisées étaient dans l'intérieur des terres. Son interprète lucayen ne comprenait pas la langue, ou plutôt le dialecte de ces insulaires, de sorte que ce ne fut que par des signes et des gestes, souvent trompeurs, que l'amiral put recueillir les renseignemens qu'il désirait. Trompé par son hypothèse favorite, il crut

comprendre qu'au milieu des montagnes qu'il apercevait à l'ouest dans l'éloignement, il y avait un roi puissant qui gouvernait un grand nombre de belles provinces; qu'il portait une robe blanche qui traînait jusqu'à terre; qu'on lui donnait le nom de saint[1]; qu'il ne parlait jamais, mais qu'il transmettait par signes ses ordres à ses sujets, qui les exécutaient à l'instant[2]. Nous retrouvons encore ici cette imagination toujours en travail, qui interprétait tout suivant ses désirs. Las Casas certifie qu'il n'y eut jamais dans l'île de cacique qui portât des vêtemens ou qui répondît sous quelque autre rapport à cette description. Ce roi, décoré du titre de saint, n'était probablement rien de plus qu'un reflet de l'image qui s'était gravée dans l'esprit de Colomb de ce mystérieux prêtre Jean, qui avait figuré long-temps dans toutes les relations des voyageurs en Orient, en qualité tantôt de monarque, tantôt d'ecclésiastique, dont on n'avait jamais pu décider où étaient situés l'empire et la cour, question toujours enveloppée d'incertitude, et devenue récemment l'objet de nouvelles recherches.

Les renseignemens que donnèrent ces naturels sur la côte à l'ouest étaient extrêmement vagues. Ils disaient qu'elle se prolongeait pour le moins pendant vingt jours de marche, mais ils ne savaient

[1] Que le Llamaban santo e que traia tunica blanca que le erestra por el suelo. *Cura de los Palacios*, cap. 128.

[2] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 14.

point si elle se terminait là. Colomb prit un de ces Indiens pour guide, et se dirigea vers les montagnes lointaines qu'ils disaient être habitées par ce cacique à robe blanche, espérant que c'étaient les confins d'une contrée plus civilisée. A peine était-il en route qu'il se trouva environné de nouveau de cayes et de récifs; les vaisseaux soulevaient souvent le sable du fond de la mer; dans d'autres momens ils étaient presque bloqués dans des détroits où les manœuvres devenaient impossibles et où il fallait les tirer à l'aide du cabestan, ce qui les endommageait beaucoup. Dans un endroit, ils virent la mer presque couverte de tortues, dans un autre, des nuées de cormorans et de pigeons obscurcissaient le soleil, et un jour l'air se remplit d'une foule de brillans papillons, que la pluie du soir dissipa.

En approchant des régions montagneuses, ils trouvèrent la côte bordée de terres submergées ou de marécages, et couverte de forêts si épaisses, qu'il était impossible de pénétrer dans l'intérieur. Ils furent plusieurs jours à chercher de l'eau douce, dont ils avaient grand besoin. Enfin ils trouvèrent une source sous des palmiers, et sur ses bords des coquilles de perles, ce qui fit penser à Colomb qu'il pourrait être avantageux d'en établir une pêcherie en cet endroit. Comme pour augmenter leur regret de ne pouvoir pénétrer dans les terres à cause de la ceinture de forêts et de marécages qui leur en interdisait l'entrée, le pays semblait très-peuplé. Des colonnes de fumée

s'élevaient de différens côtés, et augmentant de plus en plus à mesure que les vaisseaux avançaient, elles finirent par se montrer sur toutes les hauteurs. Les Espagnols ne purent savoir si elles sortaient de villes ou de villages, ou si c'étaient des feux allumés pour annoncer l'approche des navires, et répandre l'alarme dans les environs.

Pendant plusieurs jours Colomb continua la reconnaissance de cette côte dangereuse et abandonnée dont aucun navire n'approche même aujourd'hui, à moins que ce ne soit la barque furtive et solitaire du contrebandier. Cependant il remarqua que la côte inclinait généralement au sud-ouest; ce qui se rapportait exactement à la description faite par Marco Polo de la côte éloignée de l'Asie. Il fut alors pleinement convaincu qu'il se trouvait sur cette partie du continent asiatique qui est située au-delà des limites de l'ancien monde, telles qu'elles sont tracées par Ptolémée. Il n'avait qu'à poursuivre sa route, pensait-il, et il ne pouvait manquer de trouver au bout de cette côte la Chersonèse-d'Or (*Aurea Chersonesus*) des anciens [1].

L'imagination ardente de Colomb s'élançait toujours en avant et cherchait à s'ouvrir quelque nouvelle source de gloire. Combinant ses conjectures sur sa position actuelle avec les lumières imparfaites de la géographie, il se frayait déjà une route triomphante pour retourner en Espagne.

[1] La presqu'île de Malacca.

Doublant la Chersonèse-d'Or, il entrerait dans les mers fréquentées par les anciens, et bordées par les riches nations de l'Orient. Traversant le golfe du Gange, il pourrait longer l'île de Taprobana [1], et continuant jusqu'au détroit de Babelmandel, arriver sur les bords de la mer Rouge. De là il pourrait se rendre par terre à Jérusalem, s'embarquer à Joppe [2], et traverser la Méditerranée pour retourner en Espagne. Ou bien, si la route de l'Éthiopie à Jérusalem paraissait trop dangereuse à cause des peuplades sauvages et guerrières qui s'y trouvaient, ou qu'il préférât ne point se séparer de ses vaisseaux, il pourrait tourner toute la côte de l'Afrique, passer en triomphe auprès des Portugais, qui avançaient lentement et en tâtonnant le long des côtes de la Guinée, et, après avoir fait le tour du monde, ferler ses voiles victorieuses aux colonnes d'Hercule, le *nec plus ultrà* de l'ancien monde! Tel était le brillant essor que prenaient les pensées de Colomb, et c'est un de ses amis intimes qui nous les a révélées [3]. Il n'est pas étonnant qu'il ne connût point la véritable grandeur de notre globe mesurée par des procédés mécaniques au moyen d'une partie connue de sa sphère. L'étendue de sa circonférence n'est plus ignorée de personne aujourd'hui; mais de son temps, c'était encore un problème pour les plus profonds philosophes.

[1] L'île de Ceylan.

[2] Jaffa.

[3] *Cura de los Palacios*, cap. 125, MS.

CHAPITRE V.

Retour de Colomb le long de la côte méridionale de Cuba (1494).

L'opinion de Colomb qu'il côtoyait le continent de l'Asie, et approchait des confins de la civilisation orientale, était celle de tous ses compagnons de voyage, parmi lesquels il se trouvait des navigateurs instruits et expérimentés. Ils étaient loin cependant de partager son enthousiasme. Ils ne retireraient aucune gloire du succès de l'entreprise, et les nouveaux périls qu'il faudrait affronter les faisaient trembler. Les vaisseaux, en touchant continuellement, avaient reçu de nombreuses avaries. Leurs câbles et leurs cordages étaient usés; leurs provisions diminuaient sensiblement; une partie du biscuit était gâtée par l'eau de mer, qui pénétrait par d'innombrables crevasses. Les équipages étaient épuisés de fatigue, et la vue de

la mer, qui s'étendait devant eux, et qui n'offrait qu'un labyrinthe d'îles perpétuel, n'était pas propre à les ranimer. Ils se réunirent donc pour supplier Colomb de ne pas aller plus loin. Ils avaient déjà suivi la côte pendant une assez grande distance, pour se convaincre que c'était un continent, et quoiqu'ils ne doutassent pas que des régions civilisées ne se trouvassent sur la route qu'ils avaient prise, ils avaient à craindre que leurs provisions ne fussent épuisées, et leurs vaisseaux tout-à-fait hors de service, avant qu'ils pussent y arriver.

Colomb, lorsque son enthousiasme se calma, sentit lui-même que ses bâtimens n'étaient pas en état de supporter le voyage qu'il avait médité; mais il trouva qu'il importait à sa gloire, ainsi qu'au succès de ses entreprises ultérieures, qu'il fournît des preuves satisfaisantes que la terre qu'il avait découverte était un continent. Il persista donc encore quatre jours à suivre la côte qui inclinait au sud-ouest, jusqu'à ce que tous ses compagnons déclarassent unanimement qu'il ne pouvait rester l'ombre d'un doute à ce sujet, attendu qu'il était impossible qu'une si longue continuité de terre ne fût qu'une île. Mais l'amiral ayant eu récemment la preuve qu'il pouvait se trouver des hommes prêts à contredire ses assertions et à déprécier ses découvertes, ne voulut pas que le fait reposât sur son seul témoignage. Il envoya donc successivement, sur chaque navire, un notaire public, Fernand Perez de Luna, accompagné de

quatre témoins, qui demanda formellement à tous ceux qui étaient à bord, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, s'ils pensaient que la terre qui était devant eux fût un continent, le commencement et la fin des Indes, à travers lequel il serait possible de retourner par terre en Espagne, et dont ils n'auraient qu'à suivre la côte pour arriver bientôt dans un pays civilisé. Si quelqu'un nourrissait le moindre doute, il était requis de le faire connaître. Il se trouvait à bord des navigateurs remplis d'expérience, des hommes possédant à fond les connaissances géographiques du siècle. Ils examinèrent leurs cartes, consultèrent leurs journaux, et, après une mûre délibération, ils déclarèrent, sous serment, qu'ils n'avaient aucun doute à cet égard. Ils se fondaient principalement sur ce qu'ils avaient suivi la côte pendant trois cent trente-cinq lieues [1], étendue qu'aucune île ne pouvait jamais avoir, tandis que la terre continuait à s'étendre à perte de vue, en tournant vers le sud, ce qui se rapportait à la description des côtes de l'Inde.

De peur que, par la suite, soit caprice, soit mauvaise intention, ils ne revinssent sur l'opinion qu'ils émettaient aussi solennellement, le notaire annonça que quiconque se rétracterait, si c'était

[1] Ce calcul comprend évidemment tout le chemin que firent les vaisseaux, dans leurs différentes routes le long des côtes. Colomb n'aurait guère pu se méprendre au point de donner cette étendue à la côte méridionale de l'île, même en y comprenant ses sinuosités.

un officier, paierait une amende de dix mille maravédis, et si c'était un mousse ou quelqu'un de semblable, recevrait cent coups de verge, et aurait la langue coupée. Un acte en forme fut ensuite rédigé par le notaire, comprenant les dépositions et les noms de tous les individus présens, acte qui existe encore [1]. Cette singulière opération eut lieu dans cette baie profonde appelée par les uns baie de Philippine, par d'autres baie de Cortez. Dans ce moment même, comme on l'a fait observer, un mousse, monté sur le grand mât, aurait pu voir la pleine mer au-dessus du groupe d'îles qui était au sud. Deux ou trois jours de plus de navigation dans le même sens, et Colomb tournait la pointe de Cuba, son illusion se dissipait, et ses découvertes subséquentes prenaient sans doute une tout autre direction, tandis qu'il vécut et mourut dans la conviction que Cuba était l'extrémité du continent asiatique.

Renonçant à pousser plus loin la reconnaissance de la côte, il porta au sud-est le 13 juin, et découvrit bientôt une île considérable, couverte de montagnes qui s'élevaient majestueusement au milieu de ce labyrinthe de petites cayes. Il lui donna le nom d'Evangelista ; c'est celle qu'on appelle à présent l'Ile-des-Pins, et qui est célèbre pour ses bois d'acajou.

Il y jeta l'ancre, et renouvela ses provisions de bois et d'eau. De là, il cingla vers le sud, en cô-

[1] Navarrete, *Collec.*, tom. II.

toyant l'île; il espérait, après en avoir tourné la pointe méridionale, trouver à l'est une route libre pour gagner Hispaniola, se proposant, en chemin, de suivre la côte septentrionale de la Jamaïque. Il n'avait pas encore franchi une grande distance, lorsqu'il arriva dans ce qu'il crut être un détroit qui ouvrait un passage vers le sud-est, entre Evangelista et quelqu'autre île; mais, après avoir pénétré assez avant, il se trouva enfermé dans une baie profonde, la Lagune de Siguanca, qui entre très-loin dans l'intérieur de l'île.

Voyant la consternation se peindre sur les visages de tous ses compagnons, lorsqu'ils se trouvèrent, pour ainsi dire, bloqués par la terre, et presque dépourvus de provisions, Colomb les ranima par des paroles encourageantes, et il résolut de reprendre, pour sortir de ce labyrinthe inextricable, la route qu'il avait suivie. Quittant donc la lagune, il retourna à son dernier ancrage, d'où il repartit le 25 juin, repassant à travers les groupes d'îles qui s'élèvent entre Evangelista et Cuba, et à travers la mer blanche qui avait si fort effrayé ses gens. Il y fut exposé aux mêmes périls, aux mêmes inquiétudes qu'à son premier passage. Les Espagnols s'alarmèrent des changemens fréquens qu'éprouvait la couleur de l'eau, qui était tantôt verte, tantôt presque noire, dans d'autres momens, blanche comme du lait. Quelquefois ils se croyaient entourés de rochers; l'instant d'après, la mer paraissait être un vaste banc de sable. Le 30 juin, le vaisseau de l'amiral toucha avec tant de violence qu'on eut

toutes les peines du monde à le dégager. On essaya vainement de jeter des ancres à la poupe pour le haler par-derrière, et il fallut le faire passer sur le banc en le tirant par la proue. Enfin ils sortirent des groupes d'îles appelés les Jardins et les Jardinets, et côtoyèrent de nouveau la belle et fertile province d'Ornofay, d'où l'air apportait des odeurs délicieuses, au milieu desquelles l'amiral crut distinguer celle du storax, qui provenait des feux allumés sur la côte [1].

Colomb y chercha quelque havre commode où il pût faire de l'eau et du bois et laisser prendre quelque repos à ses gens. Ils étaient extrêmement affaiblis et épuisés par les fatigues et les privations du voyage. Depuis près de deux mois ils luttaient contre des obstacles et des dangers continuels, et souffraient de la disette des provisions. Au milieu de ces plages désertes et inondées, ce n'était que rarement et avec des peines infinies qu'ils avaient pu se procurer quelques vivres; et lorsqu'ils y parvenaient, les provisions fraîches qui leur étaient apportées ne pouvaient se conserver plus d'un jour, à cause de la chaleur et de l'humidité du climat. Il en était de même du poisson, lorsqu'ils avaient le bonheur d'en prendre, de sorte que leur ration se trouvait réduite à une livre de pain moisi et à un peu de vin.

[1] Humboldt (*Essai politique,* tom. II, pag. 24) parle de l'odeur délicieuse de fleurs et de miel qui s'exhale de cette même côte, et qui se fait sentir à une distance considérable sur mer.

Ce fut donc avec beaucoup de plaisir qu'ils jetèrent l'ancre, le 7 juin, à l'embouchure d'une grande rivière, au milieu de cette belle province. Le cacique du lieu, qui avait sous sa domination une grande étendue de territoire, reçut l'amiral avec de grandes démonstrations de joie et de respect, et ses sujets apportèrent aux Espagnols toutes les productions de leur sol, des utias, des oiseaux de diverses espèces, notamment de gros pigeons, du pain de cassava, et des fruits d'une saveur exquise.

C'était un usage auquel Colomb ne manquait jamais, lorsqu'il faisait quelque nouvelle découverte, de planter une croix dans un endroit remarquable, pour prouver qu'il avait visité le pays et qu'il l'avait rangé sous la bannière de la vraie foi. Il donna donc des ordres pour qu'une grande croix fût élevée sur le bord de cette rivière. Cette cérémonie eut lieu un dimanche matin avec beaucoup de pompe et de solennité. Lorsque Colomb débarqua pour la célébrer, il fut reçu sur le rivage par le cacique et par son premier favori, vieillard vénérable de quatre-vingts ans, qui avait un maintien plein de noblesse et de gravité. Le vieillard tenait à la main une rangée de grains d'une certaine espèce, auxquels les Indiens attachaient une valeur mystique, et une calebasse d'une délicatesse particulière. Il les offrit à l'amiral en signe d'amitié. Le cacique et lui le prirent alors chacun par une main et se rendirent avec Colomb à la grotte, où tout avait été préparé pour la célébration de la messe; une foule de naturels les suivi-

rent. Pendant le saint sacrifice, les Indiens regardèrent ce qui se passait avec beaucoup de respect et d'attention, comprenant, d'après les gestes et les inflexions de voix du prêtre, les cierges allumés, l'encens qui brûlait, et la dévotion des Espagnols, que ce devait être quelque cérémonie d'une nature sacrée et mystérieuse. Lorsqu'elle fut terminée, le vieillard de quatre-vingts ans, qui l'avait considérée avec une attention profonde, s'approcha de Colomb, et lui fit une harangue à la manière des Indiens.

« Ce que tu as fait est bien, lui dit-il; car il paraît que c'est ta manière de rendre grâces à Dieu. On me dit que tu es venu récemment dans ces contrées avec des forces imposantes, et que tu as subjugué beaucoup de pays, répandant une grande terreur parmi les habitans; mais ne t'en fais pas accroire. Sache que, d'après notre croyance, les âmes des hommes ont deux voyages à accomplir après qu'elles se sont séparées du corps : l'un pour se rendre dans un lieu sombre, impur et couvert de ténèbres, préparé pour ceux qui ont été injustes et cruels envers leurs semblables; l'autre, dans un lieu de joies et de délices, pour ceux qui ont maintenu la paix sur la terre. Si donc tu es mortel, et que tu t'attendes à mourir, et que tu croyes que chacun sera récompensé selon ses œuvres, aie soin de ne nuire volontairement à personne, et de ne point faire de mal à ceux qui ne t'en ont point fait [1]. »

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, décad. 1, lib. XI, cap. 14. *Hist. del*

Cette allocution fut expliquée à l'amiral par son interprète lucayen, Diego Colon. Joignant à une piété sincère une grande sensibilité, il fut vivement ému de l'éloquence simple et touchante du vieil Indien. Il lui répondit qu'il était charmé d'apprendre quelle était sa doctrine sur l'état futur de l'âme, ayant supposé jusqu'alors qu'aucune croyance de ce genre n'existait parmi les habitans de ces contrées; qu'il avait été envoyé par ses souverains pour leur enseigner la véritable religion, pour les protéger contre toute injustice et toute agression, et notamment pour soumettre et punir leurs redoutables ennemis, les cannibales; qu'ainsi donc tous les hommes paisibles qui n'avaient rien à se reprocher pouvaient le regarder en toute assurance comme un ami et comme un protecteur.

Ces paroles comblèrent de joie le vieillard; mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut d'apprendre que l'amiral, qu'il regardait comme si grand et si puissant, n'était qu'un simple sujet. Son étonnement augmenta encore lorsque l'interprète lui parla des richesses, de la grandeur et de la magnificence des monarques espagnols, et de toutes les merveilles qu'il avait vues en Espagne. Voyant que la multitude l'écoutait avec une avide curiosité, l'interprète se mit à leur décrire les objets qui l'avaient le plus frappé dans le pays des hommes blancs, les villes immenses, les belles églises, les

Almirante, cap. 57. Pierre Martyr, decad. I, lib. III. *Cura de los Palacios*, cap. 130.

troupes de cavaliers, les grands animaux de toute espèce, les fêtes et les tournois de la cour, les armes étincelantes, et, par-dessus tout, les combats de taureaux. Les Indiens écoutaient tous dans un muet étonnement; mais le vieillard était celui qui semblait prendre l'intérêt le plus vif à ces descriptions. Il avait été lui-même un grand voyageur, ayant visité, à ce qu'il raconta, la Jamaïque, Hispaniola, et des régions lointaines de Cuba[1]. Tout à coup le désir de voir le brillant pays dont on lui parlait s'empara de lui, et, tout vieux qu'il était, il voulut partir avec l'amiral. Cependant sa femme et ses enfans poussèrent de telles lamentations, et lui firent des remontrances et des prières si touchantes, qu'il fut obligé d'abandonner son projet; mais ce fut avec une répugnance marquée, et il demandait sans cesse si le pays dont ils parlaient n'était pas le ciel; car il lui semblait impossible que la terre pût produire des êtres si merveilleux[2].

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 57.
[2] Pierre Martyr, decad. I, lib. III.

CHAPITRE VI.

Voyage le long de la côte méridionale de la Jamaïque (1494).

COLOMB resta plusieurs jours à l'ancre dans la rivière, à laquelle, en mémoire de la messe solennelle qui avait été célébrée sur ses bords, il donna le nom de Rio de la Misa. Enfin, le 16 juillet, il prit congé du bon cacique et de son vieux conseiller, qui parurent très-tristes de son départ. Il emmena avec lui un jeune Indien, qu'il envoya ensuite au roi et à la reine d'Espagne. Laissant à sa gauche le groupe d'îles qu'il avait nommé les Jardins de la reine, il gouverna au sud pour tenir la pleine mer, jusqu'à ce qu'il pût cingler librement à l'est pour retourner à Hispaniola. Mais à peine était-il sorti de ces îles, qu'il fut assailli par des coups de vent et des pluies continuelles, qui pendant deux jours battirent les navires endomma-

gés, et firent beaucoup souffrir ses équipages affaiblis. Enfin, lorsqu'il approchait du cap de la Cruz, une violente bourrasque ébranla les vaisseaux et faillit les renverser. Heureusement on parvint à serrer les voiles au même instant, et à jeter les plus grandes ancres, ce qui maintint les bâtimens jusqu'à ce que l'ouragan fût passé. Le vaisseau de l'amiral avait éprouvé de telles avaries en passant au milieu des îles, qu'il faisait eau de toutes parts, et tous les efforts de l'équipage fatigué ne pouvaient remédier au mal qui augmentait à chaque instant. Enfin ils arrivèrent au cap de la Cruz, où ils jetèrent l'ancre le 18 juillet et où ils restèrent trois jours, recevant des naturels le même accueil qu'à leur premier passage.

Le vent continuant à être contraire pour retourner à Hispaniola, Colomb, le 22 juillet, se dirigea vers la Jamaïque, pour achever la reconnaissance des côtes de cette île. Il fut près d'un mois à louvoyer vers l'est le long de sa côte méridionale, éprouvant les mêmes variations de vent que près de la côte de Cuba. Tous les soirs il était obligé de jeter l'ancre sous le rivage, souvent presque à la même place d'où il était parti le matin. Les naturels ne montraient plus d'intentions hostiles, mais ils suivaient les navires sur leurs canots, et apportaient des provisions.

Colomb était si ravi de la verdure, de la fraîcheur et de la fertilité de cette belle île, que, si l'état de ses vaisseaux et de ses équipages l'eût permis, il serait resté volontiers pour en examiner

l'intérieur. Il parle avec admiration de ses havres nombreux et commodes; mais ce qui le frappa le plus, ce fut une grande baie, contenant sept îles, et entourée de beaucoup de villages [1]. Il jeta l'ancre dans la soirée, et reçut la visite d'un cacique qui demeurait sur une hauteur dans la plus élevée et la plus fertile de ces îles. Il vint avec une suite nombreuse, et fit beaucoup de questions sur les Espagnols, sur leurs vaisseaux et sur le pays d'où ils venaient. L'amiral y répondit en s'étendant, selon son usage, sur la grande puissance et sur les intentions bienveillantes des souverains espagnols. Alors l'interprète lucayen se mit encore à parler de tous les prodiges qu'il avait vus en Espagne, des exploits des Espagnols, des pays qu'ils avaient visités et soumis, et notamment des descentes qu'ils avaient faites dans les îles des Caraïbes, qu'ils avaient mis en pleine déroute, et dont ils avaient fait plusieurs prisonniers. Le cacique et sa suite écoutaient ces détails avec une attention si profonde, que la nuit était déjà très-avancée, avant qu'ils pensassent à se retirer.

Le lendemain matin, les vaisseaux venaient de lever l'ancre, et déployant leurs voiles, ils allaient profiter d'une brise légère pour continuer leur route, lorsqu'ils virent trois canots sortir du milieu des îles de la baie. Ces canots approchaient dans un ordre régulier; l'un, qui était très-grand et

[1] D'après la description, ce doit être la grande baie qui est à l'est de la Pointe-Polland, et au fond de laquelle est le Vieux Havre.

orné de peintures et de sculptures, était au milieu, un peu en avant des deux autres, qui semblaient l'accompagner respectueusement. Sur ce canot se trouvaient le cacique et sa famille, qui se composait de sa femme, de deux filles, de deux fils et de cinq frères. L'une des filles avait dix-huit ans, était très-bien faite et avait des traits agréables; sa sœur était un peu plus jeune. Toutes deux étaient nues, suivant l'usage de ces îles, mais elles avaient un maintien plein de modestie. Sur la proue du canot était le porte-étendard du cacique, vêtu d'une espèce de manteau de plumes de diverses couleurs, ayant aussi une touffe de belles plumes sur la tête, et tenant à la main une bannière blanche flottante. Deux Indiens, ayant des bonnets ou casques de plumes de formes et de couleurs uniformes, et le visage peint de la même manière, frappaient sur des tambourins; deux autres, distingués par des bonnets faits très-artistement avec des plumes vertes, tenaient des trompettes d'un beau bois noir, d'un travail assez curieux; et il y en avait six autres, couverts de grands bonnets et de plumes blanches, qui semblaient être des hôtes du cacique.

Cette petite armada se dirigea vers le vaisseau de l'amiral, et le cacique monta à bord avec toute sa suite. Il était paré de tous les insignes de sa dignité. Autour de sa tête était un bandeau de petites pierres de diverses couleurs, mais principalement vertes, arrangées avec beaucoup de symétrie, séparées de distance en distance par de grandes pierres blanches, et réunies sur le front

par une grande attache d'or. Deux plaques d'or étaient suspendues à ses oreilles par des boucles de petites pierres vertes. A un collier de grains blancs, d'une espèce qu'ils regardaient comme très-précieuse, était attachée, en forme de fleurs de lis, une large plaque de *guanin*, or d'une qualité inférieure; et une ceinture de pierres bigarrées, semblables à celles qu'il avait sur la tête, complétait ses ornemens royaux. Sa femme était parée à peu près de même, ayant en outre un très-petit tablier de coton, et deux bandes de coton autour des bras et des jambes. Les filles étaient sans ornemens, à l'exception de l'aînée, la plus jolie, qui avait une ceinture de petites pierres, à laquelle était suspendue une table de pierreries, de la grandeur d'une feuille de lierre, brodée sur un tissu de coton.

En entrant sur le vaisseau, le cacique distribua des présens des productions de son île aux officiers et aux matelots. L'amiral était alors dans sa cabine, occupé à dire ses prières du matin. Lorsqu'il parut sur le tillac, le chef s'empressa d'aller au devant de lui, et d'un air très-animé :

« Ami, dit-il, j'ai résolu de quitter mon pays pour t'accompagner. J'ai appris de ces Indiens qui sont avec toi le pouvoir irrésistible de tes souverains, et la foule de nations que tu as subjuguées en leur nom. Quiconque te refuse obéissance en est aussitôt puni. Tu as détruit les canots et les habitations des Caraïbes, mis à mort leurs guerriers, et emmené leurs femmes et leurs enfans en esclavage. Toutes les îles tremblent devant toi; car qui pour-

rait te résister, à présent que tu connais les secrets du pays et la faiblesse des habitans ? Plutôt que de te voir me ravir mes domaines, je viens m'embarquer, avec toute ma famille, à bord de tes vaisseaux, pour aller rendre hommage à ton roi et à ta reine, et voir leur merveilleux royaume, dont tes Indiens racontent tant de prodiges. »

Lorsque ce discours fut expliqué à Colomb, qu'il vit la femme, les fils et les filles du cacique, et qu'il songea aux piéges qui seraient tendus à leur ignorance et à leur simplicité, il fut touché de compassion, et il ne put se résoudre à les emmener de leur terre natale. Il répondit donc au cacique qu'il le recevait sous sa protection comme vassal de ses souverains, mais qu'ayant encore beaucoup de régions à visiter, avant de retourner dans son pays, il accomplirait plus tard ses désirs. Le cacique lui fit alors les adieux les plus pathétiques, et s'embarquant sur ses canots avec toute sa famille, il reprit tristement le chemin de son île, tandis que les vaisseaux continuaient leur voyage [1].

[1] Jusqu'ici, en racontant ce voyage de Colomb le long de la côte de Cuba, je me suis servi principalement de l'histoire manuscrite du curé de los Palacios. Sa relation est là plus claire et la plus satisfaisante de toutes, quant aux dates et aux routes, et elle contient beaucoup de détails caractéristiques qui ne se trouvent dans aucune histoire. Il puisa aux sources les plus certaines et les plus authentiques. Colomb fut son hôte à son retour en Espagne en 1496, et lui laissa une foule de manuscrits, de notes et de journaux, dont le curé fit des extraits, en les comparant avec des lettres du docteur Chanca,

et d'autres personnes dignes de foi, qui avaient accompagné l'amiral.

J'ai examiné deux copies du manuscrit du curé de los Palacios, qui toutes deux sont en la possession de M. O. Rich; l'une, écrite en vieux caractères, dans le commencement du XVI[e] siècle, offre quelques variantes, mais seulement sur quelques points de peu d'importance.

CHAPITRE VII.

Voyage le long de la côte méridionale d'Hispaniola, et retour à Isabelle (1494).

Le 19 août, Colomb perdit de vue l'extrémité méridionale de la Jamaïque, à laquelle il donna le nom de cap Farol, et qu'on appelle à présent la pointe Morant. Gouvernant à l'est, il vit, le lendemain, cette longue presqu'île d'Hispaniola, connue sous le nom de cap Tiburon, mais à laquelle il donna le nom de cap San Miguel. Il ne sut que c'était une partie de l'île d'Haïti que lorsqu'en la côtoyant il reçut, le 23 août, la visite d'un cacique, qui l'appela par son titre, et lui adressa quelques mots en castillan. Ces paroles résonnèrent délicieusement aux oreilles des matelots, qui apprirent avec une grande joie qu'ils étaient sur la côte méridionale d'Hispaniola.

Mais ils n'étaient pas au bout de leurs tribulations. Le temps devint orageux, et le vent contraire et capricieux; les vaisseaux furent séparés l'un de l'autre. Vers la fin d'août, Colomb jeta l'ancre devant une petite île, ou plutôt un rocher, qui se trouve isolé sur la mer, en face d'un long cap, s'étendant vers le sud du centre de l'île, auquel il donna le nom de pointe Beata. Ce rocher avait de loin l'apparence d'un grand vaisseau sous ses voiles, circonstance qui le fit nommer *Alto Velo*. Plusieurs matelots reçurent l'ordre d'en gravir le sommet, d'où l'on découvrait une grande étendue d'océan, pour chercher les autres navires; mais ils n'en aperçurent aucun. En revenant, ils tuèrent huit loups marins qui dormaient sur le sable; ils abattirent aussi, avec des bâtons, beaucoup de pigeons et d'autres oiseaux, et en prirent même avec la main; car, dans cette île déserte, les animaux semblaient n'avoir rien de ce caractère sauvage et timide que produisent les attaques de l'homme.

Enfin les deux caravelles le rejoignirent, et il passa devant la belle plaine qu'arrosent les branches de la Neyva, et qui se prolongent dans l'intérieur. Un peu plus loin, l'amiral apprit des naturels qui vinrent entourer les vaisseaux, que plusieurs Espagnols de la colonie étaient venus dans leur province. A ce qu'il put comprendre, d'après leurs discours, tout allait bien dans l'île. Encouragé par la tranquillité de l'intérieur, il débarqua neuf hommes dans cet endroit, avec ordre de tra-

verser l'île, et d'aller porter à la colonie la nouvelle de son arrivée sur la côte.

Il continua à gouverner à l'est, et envoya une chaloupe à terre pour faire de l'eau, près d'un grand village au milieu d'une plaine. Les habitans sortirent en foule, armés d'arcs et de flèches, pour les attaquer, tandis que d'autres tenaient des cordes pour lier les prisonniers. C'étaient les naturels de l'Higuey, province de l'est d'Hispaniola; c'était la peuplade la plus guerrière de l'île, ce qui provenait des fréquentes invasions des Caraïbes. On disait aussi qu'ils faisaient usage de flèches empoisonnées. Dans cette occasion, leur hostilité n'était que simulée. Lorsque les matelots débarquèrent, ils jetèrent leurs armes, leur offrirent des vivres, et demandèrent l'amiral, dont la réputation s'était répandue dans toute l'île, et en qui tous les naturels semblaient avoir une entière confiance, à cause de sa justice et de sa magnanimité.

Lorsque Colomb eut quitté ces parages, le temps, qui depuis si long-temps était variable et contraire, commença à devenir menaçant. Il vit s'élever hors de l'eau un énorme poisson, presque aussi gros qu'une baleine, ayant une écaille autour du cou, comme celle d'une tortue, deux grandes nageoires comme des ailes, et une queue comme celle d'un thon. A la vue de ce poisson et d'après les signes du ciel et des nuages, il prévit une tempête, et chercha quelque havre assuré[1]. Il trouva

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. II, cap. 15. *Hist. del Almirante*, cap. 59.

un détroit qui s'ouvrait entre Hispaniola et une petite île appelée par les Indiens Adamanay, et par lui Saona; il s'y réfugia derrière une caye au milieu du détroit. Il y eut une éclipse de lune la nuit même où il y entra, et consultant ses tables astronomiques, il trouva que la différence de longitude entre Saona et Cadix était de cinq heures vingt-trois minutes [1]. C'est au moins dix-huit degrés de plus que la véritable longitude, erreur qui provient sans doute de ce que sa table d'éclipse était fautive [2].

Pendant huit jours, le vaisseau de l'amiral resta bloqué dans ce détroit, et Colomb éprouvait une vive inquiétude sur le sort des caravelles qui n'avaient pu l'y suivre, mais qui étaient restées en pleine mer, exposées à toute la violence de la tempête. Elles y résistèrent néanmoins, et le rejoignirent de nouveau, lorsque le temps se fut calmé. Quittant alors le détroit de Saona, ils arrivèrent le 24 septembre à la pointe orientale d'Hispaniola, à laquelle Colomb donna le nom de cap San Raphael, à présent le cap Engaño. De là ils gouvernèrent au sud-est, et touchèrent à l'île de Mona, ou, comme les Indiens l'appelaient, d'Amona, située entre Porto-Ricco et Hispaniola. C'était l'intention de l'amiral, malgré l'état de ses vaisseaux, de

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 15. *Hist. del Almirànte*, cap. 59.

[2] Cinq heures vingt-cinq minutes sont égales à 80° 45', tandis que la véritable longitude de Saona est 62° 20' à l'ouest de Cadix.

pousser plus loin à l'est, pour achever la reconnaissance des îles caraïbes; mais ses forces physiques ne répondirent pas à l'énergie de son esprit[1]. Les fatigues incroyables qu'il avait éprouvées pendant une navigation pénible de cinq mois avaient miné sourdement sa constitution. Il avait subi les mêmes travaux, enduré les mêmes privations que le dernier des matelots. Il s'était mis à la même ration, s'était exposé comme eux à toutes les intempéries de l'air. Mais il avait eu d'autres peines et d'autres soucis dont ils étaient exempts. Lorsque le matelot, épuisé de fatigue après avoir fait son quart, dormait profondément au milieu du déchaînement de la tempête, le commandant, inquiet, continuait à veiller toute la nuit, le visage coupé par le vent, et le corps tout dégouttant d'eau. Le salut de ses vaisseaux dépendait de sa vigilance, et d'ailleurs il savait qu'une nation jalouse et un monde tout entier attendaient impatiemment le résultat de ses découvertes. Pendant la plus grande partie de ce voyage, il avait été soutenu par l'espoir d'arriver bientôt dans les régions connues de l'Inde, et de retourner triomphant en Espagne à travers les contrées de l'orient, après avoir fait le tour du monde. Trompé dans cette attente, il avait été stimulé ensuite par la nécessité de lutter sans cesse contre des vents contraires et des ouragans. Du moment qu'il fut délivré de toute inquiétude, et qu'il se vit dans une mer connue et

[1] Muños, *Hist. del Nuevo Mundo,* lib. v, sec. 22.

tranquille, cet état de fermentation cessa tout à coup, et son esprit et son corps s'affaissèrent en même temps, épuisés par des efforts presque surnaturels. Le jour même où il partit de Mona, il fut attaqué tout à coup d'une maladie qui le priva de la mémoire, de la vue et de toutes ses facultés. Il tomba dans une léthargie profonde, qui ressemblait à la mort. Ses compagnons, effrayés, craignirent qu'en effet il ne touchât à sa dernière heure. Ils renoncèrent donc à toute idée de poursuivre le voyage, et présentant leurs voiles au vent d'est si fréquent dans ces parages, ils ramenèrent Colomb, dans un état d'insensibilité complète, au port d'Isabelle.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I[er].

Arrivée de l'amiral à Isabelle.—Portrait de Barthélemi Colomb (4 septembre 1494).

La vue de la petite escadre de Colomb, rentrant dans le port, excita la joie de ceux des habitans d'Isabelle qui lui étaient restés fidèles. Le long intervalle de temps qui s'était écoulé depuis son départ pour ce voyage aventureux, sans qu'on eût reçu de lui aucune nouvelle, avait fait concevoir les inquiétudes les plus sérieuses, et l'on commençait à craindre qu'il n'eût péri victime de son esprit entreprenant dans quelque partie lointaine de ces mers inconnues.

Ce fut une bien douce surprise pour l'amiral à son arrivée, que de trouver au chevet de son lit son frère Barthélemi, le compagnon de sa jeunesse, le confident de toutes ses pensées, dont il était séparé depuis plusieurs années. On se rappelle qu'au moment de partir pour le Portugal, Colomb avait chargé Barthélemi de se rendre en Angleterre, et de proposer son projet de découverte au roi Henri VII. Nous n'avons point de renseignemens précis sur ces démarches auprès de la cour d'Angleterre. Fernando Colomb dit que son oncle, dans la traversée, fut pris et pillé par un corsaire, et réduit à un tel état de misère, que pendant long-temps il fut obligé de travailler péniblement à faire des cartes pour gagner uniquement de quoi subsister, de sorte qu'il s'écoula plusieurs années avant qu'il pût adresser sa demande au monarque anglais. Las Casas pense qu'il ne se rendit pas sur-le-champ en Angleterre, et il fonde son opinion sur une note de l'écriture de Barthélemi Colomb, qu'il trouva, et d'après laquelle il semblerait qu'il accompagna Barthélemi Diaz, en 1486, dans le voyage que ce navigateur fit le long de la côte d'Afrique, au service du roi de Portugal, et dans le cours duquel il découvrit le cap de Bonne-Espérance [1].

[1] La note citée par Las Casas (*Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 7) est curieuse, quoiqu'elle ne soit pas concluante. Il dit qu'il la trouva dans un vieux livre appartenant à Christophe Colomb, qui contenait les ouvrages de Pedro de Alacio, savant astronome et géographe. Elle se trouvait en marge d'un traité sur la

Nous devons rendre à Henri VII cette justice, que lorsque la proposition lui fut enfin adressée, il l'écouta plus favorablement qu'aucun autre souverain. Des arrangemens furent même pris avec Barthélemi pour l'exécution de l'entreprise, et celui-ci partit pour l'Espagne, afin de les communi-

forme du globe, et était de l'écriture de Barthélemi Colomb, que Las Casas connaissait parfaitement, ayant plusieurs de ses lettres en sa possession. La note était écrite dans un mélange barbare de latin et d'espagnol, et voici ce qu'elle disait :

« En décembre 1488, arriva à Lisbonne Barthélemi Diaz, capitaine de trois caravelles, envoyées par le roi de Portugal pour découvrir la Guinée ; lequel apporta la nouvelle qu'il avait découvert six cents lieues de territoire, quatre cent cinquante au sud, et cent cinquante au nord, jusqu'à un cap nommé par lui le *Cap de Bonne-Espérance;* et que, par le moyen de l'astrolabe, il avait reconnu que le cap était quarante-cinq degrés au-delà de la ligne équinoxiale. Ce cap était à trois mille cent lieues de distance de Lisbonne, distance que le susdit capitaine rapporte qu'il marqua, lieue par lieue, sur une carte de navigation présentée par lui au roi de Portugal. « J'ai été de tout ce voyage, » ajoute l'auteur de la note,

Las Casas paraît douter si Barthélemi écrivit cette note pour lui-même ou sous la dictée de son frère ; mais il en conclut que l'un d'eux, et peut-être tous deux, étaient de cette expédition. Il peut avoir raison pour Barthélemi, mais Christophe, à l'époque spécifiée, était à la cour d'Espagne.

Las Casas explique une différence de date qui se trouve entre la note précédente et le journal du voyage ; la note plaçant le retour de Diaz en 1488, et le journal en 1487. « Cela, dit-il, peut provenir de ce que les uns commencent à compter l'année à partir de Noël, et les autres au premier janvier ; or, l'expédition mit à la voile à la fin d'août 1486, et revint en 1487, après une absence de dix-sept mois »

quer à son frère. A son arrivée à Paris, il reçut la joyeuse nouvelle que la découverte était déjà faite; que son frère était revenu triomphant en Espagne, et qu'il était alors à la cour, honoré par les souverains, caressé par la noblesse, et idolâtré par le peuple.

La gloire de Colomb répandait déjà ses rayons sur sa famille, et Barthélemi se vit dès ce moment un personnage important. Il fut remarqué du roi de France, Charles VIII, qui, apprenant que sa bourse était très-légère, lui fit compter cent écus pour subvenir aux frais de son voyage en Espagne. Il arriva à Séville au moment où son frère venait de partir pour son second voyage. Barthélemi se rendit aussitôt à la cour, qui était alors à Valladolid, emmenant avec lui ses deux neveux, Diego et Fernando, qui devaient être attachés, en qualité de pages, au service du prince Jean [1]. Il fut reçu avec beaucoup d'égards par les souverains, qui, voyant que c'était un navigateur du plus grand mérite, lui donnèrent le commandement de trois navires chargés de vivres pour la colonie, et l'envoyèrent aider son frère dans ses entreprises. Il arriva encore trop tard à Isabelle, n'étant entré dans le port qu'après que l'amiral venait de sortir pour sa grande excursion.

La vue de ce frère fut un soulagement inexprimable pour Colomb, rongé comme il l'était d'inquiétudes, et entouré d'étrangers. Jusqu'alors il

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 60.

n'avait trouvé d'aide et de consolation que dans son frère don Diego, que son naturel doux et paisible rendait peu propre à gouverner une colonie factieuse. Barthélemi était d'un caractère plus prononcé; il était prompt, actif, décidé, intrépide; une fois qu'une résolution était prise, il la mettait sur-le-champ à exécution, sans s'inquiéter des obstacles ni des dangers. Chez lui, le physique répondait au moral : il était grand, robuste, d'un aspect imposant. Il avait l'air impérieux, même un peu sévère, et n'avait pas cette douceur et cette affabilité qui tempéraient le maintien noble et grave de l'amiral. Il y avait même une certaine aspérité dans son caractère, et une rudesse et une brusquerie dans ses manières qui lui faisaient beaucoup d'ennemis. Cependant, malgré ces défauts, il était généreux, dépourvu de toute arrogance et de toute animosité, et aussi facile à apaiser qu'il était brave.

Il était excellent marin, et connaissait à fond la théorie et la pratique de sa profession, ayant été élevé en grande partie sous les yeux de l'amiral, auquel il le cédait à peine sous le rapport de la science. Il avait plus de facilité que lui pour écrire, au dire de Las Casas, qui eut en sa possession des lettres et des manuscrits des deux frères. Il savait le latin, mais du reste il ne paraît pas que son éducation eût été poussée très-loin, et ses connaissances, comme celles de son frère, étaient en grande partie le fruit d'une longue expérience et d'observations suivies. D'un esprit aussi vif, aussi

pénétrant que l'amiral, mais moins enthousiaste et moins simple de cœur, il l'emportait sur lui pour l'administration des affaires, était plus attentif à ses intérêts, et avait un grand fonds de subtilité et d'adresse. Peut-être son génie ne se serait-il jamais élevé aux méditations sublimes dont le résultat fut la découverte d'un monde, mais sa sagacité pratique sut mettre cette découverte à profit. Tel est le portrait que trace de Barthélemi Colomb le vénérable Las Casas, qui l'avait connu [1], et on le trouvera d'accord avec ses actions pendant tout le reste de l'histoire de l'amiral, dans laquelle il joue un rôle remarquable.

Pressé de se décharger du fardeau des affaires publiques, trop pesant pour lui pendant sa maladie actuelle, Colomb investit immédiatement son frère Barthélemi du titre et de l'autorité d'Adelantado, fonctions répondant à celles de lieutenant-gouverneur. Il se crut autorisé à le faire par les articles de son traité avec les souverains; mais le roi Ferdinand n'en jugea pas de même, et ce monarque jaloux, qui tenait extrêmement aux prérogatives de sa couronne, trouva que des dignités de cette importance ne devaient être conférées que par lui, et il s'offensa beaucoup de ce qu'il regardait comme un empiètement illégal sur son autorité [2]. Cependant Colomb, en faisant cette nomination, ne céda pas au simple désir d'agrandir sa famille. Il savait de

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 29.
[2] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 101.

quelle importance lui serait le secours de son frère dans la situation critique de la colonie; mais il sentait aussi que cette coopération ne serait efficace qu'autant qu'il serait revêtu d'un caractère officiel. Pendant le peu de mois qu'il avait été absent, l'île était devenue un théâtre de discordes continuelles et d'injustices criantes, par suite de l'inexécution, ou, pour mieux dire, de la violation ouverte des réglemens qu'il avait établis pour assurer sa tranquillité. Il est nécessaire ici de jeter un regard en arrière sur les affaires de la colonie, pour expliquer l'état de confusion où elles se trouvaient alors. C'est une de ces nombreuses circonstances dans lesquelles Colomb fut condamné à recueillir les fruits des semences funestes de mal que ses ennemis avaient répandues.

CHAPITRE II.

Conduite coupable de don Pedro Margarite, et son départ de l'île (1494).

On se rappellera qu'avant de partir pour son voyage, Colomb avait donné le commandement de l'armée à don Pedro Margarite, avec ordre de parcourir l'île en déployant un grand appareil militaire, et tout en intimidant les naturels par ce spectacle, de chercher à se les concilier par le traitement le plus affable et le plus équitable.

L'île était alors divisée en cinq provinces, gouvernées chacune par un cacique héréditaire, exerçant un pouvoir absolu, et qui avait sous sa dépendance un grand nombre de caciques inférieurs. La première et la plus importante de ces divisions comprenait le milieu de la Vega-Royale. C'était un riche et beau domaine, dont une partie était dans cet état de culture imparfaite que les natu-

rels étaient en état de lui donner, et le reste était couvert de superbes forêts. Il était rempli de villages indiens, et arrosé par de nombreuses rivières, dont plusieurs, descendant des montagnes de Cibao qui forment sa frontière à l'occident, roulaient de la poudre d'or mêlée à son sable. Le nom du cacique était Guarionex, et ses ancêtres régnaient depuis long-temps sur cette province.

La seconde division, appelée Marien, était sous la domination de Guacanagari, et c'était sur ses côtes que Colomb avait fait naufrage dans son premier voyage. C'était un vaste et fertile territoire, s'étendant le long de la côte septentrionale depuis le cap Saint-Nicolas à l'extrémité occidentale de l'île, jusqu'à la grande rivière Yaque, appelée ensuite Monte-Christi, et comprenant la partie septentrionale de la Vega-Royale, qu'on appelle à présent la plaine du Cap-Français.

La troisième portait le nom de Maguana, et était soumise au cacique caraïbe Caonabo, le plus farouche et le plus puissant des chefs indiens, et l'ennemi invétéré des hommes blancs. C'était dans ce domaine qu'étaient renfermées les mines d'or de Cibao.

La quatrième prenait son nom du Xaragua, grand lac qui la baignait, et c'était la plus étendue et la plus peuplée de toutes. Elle embrassait toute la côte occidentale, en y comprenant le long promontoire du cap Tiburon, ainsi qu'une grande partie de la côte méridionale. Les habitans étaient

bien faits et avaient l'air plus noble, une élocution plus agréable, et des manières plus douces et plus gracieuses que les naturels des autres parties de l'île. Le souverain se nommait Behechio; sa sœur Anacaona, célèbre dans toute l'île pour sa beauté, était la femme favorite du cacique voisin Caonabo.

Le cinquième domaine était l'Higuey, et occupait toute la partie orientale de l'île, étant borné au nord par la rivière Yaque, et au sud par l'Ozema. Les habitans étaient le peuple le plus actif et le plus guerrier de l'île, les fréquentes invasions des Caraïbes sur leurs côtes, leur ayant appris l'usage de l'arc et de la flèche; on disait aussi qu'ils se servaient d'armes empoisonnées. Cependant leur bravoure n'était que relative, et elle ne put tenir contre la terreur inspirée par les armes européennes. Ils étaient gouvernés par un cacique nommé Cotubanama [1].

Telles étaient les cinq grandes divisions de l'île au moment où elle fut découverte. On n'a jamais su d'une manière précise à combien d'âmes s'élevait sa population; quelques-uns ont dit à un million; mais ce calcul paraît exagéré. Il est certain néanmoins qu'elle était extrêmement nombreuse, et plus que suffisante, dans le cas où elle se serait levée en masse, pour mettre en danger l'existence d'une poignée d'Espagnols. Mais Colomb compta sur la crainte qu'inspiraient les armes et les che-

[1] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. 1, p. 63.

vaux des Espagnols, sur l'influence de l'idée que leurs hôtes étaient des êtres surnaturels, et surtout sur les mesures qu'il avait prises pour se concilier la bienveillance des Indiens par les procédés les plus humains et les plus généreux.

Margarite se mit en marche pour son expédition à la tête de la plus grande partie des troupes, laisant à Alonzo de Ojeda le commandement du fort Saint-Thomas. Mais au lieu de commencer par explorer les âpres montagnes de Cibao, comme il en avait reçu l'ordre, il descendit dans les riches plaines de la Vega. Il s'y établit en quelque sorte, et s'amusa à courir de villages en villages, oubliant l'objet de sa mission et les instructions que lui avait laissées l'amiral. Un commandant qui se relâche lui-même de ses devoirs, et qui cède à la voix de ses passions, est peu propre à faire respecter aux autres la discipline. Les excès et les débauches de Margarite furent imités par ses compagnons, et son armée ne fut bientôt plus qu'un ramas d'infâmes maraudeurs. Pendant quelque temps les Indiens continuèrent à leur fournir des vivres avec leur empressement ordinaire ; mais les chétives provisions de ce peuple sobre mais imprévoyant furent bientôt épuisées par les Espagnols, dont un seul mangeait en un jour ce qui aurait suffi pour la nourriture d'un Indien pendant un mois entier. Si des vivres ne leur étaient pas fournis aussi vite et en aussi grande abondance qu'ils le voulaient, ils en prenaient par violence, sans indemniser en aucune manière les

naturels, sans même chercher à calmer leur juste mécontentement. L'amour de l'or fut aussi la source d'une foule d'actes d'injustice et d'oppression; mais c'était surtout par leur conduite licencieuse à l'égard des femmes que les Espagnols blessaient les sentimens les plus chers aux naturels. En un mot, d'hôtes qu'ils étaient, ils prirent bientôt le ton de maîtres impérieux; de bienfaiteurs qu'ils auraient dû être, ils devinrent d'infâmes et lâches oppresseurs.

Don Diego Colomb ne tarda pas à entendre parler de ces excès, et de l'impatience et du dégoût qui commençaient à se manifester parmi les naturels. De l'assentiment du conseil, il écrivit à Margarite pour lui reprocher sa conduite, et lui enjoindre de se remettre en marche pour continuer l'excursion militaire ordonnée par l'amiral. La fierté de Margarite prit feu à la lecture de cette lettre. Il prétendait être au-dessus de tout contrôle dans son commandement, et n'avoir aucun compte à rendre au conseil de sa conduite. D'une ancienne famille et favori du roi, il affectait de regarder avec mépris la noblesse de nouvelle fabrique de don Diego Colomb. La réponse qu'il fit aux ordres du président et du conseil était pleine de fierté et d'arrogance, et il resta cantonné dans la Vega, persistant dans un système d'oppression funeste à la tranquillité de l'île.

Il était soutenu dans son insolente insubordination, par les cavaliers et les volontaires de noble naissance qui étaient dans la colonie, et dont la

susceptibilité, cette partie si irritable du caractère espagnol, avait été vivement blessée. Ils ne pouvaient ni oublier ni pardonner l'inflexible équité montrée par l'amiral, dans un moment de crise, lorsqu'il les avait obligés à se soumettre aux mêmes privations, et à se livrer aux mêmes travaux que la classe ouvrière. Encore moins pouvaient-ils supporter d'avoir pour commandant son frère Diego, qui n'avait rien fait qui justifiât une pareille faveur. Ils formèrent donc une sorte de faction aristocratique dans la colonie, affectant de ne regarder Colomb et sa famille que comme de simples parvenus, des étrangers mercenaires, qui cherchaient à s'élever à tout prix, et qui sacrifiaient à leur ambition l'honneur des hidalgos et des cavaliers espagnols, qu'ils abreuvaient d'humiliations.

Indépendamment de ces partisans, Margarite avait un puissant auxiliaire dans le père Boyle, son compatriote, l'un des membres du conseil, et vicaire apostolique pour le Nouveau-Monde. Il n'est pas facile de découvrir la véritable cause de l'animosité du bénédictin contre l'amiral, qui était toujours rempli d'égards pour le clergé. Plusieurs altercations s'étaient élevées entre eux. Les uns disent qu'il avait voulu combattre les mesures sévères que l'amiral avait jugées indispensables pour la tranquillité de la colonie; d'autres, qu'il s'offensa d'avoir été réduit à la même ration que les autres. Mais il paraît que son mécontentement provenait surtout de ce que, déjà fatigué de la vie qu'il me-

nait dans l'île, il regrettait amèrement l'ancien monde. Il n'avait ni ce zèle ardent, ni ce dévouement infatigable qui engagèrent tant de missionnaires espagnols à braver tous les dangers, et à endurer toutes les privations, dans l'espoir de convertir les habitans de ces contrées païennes.

Fortifié par de tels appuis, Margarite commença réellement à se regarder comme au-dessus des autorités provisoires de l'île. Lorsqu'il venait à Isabelle, il ne faisait aucune attention à don Diego Colomb, et ne témoignait aucun égard au conseil; mais il agissait comme s'il était revêtu du souverain pouvoir. Il se fit un parti de presque tous les mécontens qui étaient opposés à Colomb, ou qui brûlaient de quitter la colonie. A leur tête était le père Boyle. Ils convinrent entre eux de s'emparer des vaisseaux qui avaient amené don Barthélemi Colomb, et de s'en servir pour retourner en Espagne. Margarite et le bénédictin étaient tous deux en faveur à la cour, et ils pensèrent qu'il leur serait facile de justifier leur désertion, en alléguant un prétendu zèle du bien public qui les avait portés à hâter leur retour pour peindre l'état de détresse où l'oppression et la tyrannie des chefs avaient réduit le pays. Il en est qui ont attribué le prompt départ de Margarite à la crainte qu'il avait que sa conduite ne fût soumise à une rigoureuse enquête au retour de l'amiral; d'autres, à une affreuse maladie, inconnue jusqu'alors aux Européens, qu'il avait contractée dans le cours de ses débauches, maladie qu'il attribuait au climat, et dont il espé-

rait que le secours de l'art le guérirait en Espagne.

Quels qu'aient pu être ses motifs, ses mesures furent prises avec une grande précipitation, sans consulter en aucune manière les autorités de la colonie, et sans réfléchir aux conséquences de son départ. Accompagnés d'une troupe de mécontens, le père Boyle et lui s'emparèrent de quelques bâtimens à l'ancre dans le port, et mirent à la voile pour l'Espagne, le premier général et le premier apôtre du Nouveau-Monde donnant ainsi l'exemple d'une coupable insubordination, en abandonnant les premiers leurs postes, sans que rien les y autorisât.

CHAPITRE III.

Soulèvement des naturels. — Alonzo de Ojeda est assiégé par Caonabo (1494).

Le départ de Pedro Margarite laissa l'armée sans chef, et mit fin au peu de discipline qui restait encore. Il n'y a point de populace plus licencieuse que la soldatesque livrée à elle-même dans un pays sans défense. Les Espagnols se répandaient dans la campagne, seuls ou par petites troupes, suivant leur caprice, et se disséminaient dans les villages indiens, où la cupidité et la débauche les portaient à commettre toutes sortes d'excès. Les naturels, indignés de voir leur hospitalité si mal récompensée, refusèrent de leur fournir plus long-temps des vivres. Bientôt les Espagnols connurent les tourmens de la faim, et ils s'emparèrent de toutes les provisions qu'ils purent trouver, se livrant à des actes de violence que rien n'autorisait. Enfin l'accumulation

de tant d'outrages excita le ressentiment de ce peuple doux et pacifique, et, d'hôtes confians et hospitaliers, ils devinrent d'implacables ennemis. Toutes les précautions ordonnées par Colomb ayant été négligées, les malheurs qu'il avait prévus ne tardèrent pas à arriver. Quoique les Indiens, naturellement timides, n'osassent pas attaquer les Espagnols, lorsqu'ils les trouvaient réunis, et que la discipline militaire ajoutait encore à leur force, ils en tiraient une vengeance sanglante partout où ils les rencontraient seuls ou en petites troupes, lorsqu'ils se répandaient dans le pays pour chercher des alimens. Encouragés par ces triomphes partiels, et surtout par l'impunité, leurs attaques prirent un caractère de plus en plus alarmant. Guatiguana, cacique d'une ville considérable sur les bords de la Grande-Rivière, sous la domination de Guarionex, souverain de la Vega, mit à mort dix Espagnols qui s'étaient cantonnés dans sa ville, et qui révoltaient les naturels par le spectacle de leurs débauches. Après ce massacre, il fit mettre le feu à une maison, dans laquelle se trouvaient quarante Espagnols malades[1]. Enorgueilli de ce succès, il fit mine de vouloir attaquer une petite forteresse appelée Magdalena, qu'on venait de bâtir dans la Vega. Luis de Arriaga, qui la commandait, n'ayant qu'une faible garnison, fut obligé de rester renfermé dans ses murs, jusqu'à ce qu'on lui envoyât du secours d'Isabelle.

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 16.

Toutefois l'ennemi le plus formidable des Espagnols était Caonabo, le cacique caraïbe de Maguana, celui qui avait surpris et massacré la garnison du fort de la Nativité. Il avait des talens naturels pour la guerre, et une intelligence supérieure à celle des autres sauvages. D'un courage et d'une audace qui lui faisaient tout braver, il avait trois vaillans frères pour le seconder, et une tribu nombreuse sous ses ordres[1]. Il n'avait pu voir sans inquiétude et sans jalousie l'invasion de l'île par les hommes blancs; mais depuis que le fort Saint-Thomas s'était élevé au milieu même de son territoire, sa fureur ne connaissait plus de bornes. Tant que l'armée resta réunie dans la Vega, Caonabo n'osa l'attaquer; mais lorsque, après le départ de Margarite, elle se débanda et se dispersa de tous côtés, le moment de frapper un coup décisif lui parut arrivé. La forteresse restait isolée avec une garnison de cinquante hommes. Par une manœuvre aussi soudaine qu'imprévue, il pouvait s'en rendre maître, et renouveler la sanglante tragédie de la Nativité.

Mais le rusé cacique avait un tout autre ennemi à combattre dans le commandant de Saint-Thomas. Alonzo de Ojeda avait appris le métier des armes dans les guerres contre les Maures. Il connaissait à fond toute espèce de feintes, de stratagèmes, d'embuscades secrètes et d'attaques à toute outrance. Aucun homme n'était donc plus capable que lui de déjouer les ruses de guerre des In-

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 16.

diens. Il avait un courage fougueux et téméraire, qui prenait sa source dans l'impétuosité naturelle de son caractère, et en même temps dans un sentiment de superstition. Il avait fait la guerre aux Maures et aux Indiens, en batailles rangées ou en combats singuliers, que lui attiraient son humeur fière et inconsidérée et son amour pour les aventures; cependant jamais il n'avait reçu la plus légère blessure. Il commençait à se croire invulnérable, et à se considérer comme étant sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Il en avait un petit portrait de l'école flamande, que lui avait donné son protecteur, Fonseca, évêque de Badajoz, et il le conservait comme une sorte de talisman religieux. Il le portait constamment avec lui, à la ville, à la campagne et sur le champ de bataille, et il lui adressait souvent ses oraisons et ses prières. En garnison ou au camp, ce portrait était suspendu dans sa chambre ou dans sa tente; pendant ses excursions dans les déserts, il le portait dans son havre-sac, et lorsqu'il en avait le temps, il l'en tirait avec précaution, l'appuyait contre un arbre, et adressait ses prières à cette auguste patronne [1]. En un mot, il jurait par la Vierge, il l'invoquait au milieu d'une bataille ou d'une querelle, et, avec sa protection, il était prêt à s'embarquer dans toutes les entreprises. Tel était cet Alonzo de Ojeda, extrême dans sa dévotion, d'une fougue

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. VIII, cap. 4. Pizarro, *Varones illustres*, cap. VIII.

irréfléchie dans sa conduite, et d'une bravoure à toute épreuve, comme beaucoup des aventuriers de cette époque. Quoique petit de taille, il était d'une force prodigieuse, et les historiens des premières découvertes racontent mille merveilles sur sa valeur et sur ses exploits.

Ayant reconnu le fort, Caonabo rassembla dix mille guerriers armés de massues, d'arcs et de lances durcies au feu, et marchant en silence au milieu d'épaisses forêts qui dérobaient ses mouvemens à tous les yeux, il arriva tout à coup dans le voisinage de la forteresse, dont il espérait surprendre la garnison. Mais Ojeda, qui faisait respecter la discipline par ceux qui l'entouraient, était prudemment renfermé avec sa petite troupe dans la tour élevée, qui, étant bâtie sur une colline presque isolée, et entourée par une rivière et un fossé profond, pouvait défier l'attaque de guerriers nus et dépourvus d'armes à feu.

Trompé dans son attente, Caonabo espéra réduire les Espagnols par famine. Dans ce dessein, il dissémina son armée dans les forêts adjacentes, et dressa des embuscades dans chaque défilé, de manière à intercepter tous les vivres que les naturels pourraient essayer de faire entrer dans la forteresse, et à barrer le passage aux assiégés qui voudraient tenter quelque sortie pour s'en procurer. Ce siége ou blocus dura trente jours[1], pendant lesquels la petite garnison fut réduite à

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. IV.

la plus grande détresse. Oviedo raconte à ce sujet une anecdote qu'il attribue à Pedro Margarite, le premier commandant de la forteresse, mais qui se rapporte beaucoup plus probablement à Alonzo de Ojeda. Au moment où la garnison souffrait le plus cruellement de la famine, un Indien parvint à pénétrer dans le fort, et apporta deux tourterelles pour la table du commandant. Celui-ci était dans son appartement, entouré de plusieurs de ses officiers, et il remarqua qu'ils jetaient sur ces oiseaux un regard d'envie. « Messieurs, leur dit-il, je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas apporté de quoi vous bien régaler tous, mais je ne puis me résoudre à faire un bon repas, tandis que vous mourrez de faim. » En achevant ces mots, il donna la liberté aux deux oiseaux.

Pendant le siége, Ojeda déploya la plus grande activité, et prouva combien son esprit était fécond en ressources. Il déjoua tous les artifices du chef caraïbe, et inventa mille stratagèmes pour délivrer la garnison et fatiguer son adversaire. Il faisait de vigoureuses sorties à l'instant où l'ennemi s'y attendait le moins, se montrant toujours à la tête de l'avant-garde avec cette valeur téméraire qui lui était propre, répandant le carnage autour de lui par la seule force de son bras, et, comme d'ordinaire, échappant sans une égratignure à une pluie de dards et de flèches.

Caonabo vit un grand nombre de ses plus braves guerriers tomber à ses côtés. Ses forces diminuaient chaque jour, car les Indiens, qui n'étaient point ac-

coutumés aux longues expéditions militaires, fatigués et ennuyés de ce blocus, commençaient à se disperser, et désertaient successivement pour retourner dans leurs demeures. Il fut donc forcé d'abandonner son entreprise, et se retira pénétré d'admiration pour les prouesses et les talens militaires d'Ojeda [1].

L'infatigable caraïbe ne fut point découragé par le mauvais succès de cette première expédition, et il conçut de nouveaux projets, plus étendus et plus hardis. Rôdant en secret dans le voisinage d'Isabelle, il remarqua l'état de faiblesse dans lequel languissait la colonie [2]. Beaucoup d'Espagnols étaient attaqués de différentes maladies, et la plupart des hommes en état de porter les armes avaient été disséminés dans l'île. Caonabo forma donc le plan d'une ligue générale entre les caciques, pour réunir leurs forces, surprendre et écraser l'établissement des hommes blancs, et les massacrer eux-mêmes partout où ils pourraient les trouver. Cette poignée d'étrangers une fois détruite, il pensait que l'île serait pour jamais à l'abri d'une semblable invasion, étant loin de croire, dans sa simplicité, que la liberté de son pays était perdue sans ressource, et que partout où l'homme civilisé a une fois mis le pied le pouvoir de l'homme sauvage est anéanti pour jamais.

Le bruit de la conduite dissolue des Espagnols

[1] Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. III, cap. I.
[2] *Hist. del Almirante*, cap. 60.

s'était répandu dans tout le pays, et avait inspiré contre eux la haine et le désir de la vengeance, même aux peuplades qui ne les avaient jamais vus, et qui n'avaient point été victimes de leurs excès. Caonabo trouva trois des caciques souverains disposés à s'unir à lui, quoique frappés de terreur à l'idée seule du pouvoir surnaturel des hommes blancs, de leurs armes et de leurs animaux redoutables. La ligue, cependant, éprouva une opposition inattendue de la part du cinquième cacique, Guacanagari, souverain de Marien. Sa conduite, dans ce moment de crise, prouve combien étaient injustes les soupçons que les Espagnols avaient conçus contre lui. Il refusa d'unir ses forces à celles des autres caciques, et de violer les lois de l'hospitalité par lesquelles il se croyait obligé de protéger et de secourir les hommes blancs, depuis qu'ils avaient fait naufrage sur ses côtes. Il resta paisiblement dans ses domaines, entretenant à ses frais cent soldats espagnols malades, et subvenant à tous leurs besoins avec sa générosité ordinaire. Cette conduite attira sur lui la haine des autres caciques, particulièrement du farouche Caonabo et de son beau-frère Behechio. Ils firent plusieurs incursions dans les domaines de Guacanagari, cherchant à lui causer tous les dommages et tous les chagrins possibles. Behechio tua une de ses femmes, et Caonabo en emmena une autre prisonnière [1]. Mais rien ne put ébranler le dévouement de Guacanagari aux

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 60.

Espagnols, et comme ses états étaient très-près d'Isabelle, et que ceux de plusieurs autres caciques en étaient fort éloignés, son opposition empêcha pour quelque temps l'exécution des desseins hostiles des confédérés[1].

Tel était l'état critique où la colonie se trouvait réduite, et l'animosité qui s'était élevée dans les cœurs des bons et paisibles habitans de l'île, depuis le départ de Colomb, par suite de la violation des sages règles de conduite qu'il avait données à ses agens. Margarite et le père Boyle s'étaient hâtés de repartir pour l'Espagne, dans l'intention d'y présenter sous un faux jour les malheurs arrivés dans l'île. S'ils fussent restés fidèles à leur poste et qu'ils se fussent acquittés avec zèle de la mission dont ils étaient chargés, ces malheurs auraient été, sinon prévenus entièrement, du moins facilement réparés.

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 16.

CHAPITRE IV.

Mesures prises par Colomb pour rendre la tranquillité à l'île, — Expédition d'Ojeda pour surprendre Caonabo (1494).

Immédiatement après que Colomb fut revenu de Cuba, et lorsque ses souffrances le forçaient encore à garder le lit, il reçut la visite de Guacanagari. Ce bon cacique lui exprima tout l'intérêt qu'il prenait à sa maladie, car il paraît qu'il conserva toujours pour l'amiral une affection mêlée de respect. Il lui parla de nouveau, en répandant des larmes, du massacre de la garnison du fort de la Nativité, insistant sur les efforts qu'il avait faits pour défendre les Espagnols. Il l'informa ensuite de la ligue secrète formée entre les caciques, de tout ce qu'il avait fait pour s'y opposer, des persécutions que sa résistance avait attirées sur lui, du meurtre de l'une de ses femmes, et de l'enlèvement d'une autre. Il conjura l'amiral de se tenir

sur ses gardes contre Caonabo, et il lui offrit de mettre ses sujets en campagne, pour combattre à côté des Espagnols et satisfaire à la fois son amitié pour eux et le désir de se venger de ceux qui l'avaient outragé [1].

Colomb avait toujours conservé une vive reconnaissance des anciennes bontés de Guacanagari, et il avait refusé de douter de son amitié et de sa bonne foi; il fut donc enchanté de voir tous les soupçons dissipés. Leurs relations amicales se renouèrent, avec cette différence, que l'homme que Guanagari avait secouru et protégé, lorsqu'il n'était qu'un malheureux naufragé sur ses côtes, était devenu tout à coup l'arbitre de son sort et de celui de tous ses compatriotes.

Les semences d'animosité et de division que la conduite licencieuse des Espagnols avait jetées dans cette île paisible étaient un sujet de réflexions bien amères pour Colomb. Il voyait tous ses plans pour assurer à ses souverains un revenu immédiat complétement renversés, et il était urgent d'adopter des mesures adroites et prudentes pour rendre la tranquillité à l'île. Ses forces étaient peu considérables, et la crainte dont les naturels avaient été frappés à la vue des hommes blancs, qu'ils prenaient pour des êtres surnaturels, diminuait chaque jour. Il était trop malade pour prendre une part active à aucune entreprise militaire; son frère Diego n'était point d'une humeur mar-

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 16.

tiale, et Barthélemi, encore étranger au milieu des Espagnols, était regardé avec jalousie par les principaux d'entre eux. Toutefois Colomb pensa que la ligue des caciques n'était encore qu'un projet vague et imparfait; il compta sur leur manque total d'expérience et de talens militaires, et il espéra qu'en prenant de promptes mesures, en punissant quelques Indiens, en ramenant les autres, en employant à la fois, la force, la douceur et la ruse, il parviendrait à conjurer l'orage qui le menaçait.

Son premier soin fut d'envoyer un petit corps d'armée au secours du fort Magdalena, assiégé par Guatiguana, cacique de la Grande-Rivière, qui avait massacré les Espagnols cantonnés dans sa ville. Après avoir délivré la forteresse, les troupes parcoururent les domaines de Guatiguana, tuant beaucoup de ses guerriers et emmenant les autres captifs; le chef lui-même fut forcé de s'enfuir [1]. Il était tributaire de Guarionex, cacique souverain de la Vega-Royale. Comme ce prince indien régnait sur une grande et populeuse étendue de pays, il était très-important pour la prospérité de la colonie de se concilier son amitié, et cependant les excès effrénés des Espagnols qui avaient été cantonnés dans ses domaines faisaient craindre qu'il ne prît aussi les armes contre eux. Colomb l'envoya prier de venir le voir, et il lui expliqua que les Espagnols qui s'étaient mal conduits avaient violé ses ordres

[1] Herrera, decad. 1, lib. II, cap. 16.

positifs, et avaient agi d'une manière entièrement contraire à ses bonnes intentions à l'égard des naturels, qu'il désirait satisfaire et obliger en toutes choses. Il l'assura aussi que l'expédition contre Guatiguana était un châtiment individuel, et non un acte d'hostilité sur le territoire de Guarionex. Ce cacique était naturellement doux et pacifique, et son ressentiment fut bientôt apaisé. Pour l'enchaîner en quelque sorte aux intérêts des Espagnols, Colomb obtint de lui qu'il donnât sa fille en mariage à un interprète indien, natif des îles Lucayes, qui avait été en Espagne, et qu'on avait baptisé à Barcelone sous le nom de Diego Colon [1]. Il prit une précaution bien plus sûre encore pour se prémunir contre toute hostilité de sa part, et pour assurer la tranquillité de la Vega. Il ordonna que l'on construisît, au milieu des domaines de Guarionex, une forteresse qu'il nomme la Conception. Le facile cacique consentit sans hésiter à une mesure qui devait entraîner sa ruine et l'esclavage futur de ses sujets.

L'ennemi le plus formidable restait encore : c'était Caonabo, le grand guerrier de l'île, l'antagoniste actif et audacieux des hommes blancs, que ses notions supérieures en politique rendaient capable de tramer les conspirations et les projets les plus

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. IV. Gio. Batista Spotorno, dans son *Mémoire sur Colomb,* a été induit en erreur par le nom de cet Indien. Il dit que Colomb avait un frère nommé Diego, dont il semblait être honteux, et qu'il maria à la fille d'un chef indien.

dangereux. Ses domaines étaient situés au centre de la partie la plus montagneuse de l'île, et des rochers escarpés, des rivières et d'épaisses forêts en rendaient l'accès difficile. Faire la guerre à ce chef subtil et féroce au fond de son pays sauvage et boisé, et au milieu de ses montagnes inaccessibles, où les Espagnols courraient sans cesse le danger de tomber dans quelque embuscade, aurait été une entreprise longue, dangereuse et d'une issue incertaine. D'un autre côté, si les choses restaient dans cet état, les établissemens seraient sans cesse exposés à ses coups de main secrets et audacieux, et l'exploitation des mines en souffrirait beaucoup. Colomb était dans cette incertitude, lorsqu'il en fut tiré tout à coup par la proposition d'Alonzo de Ojeda, qui offrit de s'emparer par surprise du chef caraïbe, et de le livrer vivant à l'amiral. Le projet qu'il avait conçu était hasardeux, bizarre et romanesque; il portait le cachet de l'humeur aventureuse et téméraire d'Ojeda qui aimait passionnément à se distinguer par les exploits les plus extravagans et les traits de bravoure les plus extraordinaires.

Choisissant dix compagnons vigoureux et déterminés, bien armés et bien montés, et après avoir invoqué la sainte Vierge, dont, comme de coutume, il portait l'image pour lui servir de sauvegarde, Ojeda s'enfonça dans la forêt, et fit soixante lieues à la tête de sa petite troupe, jusqu'à ce qu'il se trouvât au milieu du territoire de Caonabo, qui était alors dans une de ses villes les plus peuplées. Ojeda aborda le cacique d'un air de dé-

férence et de respect, le traitant comme un prince souverain. Il lui dit qu'il venait à titre d'ambassadeur lui apporter des paroles de paix de la part de l'amiral, qui était Guamiquina, ou chef des Espagnols, et qui lui envoyait un présent d'un prix inestimable.

Caonabo avait souvent rencontré Ojeda sur le champ de bataille; il avait été témoin de sa valeur impétueuse, et il était pénétré d'admiration pour lui. Il le reçut avec une sorte de courtoisie chevaleresque, si une telle phrase peut s'appliquer à l'état sauvage et à l'hospitalité grossière d'un habitant des forêts. Les manières libres et franches d'Ojeda, sa grande force physique, son adresse et son agilité surprenantes dans tous les exercices du corps et dans le maniement de toutes les armes étaient bien faits pour enchanter un sauvage, et il devint bientôt le favori de Caonabo.

Ojeda usa alors de toute son influence pour engager le cacique à aller à Isabelle, afin d'y conclure un traité avec Colomb, et de devenir l'allié et l'ami des Espagnols. On assure que pour le tenter il lui offrit la cloche de la chapelle d'Isabelle, cloche qui était l'objet de l'étonnement des insulaires. Lorsqu'ils entendaient son tintement mélodieux résonner dans les forêts pour appeler les Espagnols à la messe, et qu'ils les voyaient se diriger au même instant vers la chapelle, ils s'imaginaient que la cloche parlait, et que les hommes blancs se hâtaient d'obéir à ses ordres. Imbus des idées superstitieuses qu'ils attachaient à tout ce

qui avait rapport aux Espagnols, les Indiens regardaient cette cloche comme quelque chose de surnaturel, et ils disaient, en employant leur expression ordinaire, qu'elle venait de turey, ou des cieux. Caonabo avait entendu de loin cet instrument merveilleux tandis qu'il errait secrètement autour d'Isabelle, et il avait beaucoup désiré le voir; mais lorsqu'il lui fut offert comme un gage de paix, la tentation se trouva trop forte pour qu'il pût y résister.

Le cacique consentit donc à partir pour Isabelle; mais lorsque le moment du départ arriva, Ojeda vit avec surprise qu'une troupe nombreuse de guerriers se disposait à les accompagner. Il demanda à Caonabo pourquoi il emmenait une pareille armée pour une simple visite d'amitié; mais le cacique lui répondit avec fierté qu'il n'était pas convenable qu'un grand prince comme lui voyageât avec une faible escorte. Cette réponse ne satisfit point Ojeda; il connaissait l'humeur guerrière de Caonabo et son astuce profonde; il craignait quelque sinistre dessein, et que le chef caraïbe ne méditât quelque entreprise contre le fort d'Isabelle ou contre la personne de l'amiral. Il savait aussi que Colomb désirait vivement faire la paix avec le cacique, ou s'emparer de sa personne sans courir les chances d'une guerre ouverte. Il eut donc recours à un stratagème qui a l'air d'une fable ou d'un roman, mais qui est rapporté par tous les historiens contemporains presque dans les mêmes termes, et Las Casas assure qu'environ six ans après, lorsqu'il ar-

riva dans l'île, le bruit de cet événement y circulait encore. Il s'accorde d'ailleurs parfaitement avec le caractère aventureux et extravagant d'Ojeda, et c'est un de ces stratagèmes bizarres et presque incroyables dont les guerres de l'Inde nous offrent tant d'exemples.

Pendant leur voyage, un jour qu'ils s'étaient arrêtés près de la rivière d'Yegua, Ojeda montra à Caonabo une paire de menottes d'acier poli si brillantes, qu'on les aurait prises pour de l'argent. Il lui dit que c'étaient des ornemens royaux qui venaient du ciel, ou du turey de Biscaye[1]; que les rois de Castille s'en paraient dans les danses solennelles ou autres grandes fêtes, et qu'il les lui avait apportées en présent. Il proposa alors au cacique de se baigner dans la rivière, de revêtir ces ornemens, de monter sur son cheval, et d'étonner toute sa troupe en se montrant à ses yeux sous l'aspect d'un monarque espagnol. Caonabo, qui partageait le goût passionné que tous les sauvages ont pour les colifichets brillans, fut ébloui en voyant ces menottes, et son orgueil fut flatté de l'idée de monter sur un de ces animaux terribles, si redoutés par tous ses compatriotes. Il accompagna jusqu'à la rivière Ojeda et ses compagnons, suivi seulement de quelques-uns des siens, ne craignant rien de neuf ou dix étrangers, lorsqu'il était entouré de toute son armée. Après qu'il se fut baigné, on l'aida à mon-

[1] Les principales manufactures de fer de l'Espagne sont établies dans la Biscaye, où ce métal se trouve en abondance.



ter en croupe derrière Ojeda, et on lui attacha fortement des fers aux pieds et aux mains. Ils se mirent alors à caracoler au milieu des sauvages, qui furent bien étonnés de voir leur cacique paré de brillans bracelets, et monté sur un de ces animaux effrayans. Ojeda fit plusieurs circuits, accompagné de sa petite troupe, et gagna insensiblement du terrain, ce qui était d'autant plus facile que les Indiens reculaient avec effroi dès qu'ils voyaient approcher les coursiers fougueux. A la fin il s'élança dans la forêt, de manière à ce que les arbres le cachassent aux yeux de l'armée. Alors les Espagnols se pressèrent sur ses pas, et tirant leurs épées, ils menacèrent Caonabo de le mettre à mort s'il faisait le moindre bruit ou la moindre résistance, ce qui d'ailleurs aurait été difficile, garrotté comme il l'était. Ils l'attachèrent alors à Ojeda avec des cordes pour l'empêcher de tomber ou de chercher à s'enfuir, et donnant de l'éperon à leurs chevaux, ils traversèrent l'Yegua, et s'enfuirent à toute bride à travers les bois, emmenant leur prisonnier[1].

Ils avaient alors cinquante à soixante lieues de désert à traverser pour se rendre à Isabelle, et, ce

[1] Cet exploit romanesque d'Ojeda est rapporté tout au long par Las Casas; par son copiste Herrera (decad. 1, lib II, c. 16); par Fernando Pizarro, dans ses *Varones ilustres del Nuevo Mundo;* et par Charlevoix, dans son *Histoire de Saint-Domingue.* Pierre Martyr et d'autres historiens en parlent plus brièvement; ils y font allusion, mais ils n'en donnent pas les détails.

qui était plus inquiétant, ils devaient rencontrer plusieurs grandes bourgades indiennes. Ils étaient hors de l'atteinte des sujets de Caonabo; mais la plus stricte vigilance était nécessaire pour l'empêcher de s'échapper pendant ce long et pénible voyage, et pour éviter de provoquer les hostilités d'aucun cacique confédéré. Il leur fallait faire de longs détours pour ne pas se trouver dans les parties populeuses du pays, ou traverser les villes indiennes au grand galop. Ils souffrirent beaucoup de la fatigue et de la faim, rencontrant mille périls, passant à gué ou à la nage les nombreuses rivières qui se croisaient dans les plaines, se faisant jour avec peine à travers d'épaisses forêts, et gravissant péniblement des montagnes escarpées et rocailleuses. Ils surmontèrent heureusement tous ces obstacles, et Ojeda, de retour de l'expédition la plus difficile et la plus extraordinaire qu'il eût jamais entreprise, fit une entrée triomphale à Isabelle, ayant toujours en croupe le chef caraïbe.

Colomb ne put retenir l'expression de sa joie en voyant en son pouvoir le plus dangereux de ses ennemis. Le fier Caonabo l'aborda d'un air hautain, dédaignant de se concilier l'amiral par la moindre soumission, et de chercher à détourner de lui sa vengeance pour le sang des hommes blancs qu'il avait versé. Jamais la captivité n'abaissa son orgueil; au contraire, quoiqu'il fût entièrement à la merci des Espagnols, il ne cessait de les défier et de les narguer avec cette audace qui fait partie

de l'héroïsme des Indiens, et qu'ils montrent envers leurs bourreaux au milieu des plus affreuses tortures. Il se glorifiait d'avoir surpris et brûlé le fort de la Nativité, et d'en avoir massacré la garnison, et il disait hautement qu'il était venu reconnaître secrètement Isabelle, dans l'intention de lui faire subir le même sort.

Colomb, quoique frappé de l'héroïsme sauvage du farouche Caonabo, le considérait toujours comme un dangereux ennemi, que, pour la tranquillité de l'île, il était nécessaire de garder avec soin. Il résolut de l'envoyer en Espagne; mais, en attendant, il ordonna qu'il fût traité avec beaucoup d'égards, et il le logea dans sa propre maison, lui laissant néanmoins ses fers, sans doute ceux à l'aspect brillant desquels il s'était laissé prendre. Le peu de sûreté de sa prison rendait cette précaution indispensable; car Las Casas dit que la maison de l'amiral étant petite et n'ayant pas beaucoup de chambres, on pouvait de la porte voir le prisonnier caraïbe[1].

Caonabo supporta son malheur avec une fermeté d'âme que rien ne put abattre, traitant Colomb avec dédain, tandis qu'il ne manifesta jamais la moindre animosité contre Ojeda pour l'artifice dont il l'avait rendu victime. Au contraire, l'admiration qu'il lui avait déjà inspirée s'en augmenta encore; car il regardait comme un coup de maître d'avoir su l'enlever si adroitement du milieu même

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 102.

de ses guerriers. Il n'y a rien qu'un Indien admire autant qu'un stratagème bien conçu et bien exécuté.

Colomb avait toujours un maintien noble et imposant, et en sa qualité d'amiral et de vice-roi, il exigeait le respect de tous ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il entrait dans l'appartement où Caonabo était prisonnier, tous ceux qui étaient présens se levaient, suivant l'usage, pour le saluer. Le cacique seul ne bougeait pas, et il n'avait pas l'air de s'apercevoir de sa présence. Lorsque Ojeda entrait, au contraire, quoiqu'il fût petit et sans aucune suite, Coanabo se levait à l'instant, et le saluait avec le plus profond respect. Quelqu'un lui ayant demandé la raison de sa conduite, Colomb étant guamiquina, ou chef suprême, tandis qu'Ojeda n'était qu'un de ses sujets, le fier Caraïbe répondit que l'amiral n'avait point osé venir en personne pour le saisir au milieu de sa tribu, que ce n'était que par la valeur d'Ojeda qu'il était devenu son prisonnier, et qu'ainsi c'était à Ojeda qu'il devait du respect, et non à l'amiral[1].

L'outrage fait à Caonabo fut vivement ressenti par ses sujets; car les habitans de cette île étaient en général pleins de dévouement et de fidélité pour leurs caciques. Un de ses frères, guerrier plein de courage et d'adresse, qui jouissait d'une grande popularité parmi les Indiens, rassembla une armée de plus de sept mille hommes, et les guida secrè-

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 102.

tement dans les environs du fort Saint-Thomas, dont Ojeda était allé reprendre le commandement. Son intention était de surprendre et de saisir un certain nombre d'Espagnols, dans l'espoir d'obtenir de les échanger contre son frère. Ojeda, comme à l'ordinaire, eut avis de l'entreprise, et il ne voulut pas se laisser bloquer une seconde fois dans la forteresse. Ayant reçu du renfort de l'Adelantado, il laissa au fort Saint-Thomas une force suffisante pour le défendre, et avec le reste, il se mit en campagne pour aller à la rencontre des sauvages. Le frère de Caonabo, en voyant approcher les Espagnols, montra quelque talent militaire, et disposa son armée en cinq bataillons. Mais l'attaque impétueuse d'Ojeda, qui, selon sa coutume, s'élança en avant à la tête de sa cavalerie, répandit une terreur panique parmi les Indiens. Ils ne pouvaient supporter l'aspect terrible de ces êtres tout couverts d'un acier étincelant, brandissant leurs armes éclatantes, et montés sur des animaux qu'ils croyaient des bêtes de proie féroces. Les pauvres gens éperdus jetèrent leurs armes et prirent la fuite, beaucoup furent tués, plus encore furent faits prisonniers, et de ce nombre fut le frère de Caonabo, qui combattit bravement jusqu'à la fin pour défendre une cause aussi noble qu'elle était désespérée [1].

[1] Oviedo, *Cronica de las Indias,* lib. III, cap. I. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue,* liv. II, pag. 131.

CHAPITRE V.

Antonio de Torres arrive d'Espagne avec quatre vaisseaux. — Il repart avec une cargaison d'esclaves indiens (1494).

La colonie souffrait toujours beaucoup à cause de la pénurie des vivres; les provisions d'Europe étaient presque épuisées, et tels était la paresse et l'imprévoyance des colons, le désordre où les avaient jetés les hostilités des naturels, et l'insatiable cupidité qui ne leur laissait d'énergie que pour se procurer de l'or, qu'ils négligeaient la véritable richesse de l'île, c'est-à-dire son sol fécond et productif, qui aurait payé leurs soins avec usure, et qu'au sein du pays le plus fertile, ils étaient chaque jour en danger de mourir de faim.

Enfin, leurs souffrances furent soulagées par l'arrivée de quatre vaisseaux commandés par Antonio de Torres. Ils apportaient une grande quantité de provisions, ce qui répandit une joie générale. Ils amenaient aussi un médecin et un apothi-

caire dont le secours était bien nécessaire dans l'état de maladie de la plupart des colons; et ce qui était plus urgent encore, des artisans, des meuniers, des pêcheurs, des laboureurs et des jardiniers, habitans les plus utiles d'une colonie, les plus propres à en tirer toutes les ressources, les seuls enfin qui puissent, par leur travail, la rendre prospère et indépendante.

Les lettres du roi et de la reine, apportées par Torres et datées du 16 août 1494, étaient remplies de félicitations. Ils exprimaient la satisfaction que leur avait fait éprouver la lecture des détails transmis par Colomb, et reconnaissaient que tout dans ses découvertes avait justifié ses prédictions et leurs espérances. Ils manifestaient le plus vif intérêt pour la prospérité de la colonie, et désirant en avoir de fréquentes nouvelles, ils proposaient à Colomb de faire partir chaque mois une caravelle d'Isabelle et de l'Espagne. Ils l'informaient aussi que tous les différends qui étaient survenus de nouveau entre eux et le Portugal, au sujet de la ligne de démarcation, étaient heureusement terminés, et que comme on était convenu de placer cette ligne de concert, ils le priaient de revenir pour les aider de ses lumières, et au cas où il ne pourrait quitter la colonie, de leur envoyer son frère Barthélemi ou tout autre personne qu'il jugerait convenable, muni des cartes, des mappemondes et des dessins qui pourraient être utiles pour la négociation[1].

[1] Herrera, decad. I, lib. II, cap. 17.

Il y avait une autre lettre adressée en général aux habitans de la colonie, et particulièrement à ceux qui étaient destinés à accompagner l'amiral dans ses voyages de découvertes, leur ordonnant de lui obéir aussi ponctuellement qu'à eux-mêmes, sous peine d'encourir leur disgrâce et de payer l'amende de 10,000 maravédis.

Telle était la confiance bien méritée que le roi et la reine avaient alors en Colomb, mais qui devait bientôt être altérée par les rapports insidieux d'hommes perfides. Il n'ignorait pas les plaintes et les récits controuvés que plusieurs colons avaient faits contre lui, et qui allaient être appuyés par Margarite et par le père Boyle. Il savait qu'il était dans la position difficile et délicate d'un étranger qui est au service d'un pays où il n'a ni parens ni amis pour le soutenir, et où son mérite même est cause que l'envie met tout en œuvre pour le renverser. Ses efforts pour hâter l'exploitation des mines et pour tirer parti des ressources de l'île avaient été entravés par la négligence de Margarite et la conduite désordonnée de tous les Espagnols en général; cependant il craignait que les malheurs mêmes dont ils avaient été la cause ne fussent allégués contre lui, et qu'on ne s'appuyât sur ce que ses découvertes n'avaient encore rien produit pour jeter de la défaveur sur son expédition.

Pour contrebalancer l'effet de ces calomnies, Colomb hâta le départ des vaisseaux, et il comptait retourner avec eux, non-seulement pour se rendre aux désirs de leurs majestés, en étant présent à la

démarcation de la ligne géographique, mais pour se défendre contre les attaques de ses ennemis. Mais la maladie qui le retenait encore au lit l'empêcha de partir, et son frère Barthélemi, qui avait beaucoup de tact, d'expérience et de résolution, lui était nécessaire pour l'aider à remettre de l'ordre dans les affaires de la colonie. Il résolut donc d'envoyer en Espagne son frère Diego pour se conformer aux ordres du roi et de la reine, et pour défendre ses intérêts à la cour. En même temps il redoubla d'efforts pour envoyer par les vaisseaux des preuves positives de la valeur de ses découvertes. Il les chargea de tout l'or qu'il put trouver, d'échantillons d'autres métaux, et de fruits et de plantes rares et précieuses qu'il avait rassemblés, soit à Hispaniola, soit dans le cours de son voyage. Dans son empressement à procurer à ses souverains un profit immédiat, et à les indemniser des dépenses qui pesaient sur le trésor royal, il envoya aussi plus de cinq cents prisonniers indiens, qui, écrivait-il, pourraient être vendus comme esclaves à Séville.

Il est pénible de voir la brillante renommée de Colomb souillée d'une pareille tache, et la gloire de son entreprise ternie par une violation aussi manifeste de tous les droits de l'humanité. Cependant on peut alléguer en sa faveur les usages du temps. L'exemple de vendre des créatures humaines avait été donné depuis long-temps par les Espagnols et les Portugais, dans leurs découvertes en Afrique, où le trafic des esclaves avait été une

des plus grandes sources de profit. Il avait été sanctionné par l'autorité la plus élevée, par celle de l'église même; et les plus habiles théologiens avaient déclaré que toute nation infidèle et barbare, qui refuserait de se convertir au christianisme, pourrait être réduite en servitude. Si Colomb avait eu besoin d'un exemple illustre pour excuser sa conduite, il l'aurait trouvé dans celle que Ferdinand avait tenue dans les dernières guerres contre les Maures de Grenade, pendant lesquelles il avait toujours été entouré de pieux conseillers, et avait déclaré qu'il n'agissait que pour la gloire et pour la propagation de la foi. Dans cette guerre sainte, comme on l'appelait, on avait coutume de faire des incursions sur les terres des Maures, et d'emmener des *cavalgadas*, non-seulement de bestiaux, mais de créatures humaines, et non pas de guerriers pris les armes à la main, mais de bons villageois, de paisibles laboureurs, de femmes et d'enfans sans défense. Ils étaient conduits au marché de Séville, ou d'autres villes populeuses, et vendus comme esclaves. La prise de Malaga avait offert un exemple bien plus mémorable encore. Pour punir une noble et longue résistance, qui aurait dû exciter l'admiration plutôt que la vengeance, onze mille individus des deux sexes, de tout rang et de tout âge, et dont un grand nombre avaient reçu une éducation distinguée, furent tout à coup arrachés de leurs foyers, séparés les uns des autres et réduits au plus vil esclavage, quoique la moitié de leurs ran-

çons eût été payée. Ces circonstances ne sont pas rapportées pour justifier, mais pour pallier la conduite de Colomb. Il agissait d'après les coutumes de ce siècle, et d'après l'exemple du souverain qu'il servait. Las Casas, le noble et zélé défenseur des malheureux Indiens, qui ne laisse échapper aucune occasion de tonner éloquemment contre leur esclavage, parle avec indulgence des torts de Colomb. « Si, dit-il, les hommes pieux et instruits que le roi et la reine avaient pris pour guides et pour conseillers se sont aveuglés à ce point sur l'injustice de cette mesure, il n'est pas étonnant que l'amiral, qui n'avait pas étudié comme eux, soit tombé dans la même erreur [1]. »

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, tom. 1, cap. 122, MS.

CHAPITRE VI.

Expédition de Colomb contre les Indiens de la Vega. — Bataille (1495).

Malgré la défaite des Indiens par Ojeda, ils conservaient encore des intentions hostiles contre les Espagnols. L'idée de savoir leur cacique prisonnier et dans les chaînes portait jusqu'à la rage le désir de vengeance des naturels de Maguana, et l'intérêt que prenaient à son sort toutes les autres tribus de l'île prouvait combien ce chef intelligent avait su étendre son influence, et quelle admiration il inspirait généralement. Il avait encore des parens actifs et puissans, déterminés à essayer de le sauver, ou à venger sa mort. Un de ses frères, nommé Manicaotex, Caraïbe belliqueux et intrépide comme lui, s'était mis à la tête de ses sujets. Celle de ses femmes qu'il préférait, Anacoana, si célèbre par ses charmes, exerçait une grande influence sur

son frère Behechio, cacique de la province populeuse de Xaragua. Ils parvinrent à exciter presque tous les habitans de l'île à se lever en masse contre les Espagnols avec une énergie nouvelle, et la formidable ligue des caciques, que Caonabo avait tenté vainement de former, lorsqu'il était en liberté, fût le résultat de sa captivité. Guacanagari, cacique de Marien, resta seul l'ami des Espagnols, leur donna avis de l'orage qui se formait contre eux, et leur offrit de se mettre en campagne avec eux comme un allié fidèle.

La maladie prolongée de Colomb, le peu de troupes dont il pouvait disposer, et le déplorable état des colons en général, réduits à la plus grande faiblesse par la famine ou la maladie, l'avaient jusqu'alors engagé à essayer tous les moyens de conciliation et toutes les ruses imaginables pour prévenir et dissoudre la confédération qui le menaçait. Mais enfin il recouvra la santé, et les provisions arrivées d'Europe rendirent un peu de vigueur à ses compagnons. En ce moment, il reçut avis que les caciques alliés venaient de rassembler toutes leurs forces dans la Vega, à deux jours de marche d'Isabelle, dans l'intention de livrer à la colonie un assaut général, et de l'accabler par le nombre. Colomb résolut de se mettre à l'instant en campagne et de porter la guerre sur le territoire ennemi, plutôt que de souffrir qu'Isabelle en devînt le théâtre.

Dans l'état de faiblesse de la colonie, toutes ses forces ne montaient qu'à deux cents fantassins

et vingt cavaliers. Ils étaient armés d'arbalètes, d'épées, de lances et d'espingardas, ou grandes arquebuses. Avec ces armes formidables, une poignée de soldats européens, couverts d'armures et de boucliers de fer, pouvaient se mesurer contre des milliers de sauvages nus et mal armés. Les Espagnols avaient encore pour auxiliaires vingt limiers, que les Indiens redoutaient presque autant que les chevaux, et avec bien plus de raison. Ils étaient intrépides et féroces; rien ne pouvait les effrayer, et lorsqu'ils avaient saisi leur proie, rien n'était capable de leur faire lâcher prise. Les corps nus des Indiens étaient exposés sans défense à leurs attaques; ces chiens terribles se jetaient sur eux, les terrassaient et les mettaient en pièces.

L'amiral se fit accompagner, dans son expédition, par son frère Barthélemi, dont il recherchait les conseils et l'appui en toute occasion, et qui était doué, non-seulement d'une grande force physique, mais d'un courage à toute épreuve, et d'inclinations tout-à-fait militaires. Guacanagari vint aussi à la tête de ses sujets pour se joindre aux Espagnols; mais ni lui, ni son peuple n'étaient d'une humeur belliqueuse, et ils ne promettaient pas d'être d'un grand secours; le principal avantage de sa réunion avec les Européens consistait en ce qu'elle séparait tout-à-fait ses intérêts de ceux des autres caciques, et qu'elle donnait à l'Espagne un gage assuré de sa soumission. Dans l'état d'enfance où se trouvait la colonie, son plus grand espoir de tranquillité était dans les semences de ja-

lousie et de dissensions qu'elle pourrait jeter entre les puissances de l'île.

Ce fut le 27 mars 1495, que Colomb sortit d'Isabelle à la tête de sa petite armée, et avança, en faisant dix lieues par jour, pour aller au devant de l'ennemi. Il gravit de nouveau le défilé des Gentilshommes, du haut duquel il avait joui, pour la première fois, du coup d'œil qu'offrait la Vega. Avec quels sentimens différens il la contemplait alors! Les viles passions des hommes blancs avaient déjà rendu cette contrée si belle, si paisible et si hospitalière, le théâtre de la guerre et de toutes ses horreurs. Partout où la fumée, s'élevant du milieu des arbres, indiquait une bourgade indienne, elle annonçait en même temps le séjour d'une horde d'ennemis exaspérés, et les belles forêts qui s'étendaient à ses pieds étaient remplies de guerriers cachés. D'après le portrait que son imagination lui avait tracé du caractère paisible et inoffensif de ce peuple, il s'était flatté de régner sur lui en père et en bienfaiteur, mais maintenant il se voyait forcé de se montrer en conquérant.

Les Indiens apprirent par leurs éclaireurs l'approche des Espagnols; mais, quoiqu'ils eussent déjà quelque expérience de la manière de combattre des hommes blancs, la grande supériorité de leur nombre leur inspirait une entière sécurité. On assure qu'ils étaient cent mille[1]. Mais il est probable que c'est une exagération, car les In-

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 104.

diens ne se rangeant jamais en bataille, mais se cachant dans les forêts, il est bien difficile d'évaluer leurs forces. Leurs mouvemens rapides, leurs attaques et leurs retraites précipitées, et les cris sauvages qu'ils font entendre des points les plus opposés d'un terrain couvert de bois, sont faits pour donner une idée gigantesque de leur nombre. L'armée, toutefois, devait être très-nombreuse, puisqu'elle se composait des forces combinées de presque tous les caciques de cette île populeuse. Elle était commandée par Manicaotex, frère de Caonabo. Les Indiens, qui n'étaient pas forts sur le calcul, et qui étaient incapables de compter au-delà de dix, avaient une manière toute simple de connaître et d'apprécier les forces de leurs ennemis; c'était de mettre à part un grain de maïs à chaque guerrier qu'ils apercevaient. Lors donc que les espions, qui s'étaient cachés derrière les rochers et les buissons pour évaluer les forces des Espagnols, revinrent avec une seule poignée de maïs, les caciques sourirent de mépris en voyant qu'un si petit nombre osait se mesurer à leur innombrable armée [1].

Colomb joignit l'ennemi près de l'endroit où fut bâtie depuis la ville de San-Iago. Ayant reconnu les forces immenses des Indiens, don Barthélemi conseilla de diviser leur petite armée en plusieurs détachemens, pour attaquer en même temps de différens côtés. Ce plan fut adopté. L'infanterie,

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I. cap. 104.

divisée en plusieurs pelotons, s'avança tout à coup de divers points au bruit éclatant des tambours et des trompettes, et, cachés en partie par les arbres, ils firent une décharge générale de leurs armes à feu. La confusion se mit aussitôt dans les rangs des Indiens frappés d'une terreur panique. Ils croyaient voir une armée tout entière dans chacun de ces petits détachemens; leurs compagnons étaient renversés à leurs côtés par les balles des arquebuses, qui semblaient sortir du sein des forêts, au milieu du tonnerre et des éclairs. Avant qu'ils fussent revenus de la stupeur où les avaient jetés ces attaques simultanées, Alonzo de Ojeda chargea avec impétuosité le corps d'armée principal à la tête de sa petite troupe de cavalerie, s'ouvrant un chemin à l'aide de sa lance et de son sabre. Les chevaux renversaient les Indiens consternés, tandis que les cavaliers faisaient pleuvoir de tous côtés une grêle de coups. En même temps on lâcha les limiers; ils s'élancèrent avec furie sur les Indiens, les prirent à la gorge, les étranglèrent et les mirent en pièces. Les sauvages, qui ne connaissaient aucune espèce de quadrupèdes grands et féroces, furent frappés d'horreur lorsqu'ils se virent assaillis par ces animaux altérés de sang. Ils croyaient à chaque instant voir aussi les chevaux se jeter sur eux pour les dévorer. Le combat, si on peut lui donner ce nom, fut de courte durée. Quelle résistance pouvaient opposer des sauvages nus, indisciplinés et sans habitude de la guerre, armés seulement de massues, de flèches et de dards durcis au feu, à des soldats cou-

verts de fer, adroits à se servir d'épées tranchantes et surtout d'effrayantes armes à feu, et secondés par des monstres féroces dont l'aspect seul frappait de terreur l'Indien le plus intrépide?

Les pauvres sauvages s'enfuirent dans toutes les directions, en poussant des cris et des hurlemens pitoyables. Quelques-uns gravissaient des rocs escarpés, et de là ils adressaient aux vainqueurs les plus humbles supplications, et promettaient une soumission entière. Beaucoup furent tués, un grand nombre faits prisonniers, et, pour le moment, la confédération fut tout-à-fait détruite.

Guacanagari avait accompagné les Espagnols sur le champ de bataille, comme il le leur avait promis, mais il ne fut guère que spectateur de cette bataille, ou plutôt de cette déroute. Nous avons déjà dit qu'il n'était point d'une humeur martiale, et il avait frémi de crainte ainsi que ses sujets à la vue d'une attaque si impétueuse et si extraordinaire, quoiqu'elle fût faite par ses alliés. La part qu'il avait prise à cette expédition ne fut jamais oubliée des autres caciques, et il s'en retourna dans ses domaines, chargé de la haine et des malédictions de tous les insulaires.

CHAPITRE VII.

Colomb subjugue les naturels et leur impose un tribut (1495).

Colomb poursuivit sa victoire en faisant une tournée militaire dans les différentes parties de l'île, qu'il réduisit à l'obéissance. Les naturels tentaient quelquefois de résister, mais leurs efforts étaient facilement réprimés. La petite cavalerie d'Ojeda était très-utile pour ce service, à cause de le rapidité de ses mouvemens, de l'intrépidité de son chef, et de la frayeur que les chevaux inspiraient toujours aux Indiens. Aucune entreprise n'était trop dangereuse ni trop téméraire pour Ojeda. Si quelque mouvement séditieux se manifestait dans une des parties les plus reculées de l'île, il traversait, à la tête de son petit escadron, les plus épaisses forêts, tombait comme la foudre sur les Indiens, déconcertait leurs plans, et les forçait à la soumission la plus complète.

La Vega-Royale fut facilement subjuguée. Comme c'était une plaine immense et parfaitement unie, les cavaliers pouvaient aisément en faire le tour, et leur aspect eût suffi pour contenir les bourgades les plus nombreuses. Guarionex, qui en était le cacique souverain, était d'un caractère doux et paisible, et quoiqu'il eût pris part à la guerre à l'instigation des caciques voisins, il se soumit promptement aux Espagnols. Manicaotex, frère de Caonabo, fut aussi contraint à demander la paix; et, comme il était le principal moteur de la confédération, les autres caciques suivirent son exemple. Behechio seul, cacique de Xaragua et beau-frère de Caonabo, ne voulut point se soumettre. Ses domaines étaient très-éloignés d'Isabelle, à l'extrémité occidentale de l'île; ils entouraient la baie profonde appelée la crique de Leogan, et la longue péninsule nommée le cap Tiburon. Ils étaient d'un accès difficile, et les hommes blancs n'y avaient point encore pénétré. Il se retira dans ses états, emmenant avec lui sa sœur, la belle Anacoana, femme de Caonabo, que ses malheurs lui rendaient plus chère encore, qui acquit bientôt sur ses sujets un empire presque égal au sien, et qui était destinée à jouer un grand rôle dans l'histoire de l'île.

La confédération des caciques ayant forcé Colomb à commencer les hostilités, il avait acquis les droits d'un conquérant, et il réfléchit sur le meilleur parti qu'il pourrait tirer de sa victoire. Son désir le plus vif était d'assurer à l'Espagne de riches revenus, pour indemniser le roi et la reine de

leurs grandes dépenses, remplir l'attente générale, et surtout imposer silence aux calomniateurs qui étaient retournés en Espagne pour présenter ses découvertes sous l'aspect le plus défavorable. Il résolut donc de tâcher de tirer de l'île un revenu considérable et immédiat, en imposant un fort tribut aux provinces conquises. Dans le district de la Vega, de Cibao, et généralement dans tous ceux où se trouvaient des mines, chaque individu au-dessus de quatorze ans fut condamné à apporter, tous les trois mois, plein une sonnette de Flandre de poudre d'or[1]. Les caciques en devaient fournir beaucoup plus. Manicaotex, frère de Caonabo, eut à payer, pour sa part, une demi-calebasse d'or. Dans les districts qui étaient éloignés des mines et qui ne produisaient point d'or, la capitation était d'un arraba (vingt-cinq livres) de coton, payable aussi tous les trois mois. Tout Indien, en payant ce tribut, recevait, comme quittance, une médaille de cuivre qu'il portait suspendue à son cou, et ceux qu'on trouvait dépourvus de cette pièce justificative, étaient exposés à se voir arrêtés et punis.

Ces tributs parurent exorbitans aux naturels qui étaient accoutumés à ne payer à leurs caciques qu'une taxe légère, et les caciques eux-mêmes trouvèrent ces exactions intolérables. Guarionex, souverain de la Vega-Royale, représenta à Colomb

[1] D'après Las Casas (*Hist. Ind.*), une sonnette contenait pour trois castillans environ de poudre d'or, et pouvait valoir cinq dollars, ce qui, en raison de la rareté de l'or à cette époque, représentait quinze dollars de nos jours.

qu'il lui était impossible de satisfaire à ce qu'on exigeait de lui. Sa plaine fertile ne recélait point d'or; et, quoique les montagnes qui la bordaient continssent des mines et que les ruisseaux et les torrens qui en descendaient roulassent de la poudre d'or, ses sujets ne savaient pas recueillir ce métal. Il offrit donc, au lieu de payer le tribut qui lui avait été assigné, de cultiver et d'ensemencer une étendue de pays qui traversait l'île dans toute sa longueur, et dont le produit, dit Las Casas, eût suffi pour fournir de pain toute la Castille pendant dix ans[1].

Son offre fut rejetée. Colomb savait que l'or seul pouvait réaliser les rêves que la cupidité avait enfantés en Espagne, et assurer le succès de ses entreprises. Voyant cependant la difficulté qu'éprouvaient beaucoup d'Indiens à payer leur taxe de poudre d'or, il la diminua, et n'exigea plus d'eux que de remplir la moitié d'une sonnette. C'est une circonstance assez curieuse, et qui pourrait fournir quelques images poétiques, que ces brillans colifichets qui avaient d'abord fasciné les yeux des pauvres naturels, devenus une sorte de mesure qui leur rappelait sans cesse l'origine de tous leurs maux.

Pour assurer le paiement du tribut et la tranquillité de l'île, Colomb mit l'ancienne forteresse en état de défense et en fit bâtir d'autres. Indépendament de celle d'Isabelle, et du fort Saint-

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 105.

Thomas dans les montagnes de Cibao, il y avait déjà le fort Magdalena, dans la Vega-Royale, à trois ou quatre lieues de l'endroit où fut élevée depuis la ville de San-Iago; le fort Catalina, dont on ignore à présent l'emplacement; un autre nommé Esperanza, sur les bords de la rivière Yaque, dans la province de Cibao: mais la plus importante de ces nouvelles forteresses était celle de la Conception, située dans la partie la plus belle et la plus fertile de la Vega, à environ quinze lieues à l'est de Magdalena, qui dominait les vastes états de Guarionex[1].

Ce fut de cette manière que le joug de la servitude fut imposé à l'île, et que son esclavage fut assuré. Le désespoir le plus profond s'empara des naturels, lorsqu'ils se virent contraints à un travail fatigant, qui revenait à des époques fixes et rapprochées. Faibles et indolens par nature, la mort même leur semblait préférable à une existence aussi pénible. Ils n'entrevoyaient aucun terme au malheur qui les avait accablés si subitement, aucun moyen d'échapper à sa cruelle influence, aucun espoir de revenir à cet état d'indépendance et de douce oisiveté, si cher aux sauvages habitans des forêts. Le bonheur de l'île était évanoui sans retour: plus d'agréables rêveries à l'ombre des bosquets odorans, plus de paisible sommeil pendant la chaleur brûlante du jour près de la fontaine ou de la source, ou sous les palmiers touffus; plus de chansons, de danses et de jeux le soir comme

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 110.

auparavant, lorsque le grossier tambour indien les appelait à jouir de ces simples et innocens plaisirs. Maintenant, le corps penché et l'œil inquiet, ils étaient obligés d'errer tout le jour sur les bords des rivières et des ruisseaux, pour y chercher les parcelles d'or, qui chaque jour aussi devenaient plus rares, et qu'il fallait extraire péniblement du sable; ou bien de labourer leurs champs à l'ardeur du soleil, pour recueillir les moissons de leurs nouveaux maîtres, ou le tribut végétal qu'on exigeait d'eux. Fatigués et épuisés, ils se couchaient chaque soir avec la triste certitude d'avoir à supporter le lendemain les mêmes travaux et les mêmes souffrances. Si par hasard ils dérobaient une heure à leurs tyrans, pour se livrer à leurs danses nationales, les ballades dont ils les accompagnaient étaient d'un caractère mélancolique et plaintif. Elles parlaient de leur bonheur passé, lorsque les hommes blancs n'avaient point encore introduit parmi eux la douleur, l'esclavage et le pénible travail; elles racontaient de prétendues prophéties, transmises d'âge en âge, prédisant l'invasion des Espagnols, assurant que des étrangers, couverts de vêtemens, arriveraient dans leur île, ayant des épées capables de séparer un homme en deux d'un seul coup, et qu'ils feraient peser leur joug sur la postérité des Indiens. Ils chantaient ces ballades ou areytos d'une voix triste et lamentable, déplorant la perte de leur liberté, et leur pénible servitude[1].

[1] Pierre Martyr, decad. III, lib. IX.

Ils s'étaient flattés quelque temps que le séjour des étrangers parmi eux ne serait que temporaire, et que, déployant leurs immenses voiles, leurs vaisseaux les reconduiraient dans les cieux d'où ils étaient descendus. Dans leur simplicité, les pauvres Indiens avaient plusieurs fois demandé à leurs hôtes incommodes, quand ils comptaient retourner à « Turey. » Maintenant, ils voyaient que les hommes blancs avaient, pour ainsi dire, pris racine dans leur île. Ils voyaient leurs vaisseaux pourir à l'ancre dans le port, tandis que les équipages, disséminés dans le pays, bâtissaient des habitations et des forteresses, dont la construction solide, si différente de leurs cabanes légères, annonçait le dessein de se fixer dans l'île [1].

Ayant appris, par expérience, qu'ils tenteraient inutilement de se délivrer, par la voie des armes, de ces étrangers invincibles, ils eurent alors recours à un moyen qui leur fut suggéré par le désespoir. Ils voyaient que la colonie souffrait toujours du manque de vivres, et qu'elle n'avait presque pour toute ressource que les subsistances qu'elle tirait de l'île. Ils convinrent donc de ne plus cultiver les fruits, les racines et le maïs qui composaient leur principale nourriture, et de détruire même tout ce qui en existait déjà, pour amener la famine, dans l'espoir qu'elle forcerait les étrangers à quitter l'île. « Ils connaissaient peu, remarque Las Casas, un des traits caractéristiques des Espa-

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 106.

gnols, qui s'endurcissent en quelque sorte, et ont plus de de force pour souffrir, lorsqu'ils éprouvent davantage les atteintes de la faim [1]. » Les Indiens exécutèrent leur plan, ils abandonnèrent leurs habitations, après avoir détruit les produits de leurs champs et de leurs vergers, et ils se retirèrent dans les montagnes, où ils trouvèrent des herbes et des racines dont ils se nourrissaient, et beaucoup d'utias.

Cette mesure réduisit en effet les Espagnols à une grande détresse, mais ils avaient des ressources étrangères, et ils pouvaient s'en créer d'autres promptement, en semant une partie des graines apportées par les vaisseaux; aussi les naturels furent-ils ceux pour qui elle eut les suites les plus funestes. Les Espagnols, placés dans les différentes forteresses, voyant que non-seulement ils n'avaient plus de tribut à espérer, mais que cette désertion subite et la dévastation des moissons et des magasins les menaçaient d'une prompte famine, poursuivirent les Indiens dans leur retraite pour les forcer de revenir au travail. Ces malheureux cherchèrent alors un asile sur le sommet des montagnes les plus stériles et les plus escarpées; fuyant d'une retraite sauvage pour en chercher une plus sauvage encore, les femmes portant leurs enfans dans leurs bras ou sur leur dos, tous exté-

[1] No conociendo la proprietad de los Españoles, los cuales cuanto mas hambrientos, tanto mayor teson tienen y mas duros son de sufrir, y para sufrir. (Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 106.)

nués de fatigue et de faim et livrés à de continuelles alarmes. Au moindre bruit qu'ils entendaient dans la forêt ou sur la montagne, ils croyaient voir arriver leurs persécuteurs; ils se cachaient au fond de cavernes humides, ou sur les bords rocailleux des torrens; et n'osant ni chasser, ni pêcher, ni s'éloigner de leurs retraites pour chercher des racines et des végétaux nourrissans, ils n'avaient pour satisfaire leur faim dévorante, que des herbes rares et malsaines. La fatigue, l'inquiétude, la famine et les maladies contagieuses qui en furent la suite, en firent périr des milliers. Enfin le malheur dompta la rébellion. Les Indiens qui survécurent retournèrent à leurs habitations, et se soumirent humblement au joug qu'on leur opposait. La crainte que leur inspiraient les hommes blancs était si profonde, qu'on assure qu'un Espagnol aurait pu traverser toute l'île, seul et sans armes, sans appréhender le moindre danger, et que s'il l'avait exigé, les naturels l'auraient même porté sur leurs épaules, sans oser se plaindre [1].

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de parler du sort de Guacanagari, qui ne doit plus figurer dans le cours de cette histoire. Son amitié pour les Espagnols l'avait séparé de tous ses compatriotes, mais elle ne l'avait point affranchi des malheurs qui pesaient sur l'île. Ses domaines,

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 106. *Hist. del Almirante*, cap. 60.

comme ceux des autres caciques, furent soumis à un tribut, et ses sujets, qui partageaient la répugnance que tous les Indiens éprouvent pour le travail, avaient bien de la peine à le payer. Colomb, qui savait l'apprécier, et qui aurait pu le protéger, fut long-temps absent, soit dans l'intérieur de l'île, soit en Europe, où il défendait ses propres intérêts. Dans cet intervalle, les Espagnols oublièrent l'hospitalité et les services de Guacanagari, et le tribut fut exigé avec dureté. Il se voyait chargé de la haine de tous ses compatriotes en général, et poursuivi par les plaintes et les lamentations de ses malheureux sujets. Les étrangers qu'il avait secourus dans le malheur, et qu'il avait introduits, pour ainsi dire, au sein de sa patrie, en étaient devenus les tyrans et les oppresseurs. Les soucis, le travail et la pauvreté s'étaient déchaînés comme autant de fléaux sur cette contrée, naguère si heureuse, et il lui semblait que c'était lui qui les avait attirés sur sa terre natale. Incapable de supporter plus long-temps les reproches des autres caciques, les malheurs de ses sujets, et les exactions de ses alliés ingrats, il finit par se retirer dans les montagnes, où il mourut dans l'obscurité et dans la misère [1].

Ovedo a cherché à noircir le caractère de ce prince indien; mais ce n'est pas aux Espagnols à prétendre excuser leur ingratitude en calomniant Guacanagari. Jamais il ne cessa de leur donner des

[1] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, lib. II.

preuves de cette véritable amitié qui ne brille jamais d'un éclat plus pur qu'au sein de l'adversité. Il aurait pu jouer un plus noble rôle en s'unissant aux autres caciques pour chasser les étrangers qui envahissaient sa patrie; mais il paraît qu'il se laissa fasciner par son admiration pour les étrangers et par son attachement personnel pour Colomb. Il était bon, sensible, hospitalier, capable de gouverner un peuple doux et paisible pendant que l'île jouissait encore de son bonheur primitif, mais d'un caractère trop faible pour tenir tête aux orages qui suivirent l'arrivée des hommes blancs.

CHAPITRE VIII.

Intrigues contre Colomb à la cour d'Espagne. — Aguado est envoyé pour prendre connaissance de l'état des affaires à Hispaniola (1495).

Tandis que Colomb s'efforçait de remédier aux maux causés par l'indigne conduite de Margarite et de sa troupe, ce commandant perfide et son zélé coadjuteur, le père Boyle, travaillaient sourdement à miner sa réputation à la cour de Castille. Ils l'accusèrent de tromper les souverains et la nation par des descriptions exagérées des pays qu'il avait découverts. Ils assurèrent que l'île d'Hispaniola serait une source de dépenses plutôt que de profits, et ils tracèrent un tableau effrayant des souffrances de la colonie, occasionées, disaient-ils, par l'administration tyrannique de l'amiral et de ses frères. Ils lui reprochèrent d'imposer à tous les colons des travaux excessifs, lorsqu'ils étaient tous faibles

et malades; de supprimer les rations sous le prétexte le plus frivole, au grand détriment de la santé des malheureux qu'il punissait ainsi; d'infliger arbitrairement les punitions corporelles les plus rigoureuses aux gens de la basse classe, et d'abreuver d'outrages les gentilshommes espagnols. Mais ils se gardèrent bien de parler des circonstances impérieuses qui avaient nécessité ces travaux extraordinaires, ni des débauches et des crimes de tous genres commis par les colons, et qu'il fallait réprimer, ni des cabales séditieuses des cavaliers espagnols, qui avaient éprouvé son indulgence plutôt que sa rigueur. Indépendamment de ces plaintes, ils peignirent l'état de confusion où se trouvait l'île par suite de l'absence de l'amiral, et de l'incertitude où on était sur son sort, donnant à entendre qu'il avait péri dans ses téméraires entreprises pour explorer des mers inconnues et de stériles découvertes.

Ces rapports, dictés par la malveillance et la prévention, tiraient un grand poids du caractère officiel de Margarite et du père Boyle. Ils étaient confirmés par le témoignage des mécontens et des factieux qui étaient revenus avec eux en Espagne, et dont plusieurs tenaient à de grandes familles, disposées à s'indigner avec toute la morgue espagnole de ce qu'ils regardaient comme les prétentions arrogantes d'un vil étranger. Dès ce moment, la popularité de Colomb reçut une atteinte mortelle; la confiance des souverains s'affaiblit, et l'on prit des mesures qui portent fortement l'em-

preinte de la politique défiante et jalouse de Ferdinand.

Il fut décidé qu'on enverrait une personne de confiance qui prendrait en main le gouvernement de l'île, si l'amiral n'avait pas encore reparu, et qui, dans le cas même où il serait de retour, examinerait les abus qui étaient signalés, et remédierait à ceux dont il reconnaîtrait l'existence. On avait jeté les yeux, pour cet emploi difficile, sur Diego Carillo, commandant d'un ordre militaire; mais, comme il ne se trouva pas prêt à partir avec la flotte qui allait mettre à la voile, les souverains écrivirent à Fonseca, surintendant des affaires de l'Inde, d'envoyer quelqu'un de sûr avec les vaisseaux pour veiller sur les provisions dont ils étaient chargés. Il devait les distribuer aux colons sous la surveillance de l'amiral, ou, en son absence, sous les yeux des autorités établies par lui. Il devait aussi prendre des renseignemens sur la manière dont l'île était gouvernée, sur la conduite des gens en place, sur les causes et les auteurs des griefs dont on se plaignait, et sur les mesures qu'il fallait prendre pour y remédier. Après avoir recueilli ces informations, il devait revenir en Espagne faire son rapport aux souverains; mais, dans le cas où il trouverait l'amiral dans l'île, tout devait rester soumis à son autorité.

Une autre mesure prise par les souverains vers la même époque montre également le déclin de la faveur de Colomb. Le 10 avril 1495, il parut une proclamation qui permettait généralement à

tout sujet du royaume de s'établir dans l'île d'Hispaniola, et d'entreprendre des voyages de commerce et de découverte dans le Nouveau-Monde: cette faveur était accordée à de certaines conditions.

Tous les bâtimens devaient partir exclusivement du port de Cadix, et sous l'inspection d'officiers nommés par la couronne. Tous ceux qui partiraient pour Hispaniola sans paie et à leurs frais, recevraient des terres à leur arrivée et des vivres pendant un an, et auraient le droit de conserver ces terres ainsi que toutes les maisons qu'ils auraient pu y bâtir. De tout l'or qu'ils parviendraient à rassembler, ils garderaient un tiers pour eux, et paieraient les deux autres tiers à la couronne. Pour les autres denrées provenant de l'île, ils ne paieraient qu'un dixième à la couronne. Leurs achats se feraient en présence d'officiers nommés par les souverains, et les droits seraient payés entre les mains du receveur royal.

Tout bâtiment frêté par des particuliers devait prendre à bord un ou deux commissaires nommés par les officiers du roi à Cadix. Il était dit qu'un dixième du portage de chaque vaisseau serait au service de la couronne, sans aucuns frais, et qu'un dixième de tout ce que les navires se procureraient dans les contrées nouvellement découvertes serait remis au trésor à leur retour. Ces règlemens comprenaient les bâtimens marchands qui porteraient des provisions à Hispaniola.

Cette autorisation générale pour les voyages de

découverte fut accordée sur les vives instances de Vincent Yañes Pinzon et d'autres navigateurs intrépides qui, pour la plupart, avaient fait voile avec Colomb. Ils offraient d'entreprendre des expéditions à leurs risques et dépens. Cette offre était séduisante, et elle était faite à propos. Le gouvernement était pauvre, les expéditions de Colomb étaient coûteuses, et pourtant l'objet qu'elles avaient en vue était trop important pour être négligé. C'était un moyen tout simple d'obtenir les mêmes résultats, non-seulement sans aucun frais, mais même avec des avantages certains. La permission fut donc accordée sans que l'amiral eût été consulté. Colomb s'en plaignit hautement comme d'une infraction manifeste à ses priviléges, et en même temps comme d'une source de désordres et d'anarchie, puisqu'au lieu de suivre un cours régulier de nobles découvertes, tous les aventuriers allaient se livrer aux déprédations et au pillage. Il est certain qu'une grande partie de l'odieux qui s'est attaché aux découvertes espagnoles dans le Nouveau-Monde a eu pour cause l'avidité insatiable de simples particuliers.

Précisément dans ces circonstances, au commencement du mois d'avril, lorsque les intérêts de Colomb étaient dans une situation si critique, les vaisseaux commandés par Torres arrivèrent en Espagne. Ils apportaient la nouvelle de l'heureux retour de l'amiral à Hispaniola, et de son voyage le long de la côte méridionale de Cuba, ainsi que la masse de témoignages qu'il avait rassemblés pour prouver que

cette côte était l'extrémité du continent asiatique, et qu'il avait pénétré jusqu'aux limites des plus riches contrées de l'Orient. Torres apportait aussi des échantillons de l'or et des productions diverses que l'amiral s'était procurés dans le cours de son voyage. Il ne pouvait arriver plus à propos. Tous les doutes se dissipèrent, et l'on reconnut l'inutilité d'une partie des mesures qu'on était au moment de prendre. La prétendue découverte des côtes de l'opulente Asie jetait un éclat temporaire sur l'expédition, et réveillait la reconnaissance des souverains pour Colomb. L'effet s'en fit promptement sentir. Au lieu de laisser à la discrétion de Juan Rodriguez de Fonseca la nomination du commissaire qui devait être envoyé à Hispaniola, ils résolurent de faire eux-mêmes ce choix, et ils nommèrent Juan Aguado.

Il fut choisi, parce qu'à son retour il avait été vivement recommandé par Colomb à la bienveillance de leurs majestés. Elles crurent donc ne pouvoir rien faire de plus agréable pour l'amiral que d'envoyer, en qualité de commissaire, la personne même dont il avait fait un si grand éloge, et qui devait lui conserver une vive reconnaissance.

Fonseca, en vertu de ses pouvoirs comme surintendant des affaires de l'Inde, et probablement pour satisfaire son animosité toujours croissante contre Colomb, avait retenu une certaine quantité d'or que don Diego, frère de l'amiral, avait apportée pour son propre compte. Les souverains lui écrivirent à plusieurs reprises pour lui ordonner de ne pas demander cet or, ou s'il l'avait déjà pris, de

le rendre à l'instant, en donnant des explications satisfaisantes, et d'écrire à Colomb dans des termes propres à calmer le ressentiment qu'une pareille mesure était faite pour exciter. Ils lui enjoignirent en même temps de consulter les personnes récemment arrivées d'Hispaniola, sur la manière dont il pourrait faire satisfaction à l'amiral, et d'agir en conséquence. Ce fut pour Fonseca l'une des plus dures humiliations auxquelles un esprit arrogant puisse se voir réduit, celle de demander pardon de son arrogance. Mais elle ne fit qu'aigrir encore la haine qu'il avait conçue contre l'amiral et sa famille. Malheureusement le poste qu'il occupait, et la confiance que lui accordaient ses maîtres, ne lui fournirent que trop d'occasions de la satisfaire par mille moyens détournés.

Pendant que Ferdinand et Isabelle cherchaient à éviter tout ce qui pourrait donner le moindre ombrage à Colomb, ils s'occupaient aussi de prendre des mesures pour assurer la tranquillité de la colonie. Dans une lettre adressée à l'amiral, ils demandaient que le nombre des colons fût limité à cinq cents, un plus grand nombre étant regardé comme inutile pour le service de l'île, en même temps que ce serait un accroissement de dépense pour la couronne. Pour prévenir toute altercation à l'avenir au sujet de la répartition des vivres, ils décidèrent que les rations seraient distribuées tous les cinq jours, et que la punition, qui consistait à les diminuer ou à les retrancher, cesserait d'être employée, attendu que les colons avaient besoin

d'une nourriture vivifiante pour se fortifier contre les maladies que cause un climat étranger.

Un savant et habile métallurgiste, nommé Pablo Belvis, fut envoyé à la place de Firmin Cado. On lui donna toutes les machines et tous les instrumens nécessaires pour ouvrir des mines, et essayer et purifier tous les métaux précieux, et on lui assura de beaux appointemens et de grands avantages. Des ecclésiastiques furent aussi choisis pour remplacer le père Boyle et plusieurs de ses frères qui désiraient quitter l'île. L'instruction et la conversion des naturels continuaient à exciter de plus en plus la généreuse sollicitude de la reine. Il était arrivé sur le vaisseau de Torres un grand nombre d'Indiens qui avaient été faits prisonniers dans les dernières guerres contre les caciques. Une ordonnance royale avait été rendue, portant qu'ils seraient vendus comme esclaves dans les marchés de l'Andalousie, ainsi qu'on l'avait fait à l'égard des nègres pris sur la côte d'Afrique, et des Maures tombés au pouvoir des Espagnols dans la guerre contre Grenade. Mais Isabelle avait pris un vif intérêt aux descriptions qui lui avaient été faites du caractère doux et hospitalier de ces insulaires et de leur grande docilité. La découverte avait été entreprises sous ses auspices immédiats; elle regardait ces peuples comme placés sous sa surveillance particulière, et, dans son pieux enthousiasme, elle aspirait à la gloire de les retirer du sein des ténèbres pour les conduire dans les voies de la lumière. Son âme tendre et compatissante fut révoltée de

l'idée de les traiter comme des esclaves, quand même des usages barbares l'y autoriseraient. Cinq jours après l'envoi de l'ordonnance qui autorisait la vente, une lettre fut écrite par les souverains à l'évêque Fonseca, pour en suspendre l'exécution jusqu'à ce qu'ils eussent pu connaître la cause pour laquelle ils avaient été faits prisonniers, et consulter de savans et pieux théologiens, pour savoir si cette vente serait justifiable aux yeux de Dieu [1]. Les avis des prêtres furent très-partagés sur cette question importante; la reine la décida provisoirement d'après les conseils que lui dictaient sa conscience et sa charité vraiment chrétienne. Elle ordonna que les Indiens fussent renvoyés dans leur pays natal, et recommanda de chercher à se concilier les insulaires par les moyens les plus doux, au lieu de les traiter avec sévérité. Malheureusement ses instructions arrivèrent trop tard à Hispaniola pour produire l'effet désiré. Les luttes sanglantes, les terribles représailles produites par les passions effrénées des colons, et par la soif de vengeance des naturels, ne pouvaient pas être oubliées. Il s'était élevé entre eux une défiance mutuelle et une animosité profonde que rien ne pouvait plus éteindre.

[1] *Lettre des Souverains à Fonseca.* Navarrete, *Colec. de los Viages*, lib. II, doc. XCII.

CHAPITRE IX.

Arrivée d'Aguado à Isabelle. — Sa conduite arrogante. — Tempête dans le fort (1495).

Juan Aguado partit d'Espagne vers la fin d'août, avec quatre caravelles chargées d'approvisionnemens de toute espèce pour la colonie. Don Diego Colomb retourna sur cette escadre à Hispaniola. Il arriva à Isabelle dans le mois d'octobre ; l'amiral était absent, étant parti pour aller rétablir la tranquillité dans l'intérieur. Aguado, comme on l'a déjà dit, avait des obligations à Colomb qui l'avait distingué de ses compagnons, et qui l'avait recommandé spécialement au roi et à la reine. Mais c'était une de ces têtes faibles que la moindre élévation fait tourner. Enflé de cette ombre de puissance dont il jouissait pour un moment, il perdit de vue non-seulement le respect et la reconnaissance qu'il devait à l'amiral, mais la nature et l'étendue de ses

pouvoirs. Au lieu d'agir en qualité de commissaire chargé de prendre des renseignemens, il s'arrogea un ton d'autorité, comme si les rênes du gouvernement avaient été transférées entre ses mains. Il intervint dans les affaires publiques, fit arrêter plusieurs personnes, somma les officiers employés par l'amiral de venir lui rendre compte de leur conduite, et n'eut aucun égard pour don Barthélemi Colomb qui commandait en l'absence de son frère.

Étonné de cette présomption, l'Adelantado demanda à voir sa commission; mais Aguado le traita avec beaucoup de hauteur, et lui répondit qu'il ne la montrerait qu'à l'amiral. Cependant, en y réfléchissant bien, de peur qu'il ne s'élevât des doutes dans l'esprit public sur le droit qu'il avait d'intervenir dans les affaires de la colonie, il fit proclamer pompeusement à son de trompe sa lettre de créance. Elle était courte, mais décisive, et contenait ce qui suit :

« Cavaliers, écuyers, et vous tous qui par nos ordres êtes dans les Indes, nous vous envoyons Juan Aguado, gentilhomme de notre chambre, qui vous parlera de notre part. Nous vous enjoignons d'ajouter foi à ses paroles. »

Le bruit se répandit alors que la chute de Colomb et de sa famille était décidée, et qu'un commissaire était arrivé, avec pouvoir d'entendre et de redresser tous les griefs. Aguado fut le premier à y donner naissance, en menaçant d'enquêtes rigides et de châtimens exemplaires. Ce fut un temps de triomphe pour les coupables. Il n'en était pas un

qui ne se transformât tout à coup en accusateur. Tous ceux qui, par leurs crimes ou leur négligence, avaient encouru la rigueur salutaire des lois, poussaient les hauts cris contre Colomb. Il ne manquait pas d'abus dans la colonie, les uns provenant de la situation même des choses, d'autres introduits par la corruption des colons; tous étaient attribués à la mauvaise administration de l'amiral. On lui reprochait et les maux que d'autres causaient, et les remèdes rigoureux qu'il s'était efforcé d'y apporter. Toutes les anciennes plaintes contre l'amiral et ses frères furent reproduites : s'ils se livraient à un système régulier d'oppression, c'était parce que, étant étrangers, ils ne cherchaient que leur intérêt et leur agrandissement, au prix des fatigues et des souffrances des Espagnols.

N'ayant pas assez de discernement pour démêler ce qu'il y avait de vrai et ce qu'il y avait de faux dans ces plaintes, Aguado, qui brûlait de condamner, ne vit dans toutes les dépositions que des preuves évidentes de la culpabilité de Colomb. Il fit entendre, et il pensait peut-être, que l'amiral se tenait éloigné d'Isabelle, de peur d'être exposé à ses investigations. Dans l'excès de sa présomption, il alla jusqu'à envoyer un détachement de cavalerie pour le chercher. L'homme vain et faible qui se voit en place est porté à employer des satellites de son espèce. Les gens d'Aguado, pleins d'arrogance et de fanfaronnade, ne manquèrent pas, partout où ils passaient, de parler de la puissance et de la grandeur de leur chef, et du châtiment qu'il se propo-

sait d'infliger à Colomb. En peu de temps le bruit se répandit dans toute l'île qu'un nouvel amiral était venu pour régir la colonie, et que l'ancien gouverneur allait être mis à mort.

La nouvelle de l'arrivée et de la conduite insolente d'Aguado était parvenue à Colomb, dans l'intérieur de l'île; il prit aussitôt le chemin d'Isabelle, pour lui accorder une entrevue. Aguado, apprenant son arrivée, s'y rendit de son côté. Comme on connaissait la fierté de Colomb, le sentiment élevé qu'il avait de ses services et le soin avec lequel il faisait respecter son autorité, on s'attendait à une violente explosion lors de cette conférence. Aguado en avait aussi quelque soupçon; mais, fort de sa lettre de créance et tout gonflé de l'audace ignorante d'un esprit borné, il se croyait sûr de ce qui allait arriver. L'événement montra combien il est difficile à des âmes étroites de prévoir la conduite d'un homme tel que Colomb dans une situation délicate. Son caractère bouillant et impétueux avait été dompté par une vie d'épreuves; il avait appris à soumettre ses passions à son jugement; il avait trop bien le sentiment de sa dignité pour entrer en contestation avec un fanfaron tel qu'Aguado; par-dessus tout, il avait un respect profond pour l'autorité de ses souverains, car, dans la ferveur de ses sentimens, sa fidélité et son zèle ne le cédaient qu'à sa piété. Il reçut donc Aguado avec la politesse la plus grave et la plus solennelle. Celui-ci répéta la vaine cérémonie qu'il avait déjà faite, ordonnant que la lettre de créance fût proclamée de nouveau à

son de trompe, en présence du peuple. Colomb l'écouta avec une entière déférence, et assura Aguado qu'il était prêt à faire tout ce que désireraient leurs majestés.

Cette modération inattendue étonna tous ceux qui étaient présens, et confondit Aguado. Il était venu préparé à une scène violente, et avait espéré que Colomb, dans la chaleur et l'impatience du moment, aurait dit ou fait quelque chose qu'il aurait pu présenter comme un manque de respect pour l'autorité des souverains. Il chercha même, quelques mois après, à obtenir des notaires publics qui avaient assisté à l'entrevue, une relation partiale de ce qui s'était passé; mais la déférence de l'amiral pour la lettre de créance avait été trop remarquable pour pouvoir être contestée, et tous les témoignages furent hautement en sa faveur [1].

Aguado continua à se mêler de l'administration, et les égards que Colomb lui témoignait, sa patience admirable à supporter cette intervention odieuse, la douceur des mesures qu'il employait pour apaiser les mécontens, furent regardés comme autant de preuves qu'il avait perdu son énergie. On pensa que son influence déclinait, tandis qu'Aguado était salué comme l'astre qui allait s'élever sur l'horizon. Tous les esprits timides et pusillanimes qui avaient quelque sujet de plaintes réelles ou imaginaires, s'empressèrent alors de les

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 118.

exhaler, car, en décriant l'amiral, on était sûr de gagner l'amitié d'Aguado.

Les pauvres Indiens aussi, accablés sous la domination des hommes blancs, se réjouirent de la perspective de changer de maître, se flattant vainement qu'il en résulterait quelque adoucissement à leurs maux. Plusieurs caciques qui, après leur défaite dans la Vega, avaient promis de rester fidèles à l'amiral, s'assemblèrent alors dans la maison de Manicaotex, frère de Caonabo, près de la rivière Yaque, et là ils se réunirent pour adresser des plaintes en forme contre Colomb, qu'ils regardaient comme l'auteur de tous les maux causés par la désobéissance et les vices de ses compagnons.

Aguado crut alors que le grand objet de sa mission était rempli. Il avait rassemblé des preuves suffisantes, à ce qu'il lui semblait, pour assurer la ruine de l'amiral et de ses frères, et il se disposa à retourner en Espagne. Colomb résolut d'en faire autant. Il sentait qu'il était temps qu'il parût à la cour, et qu'il dissipât les nuages que la calomnie rassemblait sur sa tête. Il avait des ennemis actifs, d'un haut rang, d'un grande influence, qui cherchaient toutes les occasions de jeter de la défaveur sur lui et ses entreprises. Étranger comme il l'était, il n'avait pas d'amis zélés à la cour pour prendre sa défense. Il craignait qu'on ne réussît à jeter dans l'esprit des rois catholiques des préventions funestes aux progrès des découvertes; il lui tardait donc de se rendre auprès d'eux, et d'expliquer les

véritables causes qui avaient frappé jusqu'alors ses entreprises de stérilité. Ce n'est pas l'un des traits les moins singuliers de son histoire, qu'après avoir été tant d'années à convaincre les hommes qu'il y avait un Nouveau-Monde à découvrir, il eut presque autant de peine à leur prouver les avantages de sa découverte.

Lorsque les vaisseaux étaient prêts à partir, une affreuse tempête se déchaîna sur l'île. C'était un de ces tourbillons terribles, fréquens entre les tropiques, que les Indiens appellent *uricans*, et qui est passé dans notre langue avec très-peu de variation (ouragan). Vers midi, un vent furieux s'éleva de l'est, chassant devant lui des volumes épais de vapeurs et de nuages. Il rencontra un autre tourbillon parti de l'occident, et l'on eût dit qu'une lutte violente s'engageait entre eux. Le sein des nues était sans cesse déchiré par d'effrayans éclairs. Tantôt les nuages accumulés s'élevaient comme en pyramide dans les cieux, tantôt ils descendaient jusqu'à la terre, et la couvraient de ténèbres plus épaisses, plus impénétrables que celles de la nuit. Partout où l'ouragan passait, des forêts entières étaient dépouillées à l'instant de leurs branches et de leur feuillage; les arbres d'une taille gigantesque, qui opposaient de la résistance au passage du tourbillon furieux, étaient déracinés et emportés à une grande distance. Des bosquets étaient arrachés du sommet des montagnes; de grandes masses de terre et de rocher étaient précipitées dans les vallées avec un bruit horrible, et arrêtaient le cours

des rivières. Le bruit affreux de tous les élémens déchaînés, les éclats du tonnerre, les éclairs éblouissans, les sifflemens du vent, le craquement des arbres et des rochers, répandaient partout l'effroi, et beaucoup d'habitans pensaient que la fin du monde était arrivée. Quelques-uns se sauvèrent dans des cavernes, car leurs fragiles maisons avaient été renversées, et l'air était rempli de troncs et de branches d'arbres, et même de fragmens de rochers, entraînés par la fureur de la tempête.

Lorsque l'ouragan atteignit le port, il se déchaîna sur tous les vaisseaux qui étaient à l'ancre, arracha leurs câbles, et en abîma trois avec tout ce qui était à bord. D'autres, entraînés l'un contre l'autre, se brisèrent en mille pièces, et leurs débris épars furent jetés sur la côte par la mer irritée, qui, dans quelques endroits, s'était élancée jusqu'à trois et quatre milles sur la terre. La tempête dura trois heures. Lorsqu'elle fut passée et que le soleil reparut, les Indiens se regardèrent les uns les autres dans un muet étonnement et dans une sombre stupeur. Jamais, de mémoire d'homme, leur île n'avait été assaillie par un semblable ouragan. Ils crurent que c'était un fléau terrible envoyé par la divinité pour punir les crimes et les cruautés des hommes blancs, ou bien que ces furieux avaient conjuré jusqu'à l'air, la terre et l'eau, pour troubler leur vie paisible et désoler leur île [1].

[1] Ramusio, t. VIII, p. 7. Pierre Martyr, decad. I, l. IV.

CHAPITRE X.

Découverte des mines de Hayna (1496).

Dans l'ouragan qui venait de causer tant de ravages, les quatre caravelles d'Aguado avaient été détruites, ainsi que deux autres qui étaient dans le port. Le seul bâtiment qui existât encore était la *Niña ;* encore était-il très-endommagé. Colomb donna ordre de le réparer immédiatement, et de construire une autre caravelle avec les débris jetés sur le rivage. Tandis qu'il attendait que ces deux navires fussent prêts à mettre en mer, il reçut l'agréable nouvelle qu'on venait de découvrir de belles mines dans l'intérieur de l'île. On attribue cette découverte à une aventure assez romanesque [1]. Un jeune Aragonais, nommé Miguel Diaz

[1] Oviedo, *Cronica de las Indias*, lib. II, cap. 13.

au service de l'Adelantado, s'étant pris de querelle avec un autre Espagnol, se battit avec lui et le blessa dangereusement. Craignant les suites de cette affaire, il s'enfuit de la colonie, suivi de cinq à six compagnons, qui avaient été les témoins du combat, ou qui lui étaient personnellement attachés. En parcourant l'île à l'aventure, ils arrivèrent dans une bourgade indienne sur la côte méridionale, près de l'embouchure de la rivière Ozema, où est à présent la ville de Saint-Domingue. Ils furent reçus avec bonté par les naturels, et ils restèrent quelque temps parmi eux. Le village était gouverné par une Indienne, qui conçut bientôt un vif attachement pour le jeune Aragonais. Diaz, de son côté, ne fut pas insensible à sa tendresse; ils formèrent une douce union, et pendant quelque temps ils vécurent très-heureux ensemble.

Cependant le souvenir de sa patrie et de ses amis finit à la longue par se glisser dans les pensées du jeune Espagnol. Il était triste de se voir à jamais exclu de la vie civilisée, à jamais séparé de ses compatriotes. Il brûlait de retourner dans la colonie; mais connaissant la justice sévère de l'Adelantado, il redoutait la punition qui l'y attendait. Sa jeune épouse remarqua qu'il était souvent triste et rêveur, et l'amour, toujours si clairvoyant chez les femmes, lui en eut bientôt révélé la cause. Craignant qu'il ne l'abandonnât pour retourner auprès de ses amis, elle s'efforça de trouver quelque moyen d'attirer les Espagnols dans cette partie de l'île. Sachant que l'or était le

grand centre d'attraction des hommes blancs, elle apprit à Diaz qu'il y avait des mines très-riches dans les environs. Elle lui conseilla d'engager ses compatriotes à quitter le voisinage malsain et comparativement stérile d'Isabelle, pour venir habiter les bords fertiles de l'Ozema, promettant qu'ils seraient reçus avec la plus grande hospitalité par sa nation.

Diaz fut frappé de cette idée. Il prit des renseignemens particuliers sur ces mines, et se convainquit que l'or y abondait. Il remarqua que le pays était plus fertile, la rivière plus belle, le havre qui était à l'entrée, plus sûr et plus commode. Il se flatta que la communication de nouvelles aussi importantes lui obtiendrait aisément son pardon de l'Adelantado. Plein de ces espérances, il choisit des guides parmi les naturels, et prenant congé de la jeune Indienne, son épouse, accompagné de ses camarades, il se mit en marche, à travers les déserts, pour se rendre à la colonie, qui était à cinquante lieues de distance. Il y entra secrètement, et, à sa grande joie, il apprit que l'homme qu'il avait blessé, était entièrement rétabli. Il se présenta alors hardiment devant l'Adelantado, certain de trouver grâce auprès de lui : il ne se trompait pas. Aucune nouvelle ne pouvait arriver plus à propos. L'amiral voulait depuis long-temps trouver un emplacement plus sain et plus avantageux pour la colonie. Il désirait aussi porter en Espagne quelques preuves décisives des richesses de l'île, comme le moyen le plus efficace d'imposer silence à ses en-

nemis. Si le rapport de Miguel Diaz était exact, ce double désir serait accompli. Des mesures furent prises à l'instant même pour s'en assurer. L'Adelantado partit en personne pour visiter la rivière Ozema, accompagné de Miguel Diaz, de Francisco de Garay, et des guides indiens, et suivi d'une troupe de cavaliers bien armés. Ils se rendirent d'Isabelle à Magdalena, traversèrent la Vega-Royale jusqu'au fort de la Conception, et continuant à se diriger vers le sud, ils arrivèrent au pied d'une chaîne de montagnes, qu'ils gravirent par un défilé de deux lieues de longueur, et descendirent dans une autre vallée qui fut appelée Bonao. Un peu plus loin, ils se trouvèrent sur les bords d'une grande rivière, nommée Hayna, qui coulait à travers un pays fertile. Sur la rive orientale de cette rivière, et à environ huit lieues de son embouchure, ils virent de l'or en morceaux plus considérables et en plus grande quantité qu'ils n'en avaient encore rencontré dans aucune partie de l'île, sans même en excepter la province de Cibao. Ils firent des expériences en différens endroits dans un rayon de six milles, et toujours avec succès. Le sol semblait tellement imprégné de ce métal qu'un ouvrier ordinaire aurait pu sans peine en recueillir pour trois drachmes dans sa journée [1]. Dans plusieurs endroits ils remarquèrent des excavations profondes en forme de puits,

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. II, cap. 18. Pierre Martyr, decad. I, lib. IV.

comme si les mines avaient été exploitées dans des temps reculés, circonstance qui donna lieu à beaucoup de conjectures parmi les Espagnols, car les naturels n'avaient aucune idée de ce genre de travail, et ils se contentaient des parcelles qu'ils trouvaient sur la surface du sol ou dans le lit des rivières.

Les Indiens des environs firent aux hommes blancs l'accueil amical qui avait été promis, et l'on reconnut l'exactitude de tout ce que Miguel Diaz avait annoncé. Non-seulement il obtint son pardon, mais il jouit d'une grande faveur, et par la suite il remplit dans l'île différens emplois dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle. Il resta toujours fidèle à la jeune Indienne, cacique de cette contrée, à laquelle il s'était uni, et, suivant Oviedo, il en eut deux enfans. Charlevoix pense que cette union fut légitimée, attendu que l'Indienne baptisée, et qu'elle prit le nom de Catalina (Catherine) [1].

Lorsque l'Adelantado rapporta ces bonnes nouvelles, et les échantillons d'or qu'il avait trouvés, l'amiral fut transporté de joie. Il donna ordre de construire sur-le-champ une forteresse sur les bords de l'Hayna et de commencer aussitôt après l'exploitation des mines. Les prétendues traces d'anciennes excavations donnèrent lieu à une de ces brillantes chimères dont son imagination était prompte à se

[1] Oviedo, *Cronicas de las Indias*, lib. II, cap. 13. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 146.

repaître. Il avait déjà conjecturé qu'Hispaniola était l'ancien Ophir; il se flatta alors qu'il avait découvert les mines mêmes d'où le roi Salomon avait tiré tout l'or employé à la construction du temple de Jérusalem. Il supposa que ses vaisseaux avaient traversé le golfe de Perse et tourné Trapoban, pour venir dans cette île [1], qui, d'après ses idées, faisait face à l'extrémité de l'Asie; car il regardait toujours comme telle l'île de Cuba.

Il est probable que Colomb donna d'autant plus librement carrière à son imagination dans ces conjectures qu'elles tendaient à jeter de l'éclat sur ses entreprises, et à ranimer l'intérêt engourdi du public. Cependant, en admettant qu'il était effectivement près de l'Asie, comme il le supposait, erreur qui n'a rien de surprenant dans l'état d'imperfection des connaissances géographiques, toutes les suppositions qu'il faisait ensuite étaient loin d'être extravagantes. On croyait que l'ancien Ophir était situé quelque part en orient, mais sa véritable position était un sujet de controverse parmi les savans, et c'est une de ces questions problématiques sur lesquelles on a trop écrit pour qu'elles soient jamais décidées d'une manière satisfaisante.

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. IV.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE Ier.

Retour de Colomb en Espagne avec Aguado (1496).

La nouvelle caravelle, *la Santa Cruz*, étant terminée, et *la Niña* radoubée, Colomb fit aussitôt les apprêts de son départ, impatient de se mettre à l'abri de l'insolence toujours croissante d'Aguado, et de délivrer la colonie d'une foule de mécontens et de factieux. Il nomma don Barthélemi, son frère, au commandement de l'île, avec le titre, qu'il lui avait déjà donné, d'Adelantado; et, au cas où il viendrait à mourir, il désigna son frère don Diego pour lui succéder. Le 10 mars, les deux ca-

ravelles mirent à la voile pour l'Espagne; sur l'une était Colomb, et sur l'autre Aguado. Conformément aux ordres des souverains, tous ceux qui n'étaient pas strictement nécessaires au service de la colonie, et quelques Espagnols qui avaient dans leur patrie des femmes et des enfans qu'ils désiraient revoir, s'embarquèrent à bord de ces caravelles, où se trouvèrent entassés deux cent vingt-cinq passagers. Jamais gens plus misérables et plus désappointés ne revinrent d'une expédition entreprise avec plus d'enthousiasme.

Il y avait aussi sur les bâtimens trente Indiens, parmi lesquels était Caonabo, ce cacique naguère si redoutable, un de ses frères et un de ses neveux. Le curé de los Palacios fait la remarque que Colomb avait promis au cacique et à son frère de les ramener dans leur île, et de les rétablir dans leur puissance, après qu'il les aurait conduits voir le roi et la reine de Castille [1]. Il espérait sans doute, en étalant à leurs yeux les merveilles de l'Espagne et la grandeur de ses souverains, et en leur prodiguant les meilleurs traitemens, vaincre leur animosité contre les Espagnols, et en faire des instrumens dociles de ses volontés pour obtenir une domination sûre et paisible sur toute l'île. Mais Caonabo avait cette fierté sauvage et enracinée que rien ne saurait vaincre. Il fut toujours un sombre captif. Il avait trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir que sa puissance était perdue

[1] *Cura de los Palacios*, cap. 131.

sans retour; mais, jusque dans les fers, il conserva toute sa hauteur.

N'ayant encore que peu d'expérience dans la navigation de ces mers, Colomb, au lieu de gouverner au nord, afin de rencontrer les vents alizés, se dirigea vers l'est en sortant du port. Il en résulta que presque tout son voyage ne fut qu'une lutte pénible et fatigante contre ces vents, qui règnent entre les tropiques. Le 6 avril, il était encore dans le voisinage des îles caraïbes. Les équipages étant déjà fatigués et malades, et les provisions diminuant rapidement, il gouverna au sud, pour toucher à la plus grande de ces îles, et y ravitailler ses navires.

Le samedi 9, il jeta l'ancre à Marie-Galante, d'où il partit le lendemain pour la Guadeloupe. Colomb se faisait pourtant une règle invariable de ne jamais lever l'ancre un dimanche lorsqu'il était dans un port; mais ses gens murmurèrent et dirent que, lorsqu'ils cherchaient des alimens, ce n'était pas le moment d'être si scrupuleux sur les jours de fête [1].

Lorsqu'il fut à la hauteur de l'île, il envoya ses chaloupes à terre; mais avant qu'elles y fussent arrivées, un grand nombre d'Indiennes intrépides sortirent des bois, armées d'arcs et de flèches, et ornées de touffes de plumes, et firent mine de vouloir s'opposer à leur débarquement. Comme la mer était assez houleuse, et qu'il y avait des brisans

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 62.

contre le rivage, les chaloupes restèrent à quelque distance, et deux des Indiens d'Hispaniola gagnèrent la côte à la nage. Ils expliquèrent à ces amazones que les Espagnols ne demandaient que des provisions, et qu'en échange ils leur donneraient une foule de belles choses. Celles-ci les renvoyèrent à leurs maris, qui étaient à l'extrémité septentrionale de l'île. Les chaloupes se dirigèrent de ce côté. Il y avait sur la côte une foule de naturels qui avaient l'air le plus farouche. Ils se mirent à pousser des cris affreux et à décocher des flèches qui tombèrent dans l'eau, à une grande distance des barques. Voyant qu'elles continuaient à approcher, ils se cachèrent dans une forêt voisine, et en sortirent avec des cris horribles au moment où les Espagnols débarquaient sur le rivage. Une décharge d'armes à feu suffit pour les mettre tous en fuite, et ils ne reparurent plus.

Les Espagnols entrèrent dans les habitations désertes, et se mirent à piller et à détruire, contre les injonctions expresses de l'amiral. Ils y trouvèrent du miel et de la cire, qu'Herrera suppose que ce peuple voyageur avait apportés de la terre ferme, étant dans l'usage de recueillir les productions des pays qu'il visite dans ses excursions lointaines. Colomb parle aussi de marteaux de fer qui étaient dans ces maisons. Mais nous avons déjà dit que ces marteaux, ou petites haches, étaient faits d'une espèce de pierre très-dure, qui ressemblait au fer, ou bien qu'ils provenaient de quelque île où les Espagnols avaient déjà abordé, puisqu'il est prouvé qu'avant

leur arrivée l'usage du fer n'était pas connu des naturels. Les matelots racontèrent aussi que, dans une ces cabanes, ils avaient vu un bras d'homme qui rôtissait sur une broche devant un grand feu. C'est encore un de ces faits qui répugnent à l'humanité, et qui ont besoin de témoignages plus authentiques pour être admis: les matelots avaient commis d'affreuses dévastations dans ces demeures, et il est possible qu'ils aient imaginé cette fable pour justifier leur conduite auprès de l'amiral.

Tandis qu'une partie des équipages était occupée à renouveler les provisions de bois et d'eau et à faire du pain de cassava, Colomb dépêcha quarante hommes bien armés pour faire une reconnaissance dans l'intérieur. Ils revinrent le lendemain avec dix femmes et trois enfans qu'ils avaient pris. Les femmes étaient grosses et fortes, et en même temps d'une rare agilité. Elles étaient nues, et laissaient flotter leurs cheveux sur leurs épaules; quelques-unes avaient la tête ornée de plumes de diverses couleurs. Parmi elles se trouvait l'épouse d'un cacique, femme d'un esprit altier et d'une force remarquable. A la vue des Espagnols, elle s'était enfuie avec tant de rapidité qu'elle avait bientôt laissé à une grande distance derrière elle tous ceux qui la poursuivaient, à l'exception d'un naturel des Canaries qui courait comme le vent; encore est-il probable qu'elle lui eût échappé; mais lorsqu'elle vit qu'il était seul, et loin de ses compagnons, elle se retourna tout à coup sur lui, le saisit avec une force incroyable, et l'aurait infailliblement

étranglé, si les Espagnols n'étaient accourus et ne l'eussent prise attachée comme un faucon sur sa proie. Les inclinations guerrières de ces femmes caraïbes, qui défendaient leurs rivages en l'absence de leurs maris, firent supposer à Colomb que certaines de ces îles n'étaient habitées que par des femmes; erreur à laquelle, comme nous l'avons déjà fait observer, il avait été disposé par ce qu'il avait lu dans Marco Polo, sur une île d'amazones près de la côte asiatique.

Après être resté plusieurs jours dans ces parages, et avoir fait des provisions de pain pour trois semaines, Colomb se disposa à mettre à la voile. Comme la Guadeloupe était la plus importante des îles caraïbes, et que c'était, en quelque sorte, la clef ou l'entrée de toutes les autres, il désirait se concilier la bienveillance des habitans. Il fit donc reconduire à terre tous les prisonniers, en les comblant de présens, pour leur faire oublier les ravages qui avaient été faits. Mais la femme cacique refusa de quitter le vaisseau, et elle préféra rester avec les naturels d'Hispaniola qui étaient à bord, gardant avec elle une petite Indienne, qui était sa fille. Elle s'était prise de passion pour Caonabo. Ce qu'elle avait entendu dire aux autres Indiens du caractère et de l'histoire de ce chef caraïbe avait rempli d'admiration cette noble héroïne [1].

Laissant la Guadeloupe le 20 avril, et faisant voile sous le parallèle du vingt-deuxième degré de lati-

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 63.

tude, les vaisseaux eurent à lutter contre les vents alizés, à tel point, que le 20 mai, après un mois de fatigues et d'efforts, ils avaient encore une grande partie du voyage à faire. Les provisions étaient déjà tellement diminuées, que Colomb avait réduit toutes les rations à six onces de pain et à une demi-pinte d'eau. A mesure qu'ils avançaient, la disette devenait plus grande, et elle était d'autant plus affreuse qu'on ne savait pas où l'on était. Il y avait plusieurs pilotes à bord des caravelles; mais habitués à naviguer sur la Méditerranée, ou le long des côtes de l'Atlantique, ils se trouvaient comme perdus au milieu du vaste Océan, et étaient incapables de reconnaître la situation des navires. Chacun avait son opinion particulière, et personne n'écoutait l'amiral.

Au commencement de juin, la famine se mit à bord des vaisseaux. Dans l'excès de leurs souffrances, et effrayés à la vue de la mort, qui se présentait à leurs yeux sous l'aspect le plus horrible, plusieurs Espagnols firent la proposition désespérée de tuer les prisonniers Indiens et de les manger; d'autres opinèrent pour qu'on les jetât à la mer, comme autant de bouches coûteuses et inutiles. Il fallut que Colomb déployât toute son autorité pour empêcher qu'on ne suivît ce dernier conseil. Il leur représenta que les Indiens étaient leurs semblables, que plusieurs étaient chrétiens comme eux, que tous avaient droit d'être traités de la même manière. Il les exhorta à un peu de patience, leur promettant qu'ils arriveraient bientôt, attendu

que, d'après ses calculs, ils n'étaient pas loin du cap Saint-Vincent. Tous se récrièrent à ces mots, car ils se croyaient encore bien éloignés du port; les uns soutenaient qu'ils étaient dans la Manche; d'autres, qu'ils approchaient de la Galice. Aussi, lorsque Colomb, persistant dans son opinion, donna l'ordre de carguer toutes les voiles pendant la nuit, il s'éleva un murmure général, et les matelots s'écrièrent qu'il valait mieux être jeté contre la côte que de périr de faim au milieu de la mer. Cependant, le lendemain matin, à leur grande joie, ils découvrirent la terre même que Colomb avait annoncée. Dès ce moment, il fut regardé par les matelots comme une espèce d'oracle, qui connaissait tous les mystères de l'Océan.

Le 11 juin, les vaisseaux jetèrent l'ancre dans la baie de Cadix, après une longue traversée de huit mois. L'infortuné Caonabo mourut dans le cours du voyage. C'est seulement par quelques mots, échappés comme furtivement à la plume d'écrivains contemporains, que nous avons quelque connaissance de cet événement, dont ils semblent s'être occupés à peine, comme d'une chose de peu d'importance. Il conserva toute sa fierté jusqu'à la fin; car l'on attribue sa mort à la sombre mélancolie d'un esprit altier qui se sent profondément humilié [1]. C'était un caractère extraordinaire dans

[1] *Cura de los Palacios,* cap. 131. Pierre Martyr, decad. 1, lib. IV. — Il en est qui prétendent que Caonabo périt sur l'une des caravelles qui coulèrent à fond dans le port d'Isabelle, pen-

la vie sauvage. De simple guerrier caraïbe, il s'était élevé au rang du cacique le plus puissant, et de l'arbitre presque souverain de la vaste île d'Haïti. C'est le seul chef qui paraisse avoir eu assez de pénétration pour prévoir les funestes effets de la domination espagnole, assez de talens militaires pour combiner un plan de résistance à l'invasion. Si ses troupes avaient eu son caractère intrépide, la guerre qu'il souleva aurait pu avoir les conséquences les plus terribles. Sa destinée présente, sur une échelle étroite, l'image de toutes les grandeurs humaines. Lorsque les Espagnols mirent pour la première fois le pied sur la côte d'Haïti, leur imagination s'enflamma en entendant parler de tous côtés d'un puissant monarque, seigneur de la Maison d'or, souverain des mines de Cibao, qui régnait avec éclat au milieu des montagnes. Bien peu de temps s'était écoulé, et ce potentat si célèbre était étendu captif sur le tillac d'une caravelle, n'ayant personne pour compâtir à ses infortunes, personne..... excepté pourtant une héroïne de ses déserts sauvages. Toute son importance s'évanouit avec sa liberté; une fois dans les fers, on ne s'occupe plus de lui, on le délaisse, et, doué des qualités qui font les héros, il meurt obscur et ignoré comme le dernier des hommes.

dant l'ouragan; mais les témoignages réunis du curé de los Palacios, de Pierre Martyr et de Fernando Colomb, prouvent qu'il partit pour l'Espagne avec l'amiral.

CHAPITRE II.

Déclin de la popularité de Colomb en Espagne. — Réception qui lui est faite par les souverains à Burgos. — Il propose un troisième voyage.

L'ENVIE et la malignité n'avaient que trop bien réussi à miner sourdement la popularité de Colomb. Il est impossible de tenir long-temps les esprits dans un état d'enthousiasme, fût-ce même par des miracles. Le monde est d'abord prompt à s'enflammer; son admiration ne connaît pas de bornes; mais il se refroidit vite, il devient défiant, il s'imagine qu'on lui a ravi l'encens qu'il prodiguait si généreusement à son idole. C'est alors que le détracteur insidieux, que l'approbation générale avait réduit au silence, risque ses insinuations perfides, s'attaque au favori dont le crédit décline, et réussit à exciter contre lui les doutes, la censure, peut-être même l'animadversion et la haine. En

moins de trois ans le public s'était familiarisé avec ce qu'il y avait de merveilleux dans la découverte du Nouveau-Monde, et il était prêt alors à écouter tout ce qui pouvait obscurcir la gloire de celui qui l'avait faite.

Les circonstances qui accompagnèrent l'arrivée de Colomb étaient peu faites pour diminuer les préventions croissantes de la multitude. Lorsque les marins et les aventuriers qui s'étaient embarqués avec de si brillantes espérances, descendirent des vaisseaux, au lieu d'un joyeux équipage s'élancer sur la rive, tout fier de ses succès et chargé des dépouilles des Indes, on vit se traîner péniblement à terre une faible troupe d'hommes souffrans, exténués par la maladie et par les fatigues de la traversée, dont les visages jaunes, dit un vieil écrivain, étaient comme une image dérisoire de cet or qui avait fait l'objet de leurs recherches, et qui ne rapportaient du Nouveau-Monde que des récits de misères, de souffrances et de désappointemens.

Colomb fit tous ses efforts pour détruire l'effet de ces apparences défavorables; et, pour ranimer l'enthousiasme du public, il s'étendit sur l'importance des découvertes qu'il avait faites le long de la côte de Cuba, où il croyait avoir approché de la Chersonèse-d'Or des anciens. Il fit surtout valoir les mines abondantes qu'il avait trouvées dans la partie méridionale d'Hispaniola, et qu'il prenait pour celles de l'ancien Ophir. Le public écouta ces relations avec un sourire d'incrédulité, ou, si elles

éveillèrent un instant la curiosité, l'effet qu'elles avaient produit fut bientôt détruit par les sombres peintures tracées par ses compagnons.

Dans le port de Cadix, Colomb trouva trois caravelles commandées par Pedro Alonzo Niño, qui était au moment de mettre à la voile pour porter des approvisionnemens de toute espèce à la colonie. Près d'un an s'était écoulé depuis qu'aucun secours n'y avait été envoyé, quatre caravelles qui étaient parties dans le mois de janvier précédent ayant échoué sur la côte de la Péninsule [1]. Colomb prit connaissance des lettres et des dépêches royales dont Niño était porteur; et, voyant les désirs de leurs majestés et l'état de l'esprit public, il écrivit par cette occasion à l'Adelantado pour lui recommander de faire tous ses efforts pour rétablir la tranquillité dans l'île, apaiser les troubles et les mécontentemens, et saisir et envoyer en Espagne tous les caciques ou autres naturels qui auraient pris part à la mort de quelque colon. Il l'engagea à ne pas perdre de temps pour commencer l'exploitation des mines récemment découvertes sur la rivière d'Hayna, former un établissement dans les environs et fonder un port de mer. Pedro Alonzo Niño partit avec les trois caravelles le 17 juin.

Dès que les rois catholiques apprirent l'arrivée de Colomb, ils lui écrivirent d'Almazan une lettre gracieuse en date du 12 juillet 1496, le félicitant

[1] Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo,* lib. VII.

sur son heureux retour, et l'invitant à venir à la cour dès qu'il serait remis des fatigues de son voyage. Les termes affectueux dans lesquels cette lettre était conçue ranimèrent le courage de Colomb, qui, depuis la mission de l'insolent Aguado, s'était toujours regardé comme ayant perdu la faveur des souverains. Pour nous prouver l'abattement de son esprit, on nous dit que lorsqu'il parut pour la première fois en Espagne dans ce voyage, il portait un humble costume qui, pour la forme et la couleur, ressemblait à un habit de franciscain, qu'il avait une corde pour ceinture [1], et qu'il avait laissé croître sa barbe comme les frères de cet ordre [2]. C'était sans doute en accomplissement de quelque vœu qu'il avait fait dans un moment de danger, usage alors général, et fréquemment observé par Colomb. Mais cet accoutrement n'en annonçait pas moins beaucoup d'humilité et d'abattement, et formait un contraste frappant avec l'air de triomphe qui brillait dans tous ses traits à son premier retour. Il était destiné, en effet, à fournir plus d'un exemple des revers auxquels sont exposés ceux qui quittent l'humble retraite où ils vivaient obscurs et ignorés pour se lancer sur le terrain mouvant de l'opinion publique.

Quelque peu d'attention que Colomb pût faire à son costume, il n'en brûlait pas moins d'attirer l'in-

[1] *Cura de los Palacios*, cap. 131.
[2] Oviedo, lib. II, cap. 13.

térêt général sur ses découvertes, craignant que la tiédeur qui commençait à se manifester ne leur portât un coup funeste. Aussi en allant à Burgos, où le roi et la reine étaient attendus, il eut soin d'étaler les curiosités et les trésors qu'il avait rapportés du Nouveau-Monde. De ce nombre étaient des colliers, des bracelets, des amulettes et des couronnes d'or, dépouilles de divers caciques, et qui étaient regardés comme des trophées conquis sur des princes barbares des riches côtes de l'Asie ou des îles des mers indiennes. On voit sous quel point de vue mesquin on considérait déjà les sublimes découvertes de Colomb, puisqu'il fut obligé d'avoir recours à de pareils moyens pour frapper les sens grossiers de la multitude par un vain étalage d'or.

Il était accompagné en même temps de plusieurs Indiens décorés à la manière de leur pays, et tout brillans d'ornemens d'or. Parmi eux étaient le frère et le neveu de Caonabo, le premier ayant environ trente ans, le second tout au plus dix. Nous avons dit qu'ils n'avaient été amenés que pour rendre visite au roi et à la reine, afin qu'ils conçussent une haute idée de leur puissance et de leur grandeur, et qu'ensuite ils devaient être reconduits dans leur pays. Toutes les fois qu'ils passaient dans quelque ville importante, Colomb mettait une énorme chaîne d'or au frère de Caonabo, en sa qualité de cacique des montagnes d'or de Cibao. Le curé de los Palacios, chez qui l'amiral et ses prisonniers indiens passèrent plusieurs jours, dit qu'il portait cette chaîne d'or dans ses mains, et qu'elle pesait

six cents castillans [1]. Le digne curé parle également de divers masques indiens et d'images de bois ou de coton qui toutes lui parurent représenter le diable, d'où il conclut que le diable était l'objet de l'adoration de ces insulaires [2].

L'accueil que Colomb reçut des souverains fut différent de celui auquel il s'était attendu ; car il fut traité avec les plus grands égards, et il n'entendit parler ni des plaintes de Margarite et du père Boyle, ni de l'enquête solennelle dressée par Aguado. Quand même elles auraient fait une impression passagère sur le roi et sur la reine, ils avaient un sentiment trop profond des services rendus par l'amiral et des obstacles de tout genre contre lesquels il avait eu à lutter, pour ne pas fermer les yeux sur ce qu'ils pouvaient regarder comme des erreurs de sa part.

Encouragé par la bienveillance de leurs majestés et par l'intérêt avec lequel elles écoutaient le récit de son dernier voyage le long de la côte de Cuba, et de la découverte des mines d'Hayna, Colomb proposa une nouvelle expédition dans laquelle il promettait de faire des découvertes encore plus étendues, et d'annexer à leurs domaines un riche et superbe continent, dont il supposait que Cuba n'était qu'une partie. Pour cela, il demandait huit vaisseaux, dont deux seraient envoyés à l'île d'Hispaniola avec des provisions, et les six autres res-

[1] Ce qui répond à 3,195 dollars de nos jours (15,975 fr.).

[2] *Cura de los Palacios*, cap. 131.

teraient sous son commandement pour un voyage de découverte. Les souverains promirent aisément de faire ce qu'il désirait, et ils avaient sans doute l'intention de tenir leur promesse; mais Colomb était destiné à éprouver encore d'interminables délais, causés en partie par le concours d'événemens politiques, en partie par les intrigues des gens en place, ces deux grandes influences qui déjouent et renversent continuellement les projets des princes.

Les ressources de l'Espagne étaient alors absorbées tout entières par l'ambition de Ferdinand, qui prodiguait tous ses revenus en dépenses et en subsides pour la guerre. Tout en soutenant avec la France une lutte de profonde et astucieuse politique, dans l'espoir de saisir un jour la couronne de Naples, il se préparait de puissans appuis en mariant ses enfans, qui commençaient à avancer en âge. Ce fut alors qu'eut lieu cette alliance qui réunit ensuite un si vaste empire sous Charles-Quint, son petit-fils et son successeur.

Tandis qu'une nombreuse armée était entretenue en Italie, sous le commandement de Gonsalve de Cordoue, pour aider le roi de Naples à reconquérir son trône, qui lui avait été ravi tout à coup par le roi de France Charles VIII, il devenait nécessaire de réunir des troupes sur les frontières que la France menaçait d'envahir. Il fallait aussi envoyer des escadres sur la Méditerranée et sur l'océan Atlantique, pour garder les côtes; tandis qu'une magnifique armada de plus de cent vais-

seaux, ayant à bord vingt mille hommes, parmi lesquels se trouvait l'élite de la noblesse, mettait à la voile, pour conduire en Flandre la princesse Jeanne, qui allait épouser Philippe, archiduc d'Autriche, et pour en ramener sa sœur Marguerite, la fiancée du prince Jean.

Des expéditions aussi vastes, entreprises dans des motifs si différens, employèrent toutes les forces de terre et de mer. Elles épuisèrent le trésor public, et absorbèrent les pensées des souverains, en même temps qu'elles les obligeaient à des voyages continuels dans l'étendue de leurs états. Au milieu d'intérêts si importans et si directs, les entreprises de Colomb furent aisément perdues de vue. Jusqu'alors elles avaient été plus onéreuses que profitables, et il y avait des conseillers perfides toujours prêts à insinuer au roi et à la reine, qu'il en serait toujours ainsi. Qu'était-ce, aux yeux de l'ambitieux Ferdinand, que l'acquisition de quelques îles sauvages, incultes et lointaines, auprès du brillant domaine de Naples? qu'étaient quelques relations avec des princes nus et barbares, auprès d'une alliance avec les plus puissans monarques de la chrétienté? Colomb eut donc la mortification de voir des armées et des escadres employées à vider de vaines querelles, au sujet d'un petit coin de terre en Europe, de voir une flotte de plus de cent voiles destinée uniquement à servir d'escorte à une jeune princesse, tandis qu'il sollicitait inutilement trois caravelles pour achever la découverte d'un monde.

Enfin, dans l'automne, les rois catholiques signèrent l'ordre d'avancer à Colomb six millions de maravédis [1] pour l'équipement de l'escadre qui lui avait été promise. Précisément à l'instant où la somme allait être payée, arriva une lettre de Pedro Alonzo Niño, qui venait d'entrer dans le port de Cadix avec ses trois caravelles, de retour de l'île d'Hispaniola. Au lieu de se rendre en personne à la cour, ou d'envoyer les dépêches de l'Adelantado, il était allé voir sa famille à Huelva, emportant les dépêches avec lui, et se contentant d'écrire avec jactance qu'il avait une grande quantité d'or à bord de ses vaisseaux [2].

Cette nouvelle était un triomphe pour Colomb, qui en conclut aussitôt que les nouvelles mines étaient en pleine activité, et que les trésors d'Ophir allaient être réalisés. Cependant la lettre de Niño devoit avoir pour lui des résultats bien funestes.

Le roi avait alors un besoin pressant d'argent, pour réparer la forteresse de Salza, dans le Roussillon, qui avait été saccagée par les Français; les six millions de maravédis, qui allaient être remis à Colomb, furent employés aussitôt à relever les murs du château-fort, et l'ordre fut donné de lui payer cette somme sur l'or apporté par Niño. Ce ne fut qu'à la fin de décembre, lorsque Niño arriva à la cour, et remit les dépêches de l'Adelantado, qu'on découvrit que ses prétendus monceaux d'or

[1] Qui répondent à 86,956 dollars de nos jours (434,780 fr.).
[2] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 123, MS.

n'étaient qu'une simple figure de style, et que ses caravelles étaient, par le fait, chargées de prisonniers indiens, dont la vente devait produire cet or dont il faisait tant de bruit.

Il est difficile de se figurer les déplorables effets de cette ridicule hyperbole. L'espoir de Colomb, de retirer sur-le-champ un grand profit des mines, fut tout à coup détruit; le zèle du petit nombre de ses défenseurs se refroidit aussitôt; tout ne parut alors que vaine exagération dans ses entreprises, et ses ennemis montraient au doigt d'un air ironique les misérables cargaisons des caravelles, comme les trésors si vantés du Nouveau-Monde. Les récits de Niño et de ses compagnons représentaient la colonie comme dans un état de détresse, et l'Adelantado insistait dans ses dépêches sur la nécessité d'envoyer dans l'île des secours prompts et efficaces. Toutes les conjectures fâcheuses qui avaient été faites jusqu'alors parurent être réalisées, et ce fut un nouveau concert de déclamations contre l'amiral, de la part de ces politiques à vue courte qui, dans les grandes entreprises, ne sont frappés que de la dépense du moment, sans être en état d'apercevoir les bénéfices que promet l'avenir.

CHAPITRE III.

Préparatifs pour un troisième voyage. — Contrariétés et délais (1497).

Ce ne fut qu'au commencement du printemps de 1497 que les interêts de Colomb et ceux du Nouveau-Monde commencèrent à fixer sérieusement l'attention des souverains. La flotte était revenue de Flandre avec la princesse Marguerite d'Autriche. Son mariage avec le prince Jean, l'héritier présomptif du trône, avait été célébré à Burgos, capitale de l'ancienne Castille, avec une magnificence extraordinaire. Tous les grands d'Espagne, tous les dignitaires du royaume, et les ambassadeurs des principaux monarques de la chrétienté s'étaient réunis à cette occasion. Burgos fut pendant quelque temps le théâtre des fêtes les plus brillantes, et tout le royaume célébra, par de grandes réjouissances, une alliance qui semblait

assurer à jamais la prospérité de la monarchie espagnole.

Dès qu'Isabelle, dont toutes les pensées avaient été récemment absorbées par le mariage de ses enfans, se vit délivrée de ces soins domestiques, elle porta son attention sur les affaires du Nouveau-Monde, avec une ardeur qui montrait qu'elle était déterminée à les asseoir sur une base solide, comme aussi à définir clairement les attributions et à récompenser les services de Colomb. C'est à son zèle que doivent être attribuées toutes les mesures qui furent prises en faveur de l'amiral; car Ferdinand commençait à le traiter froidement, et les conseillers du roi, qui avaient le plus d'influence dans les affaires des Indes, étaient ses ennemis.

Plusieurs ordonnances royales, rendues vers cette époque, attestent la généreuse et bienveillante sollicitude de la reine à son égard. Les droits, priviléges et dignités accordés à Colomb à Santa-Fé furent confirmés de nouveau; un domaine à Hispaniola, de cinquante lieues de long et de vingt-cinq lieues de large, lui fut offert avec le titre de duc ou de marquis. Mais Colomb eut assez de grandeur d'âme pour refuser cette faveur; il fit observer qu'elle ne servirait qu'à augmenter l'envie qui était déjà si acharnée contre lui, et qu'elle l'exposerait à de nouvelles inculpations, attendu qu'on ne manquerait pas de l'accuser de chercher à améliorer ses possessions plus que les autres parties de l'île[1].

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 123.

Comme jusqu'alors les dépenses des expéditions avaient surpassé de beaucoup les profits, la clause qui lui permettait d'y prendre part lui avait été plus onéreuse que profitable; il fut donc dégagé de l'obligation de payer un huitième des frais des expéditions antérieures, à l'exception de la somme qu'il avait avancée pour le premier voyage; seulement, il n'aurait rien à prétendre sur ce qui avait été apporté de l'île jusqu'à ce moment. Pendant trois ans, il lui était alloué un huitième sur le produit général de chaque voyage, et, en outre, un dixième après que les frais auraient été déduits. A l'expiration des trois ans, la première convention serait remise en vigueur.

En même temps, pour satisfaire l'ambition honorable de Colomb, et pour perpétuer dans sa famille l'illustration que son génie lui avait acquise, il lui fut permis d'établir un majorat (*mayorazgo*), ou substitution perpétuelle de ses biens. Il exerça ce droit bientôt après dans un testament solennel qu'il fit à Séville, au commencement de 1498. Par ce testament, il légue ses biens à ses descendans mâles, et, à leur défaut, aux descendans mâles de ses frères, et, à défaut d'héritiers mâles, aux femmes de sa branche.

L'héritier devait toujours porter les armes de l'amiral, et ne jamais prendre, en signant, d'autres titres que celui de *l'Amiral*, quelques distinctions qui pussent lui être accordées par le roi. Tel était le noble prix qu'il attachait à ce titre qui rappelait tous ses services. Dans ce testament, il n'oublie

personne de sa famille, et il n'oublie pas davantage sa ville natale, recommandant à son héritier, quel qu'il fût, de ne négliger rien de ce qui pourrait contribuer à l'honneur et à la prospérité de Gênes, sans nuire toutefois aux intérêts de l'église, ou à ceux de la couronne d'Espagne. Mais l'article le plus remarquable est celui où il s'occupe solennellement de son projet favori, la délivrance du saint-sépulcre. Il ordonne à son fils Diego, ou à quiconque héritera du majorat, de placer tout l'argent qu'il pourra mettre en réserve en actions sur la banque de Saint-George à Gênes, afin de former un fonds permanent, avec lequel il puisse aider et suivre le roi à la conquête de Jérusalem; ou, si le roi ne fait point cette guerre, entreprendre une croisade à ses propres frais, dans l'espoir que, voyant sa détermination, leurs majestés pourront se décider à se mettre à la tête de l'expédition, ou l'autoriser du moins à la commander en leur nom.

Indépendamment de cette entreprise spéciale pour la foi catholique, il enjoint à son héritier, s'il survenait quelque schisme dans l'église, ou qu'elle fût menacée de quelque grand malheur, d'aller se jeter aux pieds du pape, et de consacrer sa vie et ses biens à la défense de la religion. Après Dieu, il lui recommande d'honorer et de servir les rois catholiques et leurs successeurs, de leur être toujours fidèle, et de leur faire, s'il le fallait, le sacrifice de sa vie et de sa fortune. Pour assurer la stricte exécution de ce testament, il enjoint à

son héritier, toutes les fois qu'il se confessera, de le montrer d'abord au confesseur, et de le prier d'en prendre connaissance, pour qu'il puisse s'assurer, en l'interrogeant, s'il a fidèlement rempli les obligations qui lui sont imposées[1].

Comme l'autorisation générale, accordée en avril 1495, de faire des voyages de découvertes dans le Nouveau-Monde avait laissé une impression pénible dans l'esprit de Colomb, qui la regardait comme un empiétement sur ses prérogatives, un édit royal, rendu le 2 juin 1497, annula tout ce qui, dans ce décret, pouvait être contraire à ses intérêts, ou aux concessions qui lui avaient été faites précédemment par la couronne. « Notre intention n'a jamais été, disaient leurs majestés dans cet édit, de blesser en aucune manière les droits du susdit don Christophe Colomb, ni de permettre que personne puisse enfreindre les conventions ou empiéter sur les priviléges qui lui ont été accordés, nous proposant au contraire de lui conférer encore de nouvelles faveurs. » Telle était sans doute en effet l'intention sincère de la magnanime Isabelle; mais le cours de ses bontés royales fut détourné ou empoisonné par les canaux impurs par lesquels elles durent passer.

Les faveurs dont Colomb était l'objet s'étendirent aussi sur sa famille. Le titre d'Adelantado dont il avait revêtu son frère don Barthélemi, avait d'abord éveillé le déplaisir du roi, qui, toujours om-

[1] *Voyez* l'appendix n° 34 : Testament de Colomb.

brageux et jaloux, se réservait exclusivement le droit de conférer toutes les hautes dignités de ce genre. Des lettres patentes nommèrent alors don Barthélemi à cette dignité, comme si c'était un mouvement spontané de leurs majestés, et sans qu'il fût fait aucune allusion à ce qu'il l'exerçait déjà.

Tandis que toutes ces mesures étaient prises pour la satisfaction personnelle de Colomb, d'autres étaient adoptées pour les intérêts de la colonie. Il lui fut permis de prendre à la solde du roi trois cent trente personnes, dont quarante écuyers ou gentilshommes, cent fantassins, trente matelots, trente mousses, vingt mineurs, cinquante laboureurs, dix jardiniers, vingt ouvriers de différens genres, et trente femmes. On l'autorisa ensuite à porter ce nombre jusqu'à cinq cents, s'il le jugeait convenable ; mais ce surcroît de dépense devait être payé sur les produits de la colonie. Il était également autorisé à accorder des terres à tous ceux qui voudraient cultiver des vignobles ou former des plantations de cannes à sucre, ou autres, sous la condition qu'ils résideraient dans l'île pendant quatre ans à dater de l'époque de la concession, et que le bois de Brésil et les métaux précieux qui pourraient se trouver sur leurs terres appartiendraient à la couronne.

Les intérêts des malheureux naturels ne furent pas oubliés non plus par le cœur compatissant d'Isabelle. En dépit des sophismes qui établissaient que leur assujettissement et leur servitude étaient

de droit civil et divin, Isabelle ne consentit jamais qu'avec la plus grande répugnance à l'esclavage même de ceux qui étaient pris en bataille rangée; tandis que son active sollicitude s'occupait de protéger la partie inoffensive de cette race vouée à l'infortune et à la misère. Elle ordonna qu'on eût le plus grand soin de leur instruction religieuse, et qu'on mît la plus grande douceur à percevoir les impôts qui leur étaient imposés, accordant toutes les facilités possibles à ceux qui seraient en retard. Par le fait, les recommandations contenues dans les édits royaux, sur la manière de traiter les Indiens et les Espagnols, sont les seuls indices qui prouvent que les plaintes adressées à leurs majestés contre Colomb au sujet de son extrême sévérité, eussent produit quelque impression. Les souverains enjoignaient en général, toutes les fois que la sûreté publique n'exigerait pas impérieusement des mesures énergiques, de pencher toujours pour les voies de douceur.

Tandis que la couronne montrait ainsi le plus grand empressement à faire partir une nouvelle expédition pour la colonie, des difficultés imprévues s'élevèrent de la part du public. Le charme qui avait poussé tant d'aventuriers à venir s'enrôler sous les ordres de Colomb, dans son précédent voyage, était rompu; on avait su jeter de la défaveur sur toutes ses entreprises, et son nouveau monde était regardé non plus comme une région de merveilles et de richesses, mais comme une terre de désastre et de misère. Colomb eut beaucoup de

peine à trouver des hommes et des vaisseaux. Pour remédier à ce dernier embarras, il fut rendu un de ces décrets arbitraires, si opposés à nos idées actuelles de politique commerciale, qui autorisait les officiers de la couronne, à prendre tous les vaisseaux qu'ils jugeraient convenable pour l'expédition projetée avec leurs maîtres et leurs pilotes, et à fixer eux-mêmes l'indemnité qui leur serait accordée. A défaut d'enrôlemens volontaires, Colomb proposa une mesure qui fut adoptée, et qui montre à quelle extrémité cruelle il était réduit par la réaction de l'opinion publique [1]. C'était de transporter à Hispaniola les criminels condamnés au bannissement ou aux galères, et de les faire travailler aux mines. Ceux qui étaient bannis à perpétuité seraient déportés pour dix ans, les autres pour la moitié du temps auquel ils avaient été condamnés; et une amnistie générale était accordée à tous les malfaiteurs, qui, dans un délai prescrit, viendraient se remettre entre les mains de l'amiral, et qui s'embarqueraient pour les colonies, sous la condition, pour ceux qui avaient commis des crimes entraînant la peine de mort, de servir pendant deux ans, et pour ceux dont les offenses étaient moins graves, de servir pendant une année [1]. On n'exceptait de ce pardon que les auteurs de certains crimes spécifiés, tels que d'hérésie, de haute trahison, de faux monnoyage, de meurtre, etc. etc.

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 112, MS.
[1] Muños, lib. VI, § 19.

Cette mesure pernicieuse faite pour introduire la corruption au sein d'une colonie naissante, fut une source inépuisable de tourmens pour Colomb, et de malheurs pour l'île. Elle a été adoptée depuis par diverses nations qui, instruites par l'expérience, n'auraient pas dû retomber dans la même faute, et elle est devenue le fléau de plus d'un établissement semblable.

Certes il n'est ni moins révoltant ni moins contre nature de voir une métropole se décharger de ses crimes et de ses vices sur ses colonies, qu'il le serait de voir une mère donner volontairement à ses enfans le germe d'une maladie mortelle; et l'on ne doit pas s'étonner que les semences funestes, si imprudemment jetées dans leur sein, ne produisent que des fruits amers.

Malgré toutes ces mesures violentes, les apprêts de l'expédition éprouvèrent encore des retards cruels, ce qui provint en grande partie des changemens qui eurent lieu dans le conseil chargé des affaires des Indes. Antonio de Torres avait été quelque temps à la tête de ce conseil, et c'était par lui et par Colomb que la plupart des pièces officielles avaient été signées. Par suite de prétentions exorbitantes qu'il avait émises, il fut destitué, et Juan Rodriguez de Fonséca, évêque de Badajoz, fut réintégré dans ses fonctions. Il fallut donc recommencer tout ce qui avait été fait, et passer de nouveaux contrats.

Pendant que ces affaires se traitaient lentement, la reine fut tout à coup plongée dans la douleur

par la mort de son fils unique, le prince Jean, dont le mariage avait été célébré avec tant de splendeur au commencement du printemps. Ce fut le premier anneau d'une longue chaîne d'infortunes domestiques qui accablèrent son cœur sensible et bon, et qui abreuvèrent d'amertume le reste de ses jours. Cependant au milieu de sa douleur, elle n'oublia pas Colomb. Sur les vices instances de l'amiral qui lui peignit l'affreuse détresse de la colonie, deux bâtimens chargés de provisions partirent au commencement de 1498, sous le commandement de Pedro Fernandez Coronel. Ce fut la reine elle-même qui fit les frais de cet armement avec les fonds destinés à former la dot de sa fille Isabelle, alors promise à Emmanuel, roi de Portugal. Elle donna, à la même époque, une autre preuve de sa bienveillance pour Colomb : les deux fils de l'amiral, Diego et Fernando, avaient été pages du feu prince ; la reine les prit à son service, en la même qualité.

Malgré la protection soutenue de la reine, Colomb éprouva encore les délais les plus propres à lasser la patience d'un homme moins accoutumé que lui à lutter contre les obstacles. Fonseca, son ennemi secret, ayant la surintendance des affaires des Indes, était à même d'entraver et de retarder tous ses plans. Les officiers et les agens subalternes chargés de veiller aux apprêts de l'armement étaient presque tous des créatures de l'évêque, et ils savaient qu'ils ne pouvaient lui faire mieux leur cour qu'en cherchant tous les moyens de tour-

menter Colomb. Ils regardaient celui-ci comme un homme déchu dans l'opinion publique, qu'on pouvait offenser impunément. Ils ne se faisaient donc aucun scrupule de lui susciter mille obstacles, et de le traiter avec cette arrogance que les petits esprits sont portés à montrer, dès qu'ils ont le pouvoir en main.

Il semble presque incroyable aujourd'hui que des entreprises si importantes et si glorieuses aient donné lieu à des persécutions si méprisables. Colomb les supporta en silence. Il était étranger; la redoutable puissance de l'opinion était alors contre lui; il se voyait dans la nécessité de supporter beaucoup d'affronts pour pouvoir effectuer ses grands desseins. Cependant il finit par être si fatigué des difficultés sans cesse renaissantes qu'il rencontrait à chaque pas, et si révolté des préventions que la malveillance répandait avec succès contre lui, qu'il pensa un moment renoncer pour jamais à ses découvertes. S'il reprit courage et s'il persévéra dans ses projets, ce fut en grande partie par un sentiment de reconnaissance pour la reine, et dans le désir d'accomplir quelque chose qui pût faire diversion à ses trop justes douleurs. Enfin, après toutes sortes de retards et de contrariétés, les six vaisseaux furent prêts à mettre en mer, quoique la répugnance pour ce voyage fût si générale, qu'on ne put réussir à porter les équipages au grand complet. Indépendamment de ceux que nous avons indiqués déjà, on fit partir un médecin, un chirurgien et un apothicaire pour porter des

secours aux malades, et plusieurs ecclésiastiques pour remplacer le père Boyle et quelques autres prêtres mécontens. L'amiral prit aussi à bord un certain nombre de musiciens, pour égayer et distraire les colons.

L'insolence des créatures de Fonseca, que l'amiral eut à souffrir jusqu'au dernier moment de son séjour en Espagne, le poursuivit même jusque sur le bord de la mer. De tous les indignes mercenaires qui avaient pris plaisir à le tourmenter, le plus importun et le plus arrogant était un Ximeno de Breviesca, trésorier de Fonseca. « Ce n'était pas un chrétien, » remarque le vénérable Las Casas, par quoi il faut comprendre que c'était un juif ou un Maure converti à la foi catholique. Il avait le maintien le plus impudent, le langage le plus effronté, et servant d'écho à son patron, il se déchaînait sans aucune mesure contre l'amiral et contre ses entreprises. Le jour même où l'escadre était sur le point de lever l'ancre, Colomb fut insulté par ce Ximeno, soit sur le rivage, au moment où il allait s'embarquer, soit à bord de son vaisseau. Pour la première fois il ne put se contenir; il oublia son sang-froid ordinaire; son indignation, jusqu'alors comprimée, éclata tout à coup. Il saisit l'indigne favori, le renversa par terre et le frappa du pied à plusieurs reprises, exhalant dans cet accès de fureur tout le fiel qui était concentré depuis longtemps dans son âme [1].

Rien ne montre mieux tout ce que Colomb avait eu à souffrir des machinations des méchans, que

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 126, MS.

ce moment de transport presque frénétique, qui forme un contraste si frappant avec l'empire que nous l'avons toujours vu exercer sur lui-même. Il le regretta amèrement, et, dans une lettre qu'il écrivit peu de temps après aux rois catholiques, il les supplie de ne pas en prendre mauvaise opinion de lui, leur rappelant qu'il est « étranger, en butte à l'envie et absent. » Ses appréhensions n'étaient pas sans fondement; car Las Casas attribue les mesures humiliantes qui furent adoptées ensuite par les souverains envers Colomb à l'impression défavorable produite par cette affaire. Elle était arrivée en Espagne même, presque sous leurs yeux; c'était un fait qui parlait bien plus haut que toutes les allégations venues de loin. Ce châtiment personnel, infligé à un officier public, fut présenté comme une preuve irrécusable du caractère vindicatif de Colomb, preuve qui venait à l'appui des accusations de cruauté et de tyrannie qui avaient été envoyées d'Hispaniola. Comme Ximeno était une créature de Fonseca, l'affaire fut montrée à leurs majestés sous le jour le plus odieux. C'est ainsi que les intentions généreuses des princes et les nobles services de leurs sujets sont souvent paralysés par l'intervention de gens en place froids et égoïstes. Par son animosité implacable contre Colomb, par les obstacles secrets qu'il ne cessa d'opposer à la plus noble des entreprises humaines, Fonseca a attaché à son nom une funeste célébrité : il sera toujours chargé du mépris de toutes les âmes généreuses.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE Iᴱᴿ.

Départ de Colomb pour son troisième voyage. — Découverte de la Trinité (1498).

Le 30 mai 1498, Colomb partit du port de San Lucar de Barrameda, avec son escadre de six navires, pour son troisième voyage de découverte. La route qu'il se proposait de prendre était différente de celles qu'il avait suivies les premières fois. Il comptait, en partant des îles du Cap-Verd, gouverner au sud-ouest jusqu'à ce qu'il arrivât sous la ligne, puis alors cingler droit à l'ouest à la faveur des vents alizés, jusqu'à ce qu'il trouvât la terre, ou qu'il fût dans la longitude d'Hispaniola. Plu-

sieurs considérations l'avaient décidé. Dans son précédent voyage, lorsqu'il avait côtoyé la partie méridionale de Cuba, persuadé que c'était le continent d'Asie, il avait remarqué que la côte s'effaçait vers le sud. Cette circonstance, jointe aux renseignemens qu'il avait recueillis parmi les naturels des îles Caraïbes, le portait à croire que la terre ferme était au sud des pays qu'il avait déjà découverts. Cette opinion semblait être celle de Jean II, roi de Portugal, et Herrera dit que ce monarque pensait qu'il y avait un continent dans l'océan méridional [1]. S'il en était ainsi, Colomb supposait qu'à mesure qu'il approcherait de l'équateur, et qu'il étendrait ses découvertes à des climats placés plus immédiatement sous l'action du soleil, il trouverait les productions de la nature portées à un plus haut degré de perfection et de richesse par l'influence de ses rayons. Il fut confirmé dans cette idée par une lettre que lui écrivit, à la demande de la reine, un certain Jayme Ferrer, savant lapidaire, qui, pour les besoins de son commerce, avait fait plusieurs voyages dans le Levant et dans plusieurs parties de l'Orient, qui avait eu des relations avec des marchands du fond de l'Asie et de l'Afrique, et avec les Indiens, les Arabes et les Éthiopiens, et qui passait pour avoir une connaissance profonde de la géographie en général, mais surtout de la nature des pays d'où l'on tirait les précieuses productions dont il trafiquait. Dans cette lettre, Ferrer

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 9.

assurait à Colomb que, d'après ce que l'expérience lui avait appris, les objets de commerce les plus rares, tels que l'or, les pierreries, les drogues et les épices, se trouvaient principalement dans les régions situées près de la ligne, dont les habitans étaient noirs ou fortement basanés, et que tant que l'amiral n'arriverait pas parmi des peuples de cette couleur, il ne pensait pas qu'il rencontrât en abondance les riches productions auxquelles il attachait tant de prix [1].

Colomb crut qu'il trouverait ces peuples plus au sud. Il se rappela que les naturels d'Hispaniola lui avaient parlé d'hommes noirs qui étaient venus autrefois dans leur île du sud et du sud-est, et qui avaient des javelines dont la pointe était d'une sorte de métal qu'ils appelaient guanin. Ils avaient donné à l'amiral des échantillons de ce métal, qu'il avait apportés en Espagne, où l'on avait trouvé que de trente-deux parties, il y en avait dix-huit d'or, six d'argent, et huit de cuivre, ce qui prouvait que le pays d'où ils avaient été apportés contenait des mines précieuses. Charlevoix conjecture que ces nègres venaient des Canaries, ou de la côte occidentale de l'Afrique, et qu'ils avaient pu être jetés par quelque tempête sur les côtes d'Hispaniola [2]. Il est probable néanmoins que Colomb avait été mal informé sur leur couleur, ou qu'il avait mal compris ceux qu'il avait interrogés. En effet, il est dif-

[1] Navarrete, *Collec.*, tom. II, doc. 68.

[2] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. III, p. 162.

ficile de croire que les naturels de l'Afrique ou des Canaries eussent pu accomplir un aussi long voyage sur les barques fragiles qu'ils avaient coutume d'employer.

Ce fut pour reconnaître la vérité de toutes ces suppositions, et, si elles étaient exactes, arriver aux pays riches et favorisés, situés près de l'équateur, et habités par des peuples d'une couleur semblable à celle des Africains sous la ligne, que Colomb dans ce voyage gouverna beaucoup plus au sud qu'il ne l'avait encore fait.

Ayant appris qu'une escadre française croisait à la hauteur du cap Saint-Vincent, il porta au sud-ouest en partant de San Lucar, toucha aux îles de Porto-Santo et de Madère, où il resta quelques jours pour renouveler ses provisions de bois et d'eau, et alors prit la route des Canaries. Le 19 juin, il arriva à Gomera, où un vaisseau armé en course, portant le pavillon français, était à l'ancre avec deux prises faites sur les Espagnols. En voyant l'escadre de Colomb se diriger vers le port, le capitaine français mit en mer en toute hâte, suivi de ses deux prises, dont l'une, dans la confusion d'un départ si précipité, laissa à terre une partie de son équipage, et partit avec seulement quatre matelots français, et six prisonniers espagnols. L'amiral les prit d'abord pour des bâtimens marchands que la vue de son escadre avait effrayés. Lorsqu'il fut instruit de la vérité, il dépêcha trois de ses bâtimens à leur poursuite, mais ils avaient une trop grande avance pour qu'il fût possible de

les rejoindre. Cependant les six Espagnols qui étaient à bord de l'un des bâtimens capturés, voyant qu'on venait à leur secours, se jetèrent sur les matelots français, les terrassèrent, et attendirent l'arrivée de leurs libérateurs, qui ramenèrent le bâtiment en triomphe dans le port. L'amiral le rendit au capitaine, et laissa les prisonniers au gouverneur de l'île, pour qu'il pût les échanger contre six Espagnols emmenés par la frégate française [1].

Laissant Gomera le 21 juin, Colomb divisa son escadre à la hauteur de l'île de Fer. Il détacha trois de ses vaisseaux pour aller droit à Hispaniola et y porter de nouveaux secours. L'un de ces bâtimens était commandé par Alonzo Sanchez de Carvajal, né à Baeza, brave et intrépide marin; le second, par Pedro de Araña de Cordoue, frère de doña Beatrix de Henriquez, la mère de Fernando, second fils de l'amiral; Araña était aussi cousin du malheureux officier qui commandait le fort de la Nativité à l'époque du massacre. Le troisième avait pour capitaine Juan Antonio Colomb ou Colombo, Génois, parent de Christophe, et d'une grande capacité. Ces capitaines devaient commander alternativement, et l'amiral leur indiqua soigneusement leur route. Dès qu'ils seraient en vue d'Hispaniola, ils devaient en suivre la côte méridionale jusqu'à ce qu'ils arrivassent au nouveau port qu'il supposait devoir être alors établi à l'embouchure de l'O-

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 65.

zema, conformément aux ordres de leurs majestés portés par Coronel.

Avec les trois navires qui lui restaient, l'amiral poursuivit son voyage vers les îles du Cap-Verd. Le bâtiment qu'il montait était ponté; les deux autres étaient des caravelles marchandes[1]. En avançant sous les tropiques, le changement de climat se fit sentir; la chaleur devint excessive, et il fut saisi d'un violent accès de goutte accompagné de fièvre. Mais, malgré ses souffrances, il conserva l'entier usage de toutes ses facultés, et n'en continua pas moins à tenir son journal et à faire ses observations avec son exactitude et sa vigilance ordinaires.

Le 27 juin, il arriva au milieu des îles du Cap-Verd, qui, au lieu de la fraîcheur et de la verdure que leur nom semblait promettre, présentaient l'aspect de la plus triste stérilité. Il ne resta que très-peu de jours au milieu de ces îles, sans avoir pu réussir à se procurer des provisions pour ses navires et des bestiaux pour l'île d'Hispaniola; il eût fallu attendre trop long-temps, et il n'était personne à bord des vaisseaux dont la santé ne souffrît de l'influence du temps. L'atmosphère était chargée de nuages et de vapeurs; aucun astre ne se montrait sur l'horizon; il régnait une température lourde et épaisse, et l'aspect livide des habitans attestait l'insalubrité du climat.

Laissant l'île de Buena Vista (Belle-Vue), le 5 juillet, Colomb gouverna au sud-ouest, comptant

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 65.

suivre la même direction jusqu'à ce qu'il se trouvât sous la ligne. Mais les courans qui portaient au nord et au nord-ouest l'empêchèrent d'avancer, et le retinrent pendant deux jours en vue de l'île de Feu. Le sommet volcanique de cette île, qui, vue de loin, ressemblait à une église surmontée d'un grand clocher, et qui, disait-on, lançait parfois des flammes et de la fumée, fut le dernier point qu'il distingua de l'ancien monde.

Continuant à gouverner au sud-ouest pendant environ cent vingt lieues, il se trouva, le 13 juillet, d'après ses observations, dans le cinquième degré de latitude nord. Il était entré dans cette région qui s'étend pendant huit ou dix degrés de chaque côté de la ligne, et qui est connue des marins sous le nom de latitudes calmes. Les vents alizés, du sud-est et du nord-est, se rencontrant près de l'équateur, se neutralisent l'un l'autre, et il en résulte un calme parfait des élémens. Toute la mer est comme un miroir, et les vaisseaux restent presque immobiles et les voiles pendantes, tandis que les matelots sont presque suffoqués par l'ardeur d'un soleil qui darde verticalement ses rayons, et qu'aucune brise ne tempère. Il faut souvent des semaines entières pour traverser cette morne étendue d'océan.

Le temps depuis quelques jours était lourd et couvert; mais, le 13, le soleil se montra dans toute sa force. Le vent tomba tout à coup, et il régna un calme absolu qui dura huit jours. L'air était comme une fournaise; le goudron fondait; toutes les fentes

des vaisseaux s'ouvraient; la viande salée devenait infecte; le blé se desséchait comme si on l'eût approché du feu; les cerceaux des futailles et des tonneaux se détachaient, et le vin et l'eau coulaient à grands flots; en même temps la chaleur à fond de cale était si insupportable, que personne n'était capable d'y rester le temps nécessaire pour remédier au dommage. Les matelots n'avaient plus aucune force; ils semblaient anéantis. On eût dit que l'ancienne fable de la zone torride allait se réaliser, et qu'ils approchaient en effet d'une région de feu, où il serait impossible d'exister. Il est vrai que le ciel était souvent couvert, et qu'il tombait de temps en temps de grosses gouttes de pluie; mais l'atmosphère était lourde et accablante, et il y avait cette combinaison de chaleur et d'humidité qui détend en quelque sorte tous les nerfs du corps humain.

Pendant ce temps, l'amiral souffrait extrêmement de la goutte; mais l'activité de son esprit, excitée encore par son inquiétude, ne lui permit de prendre aucun repos. Il était dans une partie inconnue de l'océan, où tout dépendait de sa vigilance et de sa sagacité; et il était continuellement à observer les phénomènes des élémens, et à chercher des indices de terre. Lorsqu'il vit que la chaleur devenait insupportable, il changea de route, et cingla au sud-ouest, espérant trouver plus loin une température plus douce. Il avait remarqué dans son premier voyage, qu'à cent lieues environ des Açores, un changement surprenant s'était tout

à coup opéré dans les élémens: la mer était devenue paisible, le ciel serein, l'air frais et tempéré. Il s'imagina qu'il y avait une grande étendue de mer, s'étendant du nord au sud, où il régnait un calme et une douceur particulière, et que le navigateur qui voyagerait de l'est à l'ouest y entrerait subitement, comme s'il traversait une ligne. L'événement sembla justifier sa théorie; car, après s'être avancé lentement pendant quelque temps dans la direction de l'ouest, à travers des feux brûlans, et sous un ciel sombre et nébuleux qui semblait peser sur la terre et absorder jusqu'au moindre souffle de vent, les vaisseaux entrèrent tout à coup dans une région délicieuse; une brise agréable rida la surface de l'eau, les nuages épais se dissipèrent, le ciel devint clair et serein, et le soleil brilla de tout son éclat, mais d'un éclat plus doux, comme s'il ménageait l'ardeur de ses rayons.

Colomb s'était promis, dès qu'il arriverait dans cette région tempérée, de gouverner de nouveau au sud et ensuite à l'ouest; mais la chaleur excessive avait tellement endommagé ses vaisseaux, qu'il était urgent de chercher quelque port où il fût possible de les radouber. En outre, la plupart des provisions étaient gâtées, et l'eau était presque épuisée. Il continua donc à se diriger vers l'ouest, se flattant, d'après le vol des oiseaux et d'autres indices favorables, qu'il trouverait bientôt la terre. Cependant les jours se succédaient sans qu'il vît son espoir se réaliser, et la détresse des équipages devenait de plus en plus affreuse.

Se croyant sous la longitude des îles Caraïbes, Colomb porta le cap au nord pour les chercher, dans l'intention d'y prendre des rafraîchissemens, d'y radouber ses vaisseaux et de se rendre ensuite à Hispaniola [1].

Le 31 juillet, il ne restait plus de l'eau que dans une seule futaille à bord de chaque bâtiment, et l'amiral était en proie aux plus vives inquiétudes. Vers midi, un matelot, nommé Alonzo Perez, qui était à la hune, vit les sommets de trois montagnes qui s'élevaient sur l'horizon. Il poussa le cri de terre! et ce cri fut répété avec transport par l'équipage. En approchant davantage, on remarqua que ces montagnes étaient unies à leur base. Colomb avait fait vœu de consacrer la première terre qu'il découvrirait en lui donnant le nom de la Trinité. L'aspect de ces trois montagnes qui n'en formaient qu'une seule et qui offraient un rapport singulier et mystérieux avec le vœu qu'il avait fait, le frappa vivement, et il donna à cette île le nom de la Trinité, qu'elle porte encore aujourd'hui [2].

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 67.
[2] *Hist. del Almirante*, cap. 67.

CHAPITRE II.

Voyage dans le golfe de Paria.

Se dirigeant vers l'île de la Trinité, Colomb en atteignit l'extrémité orientale, à laquelle il donna le nom de Punta de la Galera, à cause d'un rocher qui, de loin, avait la forme d'une galère. Il lui fallut suivre la côte du sud pendant cinq lieues avant de trouver un bon ancrage. Le lendemain 1er août, il continua à se diriger vers l'ouest, cherchant un port commode où il pût radouber ses vaisseaux. Il fut surpris de trouver un pays fertile et couvert de verdure. Il s'était attendu à ne rencontrer que des terres arides et stériles en approchant de l'équateur, et il voyait de belles forêts de palmiers, qui s'avançaient jusqu'au bord de la mer, et sous l'ombrage desquelles coulaient des fontaines et des sources d'eau vive. La côte était basse et inhabitée,

mais des collines s'élevaient plus loin, et étaient animées par des hameaux et des habitations éparses, en même temps qu'elles offraient des traces de culture. A la douceur du climat, à la beauté de la verdure, Colomb crut se trouver dans la belle province de Valence, telle qu'elle est au commencement du printemps [1].

Il jeta l'ancre près d'une pointe à laquelle il donna le nom de Punta de la Playa, et envoya la chaloupe à terre pour faire de l'eau. Les matelots, à leur grande joie, y trouvèrent une source abondante et limpide, où ils remplirent leurs futailles. Mais il n'y avait point d'ancrage sûr pour les vaisseaux, et ils ne virent aucun des insulaires, quoiqu'ils trouvassent des traces de leurs pas, et divers outils pour la pêche, qu'ils avaient laissés dans leur empressement à prendre la fuite. Il y avait aussi des traces d'animaux que les matelots supposèrent être des chèvres, mais qui étaient sans doute des daims, dont on reconnut ensuite que cette île abondait.

Tandis qu'il côtoyait ainsi l'île le 1er août, Colomb découvrit la terre au sud; elle s'étendait à la distance de plus de vingt lieues. C'était cette côte basse qui est entrecoupée par les branches nombreuses de l'Orénoque. L'amiral, la prenant encore pour une île, la nomma Isla Santa, soupçonnant peu qu'il voyait alors, pour la première fois, ce continent, cette terre ferme, l'objet de ses plus ardens désirs.

[1] *Lettre de Colomb aux rois catholiques.* Navarrete, *Collec.*, tom. I.

Le 2 août, il se dirigea vers la pointe sud-ouest de la Trinité, qu'il appela la pointe Arenal. Elle s'étendait vers une pointe correspondante de la terre ferme, dont elle n'était séparée que par un détroit très-resserré, et au milieu duquel s'élevait un roc auquel il donna le nom d'el Gallo. Les vaisseaux y jetèrent l'ancre. Au moment où ils en approchaient, un grand canot, où se trouvaient vingt-cinq Indiens, se détacha du rivage. Ils s'avancèrent jusqu'à la portée de l'arc, et s'arrêtant alors, ils hélèrent les navires dans une langue que personne à bord ne comprenait. Désirant beaucoup voir de près ces naturels et les interroger, Colomb essaya de les attirer à bord en leur faisant des signes d'amitié, et en leur montrant des miroirs, des vases de métal poli et de brillans colifichets; mais tout fut inutile. Ils restèrent à regarder les navires pendant plus de deux heures dans un muet étonnement; mais ils avaient toujours leurs pagaies à la main, prêts à prendre la fuite si l'on faisait la moindre tentative pour s'approcher d'eux. Cependant ils étaient assez près pour qu'il pût les examiner avec soin. Ils étaient tous jeunes, de belle taille, plus blancs que les Indiens qu'il avait vus jusqu'alors. Ils avaient autour de la tête des bandes et des filets de coton, et une toile toute semblable, ornée de figures coloriées, les couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils avaient des arcs et des flèches

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 88. Pierre Martyr, decad. I, lib. VI. Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 138, MS. *Lettre de Colomb aux rois catholiques*. Navarrete, *Collec.*, tom. I.

qui étaient empennées, et dont un os aigu formait la pointe. Ils portaient aussi des boucliers, arme qu'on n'avait pas encore trouvée parmi les habitans du Nouveau-Monde.

Voyant que les autres moyens ne réussissaient pas, Colomb essaya le pouvoir de la musique. Il savait combien les Indiens étaient passionnés pour ces danses auxquelles ils se livraient au son de leurs grossiers tambours et en chantant leurs ballades héréditaires. Il ordonna qu'on exécutât quelque chose de semblable à bord de son vaisseau, et tandis qu'un Espagnol chantait au son du tambourin et d'autres instrumens de musique, les mousses se mirent à danser à la manière de leur pays. Mais à peine cette symphonie se fit-elle entendre, que les Indiens, la prenant pour un signal d'hostilité, mirent leurs boucliers à leurs bras, saisirent leurs arcs et tirèrent une grande quantité de flèches. Les Espagnols y répondirent par deux coups d'arbalète, qui mirent en fuite les auditeurs et terminèrent cette fête bizarre.

Tout en évitant avec soin le vaisseau de l'amiral, ils ne tardèrent pas à se rapprocher de l'une des caravelles sans manifester aucune crainte, et se rangeant sous la poupe, ils entrèrent en pourparler avec le pilote, qui donna un bonnet et un manteau à celui qui semblait être le chef. L'Indien reçut les présens avec une joie extrême, et il l'invita par signes à venir à terre avec eux, lui faisant entendre qu'il y serait bien accueilli, et qu'il recevrait de grands présens à son tour. Celui-ci parais-

sant y consentir, les naturels allèrent l'attendre sur le rivage. Le pilote monta sur la chaloupe de la caravelle pour aller demander la permission de l'amiral, mais les Indiens le voyant se rendre à bord du vaisseau ennemi, soupçonnèrent quelque trahison, et sautant dans leurs canots, ils partirent comme un trait, et on ne les revit plus.

La couleur de ces sauvages, leurs traits, tout leur extérieur, causèrent une vive surprise à Colomb, et lui suggérèrent de profondes réflexions. Se croyant à sept degrés de la ligne équinoxiale, quoiqu'il en fût effectivement à dix, il s'était attendu à trouver les habitans semblables aux naturels de l'Afrique, sous le même parallèle, qui étaient noirs, mal faits, et qui avaient des cheveux crépus, tandis que ces Indiens étaient d'une belle taille, avaient de longs cheveux, et étaient même plus blancs que ceux qui étaient plus éloignés de l'équateur. La température aussi, au lieu d'être plus chaude à mesure qu'il approchait de la ligne équinoxiale, semblait plus tempérée. On était alors dans la canicule, et cependant les nuits et les matinées étaient si froides, qu'on était obligé de se couvrir comme en hiver. C'est ce qui arrive en beaucoup d'endroits de la zone torride, surtout par les temps calmes, lorsqu'il n'y a point de vent. La nature, pendant les longues nuits de ces latitudes, rafraîchit la terre par d'abondantes rosées après les grandes chaleurs du jour. Ces exceptions aux lois ordinaires de la nature jetèrent d'abord Colomb dans un grand embarras. Elles détruisaient les es-

pérances qu'il avait fondées sur la théorie de Ferrer le lapidaire; mais elles servirent graduellement à confirmer des conjectures qui, comme on le verra plus loin, commençaient à se former dans son imagination active.

Après avoir jeté l'ancre à la pointe Arenal, Colomb permit aux équipages de prendre terre et de se rafraîchir sous les épais ombrages et sur les vertes pelouses de l'île. Il n'y avait pas de sources d'eau; mais en creusant dans le sable, ils en trouvèrent bientôt assez pour remplir leurs futailles. Cependant l'amiral s'aperçut que l'ancrage qu'il avait choisi n'était nullement sûr. Un courant rapide, qui venait de l'est, traversait le détroit formé par la terre ferme et l'île de la Trinité, et coulait jour et nuit avec une force effrayante. Mais c'était surtout dans le canal où il se trouvait resserré, entre la pointe Arenal et la pointe correspondante, qu'il bouillonnait avec furie comme s'il était traversé par des récifs et des bancs de sable au-dessus desquels les vagues blanchissantes fussent obligées de s'élancer. L'aspect dangereux et menaçant de ce canal lui fit donner le nom de Boca del Sierpe (la Bouche-du-Serpent).

Colomb se trouvait ainsi placé entre deux écueils. Le courant continuel qui venait de l'est semblait ôter tout espoir de retour, tandis que les récifs qui paraissaient obstruer le canal menaçaient de briser les vaisseaux, s'il tentait d'avancer. Le soir, à minuit, étant encore sur le tillac, car de cruelles souffrances jointes à de vives inquiétudes

ne lui permettaient pas de dormir, il entendit comme un mugissement terrible s'élever du côté du sud. Il regarda de ce côté, et vit une montagne liquide et toute couverte d'écume s'avancer sur lui avec un bruit épouvantable. A la vue de cette lame furieuse, que l'obscurité de la nuit faisait paraître encore plus terrible, il trembla pour ses vaisseaux. Tout à coup le bâtiment qu'il montait fut enlevé violemment à une telle hauteur, qu'il craignit qu'il ne fût renversé ou jeté contre les récifs, tandis qu'un autre navire fut arraché de son ancrage et exposé au péril le plus imminent. Les matelots furent quelque temps plongés dans la consternation, croyant à chaque instant qu'ils allaient être engloutis dans les flots. Mais cette montagne menaçante s'affaissa par degrés, après un violent combat de la marée avec le courant du détroit [1]. On suppose que cette irruption soudaine était causée par le gonflement de l'un des fleuves qui se déchargent dans le golfe de Paria, et que Colomb ne connaissait pas encore.

Pressé de s'éloigner de ce dangereux voisinage, il envoya les chaloupes le lendemain matin sonder la profondeur de l'eau à la Boca del Sierpe, et reconnaître s'il était possible que les vaisseaux la traversassent pour gagner le nord. A sa grande joie, elles revinrent dire qu'il y avait plusieurs brasses d'eau, et des courans en sens contraires pour entrer

[1] *Lettre de Colomb aux rois catholiques*. Navarrete, *Collec.*, tom. I. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 10. *Hist. del Almirante*, cap. 69.

ou pour sortir. Une brise favorable s'étant élevée, il fit mettre aussitôt à la voile, et traversant le formidable détroit sans danger, il se trouva dans une mer tranquille. Il était alors le long de la côte intérieure de la Trinité. A sa gauche s'étendait ce vaste golfe, connu depuis sous le nom de Paria, qu'il supposait être la pleine mer; mais ayant goûté l'eau, il fut surpris de la trouver douce. Il continua à gouverner au nord vers une montagne qui s'élevait à la pointe nord-ouest de l'île, à environ quatorze lieues de la pointe Arenal. Il y vit deux grands caps, en face l'un de l'autre, l'un sur l'île de la Trinité, l'autre à l'ouest sur le long promontoire de Paria, qui s'avance de la terre ferme, et forme le côté septentrional du golfe, mais que Colomb prit encore pour une île, et appela Isla de Gracia.

Entre ces caps, il y avait un autre canal qui semblait encore plus dangereux que la Boca del Sierpe. Il était hérissé de rochers entre lesquels le courant se précipitait avec impétuosité. Colomb lui donna le nom de Boca del Drago (la Bouche-du-Dragon). Ne voulant pas en affronter les dangers, il porta le cap au nord le 5 août, puis il longea la prétendue île de Gracia, comptant la suivre jusqu'à ce qu'il en trouvât la fin, et qu'il pût cingler en pleine mer et se diriger vers Hispaniola.

C'était une belle côte, couverte d'arbres à fruits et de belles forêts, et arrosée par de nombreuses sources. Ce qui surprit beaucoup Colomb, ce fut, lorsqu'il goûta l'eau, de voir qu'elle était douce, et

qu'elle le devenait de plus en plus à mesure qu'il avançait; ce qui provenait de ce qu'on était alors dans la saison de l'année où les différentes rivières qui se déchargent dans ce golfe sont enflées par les pluies, et versent une telle quantité d'eau douce dans l'eau salée de l'Océan, qu'elles en tempèrent l'amertume. Il ne fut pas moins étonné du calme de la mer, qui semblait aussi tranquille et aussi sûre qu'un vaste havre, de sorte qu'il n'était point nécessaire de chercher de port pour y jeter l'ancre.

Jusqu'alors il n'avait pu avoir aucune relation avec les habitans de cette partie du Nouveau-Monde. Les côtes qu'il avait visitées, quoique cultivées en partie par la main de l'homme, étaient désertes et silencieuses; et, à l'exception de la troupe d'Indiens qui s'était montrée un instant à la pointe Arenal, et qui avait pris si brusquement la fuite, il n'avait aperçu aucun des naturels. Il désirait vivement rencontrer quelque être humain qui pût rompre ce silence, et lui donner quelques renseignemens sur le pays. Voyant donc le 6 août des traces de culture sur la côte, il jeta l'ancre et envoya les chaloupes à terre. Elles virent des traces d'hommes, des feux qu'ils avaient allumés, les restes de poissons qu'ils avaient fait cuire, et des empreintes récentes. Il y avait aussi une cabane sans toit, mais personne ne parut. La côte était couverte de collines verdoyantes, et il s'y trouvait beaucoup de singes.

S'étant remis en mer, Colomb continua à suivre la même direction, et il jeta l'ancre dans une ri-

vière près de laquelle le pays était plus plat. Aussitôt un canot monté par trois ou quatre Indiens s'avança vers la caravelle qui était la plus proche du rivage. Le capitaine du bâtiment, feignant de vouloir les accompagner à terre, sauta dans le canot, le renversa, et, aidé de ses matelots, il s'empara des Indiens, qui cherchaient à s'échapper à la nage. Ils furent conduits devant l'amiral, et Colomb eut bientôt dissipé leurs alarmes par sa bonté accoutumée; il leur donna des colliers de grains, des grelots et du sucre, et les renvoya fort satisfaits. Un grand nombre de leurs compatriotes étaient rassemblés sur le rivage; ces bons procédés produisirent, comme à l'ordinaire, l'effet le plus favorable. Ceux des naturels qui avaient des canots vinrent à bord des vaisseaux avec la plus grande confiance. Ils étaient grands, bien faits, et avaient une démarche libre et gracieuse. Leurs cheveux étaient longs et roides, un petit nombre les portaient courts; mais aucun ne les tressait, comme c'était l'usage des naturels d'Hispaniola. Ils étaient armés d'arcs, de flèches et de boucliers; les hommes portaient sur la tête et autour des reins des bandes de coton peintes, dont les couleurs étaient si vives que de loin on les eût prises pour de la soie; mais les femmes étaient entièrement nues. Ils apportèrent du pain, du maïs et d'autres alimens, ainsi que différentes sortes de boissons, les unes blanches, faites avec du maïs et ressemblant à la bière; d'autres, vertes et vineuses, qui étaient exprimées de différens fruits. Ils paraissaient juger

tout à l'odorat, comme les autres hommes jugent à la vue ou au toucher. Lorsqu'ils approchaient d'une barque, ils la flairaient; ils flairaient également les matelots. Ils faisaient peu de cas des grains de verre, mais étaient passionnés pour les grelots. Le cuivre avait aussi beaucoup de prix à leurs yeux; ils semblaient trouver quelque chose de très-agréable dans l'odeur de ce métal, et l'appelaient *turey*, voulant dire qu'il venait des cieux [1].

Colomb apprit de ces Indiens que le nom de leur pays était Paria, et que plus loin, à l'ouest, il était plus peuplé. Emmenant plusieurs d'entre eux pour lui servir de guides et de médiateurs, il fit encore huit lieues dans la direction indiquée, jusqu'à une pointe qu'il appela Aguja ou l'Aiguille. Il y arriva à trois heures du matin. Lorsque le jour parut, il fut ravi de la beauté du pays. Il était cultivé en beaucoup d'endroits et très-peuplé. Les habitations des naturels étaient dispersées au milieu de bocages chargés de fruits et de fleurs. Des ceps de vigne s'entrelaçaient dans les arbres, et des oiseaux d'un brillant plumage voltigeaient de branche en branche. L'air était doux, et des fontaines limpides entretenaient une verdure et une fraîcheur continuelle. Colomb fut si charmé de l'aspect de cette partie favorisée de la côte, qu'il l'appela les Jardins.

Les naturels accoururent en grand nombre sur des canots mieux construits que ceux des autres

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 11.

Indiens, et ayant au milieu une cabine pour l'usage du chef et de sa famille. Ils invitèrent Colomb, au nom de leur roi, à venir à terre. Plusieurs avaient autour du cou des plaques et des colliers de cet or de qualité inférieure qu'on appelait guanin. Ils dirent qu'ils venaient d'une terre élevée qu'ils montrèrent à l'ouest, à une distance peu considérable; mais ils firent entendre qu'il était dangereux d'y aller, soit que les habitans fussent cannibales, soit que le pays fût infesté d'animaux venimeux [1]. Mais ce qui tout à coup éveilla l'attention et excita la cupidité des Espagnols, ce fut la vue de rangs de perles que quelques naturels avaient autour des bras. Ils dirent à Colomb que ces perles se trouvaient sur la côte septentrionale de Paria, qu'il croyait toujours être une île, et ils lui montrèrent les coquilles d'où elles avaient été tirées. Avide de recueillir de plus amples renseignemens, et de se procurer de ces perles pour les envoyer en Espagne, il dépêcha les chaloupes à terre. Au moment où les Espagnols débarquèrent, les naturels s'avancèrent en foule pour les recevoir, ayant à leur tête leur cacique et son fils. Ils leur témoignèrent le plus profond respect, et les conduisirent à la résidence du cacique, grande maison, où on leur servit un repas simple, mais offert de bon cœur, qui se composait de pain, de fruits d'une saveur exquise, et des différens breuvages dont nous avons

[1] *Lettre de Colomb aux rois catholiques*. Navarrete, *Collec.*, tom. 1, pag. 252.

déjà parlé. Tant qu'ils furent dans la maison, les hommes restèrent à un bout, et les femmes à l'autre. Après qu'ils eurent fini leur collation dans la maison du cacique, ils furent conduits à celle de son fils, où un repas semblable leur fut offert. Ces insulaires étaient d'une affabilité remarquable, quoiqu'en même temps ils eussent l'air plus intrépide et plus décidé que les naturels de Cuba et d'Hispaniola. Ils étaient plus blancs, dit Colomb, que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors, quoiqu'il fût si près de la ligne équinoxiale, où il s'était attendu à les trouver de la couleur des Ethiopiens. Ils avaient beaucoup d'ornemens d'or, mais tous d'une qualité inférieure. Un Indien en donna un morceau de la grosseur d'une pomme. Ils avaient plusieurs espèces de perroquets domestiques, les uns d'un vert clair, ayant le cou jaune et le bout des ailes d'un rouge éclatant, d'autres couleur écarlate, à l'exception de quelques plumes bleues dans les ailes. Ils se faisaient un plaisir de les donner aux Espagnols; mais ce que ceux-ci désiraient le plus, c'étaient les perles dont ils voyaient des colliers et des bracelets à beaucoup d'Indiennes. Ils n'eurent pas de peine à les décider à s'en défaire pour des grelots ou quelques morceaux de cuivre, et l'amiral en réunit un bel assortiment qu'il destinait au roi et à la reine d'Espagne [1].

Les manières douces et affables de ces naturels tiraient encore un nouveau charme de l'air d'in-

[1] *Lettre de Colomb.* Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. III, cap. 11. *Hist. del Almirante*, cap 70.

telligence et de franchise qui les caractérisait. Ils semblaient dignes du beau pays qu'ils habitaient. C'était une grande contrariété pour les Espagnols et pour eux de ne pas comprendre la langue les uns des autres. Mais ils causèrent par signes; une bienveillance mutuelle rendit leurs relations faciles et agréables, et, à l'approche du soir, les Espagnols retournèrent à bord des vaisseaux, très-contens de l'accueil qu'ils avaient reçu.

CHAPITRE III.

Continuation du voyage dans le golfe de Paria. — Retour à Hispaniola (1498).

Le grand nombre de belles perles trouvées parmi les naturels de Paria suffisait pour faire concevoir à Colomb les plus brillantes espérances. Elles semblaient confirmer la théorie de Ferrer, le savant lapidaire, qui lui avait écrit qu'à mesure qu'il approcherait de l'équateur, il trouverait les productions de la nature les plus rares et les plus précieuses. Son imagination active s'emparait de toutes les circonstances qui semblaient favoriser ses désirs, et les combinant ensemble, il en tirait de superbes conjectures. Il avait lu dans Pline que les perles sont produites par des gouttes de rosée, qui tombent dans les huîtres; s'il en était ainsi, où pouvaient-elles mieux se former et se multiplier que sur la côte de Paria? La rosée y était épaisse et

abondante, et les huîtres étaient en si grand nombre, qu'elles s'attachaient aux racines et aux branches pendantes des mangliers qui croissaient sur les bords mêmes de la mer. Lorsqu'une branche restée quelque temps dans l'eau en était retirée, on la trouvait toute couverte d'huîtres. Las Casas, en rapportant cette circonstance, fait la remarque que le poisson à écailles dont il est parlé dans cet endroit n'est pas l'espèce d'huîtres qui produit la perle, attendu que celles-ci, par un instinct naturel, comme si elles savaient le prix du dépôt qui leur est confié, se cachent au fond de la mer [1].

Toujours persuadé que la côte de Paria était une île, et brûlant d'en faire le tour pour arriver à l'endroit où les Indiens avaient dit que ces perles abondaient, Colomb quitta les Jardins le 10 août, et continua à côtoyer la terre dans la direction de l'ouest, pour chercher une issue vers le nord. Il aperçut au fond du golfe des parties de la terre ferme qu'il supposa des îles, et qu'il nomma Isabeta et Tramontana, et il s'imagina que le passage désiré devait se trouver entre elles. Cependant plus il avançait, plus l'eau était basse, et plus elle devenait douce, au point qu'il n'osa pas se hasarder plus avant avec son vaisseau, qui, dit-il, était trop grand pour des voyages de ce genre, étant de trois cents tonneaux, et tirant trois brasses d'eau. Il jeta donc l'ancre, et envoya une légère caravelle reconnaître s'il y avait une issue entre les préten-

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, cap. 136.

dues îles, vers l'Océan. La caravelle revint le lendemain matin ; elle avait trouvé à l'extrémité occidentale du golfe une ouverture de deux lieues, qui conduisait dans un golfe intérieur et circulaire, entouré de quatre autres ouvertures, qui semblaient être de plus petits golfes, ou plutôt des embouchures de rivières, d'où coulait la grande quantité d'eau douce que Colomb avait été si étonné de voir en pleine mer. C'est, en effet, de l'une de ces embouchures que sort le grand fleuve Cuparipari, ou, comme on l'appelle à présent, le Paria. Colomb donna à ce golfe intérieur le nom de golfe des Perles, dans l'idée qu'elles y abondaient, tandis qu'au contraire il n'en contient aucune. Il persistait à croire que les quatre ouvertures dont parlaient les marins de la caravelle, étaient des intervalles entre des îles, quoiqu'ils affirmassent que toute la terre qu'ils avaient vue ne formait qu'un continent [1]. Comme il était impossible de pénétrer plus avant à l'ouest avec ses vaisseaux, il ne lui restait d'autre alternative que de revenir sur ses pas, et de chercher une issue vers le nord par la Boca del Drago. Il aurait voulu pouvoir continuer quelque temps à reconnaître cette côte, car il se croyait dans une de ces régions opulentes, décrites comme les plus favorisées du ciel ; mais des considérations impérieuses l'obligèrent à abréger son voyage, et à retourner à Saint-Domingue. Les provisions de mer de ses vaisseaux étaient

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 78.

épuisées; d'un autre côté, il éprouvait de cruelles souffrances; indépendamment de la goutte qui l'avait tourmenté pendant la plus grande partie du voyage, il était attaqué d'un mal d'yeux causé par les veilles et les fatigues, qui le privait presque de la vue. L'excursion même qu'il avait faite le long de la côte de Cuba, pendant laquelle il avait été presque trente-trois jours sans dormir, n'avait pas porté, dit-il, une atteinte aussi sensible à sa constitution, ni affaibli sa vue à un pareil point [1].

Le 11 août il gouverna donc à l'est pour gagner la Boca del Drago, et il y fut porté avec une rapidité extraordinaire par les courans qui cependant l'empêchèrent de débarquer de nouveau au milieu de ses sites favoris, les Jardins. Le dimanche 13, il jeta l'ancre près de la Boca, dans un beau havre auquel il donna le nom de Puerto de Gatos, d'une espèce de singe appelée Gato Paulo, dont les environs étaient remplis. Sur le bord de la mer, s'élevaient des mangliers dont les racines étaient baignées par les flots, et dont les branches étaient couvertes d'huîtres qui s'ouvraient pour recevoir la rosée qui devait ensuite se transformer en perles [2].

Le lendemain matin, 14 août, les vaisseaux s'approchèrent de la Boca del Drago, et s'apprêtèrent à traverser ce passage redoutable. La distance entre le cap Boto à l'extrémité de Paria, et le cap de Lapa au bout de l'île de la Trinité, est d'environ

[1] *Lettre de Colomb aux rois catholiques*. Navarrete, *Collec.*, tom. I, pag. 252.

[2] Herrera, *Hist. Ind.*, décad. I, lib. III, cap. 10.

cinq lieues; mais dans l'intervalle il y avait deux îles que Colomb nomma Caracole et Dauphin. La masse d'eau douce qui traverse le golfe surtout dans les mois pluvieux de juillet et d'août, se trouve arrêtée par ces îles entre lesquelles elle ne trouve que d'étroites issues, de sorte que dans cet endroit la mer écume et bouillonne avec fracas comme si elle se brisait sur des récifs, ce qui rend l'entrée et la sortie du golfe extrêmement dangereuse. Elles le sont bien plus encore pour les navigateurs qui les affrontent pour la première fois, et qui n'ont ni cartes, ni pilotes, ni renseignemens d'aucun genre pour les guider. Colomb craignit d'abord des récifs et des bancs de sable cachés; mais en examinant avec attention l'agitation du détroit, il l'attribua à la lutte de la masse prodigieuse d'eau douce qui cherchait à se frayer un passage pour sortir du golfe. avec la marée qui s'efforçait d'y pénétrer. A peine les vaisseaux étaient-ils entrés dans cette espèce de défilé terrible, que le vent tomba entièrement, et ils manquaient à chaque instant d'être précipités contre les rochers. Cependant le courant d'eau douce finit par prendre le dessus, et les entraîna sains et saufs de l'autre côté. L'amiral, dès qu'ils se trouva en pleine mer, se félicita de s'être tiré de ce détroit périlleux qui dit-il, méritait bien le nom de Bouche du Dragon [1].

Il gouverna alors à l'ouest, suivant la côte extérieure de Paria, qu'il prenait toujours pour une

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. 1, lib. III, cap. 2.

île, et croyant trouver à l'extrémité le golfe des Perles, qu'il désirait visiter. Il voulait s'assurer si cette grande quantité d'eau douce provenait de rivières, ainsi que l'affirmait l'équipage de la caravelle qu'il avait envoyée pour la reconnaître; car il lui semblait impossible que les sources de simples îles pussent fournir un volume d'eau si prodigieux.

En sortant de la Böca del Drago, il vit au nord-ouest, à plusieurs lieues de distance, deux îles qu'il appela l'Assomption et la Conception, sans doute celles qui portent aujourd'hui le nom de Tobago et de Grenade. Dans son voyage le long de la côte septentrionale de Paria, il vit plusieurs autres petites îles et de beau ports, auxquels il donna des noms qu'ils ne portent plus aujourd'hui. Le 15, il découvrit les îles de Margarita et de Cubagua, célèbres depuis pour la pêche des perles. L'île de Margarita, qui pouvait avoir quinze lieues de long sur six de large, était bien peuplée. La petite île de Cubagua, située entre Margarita et la Terre-Ferme dont elle n'est qu'à quatre lieues, était aride et stérile, n'ayant ni bois ni sources d'eau, mais possédant un bon port. En approchant de cette île, l'amiral vit un grand nombre de naturels qui pêchaient des perles, et qui gagnèrent le rivage à la vue des vaisseaux. Une chaloupe fut envoyée à terre, et un matelot remarqua qu'une Indienne avait plusieurs rangs de perles autour du cou. Ayant un vase de terre cuite de Valence, sorte de porcelaine peinte, dont les couleurs sont extrêmement brillantes, il le brisa et en offrit les mor-

ceaux à l'Indienne, qui, en échange, lui donna un nombre considérable de perles. Le matelot les porta à l'amiral, qui envoya aussitôt à terre plusieurs Espagnols avec de la porcelaine de Valence et des grelots, pour lesquels ils se procurèrent en peu de temps trois livres pesant de perles, dont quelques-unes étaient d'une extrême grosseur[1], et furent envoyées ensuite aux rois catholiques.

C'était une tentation bien grande que de rester près de ces bords, de visiter d'autres parages que les Indiens indiquaient comme abondant en perles. La côte de Paria, qui continuait à s'étendre vers l'ouest aussi loin que l'œil pouvait atteindre, semblait inviter à reconnaître si, comme il commençait à le croire, c'était une partie du continent asiatique. Cependant Colomb fut forcé, quoique à son grand regret, de renoncer à une recherche aussi intéressante.

Son mal d'yeux était devenu si violent qu'il ne pouvait plus faire la moindre observation, mais qu'il était obligé de s'en rapporter aux pilotes et aux marins. Il se dirigea donc vers Hispaniola, comptant s'y reposer de ses fatigues et y réparer ses forces, tandis qu'il enverrait son frère, l'Adelantado, achever la reconnaissance de cette importante contrée. Après avoir navigué pendant cinq jours au nord-ouest, il découvrit l'île d'Hispaniola ; mais il était à cinquante lieues à l'ouest de la

[1] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 147.

rivière Ozéma, lieu de sa destination, et il jeta l'ancre le lendemain matin sous la petite île de Beata.

Il fut étonné de s'être trompé à ce point dans ses calculs, et de se trouver si loin du port où il croyait arriver; mais il l'attribua avec raison à la force du courant qui, tandis qu'il mettait en panne la nuit, de peur de donner contre des récifs ou des bancs de sable, l'avait entraîné insensiblement à l'ouest, et qui était si rapide, que le 15, par un vent modéré, les vaisseaux avaient fait soixante-quinze lieues en vingt-quatre heures. Colomb conjectura que c'était ce courant qui avait formé la Boca del Drago, en se frayant de force un passage à travers un isthme étroit qui unissait autrefois la Trinité à l'extrémité de Paria. Il s'imagina aussi que son action constante avait entraîné les bords de la Terre-Ferme, formant graduellement cette ceinture d'îles qui s'étend de la Trinité aux îles Lucayes ou de Bahama, et qui, d'après son idée, avaient fait originairement partie du continent. A l'appui de cette opinion, il fait remarquer la forme de ces îles, qui sont étroites du nord au sud, et qui s'étendent et s'allongent de l'est à l'ouest, dans la direction du courant [1].

L'île de Beata, où Colomb avait jeté l'ancre, est à environ trente lieues à l'ouest de la rivière Ozéma, où il s'attendait à trouver le nouveau port de mer que son frère avait reçu l'ordre d'établir; mais la force du courant et des vents d'est, qui

[1] *Lettre au roi et à la reine*. Navarrete, *Collec.*, tom. I.

soufflaient alors, pouvait le retenir long-temps dans cette île, et retarder beaucoup le reste de son voyage. Il envoya donc une chaloupe à terre chercher un Indien qui se chargeât de porter une lettre à son frère l'Adelantado. Six naturels vinrent à bord des vaisseaux, et l'un d'eux était armé d'une arbalète espagnole. L'amiral conçut de vives inquiétudes en voyant une pareille arme en la possession d'un Indien. Ce n'était pas un objet de trafic, et elle n'avait pu, à ce qu'il craignait, tomber entre ses mains que par la mort de quelque Espagnol [1]. Il trembla que quelque nouveaux malheurs n'eussent éclaté dans la colonie pendant sa longue absence, et qu'il n'y eût eu de nouveaux troubles parmi les naturels.

Après avoir fait partir son messager, il remit à la voile et arriva à la hauteur de l'embouchure de la rivière le 30 août. Il rencontra en route une caravelle, à bord de laquelle était l'Adelantado qui, ayant reçu sa lettre, était accouru à sa rencontre avec un tendre empressement. Les deux frères éprouvèrent une joie et une consolation mutuelles à se revoir; ils étaient sincèrement attachés l'un à l'autre; chacun d'eux avait eu ses épreuves et ses souffrances pendant leur longue séparation, et ils semblaient retrouver un appui et un défenseur. Don Barthélemi montra toujours beaucoup de déférence pour le brillant génie, les hautes conceptions et les talens éprouvés de l'amiral,

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 148.

touchaient pour la plupart; que la côte de Paria s'étendait au loin à l'ouest, derrière une chaîne de montagnes que de Margarita il avait aperçue à une grande distance, et que la terre, qui était en face de la Trinité, au lieu d'être une île, se prolongeait vers le sud, bien au-delà de l'équateur, dans cet hémisphère inconnu jusqu'alors à l'homme civilisé. Il regardait toute cette contrée comme une prolongation du continent asiatique, présumant ainsi que la terre-ferme formait la plus grande partie de la surface du globe. Et cette opinion n'était pas seulement la sienne; c'était celle d'auteurs d'une grande célébrité, tant anciens que modernes, et il cite entre autres Aristote et Sénèque, saint Augustin et le cardinal Pedro de Aliaco, dont il estimait beaucoup les écrits. Il se fonde aussi sur l'assertion de l'apocryphe Esdras, que, sur sept parties du monde, six sont terre sèche, et une seulement est couverte d'eau.

La terre qui entourait le golfe de Paria n'était donc que le bord d'un continent presque infini, s'étendant à l'ouest et au sud, renfermant les pays les plus riches du globe, et situé sous le ciel le plus favorable. Personne ne l'ayant encore découverte, c'était une conquête que toute nation chrétienne pouvait faire. « Que le Seigneur accorde de longues années à Vos Altesses, dit-il dans une lettre au roi et à la reine, afin que vous puissiez poursuivre cette noble entreprise qui procurera de grands avantages à la religion, beaucoup de gloire à l'Espagne, et de vives consolations à tous les chrétiens,

puisque le nom de notre Sauveur se répandra dans ces contrées. »

Jusque là les conjectures de Colomb, toute brillantes qu'elles étaient, n'ont rien qui nous étonne; mais elles allèrent plus loin, si loin même, qu'on est tenté de ne plus y voir que de chimériques rêveries. Dans cette même lettre, il rappelle que dans ses premiers voyages, lorsqu'il gouverna à l'ouest, en partant des Açores, il avait remarqué qu'après avoir fait cent lieues, il s'était opéré tout à coup un grand changement dans le ciel et dans les astres, dans la température de l'air et dans l'état de l'Océan. On eût dit que du nord au sud il s'étendait une ligne, passé laquelle tout devenait différent. L'aiguille aimentée, qui auparavant inclinait vers le nord-est, avait décliné d'un quart de vent au nord-ouest. La mer, jusqu'alors libre, était couverte d'herbes si épaisses, qu'il avait craint à chaque instant d'échouer sur quelque banc. Les élémens étaient dans une paix profonde, et le climat était doux et agréable en hiver comme en été. Lorsque, après avoir passé cette ligne imaginaire, il avait fait pendant la nuit des observations astronomiques, l'étoile polaire lui avait paru décrire dans les cieux un cercle diurne de cinq degrés de diamètre.

Dans son voyage actuel, il avait changé de route, et au sortir des îles du Cap-Verd, il avait gouverné au sud pour trouver la ligne équinoxiale. Cependant, avant qu'il y fût arrivé, la chaleur était devenue insupportable, et un vent d'est qui s'était élevé l'avait engagé à se diriger vers l'ouest, lorsqu'il

était sous le parallèle de Sierra-Leone en Guinée. Pendant plusieurs jours, il avait été presque consumé par une chaleur dévorante sous un ciel de feu, et pourtant couvert de nuages, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la ligne idéale, s'étendant du nord au sud, dont nous avons déjà parlé. Là, tout à coup, à son grand soulagement, il était entré dans une région tempérée, où il avait trouvé un ciel clair et serein. Plus il avait avancé, et plus le climat était agréable, plus la mer était tranquille et les brises douces et embaumées. Tous ces phénomènes coïncidaient avec ceux qu'il avait remarqués à la même ligne, quoique plus au nord, dans ses voyages antérieurs, excepté qu'il n'y avait point d'herbes dans la mer, et que les mouvemens des astres étaient différens. L'étoile polaire lui parut décrire un cercle diurne de dix degrés au lieu de cinq, augmentation qui le frappa d'étonnement, mais dont il s'assura, dit-il, par des observations successives faites la nuit avec le quart de cercle. Sa plus grande hauteur, à l'autre endroit de la ligne, sous le parallèle des Açores, avait été de dix degrés, et elle était de quinze dans celui-ci.

Ces circonstances et d'autres encore lui inspirèrent des doutes sur la théorie reçue par rapport à la forme de la terre. Des philosophes l'avaient décrite comme étant sphérique; mais ils ne connaissaient rien de la partie du monde qu'il avait découverte. L'ancien monde, qui leur était connu, était sphérique, il n'en doutait pas; mais il supposa que la vraie forme de la terre était celle d'une

poire, et qu'une de ses parties était beaucoup plus élevée que les autres, et montait vers le ciel. Il imagina que cette partie était dans l'intérieur de ce nouveau continent, et immédiatement sous l'équateur. Tous les phénomènes qu'il avait remarqués auparavant semblaient confirmer cette théorie. Les variations qu'il avait observées, en passant cette ligne imaginaire tracée du nord au sud, provenaient alors de ce que les vaisseaux étaient arrivés à cette prétendue élévation de la terre, et qu'entrant dans une atmosphère plus pure et plus divine, ils commençaient à monter doucement vers les cieux [1]. Il attribua à la même cause les variations de l'aiguille aimantée qui était affectée par la douceur du climat, et qui déclinait au nord-ouest à mesure que les vaisseaux continuaient à monter [2]. De même la hauteur de l'étoile polaire et le cercle qu'elle décrivait dans les cieux semblaient plus grands, parce

[1] Pierre Martyr rapporte que l'amiral lui avait dit qu'en sortant de la région où règne une chaleur intolérable et un air malsain, il avait gravi le dos de la mer, qui était, en quelque sorte, une haute montagne s'élevant vers le ciel. (Decad I, lib. VI.)

[2] Colomb, en cherchant à expliquer la variation de l'aiguille, supposa que l'étoile polaire avait, comme l'aimant, quatre points cardinaux ; que si l'aiguille était frottée avec une partie de l'aimant, elle se dirigerait vers l'est, avec une autre vers l'ouest, ainsi de suite. Aussi, ajoute-t-il, ceux qui préparent ou aimantent les aiguilles, couvrent l'aimant d'un morceau de drap, de manière à ne laisser à découvert que la partie nord, c'est-à-dire la partie qui a la propriété de faire tourner l'aiguille vers le nord. (*Hist. del Almirante*, cap. 66.)

qu'elle était regardée d'une plus grande élévation, moins obliquement, et à travers une atmosphère plus pure; et plus le navigateur approcherait de l'équateur, plus ces phénomènes seraient sensibles, à cause de l'élévation toujours croissante de cette partie de la terre.

Il remarqua aussi la différence du climat, de la végétation et des naturels de cette partie du Nouveau-Monde, d'avec ceux de l'Afrique, sous le même parallèle, où la chaleur était insupportable, la terre brûlée et stérile, les habitans noirs, mal faits, couverts de cheveux crépus, d'un caractère indolent et brutal. Ici, au contraire, quoique le soleil fût dans le signe du lion, la chaleur était modérée, même à midi; les matinées et les soirées étaient fraîches, le pays riant et fertile, les naturels plus blancs même que ceux des contrées qu'il avait découvertes plus au nord, ayant de longs cheveux, une taille bien prise, des formes gracieuses, un esprit vif, et un courage remarquable. Ces effets, dans une latitude si voisine de l'équateur, provenaient, suivant lui, de l'élévation de cette partie du monde. En portant le cap au nord, dans le golfe de Paria, il avait remarqué que le cercle décrit par l'étoile polaire diminuait de nouveau. En même temps, le courant de la mer augmentait de rapidité, minant, comme on l'a dit, les bords du continent, et produisant, par son action continue, les îles adjacentes. C'était une preuve de plus pour Colomb qu'il montait en allant vers le sud, et qu'il descendait en retournant vers le nord.

Aristote avait pensé que la partie la plus haute de la terre, et la plus voisine des cieux, était sous le pôle Antarctique. D'autre sages avaient soutenu qu'elle était sous le pôle Arctique. Il était donc évident qu'ils pensaient tous également qu'une partie de la terre était plus élevée, plus noble, et plus rapprochée du ciel que les autres. Ils ne pensaient pas que cette éminence fût sous la ligne équinoxiale, se disait Colomb, parce qu'ils n'avaient aucune connaissance certaine de cet hémisphère, mais qu'ils n'en parlaient que par conjectures.

Comme à l'ordinaire, il appuya sa théorie sur l'Écriture-Sainte. Le soleil, dit-il, lorsque Dieu le créa, parut pour la première fois à l'extrémité de l'orient, c'est-à-dire, selon lui, à l'endroit où l'Océan et l'extrémité de l'Inde se rencontrent sous la ligne équinoxiale, et où se trouve le point le plus élevé de la terre. Il supposa que cette sommité du monde, quoique d'une hauteur immense, n'était ni escarpée ni raboteuse, mais que la terre s'élevait jusque là par des degrés insensibles. Les belles et fertiles côtes de Paria en formaient les frontières, et c'était pour cela qu'on y voyait abonder les productions les plus rares de la nature. Plus on avançait dans l'intérieur, et plus la terre prodiguerait de richesses, jusqu'à ce qu'elle se terminât en cône sous l'équateur. Il se représentait cette sommité comme l'endroit le plus noble et le plus parfait de la nature, jouissant, par sa position, de nuits et de jours égaux, de saisons uniformes, et d'une température céleste, au-dessus des froids et des chaleurs,

des vapeurs et des nuages, des orages et des tempêtes qui troublent et bouleversent les régions inférieures. En un mot, il supposa que c'était là qu'était située la demeure primitive de nos premiers parens, le séjour du bonheur et de l'innocence, le jardin d'Eden ou le paradis terrestre. Il croyait, d'après l'opinion des plus savans pères de l'Église, que ce lieu existait encore dans toute sa beauté; mais qu'il était inaccessible aux mortels, à moins d'une permission de Dieu. C'était de cette hauteur, quoique très-éloignée, que provenait, à ce qu'il pensait, ce vaste courant d'eau douce qui remplissait le golfe de Paria, et tempérait l'amertume de l'Océan, étant alimenté par la fontaine dont il est parlé dans la Genèse, comme sortant de l'arbre de la vie dans les jardins d'Eden [1].

Telles étaient les singulières conjectures de Colomb, et ils les développe dans une lettre adressée aux rois catholiques [2], citant diverses autorités à l'appui de son opinion, entre autres saint Augustin, saint Isidore et saint Ambroise, et déployant une profonde érudition. Elles montrent à quel point son imagination était échauffée par la magnificence de ses découvertes. Des savans, dans le silence et la tranquillité du cabinet, surtout maintenant où la science ne hasarde rien et ne s'appuie que sur des faits positifs, peuvent sourire de ces rê-

[1] Navarrete, *Collec. de Viages*, tom. 1, pag. 242.

[2] *Voyez* l'appendice n° XXXIII, SITUATION DU PARADIS TERRESTRE.

veries; mais elles étaient confirmées par les conjectures des philosophes les plus érudits du temps; et, quand même il en serait autrement, devons-nous être surpris de cet essor d'imagination de la part d'un homme dans une position telle que celle où se trouvait Colomb? Il voyait naître en quelque sorte, devant lui, un vaste monde dont la nature et l'étendue étaient inconnues et indéfinies. Chaque jour lui révélait quelques nouvelles beautés : c'étaient des îles dont les rochers, disait-on, étaient veinés d'or, les bocages remplis d'épices, les côtes couvertes de perles; c'étaient des côtes interminables d'où partaient de belles vallées qui se prolongeaient dans l'intérieur, jusqu'à des chaînes de montagnes qu'on lui disait cacher des terres encore plus heureuses, et des royaumes encore plus opulens. Lorsqu'il jetait les yeux sur toute cette région de merveilles, c'était avec la glorieuse conviction que son génie l'avait en quelque sorte tirée une seconde fois du néant. Si Colomb n'avait pas été susceptible de ces élans d'enthousiasme, il eût pu raisonner froidement et avec calme, comme d'autres savans, sur la probabilité de l'existence d'un continent à l'Occident; mais il n'aurait jamais eu le courage de voler à sa recherche à travers un Océan inconnu.

Cependant, au milieu même de ces bizarres conjectures, nous retrouvons cette sagacité profonde qui formait la base de son caractère. La conclusion qu'il tira de la masse d'eau prodigieuse que l'Orénoque porte à la mer, que ce fleuve devait

couler au travers d'un très-grand continent, était d'un esprit juste et pénétrant. Un historien espagnol d'un grand mérite excuse aussi avec adresse d'autres points de sa théorie. « Colomb, dit-il, soupçonna une certaine élévation du globe à une partie de l'équateur; les philosophes ont reconnu depuis que le monde était un sphéroïde légèrement élevé dans sa circonférence à l'équateur. Ne pouvant pénétrer la cause des variations successives de l'aiguille, il soupçonna qu'elle éprouvait l'influence du changement de la température; des voyages et des expériences réitérées ont rendu ces variations encore plus sensibles, et ont démontré que l'extrême froid dépouille quelquefois l'aiguille de toute sa vertu. Peut-être de nouvelles observations justifieront-elles l'hypothèse de Colomb. Son erreur même sur le cercle décrit par l'étoile polaire qu'il croyait augmenté par une illusion d'optique en proportion que l'observateur approchait de la ligne équinoxiale, dénote un philosophe supérieur à son siècle [1]. »

[1] Muños, *Hist. del Nuevo Mundo,* lib. VI, § 32.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE Ier.

Administration de l'Adelantado. — Expédition dans la province de Xaragua (1496).

Colomb, en arrivant à Hispaniola, avait espéré se reposer de ses travaux, mais une nouvelle scène de trouble et d'anxiété s'ouvrit devant lui, et elle devait entraver toutes ses entreprises et exercer une funeste influence sur ses destinées futures. Il est nécessaire avant tout de raconter ce qui était arrivé dans l'île pendant le long espace de temps que Colomb avait été si malheureusement forcé de passer en Espagne.

Lorsque l'amiral était parti pour l'Europe dans le mois de mars 1496, son frère don Barthélemi, qui restait en qualité de gouverneur avec le titre

d'Adelantado, prit les mesures les plus promptes pour exécuter ses ordres relativement aux mines récemment découvertes par Miguel Diaz dans la partie méridionale de l'île. Laissant pour commander Isabelle don Diego Colomb, il se rendit, accompagné d'une troupe nombreuse, dans le voisinage des mines, et, cherchant une situation favorable, il fit bâtir une forteresse à laquelle il donna le nom de St-Christoval. Mais les ouvriers ayant trouvé beaucoup de grains d'or parmi les pierres et la terre employées à sa construction, lui donnèrent le nom de la Tour d'Or [1].

L'Adelantado y resta trois mois pour surveiller les travaux de la forteresse, et faire les préparatifs nécessaires à l'exploitation des mines et à la purification de l'or. Mais la rareté des provisions retarda beaucoup les travaux, et il était obligé très-souvent de détacher une partie des ouvriers, et de les envoyer dans les campagnes environnantes pour y chercher des vivres. L'hospitalité n'était plus, comme autrefois, la vertu des Indiens : ils ne donnaient plus leurs provisions avec empressement et plaisir; ils avaient appris des hommes blancs à spéculer sur les besoins de l'étranger, et à mettre à prix le morceau de pain destiné à apaiser sa faim. Cette ressource fut aussi bientôt épuisée, car leurs habitudes frugales, leur indolence et leur imprévoyance naturelles leur permettaient rarement d'avoir plus de provisions qu'il ne leur en fallait pour

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. V.

le moment. L'Adelantado, voyant qu'il serait bien difficile de pourvoir dans cet endroit à la subsistance d'une troupe aussi nombreuse avant qu'on eût eu le temps de cultiver la terre, ou qu'on eût reçu des vivres de l'Espagne, laissa dix hommes pour garder la forteresse, leur donna un chien pour les aider à prendre des utias, et se dirigea avec le reste de sa troupe, qui montait environ à quatre cents hommes, vers le fort de la Conception dans la fertile Vega. Il passa tout le mois de juin à percevoir le tribut qui devait être payé tous les trois mois, et pendant ce temps Guarionex et les caciques qui lui étaient subordonnés leur fournirent des alimens. Le mois suivant, en juillet 1496, les trois caravelles commandées par Niño arrivèrent d'Espagne, amenant un renfort de troupes, et, ce qui était bien plus urgent, un supplément de provisions [1]. On se hâta de les distribuer aux colons affamés, mais malheureusement une grande partie s'était avariée pendant le voyage. C'était une véritable calamité dans une colonie où la moindre apparence de pénurie excitait les murmures et la révolte.

L'Adelantado reçut par ces vaisseaux la lettre de son frère, qui lui donnait les instructions nécessaires pour fonder une ville et un port de mer à l'embouchure de l'Ozema, près des nouvelles mines. Il lui recommandait aussi d'envoyer prisonniers en Espagne ceux des caciques et de leurs su-

[1] Pierre Martyr, decad. 1, lib. v.

jets qui auraient pris part à la mort de quelque colon, cette raison étant regardée comme suffisante par les jurisconsultes et les théologiens les plus habiles d'Espagne pour les vendre comme esclaves. Conformément à ces ordres, l'Adelantado envoya par le retour des caravelles trois cents prisonniers Indiens et trois caciques. Ils formaient la cargaison déplorable au sujet de laquelle Niño s'était permis tant de vaines fanfaronades, comme si les vaisseaux eussent été chargés d'or, et qui avait été pour Colomb la source de tant de mortifications, de désappointemens et de délais.

Les provisions apportées par les caravelles permirent à l'Adelantado de retourner à la forteresse de St-Christoval, et de se diriger de là vers l'embouchure de l'Ozéma afin de choisir l'emplacement le plus favorable pour le port de mer projeté. Après un examen attentif, il se décida pour la rive orientale d'un havre naturel à l'embouchure de la rivière. Il était d'un facile accès, d'une profondeur suffisante et d'un bon ancrage. La rivière parcourait un pays magnifique et fertile; ses eaux étaient pures, salubres et très-poissonneuses; ses bords étaient ombragés d'arbres touffus portant les beaux fruits de l'île, et en voguant le long du rivage on pouvait les cueillir avec la main aux branches qui s'inclinaient sur l'eau [1]. Cette situation délicieuse était près de la demeure de la femme cacique qui avait pris en affection le jeune Espagnol Miguel

[1] Pierre Martyr, decad. 1, lib. v.

Diaz, et qui l'avait engagé à attirer ses compatriotes dans cette partie de l'île. La promesse qu'elle avait faite d'une réception amicale de la part de sa tribu fut fidèlement accomplie.

Sur une hauteur qui dominait le havre, don Barthélemi fit ériger une forteresse qu'il nomma d'abord Isabelle, puis Saint-Domingue, et qui fut l'origine de la ville qui porte encore ce nom. L'Adelantado était un homme d'un caractère actif et infatigable. A peine le fort fut-il terminé qu'il y laissa une garnison de vingt hommes, et qu'il partit avec le reste de sa troupe pour visiter les domaines de Behechio, un des principaux chefs de l'île. Ce cacique, comme nous l'avons déjà dit, régnait sur Xaragua, province qui comprenait presque toute la côte occidentale de l'île, jusqu'au cap Tiburon, et qui s'étendait au sud jusqu'à la pointe Aguida, ou la petite île de Beata. C'était un des districts les plus populeux et les plus fertiles. Il était ombragé par de beaux arbres; sa position était délicieuse, et les habitans avaient des manières plus douces et plus gracieuses que celles des autres insulaires. Quoique Behechio eût pris une part active à la confédération des caciques, ses domaines étaient si éloignés de toutes les forteresses, que jusqu'alors ils avaient été à l'abri des incursions et des exactions des hommes blancs.

Anocoana, veuve du redoutable Caonabo, demeurait avec Behechio. Elle était sa sœur, et elle avait cherché un asile près de lui, lorsque son mari avait été enlevé par Ojeda. C'était une des plus

belles femmes de l'île; son nom, dans la langue des naturels, signifiait fleur d'or. Elle était douée d'un génie supérieur à celui des autres Indiens, et elle était célèbre pour la composition des ballades ou areytos que les naturels chantaient en exécutant leurs danses nationales. Tous les écrivains espagnols s'accordent pour la représenter comme possédant une grâce et une dignité naturelles, dont on n'aurait jamais cru qu'une Indienne élevée dans les déserts pût être susceptible. Quoique les hommes blancs eussent causé la ruine de son mari, elle ne paraissait point avoir nourri contre eux de sentimens de vengeance. Elle savait que Caonabo avait provoqué leur ressentiment en commençant les hostilités. Elle regardait les Espagnols avec admiration comme des êtres presque surhumains, et son esprit intelligent sentait qu'il serait aussi impolitique qu'inutile de chercher à résister à leur supériorité dans les arts et dans les armes. Exerçant une grande influence sur son frère Behechio, elle lui conseilla de profiter du funeste exemple de Caonabo, et d'éviter un pareil sort, en se conciliant l'amitié des Espagnols. On suppose que l'Adelantado avait appris quels étaient les sentimens de bienveillance de cette princesse pour les hommesblancs, et son ascendant sur l'esprit de son frère, et que ce fut en grande partie ce qui le décida à entreprendre cette expédition [1].

[1] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, p. 147. Muños, *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 6.

En traversant les parties de l'île où les Européens n'avaient point encore pénétré, l'Adelantado adopta les mesures imposantes que l'amiral avait employées en pareille occasion; il plaça sa cavalerie en avant, et entra dans les bourgades indiennes avec le plus grand appareil militaire, enseignes déployées et au son des tambours et des trompettes, inspirant aux naturels une vive admiration mêlée de terreur.

Après avoir fait environ trente lieues, il arriva à la rivière qui, sortant des montagnes de Cibao, sépare toute la partie méridionale de l'île. Après l'avoir traversée, il envoya deux détachemens le long de la côte pour y chercher du bois de Brésil. Ils en trouvèrent en grande quantité, et abattirent plusieurs arbres qu'ils renfermèrent dans des cabanes indiennes, jusqu'à ce qu'ils pussent les transporter par mer.

Se dirigeant à droite, à la tête de son corps principal, l'Adelantado, non loin de la rivière, rencontra le cacique Behechio, suivi d'une troupe considérable de ses sujets, armée d'arcs, de flèches et de lances. S'il était venu dans l'intention de s'opposer à l'entrée des Espagnols dans ses domaines, leur aspect formidable le détourna sans doute de le tenter. Déposant les armes, il vint au-devant de l'Adelantado d'un air amical, lui dit qu'il n'avait rassemblé ses troupes que pour soumettre quelques villages le long de la rivière, et lui demanda à son tour le but de son expédition. Don Barthélemi l'assura qu'il était venu dans des intentions pacifiques, pour visiter ses états et pour passer

quelque temps avec lui à Xaragua. Il réussit si bien à dissiper les craintes du cacique, que celui-ci congédia son armée, et dépêcha d'agiles messagers pour annoncer son retour et ordonner les préparatifs nécessaires pour la réception d'un hôte si distingué. A mesure que les Espagnols avançaient sur le territoire de Behechio et qu'ils traversaient les districts des caciques qui lui étaient soumis, ces derniers s'empressaient de leur offrir du pain de cassava, du chanvre, du coton, et les productions variées du pays. Enfin ils arrivèrent près de la résidence de Behechio, grande ville située dans une région délicieuse près de la côte, à l'extrémité de la baie profonde appelée maintenant la Crique de Leagon.

Les Espagnols avaient beaucoup entendu parler de la belle et charmante province de Xaragua, où plusieurs traditions des Indiens plaçaient leurs Champs-Élysées. Ils avaient entendu vanter aussi la bonté et l'urbanité des habitans; l'accueil qu'ils en reçurent était fait pour confirmer ces préventions favorables. Comme ils approchaient de la ville, trente femmes de la maison du cacique vinrent au devant d'eux, chantant leurs areytos, et dansant en agitant des branches de palmier. Les femmes mariées portaient des tabliers de coton brodé qui leur tombaient à la moitié du genou; les jeunes filles étaient entièrement nues; une bandelette serrait leurs fronts, et leurs cheveux flottaient sur leurs épaules. Elles étaient belles et bien faites, leur peau était douce et fine,

et leur teint d'un brun clair fort agréable. Pierre Martyr rapporte que lorsque les Espagnols les aperçurent, qui sortaient de leurs bosquets verdoyans, ils s'imaginèrent presque voir les dryades que nous peint la fable, ou les nymphes et les naïades chantées par les anciens poètes [1]. Lorsqu'elles arrivèrent près de don Barthélemi, elle se mirent à genoux, et lui présentèrent avec grâce les branches qu'elles portaient. Après elles, venait Anacoana, couchée sur une espèce de petite litière portée par six Indiens. Comme les autres femmes, elle n'avait pour tout vêtement qu'un tablier de coton, bigarré de différentes couleurs. Sa tête, son cou et ses bras étaient ornés de guirlandes odorantes de fleurs rouges et blanches. Elle reçut l'Adelantado et ses officiers avec cette grâce naturelle et cette affabilité pour laquelle elle était célèbre, ne faisant aucune allusion au sort qu'ils avaient fait subir à son mari. Au contraire, elle parut concevoir, dès le premier moment, une vive admiration et une amitié sincère pour les étrangers.

L'Adelantado et ses officiers furent conduits à la maison de Behechio, où on leur offrit un banquet composé d'utias, de différentes espèces de poissons de mer et de rivière, et des racines et des beaux fruits qui composaient la principale nourriture des Indiens. Là, pour la première fois, les Espagnols parvinrent à surmonter leur répugnance pour le guana, le mets favori des naturels, mais que

[1] Pierre Martyr, decad. 1, lib. v.

les Européens avaient jusqu'alors regardé avec dégoût, comme une sorte de serpent. L'Adelantado, voulant s'accoutumer aux usages du pays, et sur les instances aimables d'Anacoana, fut le premier à goûter de cet animal. Ses officiers imitèrent son exemple; à leur grande surprise, ils le trouvèrent excellent, et, dès ce moment, le guana acquit une grande réputation parmi les gastronomes espagnols [1].

Après le festin, don Barthélemi et six de ses principaux officiers furent logés dans la maison de Behechio. Les autres furent disséminés dans celles des caciques inférieurs, où ils dormirent dans des hamacs de coton qui servaient de lits aux naturels.

Ils passèrent deux jours chez Behechio, qui chercha tous les moyens possibles de les amuser par des jeux et des fêtes indiennes, dont la plus remarquable fut le simulacre d'une bataille. Deux escadrons d'Indiens nus, armés d'arcs et de flèches,

[1] Ces serpens, que les Indiens appellent *guanas*, ressemblent aux crocodiles, excepté pour la grosseur. Jusqu'alors leur forme et leur aspect dégoûtant avaient empêché les Espagnols d'oser en manger. Mais l'Adelantado y étant engagé par Anacoana, l'aimable sœur du cacique, il se décida à goûter des serpens. Il trouva leur chair si délicate, qu'il ne se fit pas prier pour recommencer. Ses compagnons, voyant cela, ne voulurent pas se laisser surpasser en courage, et bientôt on ne parla plus que du goût exquis de ces serpens, qu'ils affirment être plus agréable que nos faisans et nos perdrix. (Pierre Martyr, decad. I, lib. V, traduction anglaise d'Eden.)

entrèrent tout à coup dans une grande place préparée à cet effet, et commencèrent une escarmouche assez semblable au jeu des bâtons chez les Maures. Mais ils s'animèrent par degrés et combattirent avec tant de feu qu'il y en eut quatre de tués et plusieurs de blessés, ce qui parut accroître encore l'intérêt et le plaisir que les Indiens prenaient à ce spectacle. La bataille aurait duré plus long-temps et serait probablement devenue encore plus sanglante, si l'Adelantado et ses officiers ne fussent intervenus, et n'eussent supplié Behechio de faire cesser le jeu [1]. Après la clôture des fêtes, et lorsque les relations amicales qu'ils avaient eues ensemble eurent établi entre eux une mutuelle confiance, l'Adelantado apprit au cacique et à Anacoana le véritable but de sa visite. Il les informa que son frère l'amiral avait été envoyé dans leur île par les rois de Castille, grands et puissans potentats qui avaient plusieurs royaumes sous leur domination; que l'amiral était retourné pour apprendre à ses souverains combien ils avaient dans l'île de caciques tributaires, le laissant, en qualité d'Adelantado, pour commander en son absence; et qu'il était venu pour offrir à Behechio la protection de ses puissans monarques, et convenir avec lui du tribut qu'il leur paierait, de la manière qui lui serait la plus commode et la plus agréable [2].

Cette demande mit le cacique dans un grand

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 113.
[2] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 114.

embarras. Il savait tout ce que les autres insulaires avaient eu à souffrir par suite de l'avidité des Espagnols pour l'or. Il répondit qu'il avait appris que les hommes blancs n'étaient venus dans l'île que pour chercher de l'or, et que les autres caciques leur en payaient un tribut; mais qu'il ne s'en trouvait dans aucune partie de ses états, et que ses sujets savaient à peine ce que c'était. L'Adelantado répondit avec beaucoup d'adresse que rien n'était plus éloigné de la pensée de ses souverains que de lui demander une chose que ses domaines ne produisaient pas, et qu'il pourrait payer le tribut en coton, en chanvre et en pain de cassava qui paraissaient croître en abondance dans les environs. A cette proposition, la physionomie du cacique s'épanouit; il accepta volontiers, et il envoya à l'instant aux caciques qui lui étaient subordonnés, l'ordre de semer une grande quantité de coton pour acquitter le tribut. Ayant terminé tous ces arrangemens, l'Adelantado prit affectueusement congé de Behechio et de sa sœur, et partit pour Isabelle.

Ce fut ainsi que, par des mesures adroites et conciliatrices, une des plus grandes provinces de l'île fût amenée à se soumettre volontairement; et si la sage politique de l'Adelantado n'avait pas été déjouée par les excès d'hommes vils et turbulens, on eût recueilli un immense revenu sans avoir recours à la violence ni à l'oppression. Dans toutes les occasions, on voit ce peuple simple et bon se prêter sans murmurer à tout ce qu'on exigeait de

lui, et se dépouiller de ses droits en faveur des hommes blancs avec résignation et même avec joie, lorsqu'il en était traité avec bienveillance et avec douceur.

CHAPITRE II.

Etablissement d'une chaîne de postes militaires.—Insurrection de Guarionex, cacique de la Vega (1496).

En arrivant à Isabelle, Don Barthélemi y trouva, comme de coutume, une scène de désordre et d'anarchie. Plusieurs Espagnols étaient morts pendant son absence, et un grand nombre étaient malades. Ceux qui se portaient bien se plaignaient de la rareté des vivres, et ceux qui étaient malades, du manque absolu de médicamens. Les provisions apportées peu de mois auparavant par Niño, et qu'on leur avait distribuées, étaient épuisées. Les colons, les uns pour cause de maladie, les autres par dégoût du travail, avaient négligé de cultiver les terres environnantes, et les Indiens sur lesquels ils avaient compté pour leur subsistance, outrés de leur tyrannie, avaient abandonné le voisinage et s'étaient enfuis dans les montagnes, pré-

férant vivre d'herbes et de racines dans ces retraites sauvages, plutôt que de rester dans les plaines fertiles où ils étaient en butte aux injures et aux cruautés des hommes blancs. L'histoire de cette île offre des tableaux continuels de la misère et de la détresse produites par l'insatiable soif de l'or, qui faisait négliger aux Espagnols des sources de richesses moins évidentes, mais plus sûres, et surtout plus utiles. Tout travail leur semblait perdu, lorsqu'il ne promettait la richesse que par des progrès lents. Au lieu de cultiver le sol productif qui les entourait, et d'en recueillir de véritables trésors, ils ne pensaient qu'à chercher de l'or dans le lit des torrens, et ils mouraient de faim au sein du pays le plus fertile.

A peine les provisions apportées par Niño furent-elles épuisées, que les colons commencèrent, comme d'ordinaire, à se répandre en murmures. Ils se croyaient négligés par Colomb, qui, au milieu des plaisirs et des délices de la cour, pensait peu à leurs souffrances. Ils se croyaient aussi oubliés par le gouvernement, tandis que, n'ayant point de vaisseau dans le port, ils étaient privés de tout moyen de faire connaître leur situation désastreuse et d'implorer du secours.

Pour écarter cette dernière cause de mécontentement, et fournir quelque aliment à leurs pensées et à leurs espérances, l'Adelantado ordonna la construction de deux caravelles pour le service de l'île. En même temps, pour débarrasser l'établissement de tous les individus mécontens et inutiles pen-

dant ce moment de pénurie, il dissémina dans l'intérieur tous ceux qui étoient trop malades pour travailler ou pour porter les armes. Il espérait qu'un air plus pur et les provisions plus abondantes qu'ils obtiendraient des Indiens, pourraient leur rendre la santé. Il établit en même temps une chaîne de postes militaires entre Isabelle et le nouveau port de Saint-Domingue. Ils consistaient en cinq petits forts, entourés de quelques maisons qui en dépendaient. Le premier, qui était à environ neuf lieues d'Isabelle, fut appelé Esperanza. Six lieues plus loin, on trouvait Santa-Catalina. Quatre lieues et demie après venait Santiago, et cinq lieues plus loin encore le fort de la Conception, qui fut construit avec beaucoup de soin, étant situé au pied des montagnes d'or de Cibao, dans la vaste et populeuse Vega, et à une demi-lieue de la résidence de son cacique Guarionex [1]. Ayant ainsi débarrassé Isabelle de toute sa population inutile, et n'y laissant que ceux qui étaient trop malades pour pouvoir être transportés, ou qui étaient nécessaires pour le service de la place et pour la construction des caravelles, l'Adelantado retourna à la forteresse de Saint-Domingue avec une troupe considérable de soldats choisis.

Les postes militaires suffirent quelque temps pour intimider les naturels; mais de nouvelles hostilités se manifestèrent bientôt, excitées par une tout autre cause que les précédentes. Parmi

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. V.

les missionnaires qui avaient accompagné le père Boyle dans l'île, il s'en trouvait deux beaucoup plus zélés que leur supérieur. Lorsqu'il retourna en Espagne, ils restèrent après lui, et firent les plus grands efforts pour accomplir leur mission. L'un d'eux, appelé Romain Pane, était, comme il le disait lui-même, un pauvre ermite de l'ordre des hiéronymites; l'autre était un franciscain, nommé Juan Borgoñon. Ils résidèrent quelque temps parmi les Indiens de la Vega, travaillant avec ardeur à les convertir. Ils avaient réussi à gagner à la vraie foi une famille tout entière, composée de seize personnes, et dont le chef avait reçu au baptême le nom de Juan Mateo. Mais la conversion du cacique Guarionex était le grand but de leurs pieux travaux. L'étendue et la richesse de ses possessions rendaient cet événement d'une très-grande importance pour les intérêts de la colonie; et les bons pères le désiraient surtout comme un moyen d'attirer ses nombreux sujets dans le sein de l'Eglise. Pendant quelque temps, le cacique écouta leurs instructions avec plaisir; il apprit le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, et il les faisait répéter chaque jour à toute sa famille. Les autres caciques de la Vega et des provinces de Cibao lui reprochèrent d'être assez faible pour se conformer aux lois et aux coutumes d'étrangers qui avaient usurpé ses possessions et qui opprimaient son pays. Les moines se plaignirent que, par suite de ces conseils, Guarionex était retombé dans son infidélité; mais on donne à sa rétractation une cause plus sérieuse et

plus plausible. Celle de ses femmes qu'il préférait fut séduite par un Espagnol de haut rang, et le cacique indigné ne voulut plus entendre parler d'une religion qui, à ce qu'il croyait, permettait de tels crimes. Perdant tout espoir de convertir Guarionex, les missionnaires se rendirent dans les états d'un autre cacique, emmenant avec eux le nouveau chrétien, Juan Mateo. Avant de partir, ils érigèrent pour la famille de Mateo une petite chapelle, où ils mirent un autel, un crucifix et quelques images.

A peine les frères étaient-ils éloignés, que plusieurs Indiens entrèrent dans la chapelle, brisèrent les images, les foulèrent aux pieds, et les enterrèrent dans un champ voisin. On assura qu'ils avaient agi par ordre de Guarionex, qui voulait témoigner son mépris pour la religion sainte qu'il avait abandonnée. Dès que l'Adelantado eut connaissance de ce sacrilége, il ordonna qu'on fît le procès aux accusés, et qu'on punît suivant les lois ceux qui seraient trouvés coupables. Les lois ecclésiastiques étaient alors d'une rigueur extrême, surtout parmi les Espagnols. En Espagne, toute hérésie, toute apostasie et tout sacrilége, commis même par un Maure ou par un Juif, étaient punis par le supplice du feu. Tel fut le sort des pauvres Indiens ignorans, convaincus d'avoir profané la chapelle. On n'acquit jamais la certitude que Guarionex eût eu quelque part à cette affaire, et il est probable que les détails en ont été fort exagérés. On en jugera par un des faits rapportés par

Romain Pane, le pauvre ermite. « On planta, dit-il, dans le champ où les saintes images avaient été enterrées, certaines racines de la forme d'un navet ou d'une grosse rave, et celles qui poussèrent près des images prirent miraculeusement la forme d'une croix [1]. »

Le cruel châtiment infligé à ces pauvres Indiens, au lieu d'intimider leurs compatriotes, les pénétra d'horreur et d'indignation. Ils n'avaient point été accoutumés à une justice si sévère et si rigoureuse, et n'ayant aucune idée nette d'une religion quelconque, ils ne pouvaient comprendre la nature ni l'étendue d'un crime puni avec tant de barbarie. Guarionex lui-même, homme naturellement doux et pacifique, fut très-irrité de cet empiètement sur son autorité, et de la mort cruelle infligée à ses sujets. Les autres caciques, voyant son mécontentement, firent tous leurs efforts pour le décider à prendre part à une insurrection générale qu'ils préparaient, dans l'espoir que, par un coup vigoureux frappé en même temps par tous les insulaires, ils parviendraient à briser le joug qui pesait sur leurs têtes. Guarionex balança quelque temps. Il connaissait les talens militaires et la valeur des Espagnols. Ils n'avait point encore surmonté l'effroi que lui inspirait leur cavalerie, et il avait devant les yeux le malheureux sort de Caonabo. Enfin son désespoir l'emporta, car il apercevait dans la domination de ces étrangers la

[1] Escritura de Fr. Roman, *Hist. del Almirante.*

ruine assurée de sa race. Les historiens contemporains parlent d'une tradition qui circulait parmi les habitans de l'île sur ce même Guarionex. Il était issu d'une ancienne branche de caciques héréditaires. Son père, long-temps avant l'arrivée des hommes blancs, ayant jeûné pendant cinq jours, d'après leurs coutumes superstitieuses, s'adressa à son Zemé, ou divinité domestique, pour en apprendre l'avenir. Le Zemé lui répondit que dans quelques années il arriverait dans l'île des hommes couverts de vêtemens, qui détruiraient leurs usages et leurs cérémonies, tueraient leurs enfans ou les réduiraient à la plus pénible servitude [1]. Il est probable que cette prophétie fut inventée par les Butios ou prêtres des Indiens, lorsque les Espagnols commencèrent le cours de leurs exactions. On n'est pas certain si ce furent ces prédictions qui décidèrent Guarionex à commencer les hostilités contre les étrangers. Quelques historiens assurent qu'il fut contraint à prendre les armes par les importunités de ses sujets, qui se flattaient encore de l'espoir du succès, et qui le menacèrent, s'il refusait de les conduire au combat, de se choisir un autre chef. D'autres prétendent que l'outrage fait à sa femme fut le principal motif de son insurrection [2]. Il est probable que ce furent toutes ces causes réunies qui portèrent enfin le malheureux cacique à écouter les conseils des autres chefs et à entrer dans leur conspiration. Ils tinrent un conseil secret, où l'on

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. IX.
[2] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I. cap. 121.

décida que le jour du paiement du tribut, lorsqu'ils pourraient tous se réunir sans exciter de soupçons, ils se jetteraient tout à coup sur les Espagnols et les massacreraient [1].

On ignore par quels moyens la garnison du fort de la Conception découvrit cette conspiration. N'étant qu'une poignée d'hommes, et entourés de peuplades ennemies, les Espagnols conçurent les craintes les plus vives. Ils résolurent de dépêcher à l'instant un messager indien à Saint-Domingue, pour demander à l'Adelantado de prompts secours. Mais comment s'y prendre pour que leur lettre parvînt jusqu'à lui? La question était difficile à résoudre, et cependant leur sûreté en dépendait. Le messager pouvait être arrêté et la lettre interceptée, car les naturels avaient découvert l'étonnant pouvoir de ces papiers couverts de caractères, et ils croyaient qu'ils pouvaient parler. La lettre fut donc enfermée dans un roseau, dont le messager se servait pour bâton de voyage. L'Indien fut en effet arrêté, mais il feignit d'être muet et boiteux. Il fit entendre par signes qu'il retournait chez lui; et, s'appuyant sur son bâton, il paraissait se traîner avec peine. On le laissa partir. Il continua à marcher lentement et en boitant jusqu'à ce qu'il fût hors de vue, puis, reprenant alors sa course rapide, il arriva sans obstacle à Saint-Domingue, et remit ses dépêches à l'Adelantado [2].

[1] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 65. Pierre Martyr, decad. VI, lib. V.

[2] Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 6.

Don Barthélemi, avec l'activité et la promptitude qui le caractérisaient, partit à l'instant à la tête d'un corps de troupes pour la forteresse; et, quoique ses soldats fussent très-affaiblis par suite de la rareté des vivres, d'un service pénible et de marches forcées, il les fit avancer rapidement. Jamais secours n'arriva plus à propos. Plusieurs milliers d'Indiens étaient déjà rassemblés sur la plaine, armés à leur manière, et n'attendant que le moment désigné pour se précipiter sur leur proie. Après avoir tenu conseil avec le commandant de la forteresse et les autres officiers supérieurs, l'Adelantado dressa son plan de campagne. S'étant informé des lieux où les différens caciques avaient distribué leurs forces, il désigna autant d'officiers qu'il y avait de caciques, et leur donna à chacun le commandement d'un détachement, avec ordre, à une heure convenue, au milieu de la nuit, de fondre tout à coup sur les villages où les caciques désarmés et sans défiance se livraient au repos, de les garrotter et de les emmener prisonniers avant que leurs sujets pussent se rassembler pour les défendre. Comme Guarionex était le personnage le plus important, et que son enlèvement offrirait probablement plus de difficultés et de dangers, l'Adelantado prit cent hommes déterminés et se chargea lui-même de cette expédition.

Ce stratagème ingénieux, inspiré par la connaissance de l'attachement que les Indiens portaient à leurs caciques, et dont le but était d'épargner une grande effusion de sang, eut un succès complet.

Les Espagnols entrèrent à minuit dans les villages, qui n'avaient ni murs ni aucune autre clôture, et, s'élançant tout à coup dans les maisons où les caciques étaient endormis, ils les garrottèrent et les emmenèrent prisonniers à la forteresse avant qu'on pût faire le moindre effort pour les délivrer. Les Indiens, frappés de terreur, ne firent aucune résistance, et ne montrèrent aucune intention hostile. Ils se portèrent en foule autour de la forteresse, mais sans armes, remplissant l'air de lamentations et de hurlemens plaintifs, et implorant la grâce de leurs chefs. L'Adelantado acheva son entreprise avec la fermeté, la prudence et la modération qu'il avait toujours montrées. Il se fit rendre compte des causes qui avaient amené cette conspiration, et des individus qui étaient les plus coupables. Deux caciques, les principaux auteurs de la révolte, et ceux qui avaient le plus contribué à entraîner le pacifique Guarionex, furent sur-le-champ mis à mort. Quant à ce malheureux chef, l'Adelantado apprit de quelles injures il avait à se plaindre, et avec quelle répugnance et quelle lenteur il s'était décidé à en tirer vengeance. Non-seulement il lui accorda un pardon magnanime, mais, dit Las Casas, il sévit avec rigueur contre l'Espagnol qui avait blessé le cacique dans ce qu'il avait de plus cher, en séduisant sa femme. L'indulgence de l'Adelantado s'étendit à tous les autres caciques. Craignant que des mesures sévères n'irritassent leurs sujets, ne les portassent au désespoir et ne leur fissent quitter la Vega, il leur promit de grandes faveurs

et des récompenses s'ils lui restaient fidèles, mais des châtimens terribles s'ils retombaient dans la rébellion. Le cœur de Guarionex fut touché de la clémence inespérée de don Barthélemi. Il fit à ses sujets un discours dans lequel il leur peignit le pouvoir et la valeur irrésistible des Espagnols, leur indulgence pour les coupables, leur générosité envers ceux qui leur étaient fidèles, et il les exhorta instamment à cultiver à l'avenir leur amitié. Les Indiens l'écoutèrent attentivement. L'éloge qu'il faisait des hommes blancs était confirmé à leurs yeux par le grand exemple de modération que venait de donner l'Adelantado. Quand leur cacique eut fini de parler, ils le prirent sur leurs épaules, le portèrent jusque chez lui en faisant retentir l'air de chants et de cris de joie, et pendant quelque temps la tranquillité fut rétablie dans la Vega [1].

[1] Pierre Martyr, decad. I. lib. V. Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 6.

CHAPITRE III.

L'Adelantado se rend à Xaragua pour recevoir le tribut (1497).

Malgré toute son énergie et toute sa prudence, l'Adelantado avait bien de la peine à diriger l'humeur fière et turbulente des colons espagnols. Leur mécontentement et l'impatience avec laquelle ils supportaient toute espèce de frein, augmentaient chaque jour. Ils ne se courbaient qu'avec dépit sous le joug pesant d'un étranger, dont la main de fer savait les faire rentrer dans le devoir lorsqu'ils essayaient d'en sortir. Don Barthélemi n'avait pas, à leurs yeux, une autorité aussi légitime que celle de son frère. La brillante réputation de l'amiral donnait à son nom de la dignité et de l'éclat; il avait eu la gloire de découvrir le Nouveau-Monde, et il était le représentant autorisé du roi et de la reine; cependant ils trouvaient encore très-pénible de lui obéir. Mais l'Ade-

lantado était considéré par plusieurs d'entre eux comme un intrus, qui s'étayait du mérite et des services de son frère pour s'arroger un pouvoir arbitraire, et qui n'avait reçu de la couronne aucune mission pour exercer de si hautes fonctions. Ils parlaient avec indignation de la longue absence de l'amiral, qui, disaient-ils, les oubliait; ils soupçonnaient peu les inquiétudes toujours renaissantes qu'il éprouvait sur leur sort, pendant qu'il était contraint à rester en Espagne. La mesure adroite qu'avait prise l'Adelantado en faisant construire les caravelles contribua quelque temps à les distraire. Ils suivaient les travaux d'un œil empressé: c'était du moins une perspective pour eux d'obtenir du secours ou d'abandonner l'île. Don Barthélemi savait que des hommes mécontens et portés à la rébellion ne doivent pas rester oisifs. Il cherchait sans cesse de nouveaux prétextes pour les tenir en mouvement, et d'ailleurs une activité constante convenait parfaitement à son propre caractère.

Vers cette époque, Behechio, cacique de Xaragua, lui envoya des messagers, pour l'informer que le coton et les autres objets qui devaient acquitter le tribut, étaient prêts à lui être livrés. L'Adelantado désigna sur-le-champ, pour l'accompagner, une troupe nombreuse qui se mit en route avec joie pour revoir cette contrée heureuse et fertile. Ils furent reçus de nouveau au milieu des chants et des danses, par Behechio et Anacoana, qui leur prodiguèrent, à la manière de leur

pays, des témoignages de respect et d'amitié. La charmante Indienne jouissait de la plus grande popularité parmi les Indiens, et elle exerçait dans Xaragua un pouvoir presque égal à celui de son frère. Son aisance naturelle et la dignité gracieuse de ses manières excitèrent de plus en plus l'admiration des Espagnols.

L'Adelantado trouva dans la maison de Behechio trente-deux caciques d'un ordre inférieur, qui attendaient son arrivée pour lui offrir leurs tributs respectifs. Le coton qu'ils avaient apporté suffisait pour remplir une de leurs maisons. Après l'avoir présenté à don Barthélemi, ils lui offrirent gratuitement de lui donner autant de pain de cassava qu'il en désirerait. Cette offre était fort agréable dans l'état de pénurie où se trouvait la colonie; et comme une des caravelles était presque terminée, l'Adelantado envoya des ordres à Isabelle pour qu'elle vînt le plus tôt possible à Xaragua prendre une cargaison de pain et de coton.

Pendant ce temps, les plus touchantes preuves de bonté étaient prodiguées aux Espagnols par ce peuple affable et généreux; on leur apportait de tous côtés une foule de provisions, et on leur offrait des banquets et des fêtes continuelles. Les écrivains espagnols de cette époque, dont l'imagination était exaltée par les récits des voyageurs, et qui ne pouvaient se faire une idée juste de la simplicité de la vie sauvage, surtout dans un pays qu'on supposait être sur les confins de l'Asie, parlent souvent en termes pompeux du luxe oriental

des naturels, des palais des caciques, des seigneurs et des dames de leur cour, comme s'ils faisaient la description des demeures somptueuses des potentats asiatiques. Mais le tableau qu'ils tracent de Xaragua a un caractère différent: c'est la vie sauvage dans toute sa perfection, avec son heureuse indolence et ses innocens plaisirs. Les troubles qui déchiraient les autres parties de la malheureuse île d'Haïti, n'avaient pas encore gagné cette belle région. Vivant sous de magnifiques ombrages qui leur offraient sans cesse des fruits délicieux, sur les bords d'une mer tranquille qui paraissait à l'abri des tempêtes; ayant peu de besoins et trouvant sans peine les moyens de les satisfaire, les habitans semblaient affranchis de la loi commune qui oblige tout homme au travail, et leur vie ne semblait qu'un jour de fête continuel. Lorsque les Espagnols considéraient la fertilité de cette province, l'affabilité des naturels et la beauté des femmes, ils déclaraient que Xaragua était un véritable paradis.

Enfin la caravelle attendue arriva. Elle jeta l'ancre à environ six milles de la résidence de Behechio, et Anacoana proposa à son frère d'aller voir avec elle ce qu'elle appelait le grand canot des hommes blancs. En se rendant à la côte, l'Adelantado passa la nuit dans un village, et dans une maison où Anacoana renfermait ce qu'elle possédait de plus rare et de plus précieux. C'étaient des pièces de coton artistement travaillées, des chaises, des tables et autres meubles en ébène et en différentes espè-

ces de bois, tous indiquant beaucoup d'adresse et d'industrie de la part d'un peuple qui n'avait aucun outil de fer pour travailler. Tels étaient les simples trésors de cette princesse indienne, qui en donna généreusement une partie à son hôte.

Rien ne saurait égaler l'étonnement et le plaisir qu'éprouva cette femme intelligente en voyant pour la première fois un vaisseau. Son frère, qui l'aimait tendrement, et qui avait pour elle des attentions délicates, dignes d'un prince civilisé, avait fait préparer deux canots bien décorés et peints de différentes couleurs, l'un pour elle et ses femmes, l'autre pour lui et ses caciques. Mais Anacoana préféra s'embarquer avec l'Adelantado, dans la chaloupe du navire. Au moment où ils approchaient de la caravelle, une salve d'artillerie fut tirée en leur honneur. Au bruit de ce tonnerre et à la vue des masses de fumée qui sortaient des flancs du navire et se répandaient sur la surface de la mer, Anacoana, saisie de terreur, se laissa tomber dans les bras de l'Adelantado, et ses femmes, dans leur effroi, voulaient se précipiter dans la mer; mais le sourire et les paroles affectueuses de don Barthélemi les rassurèrent bientôt. Lorsqu'ils furent plus près du bâtiment, le son d'une musique militaire vint frapper leurs oreilles et les enchanter. Leur admiration augmenta encore lorsqu'ils montèrent à bord de la caravelle. Accoutumés à leurs canots, si simples et si légers, la solidité du navire, ses nombreuses divisions, ses cordages compliqués, ses dimensions vastes et majestueuses, tout les frappa

d'étonnement. Mais lorsque l'ancre fut levée, que toutes les voilès furent déployées, et qu'ils virent cette masse énorme poussée par une brise favorable, se mouvoir en apparence par sa seule volonté, tourner, virer de bord et se jouer sur les eaux comme un monstre marin, le frère et la sœur se regardèrent dans une muette stupeur [1]. Rien ne paraît avoir fait plus d'impression sur le sauvage le plus stoïque, que ce chef-d'œuvre et ce triomphe sublime du génie de l'homme, un vaisseau sous voiles. Après avoir fait charger le navire et l'avoir renvoyé à Isabelle, l'Adelantado fit plusieurs présens à Behechio, à sa sœur et aux personnes de leur suite, et il prit congé d'eux pour retourner par terre à Isabelle. Anacoana montra un grand chagrin à son départ; elle le supplia de rester encore quelque temps avec eux, et elle paraissait craindre de n'avoir pas réussi à lui être agréable. Elle alla jusqu'à lui offrir de le suivre à la colonie, et elle ne se consola un peu que lorsqu'il eut promis de revenir à Xaragua [2].

Il est impossible de ne pas être frappé des talens remarquables dont fit preuve l'Adelantado dans le cours de son administration provisoire. Actif et entreprenant, il fit plusieurs voyages d'une grande étendue, se transportant en un instant d'une province à une autre, et se trouvant toujours, dans les momens critiques, au poste le plus dangereux.

[1] Pierre Martyr, decad. I, lib. V. Herrera, decad. I, lib. III, cap. 6.

[2] Ramusio, v. III, pag. 9.

Par des mesures adroites, il avait su déjouer avec une poignée d'hommes, et sans effusion de sang, une conspiration formidable; par sa modération, il avait su se concilier les naturels les plus hostiles, tandis que, par des châtimens exemplaires, il avait frappé d'effroi ceux qui auraient pu songer à se révolter. Il s'était fait de fidèles amis des princes les plus puissans, les avait décidés à se soumettre volontairement au tribut, avait ouvert pour la colonie de nouvelles sources d'approvisionnemens, et avait pourvu à ses besoins les plus urgens. Si ses mesures judicieuses eussent été secondées par ceux qu'il commandait, le pays aurait joui d'une prospérité tranquille, et, sans qu'il eût été besoin de recourir à la force ou à la violence, il aurait procuré de grands revenus à la couronne; mais elles furent, comme celles de son frère, traversées sans cesse par les viles passions et l'infâme conduite des autres. Pendant qu'il était absent d'Isabelle, il s'y était tramé de nouveaux complots qui devaient bientôt bouleverser l'île tout entière.

CHAPITRE IV.

Conspiration de Roldan (1497).

Le premier auteur des troubles qui agitaient alors la colonie était un nommé Francisco Roldan, homme qui avait les plus grandes obligations à Colomb. Tiré par lui de la misère et de l'obscurité, il l'avait d'abord servi en qualité de domestique; mais ayant montré de grands talens naturels et beaucoup d'assiduité au travail, il avait été nommé alcade ordinaire, ce qui équivaut à peu près à la place de juge de paix. Satisfait de la manière dont il s'était acquitté de ces fonctions, et persuadé qu'il n'aurait qu'à se louer de sa fidélité et de sa reconnaissance, l'amiral, en partant pour l'Espagne, l'avait nommé alcade-major ou grand-juge de l'île. Il était à la vérité sans éducation, mais les lois de la colonie n'avaient encore rien de

compliqué, et cet emploi ne demandait que du bon sens, de l'adresse et de l'intégrité [1].

Roldan était une de ces âmes basses qui s'enveniment dans la prospérité. Il avait vu son bienfaiteur retourner en Espagne sous le poids d'une disgrâce apparente ; un long intervalle s'était écoulé sans qu'il eût reçu de ses nouvelles ; il le considérait comme un homme tombé, et il commença à chercher comment il pourrait profiter de sa chute. Par ses fonctions, il ne voyait au-dessus de lui que l'Adelantado ; les frères de l'amiral n'étaient point aimés ; il crut possible de les perdre dans l'esprit des colons comme auprès du gouvernement, et de réussir, par des ruses bien ourdies et par des mesures promptes et énergiques, à s'emparer du commandement de la colonie. Le caractère ferme et même un peu austère de l'Adelantado le tint quelque temps en respect, mais dès qu'il fut absent, Roldan put tramer ses machinations en liberté. Don Diego, qui commandait alors à Isabelle, était un homme d'un sens droit et juste, mais qui manquait d'énergie. Roldan sentait qu'il lui était supérieur en talens et en génie, et son amour-propre était blessé de n'avoir qu'une autorité inférieure à la sienne. Il n'eut pas de peine à se former un parti parmi les libertins et les mauvais sujets de la colonie, et il travailla sourdement à relâcher les liens de l'ordre et de la discipline en écoutant et en encourageant les murmures des Espagnols,

[1] Herrera, decad. I, lib. III, cap. I.

et en attribuant la cause de tous leurs maux au caractère et à la conduite de Colomb et de ses frères.

Roldan avait exercé jusqu'alors l'emploi de surintendant des travaux publics, ce qui avait établi une sorte de familiarité entre lui et les ouvriers et les matelots. Parti du même point qu'eux, il savait se mettre à la portée de leur intelligence et adopter même leurs manières, tandis que sa situation actuelle lui donnait une grande importance à leurs yeux. En les entendant murmurer du traitement rigoureux qu'on leur faisait subir, de leurs pénibles travaux et de la longue absence de l'amiral, il feignait d'être touché de leur détresse. Il faisait entendre que Colomb ne reviendrait plus parce qu'il avait été disgracié par suite des dénonciations d'Aguado. L'adroit hypocrite déplorait le traitement sévère qu'ils recevaient de l'Adelantado et de don Diego, qui, étant étrangers, ne pouvaient prendre aucun intérêt à leur bonheur, ni respecter le noble orgueil d'un Espagnol, mais qui ne les employaient que comme esclaves pour se bâtir des maisons et des forteresses, ou pour grossir leur train et assurer leur puissance lorsqu'ils parcouraient l'île pour s'enrichir des dépouilles des caciques. Roldan exaspéra tellement les mécontens par ces calomnies, qu'ils tramèrent une conspiration pour arracher la vie à l'Adelantado, comme le seul moyen de se délivrer d'un tyran si odieux. Le moment et le lieu où l'on commettrait ce meurtre furent décidés. Don Barthélemi avait condamné à mort un Espa-

gnol nommé Bezahona, ami de Roldan et de plusieurs autres conspirateurs. On ne sait pas d'une manière positive de quel crime il s'était rendu coupable; mais d'après un passage de Las Casas on présume que c'était l'Espagnol qui avait outragé la femme de Guarionex, le cacique de la Vega. L'Adelantado devait être présent à l'exécution. Les conjurés décidèrent donc que lorsque la foule serait rassemblée, ils chercheraient à faire naître quelque tumulte, et que, dans la confusion du moment, ils poignarderaient l'Adelantado. Heureusement pour celui-ci, il pardonna au coupable, le rassemblement n'eut pas lieu, et les projets des conspirateurs furent déjoués [1].

Lorsque don Barthélemi partit pour recevoir le tribut à Xaragua, Roldan pensa que c'était le moment de frapper un coup décisif. Il avait sondé les sentimens des colons, et il s'était assuré qu'un grand nombre étaient disposés à lever l'étendard de la révolte. Son plan était d'exciter un mouvement populaire, d'interposer alors son autorité comme alcade-major, de rejeter tout le blâme sur la tyrannie et l'injustice de don Diego et de son frère, et de s'emparer des rênes du gouvernement, n'agissant en apparence que par zèle pour la paix et la prospérité de l'île, et pour les intérêts du roi et de la reine.

L'occasion qu'il cherchait ne tarda pas à se présenter. Lorsque le navire portant les tributs de

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 73.

Xaragua revint à Isabelle et qu'on eut déchargé la cargaison, don Diego le fit tirer à force de bras sur le rivage, pour le mettre à l'abri de tout accident et prévenir les desseins sinistres qu'auraient pu former les colons mécontens. Roldan profita aussitôt de cette circonstance pour la présenter sous le jour le plus odieux à ses partisans. Il fit sentir tout ce qu'il y avait de vexatoire à réléguer ainsi ce vaisseau sur la côte, au lieu de le laisser à flot pour le service de la colonie, ou de l'envoyer en Espagne pour faire connaître leur détresse. Il insinua avec adresse que don Diego ne l'avait fait que dans la crainte qu'on ne parvînt à instruire leurs majestés de sa conduite tyrannique et de celle de l'Adelantado; il affirma qu'il était évident que les deux frères voulaient rester paisibles possesseurs de l'île, et retenir les Espagnols à titre de sujets, ou plutôt d'esclaves. Les mécontens prirent feu à ces insinuations. Depuis long-temps ils soupiraient après l'achèvement des caravelles, qu'ils considéraient comme leur unique ressource. Ils ne gardèrent plus alors aucun ménagement, et insistèrent pour que le vaisseau fût remis à flot et envoyé sur-le-champ en Espagne, pour y chercher des vivres. Don Diego s'efforça de les convaincre de la folie de leur demande, la caravelle n'étant point équipée pour un si long voyage; mais, plus il cherchait à les calmer par de belles paroles, plus leurs clameurs augmentaient. Les insinuations de Roldan devenaient aussi à chaque instant plus claires et plus hardies. Il conseilla aux mécontens

de s'emparer de la caravelle et de la lancer à la mer, comme le seul moyen de reconquérir leur indépendance. Ils pourraient alors secouer le joug tyrannique de ces étrangers qui, au fond du cœur, étaient les ennemis des Espagnols, et mener une vie douce et agréable, partageant également toutes les richesses qu'ils pourraient se procurer dans l'île, faisant travailler pour eux les Indiens comme leurs esclaves, et jouissant sans contrainte de tous les plaisirs qu'ils pourraient trouver auprès des Indiennes[1].

Don Diego fut informé des complots qui se tramaient et de toutes les intrigues de Roldan; cependant il craignit d'en venir à une rupture ouverte dans l'état de fermentation où se trouvait la colonie. Il l'envoya donc sur-le-champ, avec quarante hommes, dans la Vega, sous prétexte d'intimider quelques Indiens qui avaient refusé de payer le tribut, et qui montraient des dispositions à la révolte. Roldan profita de cette occasion pour fortifier son parti. Il se fit des partisans et des amis parmi les caciques mécontens, encourageant en secret leur résistance, et leur promettant de les dispenser du tribut. Il s'assura le dévouement de ses soldats par une indulgence illimitée pour ceux qui servaient ses projets, désarma et renvoya ceux qu'il ne put réussir à corrompre, et retourna avec sa petite troupe à Isabelle.

Pendant ce temps, l'Adelantado était revenu de

[1] *Hist. del Almirante*, cap. 73.

Xaragua; mais Roldan se voyant à la tête d'une faction puissante, et s'arrogeant une autorité que sa place même ne lui donnait pas, demanda ouvertement que la caravelle fût lancée à la mer, ou qu'on permît à ses compagnons de la lancer eux-mêmes. L'Adelantado, irrité de son arrogance, lui répondit par un refus positif, ajoutant que ni lui ni ses compagnons n'étaient marins, que d'ailleurs la caravelle n'était point équipée pour un long voyage, et qu'il ne compromettrait ni la sûreté du bâtiment, ni celle de l'équipage, en essayant de lui faire tenir la mer.

Roldan s'aperçut qu'on soupçonnait les motifs de sa conduite, et l'Adelantado était un adversaire trop redoutable, pour qu'il osât lui rompre ouvertement en visière. Il résolut donc de chercher quelque endroit plus favorable qu'Isabelle pour l'exécution de ses projets, espérant toujours excuser sa rébellion contre l'autorité de don Barthélemi, en la représentant comme une opposition patriotique à sa tyrannie envers les Espagnols. Il avait sous ses ordres soixante-dix hommes déterminés et bien armés, et il se flattait que dès qu'il aurait levé l'étendard de la révolte, tous les mécontens de l'île viendraient se joindre à lui. Il partit donc tout à coup pour la Vega, dans l'espoir de surprendre la garnison de la Conception, et de braver don Barthélemi une fois qu'il serait maître de ce poste et de la riche contrée qui l'entourait.

Il s'arrêta en chemin dans toutes les bourgades

indiennes où les Espagnols étaient disséminés, s'efforçant de les attirer dans son parti, en leur promettant des richesses et une liberté absolue. Il essaya aussi de séduire les naturels par la promesse qu'il les affranchirait de tout tribut. Les caciques qu'il avait su mettre d'avance dans ses intérêts le reçurent à bras ouverts, un surtout, qui avait pris le nom de Diego Marque, et dans le village duquel il établit son quartier-général, parce qu'il n'était éloigné que de deux lieues de la Conception. Il fut trompé dans son espoir de surprendre cette forteresse. Miguel Ballester, qui la commandait, était un vieux soldat courageux et prudent. A l'approche de Roldan, il se réfugia dans la tour et en ferma les portes. Sa garnison était peu nombreuse, mais le fort, situé sur une montagne et protégé par une rivière, était à l'abri d'un assaut. Roldan ne perdit pas toute espérance; il se flattait que Ballester avait peut-être quelque sujet de mécontentement, et qu'il finirait par se joindre à lui, ou bien que la garnison déserterait, tentée par la vie licencieuse qu'il laissait mener à ses soldats. Dans le voisinage se trouvait la ville habitée par Guarionex. Trente soldats espagnols y étaient cantonnés sous les ordres du capitaine Garcia de Barrantes. Roldan s'y rendit avec sa troupe, espérant les débaucher; mais le capitaine se renferma dans une maison fortifiée, et défendit à ses soldats toute communication avec Roldan. Celui-ci menaça de mettre le feu à la maison; mais après un moment de réflexion, il se contenta de s'emparer

de leur magasin de provisions, et il se dirigea vers le fort de la Conception, dont il était à peine éloigné d'une demi-lieue [1].

[1] Herrera, decad. I, lib. III, cap. 7. *Hist. del Almirante*, cap. 74.

CHAPITRE V.

L'Adelantado se rend à la Vega pour secourir le fort de la Conception. — Son entrevue avec Roldan (1497).

L'ADELANTADO avait reçu avis des tentatives coupables de Roldan; cependant il hésita quelque temps à se mettre à sa poursuite. Il avait perdu toute confiance dans ceux qui l'entouraient; il ne savait pas jusqu'où la conspiration pouvait s'étendre, ni sur qui il pouvait compter. Diego de Escobar, alcade du fort Magdalena, Adrien de Moxica et Pedro de Valdiviesso, tous hommes influens, s'étaient ligués avec Roldan. Il craignait que le commandant du fort de la Conception ne fût aussi du complot, et que toute l'île ne prît les armes contre lui. Mais il fut rassuré par les nouvelles qu'il reçut de Miguel Ballester. Le loyal vétéran lui écrivait la lettre la plus pressante pour lui demander du ren-

fort, lui représentant la faiblesse de sa garnison, et les forces toujours croissantes des rebelles.

Don Barthélemi se hâta de voler à son secours avec son activité ordinaire, et il se jeta dans la forteresse avec les troupes qu'il avait amenées. Ignorant les forces positives des rebelles, et doutant de la fidélité de ses propres soldats, il résolut d'adopter des mesures conciliatrices. Apprenant que Roldan était cantonné dans un petit village, à une demi-lieue de distance, il lui envoya un messager pour lui représenter tout l'odieux de sa conduite, les conséquences qu'elle aurait pour la tranquillité de l'île, et la ruine certaine qu'elle ne pouvait manquer d'attirer sur sa tête. Il le sommait en même temps de se rendre à la forteresse, lui donnant sa parole que sa personne serait respectée. Roldan se rendit en effet au fort de la Conception, où l'Adelantado eut un entretien avec lui par une fenêtre; il lui demanda quelle raison lui avait fait prendre les armes pour s'opposer à l'autorité royale dont il était le représentant. Roldan répondit avec effronterie qu'il était au service du roi et de la reine, et qu'il défendait leurs sujets contre la tyrannie de ceux qui ne cherchaient que leur perte. L'Adelantado lui ordonna de lui remettre le bâton d'alcade-major, marque distinctive de sa dignité, et de se soumettre paisiblement à l'autorité supérieure. Roldan refusa de donner sa démission et de se mettre à la discrétion de don Barthélemi, qu'il accusait d'en vouloir à ses jours. Il refusa aussi de se soumettre à une enquête, à moins que le roi lui-même ne l'or-

donnât. Mais prétendant toujours ne vouloir résister en rien à l'autorité légale, lorsqu'elle n'outrepassait pas ses pouvoirs, il offrit de se rendre, avec ses compagnons, dans le lieu que l'Adelantado leur désignerait. Celui-ci lui indiqua immédiatement le village du cacique Diego Colon, le naturel des îles Lucayes, qui avait été baptisé en Espagne, et qui avait depuis épousé une fille de Guarionex. Roldan refusa, sous prétexte qu'il n'y trouverait point assez de vivres pour nourrir sa troupe, et partit en disant qu'il chercherait ailleurs une résidence plus convenable[1].

Roldan proposa alors à ses partisans d'aller prendre possession de la province éloignée de Xaragua, et de s'y établir. Les Espagnols qui en étaient revenus, avaient fait le récit le plus enchanteur de la vie qu'ils y avaient menée, de la fertilité du sol, de la douceur du climat, de l'hospitalité des habitans, de leurs fêtes, de leurs danses et de leurs amusemens variés, et surtout de la beauté des femmes, car ils n'avaient pu résister aux charmes attrayans des nymphes de Xaragua. Dans cette contrée délicieuse, échappés au sceptre de fer de l'Adelantado, et délivrés de la nécessité de se livrer à aucun travail, ils mèneraient la vie la plus heureuse au sein de la liberté et des plaisirs, et ayant sans cesse à leurs ordres un essaim de beautés. En un mot, Roldan leur traça un tableau de jouissances toutes

[1] Herrera, decad I, lib. III, cap. 7. *Hist. del Almirante*, cap. 74.

sensuelles qui ne pouvait manquer de plaire à des êtres indolens et dissolus. Sa troupe accepta sa proposition avec des transports de joie; mais quelques préparatifs étaient nécessaires pour la mettre à exécution. Profitant de l'absence de l'Adelantado, il marcha aussitôt sur Isabelle, et y entrant en quelque sorte par surprise, il tenta de lancer la caravelle, afin de se rendre par mer dans la province de Xaragua. Don Diego Colomb, entendant du tumulte, sortit à la tête des officiers supérieurs; mais telles étaient la force des mutins et leur attitude menaçante, qu'il fut obligé de se retirer dans la forteresse avec un certain nombre de soldats fidèles. Roldan eut plusieurs pourparlers avec don Diego, et il lui offrit même de se soumettre à son autorité s'il voulait rompre avec don Barthélemi. Sa proposition fut traitée avec le mépris qu'elle méritait. La forteresse était en trop bon état de défense pour pouvoir être attaquée avec succès; il lui fut impossible de lancer la caravelle à la mer, et il craignit que le retour de l'Adelantado ne le mît entre deux feux. Il se hâta donc de rassembler les provisions nécessaires pour le voyage de Xaragua. Prétendant toujours qu'il agissait en qualité d'alcade-major, et par les motifs les plus louables, pour protéger et défendre les sujets opprimés de la couronne, il enfonça les portes du magasin royal aux cris de *vive le roi!* et distribua à ses partisans des munitions, des armes, des habits et tout ce qui leur fit plaisir. Se rendant de là dans l'enclos où se trouvaient les troupeaux importés d'Europe, il choisit tous les

animaux qui pouvaient être utiles pour l'établissement qu'il projetait, et permit de tuer, pour les manger de suite, une partie de ceux qui restaient. Après avoir commis tous ces dégâts, il sortit en triomphe d'Isabelle [1]. Réfléchissant toutefois au caractère ferme et décidé de l'Adelantado, il sentit qu'il ne serait jamais en sûreté tant qu'il laisserait derrière lui un ennemi si actif, qui, une fois délivré des soins nombreux qui l'occupaient en ce moment, ne manquerait pas de le poursuivre dans son paradis imaginaire de Xaragua. Il résolut donc de marcher droit à la Vega, et d'essayer ou de s'emparer de la personne de l'Adelantado, ou du moins de lui porter quelque coup décisif qui, dans l'état d'affaiblissement où il se trouvait, le mît hors d'état de l'inquiéter. Par suite de ce nouveau projet, il retourna dans le voisinage du fort de la Conception, s'efforçant, par le moyen d'agens adroits et secrets, d'engager la garnison à déserter ou à se révolter contre don Barthélemi.

L'Adelantado avait appris toutes les machinations de Roldan. Il n'osait point se mettre en campagne avec ses troupes, n'ayant aucune confiance en leur fidélité. Il savait qu'elles écoutaient avec complaisance les émissaires de Roldan, et comparaient la chétive ration et la stricte discipline à laquelle ils étaient soumis, avec l'abondance et la licence sans bornes dont jouissaient les rebelles.

[1] *Hist. del Almirante,* cap. 74. Herrera, decad. 1, lib. III, cap. 7.

Pour prévenir l'effet de ces séductions, il se relâcha un peu de sa sévérité ordinaire, traita ses soldats avec beaucoup d'indulgence, et leur promit des récompenses magnifiques. Il réussit, par ce moyen, à retenir ses gens dans le devoir, sa cause ayant d'ailleurs cet avantage sur celle de Roldan, que c'était celle du gouvernement et des lois.

Voyant que tous ses efforts pour corrompre la garnison étaient sans succès, et craignant quelque sortie vigoureuse de l'Adelantado, Roldan se retira à quelque distance, cherchant par des moyens insidieux à fortifier son pouvoir et à affaiblir celui du gouvernement. Il prétendait avoir autant de droit que don Barthélemi à l'administration des affaires, et il disait ne s'être séparé de lui qu'à cause de ses emportemens et de l'esprit vindicatif qu'il montrait dans l'exercice de son autorité. Il le représentait comme le tyran des Espagnols et l'oppresseur des Indiens. Quant à lui, il s'attribuait le caractère magnanime d'un redresseur de torts et d'un champion des opprimés. Il prétendait ressentir une indignation patriotique à la vue des affronts accumulés sur les Espagnols par une famille d'étrangers arrogans et obscurs, et assurait qu'il voulait affranchir les naturels des tributs que leur avaient arrachés ces hommes rapaces pour augmenter leur fortune, et contre l'intention positive et bienfaisante des monarques espagnols. Il s'unit étroitement avec le cacique caraïbe, Manicaotex, frère de Caonabo. Il s'était concilié ce chef belliqueux par des présens et des caresses, et en

lui donnant le nom de frère[1]. Bientôt les malheureux Indiens, trompés par ses protestations et enchantés de l'idée d'avoir un protecteur armé pour leur défense, se soumirent avec joie à mille impôts, lui fournirent des vivres en abondance, et lui apportèrent tout l'or qu'ils pouvaient trouver, lui payant volontairement un tribut beaucoup plus fort que celui dont il prétendait les affranchir.

Les affaires de l'île se trouvèrent alors dans une situation déplorable. Les Indiens voyant les dissensions qui divisaient les hommes blancs, et encouragés d'ailleurs par les rebelles, refusèrent de se soumettre plus long-temps au gouvernement. Les caciques éloignés cessèrent d'envoyer leurs tributs, et l'Adelantado crut devoir en exempter ceux qui étaient dans son voisinage, dans l'espoir de s'assurer leur fidélité dans ce moment de crise. La faction de Roldan devenait chaque jour plus redoutable; entretenue aux dépens des Indiens égarés, elle se montrait partout ouvertement, tandis que les Espagnols qui étaient restés fidèles à leurs devoirs, craignant quelque trahison de la part des naturels, n'osaient s'écarter des forts ou des maisons fortifiées qu'ils avaient construites dans les villages. Les chefs étaient obligés de supporter l'insubordination et l'insolence de leurs soldats et des naturels, de peur de les entraîner à la révolte par la moindre sévérité. Les vêtemens et les munitions de toute espèce tiraient à leur fin,

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. 1, cap. 118.

et le manque de nouvelles d'Espagne plongeait les colons qui étaient restés fidèles dans un état voisin du désespoir. Don Barthélemi était enfermé dans le fort de la Conception, s'attendant chaque jour à être assiégé par Roldan, et secrètement averti que des mesures étaient prises pour le mettre à mort, s'il sortait des murs de la forteresse [1].

Tel était l'état désespéré où la colonie était réduite, par suite de la longue absence de Colomb, et des entraves mises à son départ par les interminables délais du cabinet espagnol et les chicanes de Fonseca et de ses créatures. Dans cette conjoncture critique, lorsque la faction de Roldan paraissait triompher, et que la colonie était à la veille de sa ruine, don Barthélemi reçut la nouvelle que Pedro Fernandez Coronel venait d'entrer dans le port de Saint-Domingue, avec deux vaisseaux chargés de provisions de toute espèce et un renfort considérable de troupes [2].

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. I, cap. 119.
[2] Las Casas, Herrera, *Hist. del Almirante*.

CHAPITRE VI.

Seconde insurrection de Guarionex et sa fuite dans les montagnes de Ciguay (1498).

Coronel arriva le 3 février 1498. Ce fut le salut de la colonie. Les troupes qu'il amenait et les provisions de toute espèce dont ses vaisseaux étaient chargés raffermirent le pouvoir chancelant de don Barthélemi. La confirmation de son titre d'Adelantado par le souverain, dissipa à l'instant tous les doutes qu'on avait pu faire naître sur la légitimité de ses droits au commandement; ses amis reprirent courage, et la nouvelle que l'amiral était en grande faveur à la cour, et qu'il arriverait bientôt avec une puissante escadre, jeta la consternation parmi ceux qui ne s'étaient révoltés que sur l'assurance qu'on leur avait donnée de sa disgrâce.

L'Adelantado ne resta pas plus long-temps renfermé dans la forteresse; il partit immédiatement

pour Saint-Domingue avec une partie de ses troupes, quoique les rebelles eussent des forces supérieures à peu de distance, dans le village du cacique Guarionex. Roldan, inquiet et agité, le suivit lentement à la tête des siens : il voulait s'assurer si les nouvelles qu'il venait d'apprendre étaient vraies, se faire des partisans, s'il était possible, parmi les nouveaux venus, et tirer parti de toutes les circonstances qui pourraient favoriser ses téméraires projets. L'Adelantado laissa des postes à l'embranchement des routes qui conduisaient à Saint-Domingue, pour empêcher les rebelles de l'y suivre; mais Roldan s'arrêta à quelques lieues de la ville.

Lorsque l'Adelantado se vit en sûreté à Saint-Domingue avec cette augmentation de forces et la perspective d'en voir bientôt arriver de plus considérables encore, sa magnanimité l'emporta sur son indignation, et il chercha par des mesures de douceur à apaiser la sédition, afin de rétablir la tranquillité dans l'île avant l'arrivée de son frère. Il considérait que les colons avaient beaucoup souffert de la rareté des vivres, que leur mécontentement avait été augmenté par les châtimens qu'il s'était vu forcé d'infliger, et que plusieurs ne s'étaient révoltés contre lui que parce qu'ils doutaient de la légitimité de son pouvoir. Aussi, lorsqu'il proclama le décret royal qui le confirmait dans son titre et dans son autorité, il promit en même temps une amnistie générale pour toutes les fautes passées, à tous ceux qui se soumettraient immédiatement. Apprenant que Roldan était avec sa troupe à cinq

lieues de Saint-Domingue, il lui envoya Pedro Fernandez Coroenl, que le roi et la reine avaient nommé alguazil-major de l'île, pour l'exhorter à rentrer dans le devoir, en lui promettant l'oubli du passé. Il se flattait que les représentations d'un homme grave et prudent comme Coronel, qui avait été témoin de la faveur dont l'amiral jouissait en Espagne, convaincroit les rebelles que leur cause était désespérée.

Mais Roldan, qui se sentait coupable, et qui doutait de la clémence de don Barthélemi, n'osait se mettre en son pouvoir; il résolut donc d'empêcher ses gens d'avoir aucune communication avec Coronel, de peur que la promesse du pardon ne les séduisît. Lorsque cet envoyé de paix arriva près du camp des rebelles, il fut arrêté dans un étroit passage par un corps d'arbalétriers, qui dirigèrent leurs traits contre lui. « Halte-là! traître, lui cria Roldan; si vous étiez arrivé huit jours plus tard, nous n'aurions tous fait qu'un [1]. »

Ce fut en vain que Coronel s'efforça par les raisonnemens les plus solides et les instances les plus pressantes de ramener cet homme turbulent et pervers. Roldan répondit insolemment qu'il ne s'élevait que contre la tyrannie et la mauvaise administration de l'Adelantado, mais qu'il se soumettrait à l'amiral dès qu'il serait arrivé. Il écrivit dans le même sens, ainsi que ses principaux complices,

[1] Herrera, decad. 1, lib. III, cap. 8.

à ses amis de Saint-Domingue, les priant de plaider leur cause auprès de l'amiral à son retour, et de l'assurer qu'ils étaient prêts à reconnaître son autorité.

Lorsque Coronel vint rendre compte à l'Adelantado de l'obstination de Roldan, don Barthélemi le déclara traître, lui et ses partisans. Cependant, cet homme rusé ne voulut point laisser plus long-temps sa troupe exposée à la séduction des promesses ou à l'influence de la terreur, et il se mit immédiatement en route pour la belle province de Xaragua, dans l'espoir qu'au milieu des doux enchantemens qu'elle offrait, ses partisans égarés perdraient le peu de principes d'honneur et de vertu qui pouvaient leur rester encore.

Pendant ce temps, les funestes effets des intrigues de Roldan auprès des caciques se manifestaient avec plus de force. A peine l'Adelantado avait-il quitté le fort de la Conception, qu'une conspiration se forma parmi les naturels pour s'en emparer par surprise. Guarionex s'était mis à la tête de ce complot, à l'instigation de Roldan, qui lui avait promis sa protection et son appui, et, séduit par l'espoir trompeur de profiter de l'état d'affaiblissement des Espagnols pour se soustraire à la domination d'étrangers usurpateurs. Dans un conseil secret qu'il tint avec ses caciques tributaires, il fut décidé qu'ils se jetteraient tous à la fois sur les soldats cantonnés par petites troupes dans leurs villages, et qu'ils les mettraient à mort, tandis que Guarionex, à la tête de l'élite

de ses guerriers, surprendrait le fort de la Conception pendant qu'il n'était gardé que par une faible garnison. Comme les Indiens auraient pu se tromper sur le moment convenu, la nuit de la pleine lune fut fixée pour l'insurrection.

Mais un des principaux caciques, qui n'était point un observateur très-expérimenté de la marche des corps célestes, prit les armes avant la nuit indiquée. Il fut repoussé par les soldats cantonnés dans son village. L'alarme fut donnée, et tous les Espagnols se tinrent sur leurs gardes. Le cacique se réfugia auprès de Guarionex pour se mettre sous sa protection; mais ce chef, dans un accès d'indignation et de désespoir, le fit mettre à mort sur-le-champ.

A peine l'Adelantado eut-il appris cette nouvelle insurrection, qu'il se remit en marche pour la Vega, avec un corps de troupes considérable. Guarionex n'attendit pas son arrivée. Il voyait que tous ses efforts étaient vains pour chasser les étrangers que la malédiction du ciel avait envoyés dans leur île. L'expérience lui avait appris que leur faveur n'était pas moins dangereuse que leur inimitié, et maintenant il craignait leur vengeance. Abandonnant donc le beau domaine qui lui appartenait si légitimement, la Vega naguère si heureuse, il s'enfuit avec sa famille et quelques fidèles serviteurs dans les montagnes de Ciguay. Cette chaîne élevée s'étend le long de la partie septentrionale de l'île, entre la Vega et la mer. Les naturels de ces montagnes, les plus robustes et les plus

courageux de l'île, étaient bien plus redoutables que les paisibles habitans des plaines. C'était une partie de cette peuplade qui avait tenté de résister aux Espagnols, lors du premier voyage de Colomb; c'était dans une escarmouche avec eux, dans le golfe de Semana, que la première goutte de sang avait été versée dans le Nouveau-Monde. Le lecteur peut se rappeler la franchise et la confiance que manifesta ce peuple le jour qui suivit l'escarmouche, et l'intrépidité de leur cacique qui monta à bord de la caravelle de l'amiral, et se mit ainsi au pouvoir des Espagnols. Ce fut auprès de ce même cacique, nommé Mayobanex, que le chef de la Vega alla se réfugier. Il se rendit dans la bourgade indienne, près du cap Cabron, à dix lieues environ à l'ouest d'Isabelle, où Mayobanex faisait sa résidence, et il lui demanda un asile pour sa femme, pour ses enfans et pour la poignée de serviteurs fidèles qui l'avaient accompagné. Le généreux cacique des montagnes reçut Guarionex à bras ouverts. Non-seulement il lui donna un asile, mais il s'engagea solennellement à ne point l'abandonner dans le malheur, à défendre sa cause, et à partager son sort [1]. Des préceptes apprennent de bonne heure aux hommes civilisés combien il est beau de se montrer magnanime, mais leurs actions les plus généreuses sont souvent effacées par celles des sauvages ignorans, qui n'agissent que d'après l'impulsion de la nature.

[1] Las Casas, *Hist. Ind.*, cap. 121, MS. Pierre Martyr, decad. 1, cap. 5.

CHAPITRE VII.

Campagne de l'Adelantado dans les montagnes de Ciguay (1498).

SECONDÉ par son allié des montagnes, et par les braves Ciguayens, Guarionex fit plusieurs descentes dans les plaines, taillant en pièces les faibles bandes espagnoles qu'il trouvait isolées, dévastant les villages qui étaient restés fidèles aux étrangers et détruisant les fruits de la terre. L'arrivée de l'Adelantado mit un terme à ces excès, et il résolut de se rendre maître d'un adversaire si redoutable. Ne reculant jamais devant aucun danger ni aucune fatigue, et ne laissant jamais faire aux autres ce qu'il pouvait exécuter lui-même, il partit au printemps avec quatre-vingt-dix fantassins, quelques cavaliers et un corps d'Indiens, pour pénétrer dans les gorges sauvages des montagnes de Ciguay.

Après avoir traversé un défilé escarpé, rendu

presque impraticable pour les troupes par des rocs accumulés et par d'épaisses broussailles, ils descendirent dans une belle vallée ou plaine, s'étendant le long de la côte et entourée par les montagnes qui s'avançaient vers la mer. Ils furent bientôt aperçus par les yeux perçans des éclaireurs indiens qui étaient cachés au milieu des rochers et des buissons. Au moment où les Espagnols cherchaient le gué d'une rivière à l'entrée de la plaine, deux de ces espions s'élancèrent du milieu des roseaux qui croissaient sur les bords. L'un se jeta dans l'eau la tête la première et se sauva à la nage; l'autre ayant été pris révéla que six mille Indiens étaient en embuscade sur la rive opposée, attendant pour les attaquer le moment où ils traverseraient la rivière.

L'Adelantado avança avec précaution, et ayant trouvé un gué favorable, il entra dans la rivière avec ses soldats. A peine étaient-ils au milieu que les sauvages, peints de la manière la plus hideuse, et ressemblant plus à des démons qu'à des hommes, sortirent tout à coup de leurs retraites. La forêt retentit de leurs cris et de leurs hurlemens. Ils lancèrent une nuée de flèches et de lances qui blessèrent beaucoup d'Espagnols malgré leurs boucliers. Mais l'Adelantado n'en continua pas moins à se diriger vers l'autre rive, et les Indiens prirent la fuite. On en tua quelques-uns, mais la rapidité de leur course, leur connaissance de la forêt et leur adresse à s'élancer et à se faire jour au milieu des broussailles les plus épaisses, permit au plus

grand nombre d'échapper aux Espagnols, gênés dans leur marche par leur armure, par leurs boucliers, leurs arbalètes et leurs lances.

D'après le conseil d'un de ses guides indiens, l'Adelantado hâta sa marche le long de la vallée pour atteindre la résidence de Mayobanex à Cabron. Sur la route, les Espagnols eurent quelques escarmouches avec les naturels qui s'élançaient tout à coup du milieu des buissons où ils étaient cachés, lançaient leurs traits en poussant des hurlemens sauvages et se perdaient à l'instant dans les labyrinthes de leurs rochers et de leurs forêts inaccessibles pour les Espagnols.

Ayant fait plusieurs prisonniers, l'Adelantado chargea l'un d'eux, qu'il fit accompagner d'un Indien de sa troupe, de se rendre auprès de Mayobanex et de lui demander de sa part l'extradition de Guarionex, lui promettant amitié et protection s'il se rendait à ses désirs; mais le menaçant, en cas de refus, de mettre ses domaines à feu et à sang. Le cacique écouta attentivement le messager, mais dès qu'il eut fini : « Dites aux Espagnols, répondit-il, qu'ils sont des hommes cruels, méchans et tyranniques, usurpateurs des domaines d'autrui et altérés du sang innocent. Je ne désire point l'amitié de pareils hommes; Guarionex est bon; il est mon ami, il est mon hôte; il est venu chercher un asile près de moi, je lui ai promis de le protéger, et je tiendrai ma promesse. »

Lorsque les deux Indiens rapportèrent cette réponse magnanime et si injurieuse pour les Espa-

gnols, l'Adelantado vit qu'il n'y avait aucun succès à espérer des mesures de douceur. Lorsque la sévérité devenait indispensable, il savait la déployer efficacement. Il fit aussitôt mettre le feu au village dans lequel il avait été cantonné, ainsi qu'à plusieurs autres des environs. Il envoya alors de nouveaux messagers à Mayobanex pour l'avertir que s'il ne livrait pas le cacique fugitif, tous ses domaines seraient dévastés de la même manière, et qu'il ne verrait s'élever autour de lui que la flamme et la fumée de ses villages en cendres. Les malheureux Ciguayens, en apprenant ces terribles menaces, maudirent le jour où Guarionex s'était réfugié parmi eux. Ils entourèrent leur chef en poussant des gémissemens lamentables, le suppliant de livrer le fugitif pour sauver ses sujets. Le généreux cacique fut inflexible. Il leur rappela toutes les vertus de Guarionex et les droits sacrés qu'il avait à leur hospitalité, et il déclara qu'il était prêt à supporter tous les malheurs plutôt que de permettre qu'on pût dire un jour que Mayobanex avait trahi son hôte.

Les Ciguayens se retirèrent pénétrés de douleur, et leur chef, ayant fait appeler Guarionex, lui donna de nouveau sa parole de ne point l'abandonner et de le protéger, dût-il lui en coûter ses états. Il n'envoya aucune réponse à l'Adelantado; et, de peur que quelque messager ne vînt encore tenter la fidélité de ses sujets, il plaça quelques guerriers en embuscade, avec ordre de tuer les envoyés qui paraîtraient. A peine étaient-ils cachés, qu'ils vi-

rent deux hommes s'avancer à travers la forêt; l'un était un prisonnier Ciguayen, et l'autre un Indien allié des Espagnols. Ils furent immolés à l'instant tous les deux. L'Adelantado les suivait à quelque distance, accompagné seulement de dix fantassins et de quatre cavaliers. Lorsqu'il vit ses messagers percés de flèches et étendus morts dans la forêt, il fut transporté d'indignation, et il résolut de traiter avec la dernière rigueur cette peuplade récalcitrante. Il avança donc avec toutes ses forces sur Cabron où Mayobanex était cantonné avec son armée. A son approche, les caciques inférieurs et leurs sujets, subjugués par la terreur que leur inspiraient les Espagnols, se mirent à fuir à toutes jambes. Lorsque l'infortuné Mayobanex se vit ainsi abandonné, il se réfugia avec sa famille dans le fond des montagnes. Plusieurs Ciguayens cherchaient Guarionex pour le tuer ou le livrer, comme une offrande propitiatoire; mais il s'enfuit sur les hauteurs, où il erra seul dans les lieux les plus désolés et les plus sauvages.

L'épaisseur impénétrable des forêts et l'aspérité des montagnes rendaient cette expédition extrêmement pénible, et la prolongèrent beaucoup plus que l'Adelantado ne l'avait cru d'abord. Les troupes avaient à supporter, non-seulement la fatigue, mais la faim. Les naturels, ayant cherché un refuge dans les montagnes, leurs villages restaient vides et dévastés; toutes les provisions des Espagnols consistaient en pain de cassava, auquel ils ajoutaient les herbes et les racines que leurs alliés indiens

pouvaient recueillir, et de temps en temps quelques utias que leurs chiens les aidaient à prendre. Ils dormaient presque toujours par terre, sans autre lit que les arbres, et exposés aux rosées épaisses qui tombent dans ce climat. Pendant trois mois ils continuèrent leur campagne au milieu des montagnes, et, au bout de ce temps, ils étaient presque tous épuisés de fatigue. Plusieurs Espagnols avaient, dans le voisinage du fort de la Conception, des fermes qui réclamaient leurs soins; ils demandèrent donc la permission, puisque les Indiens étaient abattus et dispersés, de retourner dans leurs demeures de la Vega.

L'Adelantado le permit à un grand nombre, et, ne gardant avec lui que trente hommes, il résolut de pénétrer avec eux dans tous les antres et toutes les cavernes des montagnes, jusqu'à ce qu'il eut trouvé les deux caciques. Mais il était difficile de les découvrir dans un tel désert. Personne ne restait pour donner le moindre indice sur leur retraite, toute la contrée était abandonnée. On se trouvait au milieu des habitations des hommes, et on ne voyait pas un seul être humain; ou si, par hasard, les Espagnols parvenaient à s'emparer de quelque malheureux Indien, sortant furtivement de sa retraite pour chercher de la nourriture, il ne manquait jamais d'assurer qu'il ignorait la retraite des caciques.

Un jour cependant plusieurs Espagnols, en chassant l'utias, prirent deux des serviteurs de Mayobanex, qu'ils trouvèrent près d'un village éloigné

où ils allaient chercher du pain. Ils furent amenés devant l'Adelantado qui les força de faire connaître l'endroit où était caché leur chef, et de servir de guide à ceux qu'il allait envoyer à sa recherche. Douze Espagnols s'offrirent pour cette expédition. Ils se dépouillèrent de leurs vêtemens, se barbouillèrent la figure, se peignirent le corps, de manière à ressembler à des Indiens; et enveloppant leurs épées dans des feuilles de palmier, ils se firent conduire par les guides à la retraite de l'infortuné Mayobanex. Ils y pénétrèrent en secret, et le trouvèrent entouré de sa femme, de ses enfans et de quelques serviteurs fidèles, et loin de soupçonner le danger qui le menaçait. Tirant leurs épées, les Espagnols s'élancèrent sur eux et les firent tous prisonniers. Lorsqu'ils furent amenés devant l'Adelantado, il ne chercha plus à s'emparer de Guarionex, et revint au fort de la Conception.

Parmi les prisonniers se trouvait la sœur de Mayobanex. Elle était femme d'un autre cacique des montagnes dont les domaines n'avaient jamais été visités par les Espagnols, et elle avait la réputation d'être une des beautés de l'île. Tendrement attachée à son frère, elle avait abandonné la tranquillité de ses propres états pour le suivre au milieu des rochers et des précipices, partageant toutes ses fatigues et lui prodiguant les plus tendres consolations. Lorsque le cacique, son mari, qui l'aimait tendrement, apprit sa captivité, il fut au désespoir, et se rendant en toute hâte près de l'Adelantado, il lui offrit de se soumettre à sa puissance, lui et

toutes ses possessions, s'il voulait lui rendre sa femme. Don Barthélemi accepta sa proposition, et mit en liberté cette beauté indienne, ainsi que plusieurs de ses sujets qui avaient partagé son sort. Le cacique tint parole; il devint un utile et fidèle allié des Espagnols, cultiva pour eux des terres considérables, et leur fournit une grande quantité de pain et d'autres provisions.

La bonté ne fut jamais perdue auprès de ce peuple paisible. Lorsque cet acte de clémence parvint aux oreilles des Cyguayens, ils arrivèrent en foule à la forteresse, apportant des présens de toute espèce, promettant obéissance et fidélité, et implorant la délivrance de Mayobanex et de sa famille. L'Adelantado leur accorda une partie de leur demande; il relâcha la femme, les enfans et les serviteurs du cacique, mais il retint Mayobanex en otage.

Pendant ce temps, le malheureux Guarionex, qui s'était caché dans les parties les plus sauvages des montagnes, était quelquefois forcé par la faim de s'aventurer dans la plaine pour y chercher un peu de nourriture. Les Ciguayens, qui le regardaient comme la cause de tous leurs malheurs, et qui espéraient peut-être obtenir par ce moyen qu'on leur rendît leur chef, découvrirent à l'Adelantado les excursions du pauvre cacique. Il envoya sur-le-champ un détachement, qui se cacha dans les détours du sentier par lequel il retournait ordinairement dans les montagnes. Comme l'infortuné Guarionex reprenait furtivement le chemin de sa

caverne, dont une faim dévorante l'avait contraint à sortir, il tomba dans l'embuscade des Espagnols, et fut conduit, chargé de chaînes, au fort de la Conception. Après tant de révoltes successives, après l'acharnement qu'on avait mis à le poursuivre, Guarionex n'attendait rien moins que la mort. Mais don Barthélemi, quoique sévère par politique, n'était ni cruel ni vindicatif par caractère. Il pensa que la tranquillité de la Vega était suffisamment assurée par la captivité du cacique, et il ordonna qu'il fût gardé en otage dans la forteresse. Les hostilités étant apaisées dans cette importante partie de l'île, et toutes les précautions étant prises pour en prévenir de nouvelles, don Barthélemi retourna à Saint-Domingue, où peu de temps après il eut le bonheur de voir arriver son frère l'amiral, après plus de deux ans d'absence [1].

Telle fut l'administration active et prudente de l'Adelantado, au milieu de tant de dangers et de tant de malheurs. On y trouve la preuve des grandes qualités et de l'énergie physique et morale de cet homme qui s'était pour ainsi dire instruit et formé lui-même. Il réunissait à un haut degré les talens du marin, du soldat et du législateur. De même que l'amiral, il sut s'élever à l'instant au niveau de sa situation, ne montrant jamais ni ostentation ni arrogance, et exerçant le pouvoir dont il avait été investi

[1] Les détails de ce chapitre sont tirés particulièrement de Pierre Martyr, decad. I, liv. VI; de l'histoire manuscrite de Las Casas, liv. I, pag. 121; et d'Herrera, *Hist. Ind.*, decad. I, lib. III, cap. 89.

d'une manière si soudaine et si extraordinaire, avec le calme et la modération d'un homme né pour commander. Il a été accusé de sévérité dans son administration, et cependant on ne peut citer contre lui aucun exemple de mesures sanguinaires ni d'abus criant d'autorité. S'il se montra sévère pour les Espagnols factieux, il fut toujours juste; les malheurs qui signalèrent son administration ne furent pas causés par sa rigueur, mais par les viles passions de ceux qui le forçaient à la déployer; et l'amiral, qui avait plus de douceur dans les manières et plus d'affabilité, ne fut pas plus heureux que lui pour se concilier les esprits et l'obéissance des colons. Le caractère de don Barthélemi n'a pas été suffisamment apprécié par le monde : moins entreprenant, moins aimable et moins magnanime que son frère, il ne lui cédait ni en courage ni en héroïsme.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

